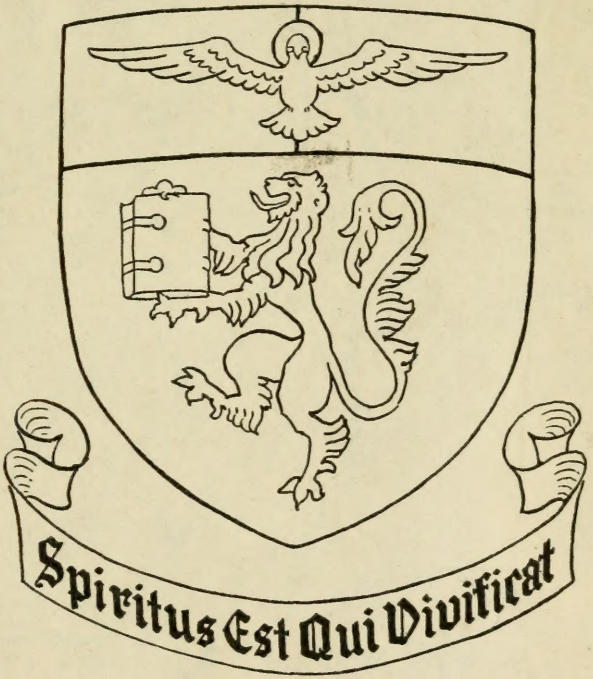
·Ex Libris
Duquesne University:



SAINTE MADELEINE

DANS L'ÉVANGILE

SAINTE MADELEINE

DANS L'ÉVANGILE

PAR

LE R. P. EXUPÈRE DE PRATS-DE-MOLLO

CAPUCIN.

TOME SECOND.

COLLEGE
HOLY GHOST

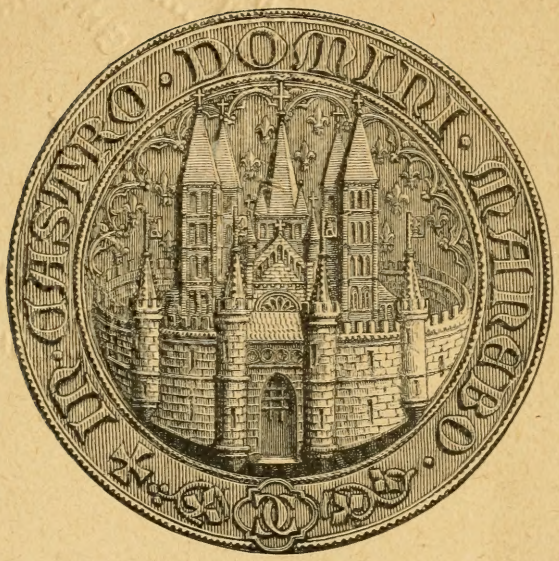
PARIS
LIBR. INTERNATIONALE-CATHOLIQUE
Rue Bonaparte, 66

LEIPZIG
L.-A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE
Sternwartenstrasse, 46

H. & L. CASTERMAN
Editeurs Pontificaux, Imprimeurs de l'Evêché

TOURNAI
1888

977
M3935p
v.2
BS2485
E9+
vol 2
F



SAINTE MADELEINE

DANS L'ÉVANGILE

LIVRE IV.

LA DOULEUR.

RÉCIT DE SAINT JEAN.

(Chap. IX, 1-48.)

Il y avait un homme malade nommé Lazare, de Béthanie, village de Marie et de Marthe sa sœur. Marie est celle qui oignit de parfum le Seigneur, et lui essuya les pieds avec ses cheveux, et le malade était son frère. Les sœurs envoyèrent dire à Jésus : « Voici que celui que vous aimez est malade. » Ce qu'ayant entendu, Jésus dit : « Cette maladie ne va pas à la mort ; mais elle est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle. »

Or, Jésus aimait Marthe, et sa sœur Marie, et Lazare. Ayant donc appris qu'il était malade, il resta

SEP 3 1942
14522

deux jours encore au lieu où il était. Après cela, il dit à ses disciples : « Retournons en Judée. » Les disciples lui dirent : « Maître, tout à l'heure les Juifs voulaient vous lapider, et vous retournez en Judée! » Jésus répondit : « N'y a-t-il pas douze heures dans le jour? Si on marche pendant le jour, on ne se heurte point, parce qu'on voit la lumière de ce monde. Mais, si on marche dans la nuit, on se heurte parce qu'on manque de lumière. » Il parla ainsi et ajouta : « Lazare, notre ami, dort; mais je vais l'éveiller. » Les disciples dirent : « S'il dort, il guérira. » Mais Jésus avait parlé de sa mort, et ils pensaient que c'était du repos du sommeil. Alors Jésus leur dit clairement : « Lazare est mort, et je me réjouis à cause de vous de n'avoir pas été là, afin que vous croyiez; mais allons vers lui. » Sur quoi Thomas, appelé Dydime, dit aux autres disciples : « Allons-y aussi, afin de mourir avec lui. »

Jésus étant arrivé, trouva que Lazare était depuis quatre jours dans le sépulcre; et, comme Béthanie est près de Jérusalem, à quinze stades environ, beaucoup de Juifs étaient venus auprès de Marthe et de Marie pour les consoler de la mort de leur frère. Dès que Marthe eut appris que Jésus arrivait, elle alla au-devant de lui; pour Marie, elle se tenait assise à la maison. Marthe dit donc à Jésus : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. Mais, maintenant encore, je sais que tout

ce que vous demanderez à Dieu, il vous l'accordera. » Jésus lui dit : « Votre frère ressuscitera. — Je sais, répondit Marthe, qu'il ressuscitera au dernier jour. » Jésus lui dit : « Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra, et quiconque vit et croit en moi ne mourra point pour toujours. Le croyez-vous? — Oui, Seigneur, je crois dès longtemps que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde. » Lorsqu'elle eut ainsi parlé, elle s'en alla, et appela en secret Marie sa sœur, disant : « Le Maître est là et t'appelle. » Dès que celle-ci eut entendu, elle se leva promptement et alla vers lui, car Jésus n'était pas encore entré dans le village; il n'avait pas quitté le lieu où Marthe l'avait rencontré. Les Juifs qui étaient dans la maison avec Marie, et qui la consolaient, l'ayant vue se lever en hâte et sortir, la suivirent, disant : « Elle va au sépulcre pour y pleurer. »

Lorsque Marie fut arrivée au lieu où était Jésus, le voyant, elle tomba à ses pieds et lui dit : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait point mort. « Jésus la voyant pleurer, elle et les Juifs qui l'accompagnaient, frémit en son esprit et se laissa aller à son émotion. Et il dit : « Où l'avez-vous mis? — Seigneur, lui répondirent-ils, venez et voyez. »

Jésus pleura.

Les Juifs dirent : « Voyez, comme il l'aimait. » Mais quelques-uns d'entre eux dirent : « Ne pouvait-il pas, lui qui a ouvert les yeux d'un aveugle-né, faire que celui-ci ne mourût point? »

Jésus, donc, frémissant de nouveau en lui-même, se rendit au sépulcre. C'était un caveau, et une pierre était posée dessus. « Otez la pierre, » dit Jésus. Marthe, la sœur de celui qui était mort, lui dit : « Seigneur, il répand déjà une mauvaise odeur, car il y a quatre jours qu'il est là. » Jésus lui dit : « Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez vous verrez la gloire de Dieu? » Ils ôtèrent donc la pierre, et Jésus, levant les yeux en haut, dit : « Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé. Pour moi, je savais que vous m'exaucez toujours; mais j'ai dit cela à cause de la foule qui m'entoure, afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé. » Ayant dit cela, il cria d'une voix forte : « Lazare, sors! » Et le mort sortit, les pieds et les mains liés de bandelettes, et le visage enveloppé d'un suaire. Jésus leur dit : « Déliez-le et laissez-le aller. » Plusieurs des Juifs qui étaient venus près de Marie et de Marthe, et qui avaient vu ce miracle de Jésus, crurent en lui. Mais quelques-uns d'entre eux allèrent trouver les Pharisiens, et leur racontèrent ce que Jésus avait fait. Les Pontifes et les Pharisiens assemblèrent donc le conseil, et dirent : « Que ferons-nous? Car cet homme opère beaucoup

de miracles. Si nous le laissons faire, tous croiront en lui... »

La douleur est le fond de notre vie. Entre le sanglot par lequel nous avons salué la lumière[1] du soleil, et le râle dans lequel nous lui dirons adieu, que de larmes! Les plus chers amis de Dieu, entre les hommes, ont le privilège de les verser plus amères et plus abondantes. Ceux qu'il a connus d'avance pour ses enfants préférés, il les a prédestinés à devenir semblables à Jésus-Christ crucifié, qui doit être le premier-né d'une multitude de frères[2].

Quand il n'y aurait que les maux sans nombre qui de toutes parts assaillent les enfants des hommes, cette guerre des éléments et de la nature entière contre la race pécheresse d'Adam[3]; quand il n'y aurait que ce gémissement lugubre, immense, ininterrompu, que la douleur arrache depuis huit mille ans des entrailles de l'humanité, et qui, après avoir rempli la surface de la terre, s'élève jusqu'au trône de l'Éternel pour mêler aux harmonies de l'innocence et de la sainteté la note grave et triste de l'expiation, c'en serait assez pour que les amis de Dieu, partageant, à l'égard de la foule qui souffre et qui pleure, le sentiment de commisération

[1] Et primam vocem similem omnibus emisi plorans (Sap. VII, 3).

[2] Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui, ut sit ipse primogenitus in multis fratribus (Rom. VIII, 29).

[3] Et pugnabit pro eo orbis terrarum contra insensatos (Sap. V, 21).

du Fils de l'homme[1], se sentissent enveloppés d'une tristesse profonde.

Mais ce qui rend leur tristesse inconsolable, c'est la cause même des souffrances de l'humanité, le péché. Ils voient les insensés, dont le nombre est infini[2], mettre un terme à leurs larmes pour se livrer aux rires de la folie; ils les entendent interrompre leur gémissement pour lancer vers le ciel leurs imprécations et leurs blasphèmes. Le péché, l'offense de leur Dieu, l'outrage adressé au Père qu'ils aiment, est aussi universel, aussi incessant que l'expiation qu'il engendre[3]; et leur foi ne leur laisse pas oublier que le spectacle odieux que leur donne la terre, est à peine une ombre de ce qui existera dans l'éternité. Le philosophe païen qui constatait l'habituelle et mélancolique gravité des grandes âmes, ignorait sans doute le motif de ce fait; mais le chrétien sait bien pourquoi il se sent plus qu'étranger, exilé dans cette vallée de larmes.

Au-dessus de ces raisons de la tristesse chrétienne, les âmes choisies trouvent une source merveilleuse de douleurs dans la contemplation et dans l'amour de Jésus crucifié. Comment pourraient-elles se couronner de roses là où leur bien-aimé est couronné d'épines; comment pourraient-elles se livrer à la vanité et aux

[1] Misereor super turbam (Matt. XV, 32).

[2] Stultorum infinitus est numerus (Eccl. I, 15).

[3] Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur (Sap. XI, 17). — Peccantium pœna perambulat semper injustorum prævaricationem (Sap. XIV, 31). — Un poëte païen a dit aussi : Raro antecedentem scœlestum deseruit pœna, pede claudo.

plaisirs dans le lieu même où leur Dieu a été humilié et immolé. L'Agneau qui a été immolé dès l'origine du monde, et qui perpétue mystérieusement son sacrifice jusqu'à la fin des temps, leur est un époux de sang[1]. L'amour qui l'a rendu semblable à nous veut nous rendre semblables à lui. Il nous force à contempler celui qui est le principe et qui sera la consommation de notre vie spirituelle, Jésus, qui, en présence de la joie qui lui était offerte, a choisi, pour notre amour, la croix et la confusion ; il nous le montre orné de ses plaies, maintenant glorifiées à la droite de Dieu, vivant à jamais et priant pour nous[2]. Comment ne pas marcher sur ses traces ? comment ne pas dédaigner ce qu'il a méprisé, et ne pas choisir ce qu'il a préféré ? Le désir de lui ressembler ne s'est pas borné à faire parfois rendre à l'âme chrétienne un son sublime comme ce cri de saint Jean de la Croix : « Seigneur, souffrir et être méprisé pour vous, voilà mon ambition ! » Il a fait rechercher, en effet, la douleur et le mépris, et cela non pas un instant, mais pendant la vie entière. De plus, ils sont hommes : aucune passion, aucune faiblesse, aucun sentiment de l'homme n'est étranger à leur cœur; or, que de liens retiennent à la terre le cœur de l'homme, fait pour voler au ciel ! Il faut lui donner la liberté qui

[1] Agnus occisus ab origine mundi. (Apoc. XIII, 3). — Sponsus sanguinum tu mihi es (Ex. IV, 25).

[2] Aspicientes in auctorem et consummatorem fidei Jesum, qui, proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contempta, atque ad dexteram Dei sedet (Hebr. XII, 2).

appartient aux enfants de Dieu[1], et cette liberté sera la fille de la douleur. Seule, en effet, celle-ci fera connaître par expérience ce que la foi leur avait enseigné d'abord : que tout ici-bas est vanité et affliction d'esprit, excepté aimer Dieu et le servir lui seul[2]. Mais il ne s'agit pas seulement d'élever ce pauvre cœur appesanti et si aisément retenu loin de Dieu ; sa purification, aussi, est nécessaire. Seule, encore, la douleur le purifie en lui faisant expier ce qu'il y a eu de désordonné dans ses affections aux choses d'ici-bas, et en le guérissant par là de cet attachement même.

Quelle que soit notre vocation, quelque paix que nous trouvions dans la fidélité à la grâce de cette vocation, nous n'avancerons pas dans le sentier qu'elle déroule devant nous, sans rencontrer bientôt la douleur. Quelquefois, nous la verrons venir de loin ; nous serons prévenus. D'autres fois, elle nous saisira inopinément, avec la rapidité de l'aigle qui fond sur sa proie. Nos souffrances les plus vives, au commencement de notre vie spirituelle, et même toujours si notre âme n'est pas destinée à s'élever très haut dans les voies de Dieu, nous seront imposées par l'intermédiaire des créatures. Quelle étonnante variété de moyens de nous éprouver Dieu a cachée dans chacune d'elles ! Leur amour et leur

[1] Ubi spiritus Domini, ibi libertas (II Cor. III, 17). — Ipsa creatura liberatur a servitute corruptionis in libertate gloriæ filiorum Dei (Rom. VIII, 21).

[2] Omnia vanitas, præter amare Deum et illi soli servire (Imit. Christi).

haine, même leur indifférence, leur présence et leur éloignement, leur vie et leur mort, leur possession et leur perte, tout peut également torturer notre cœur, et tout le torture, en effet, à un moment ou à l'autre.

C'est la disposition de la divine Providence. Nous nous en allons ainsi, vers la mort et vers Dieu, par un chemin de désolation long et poudreux, laissant à droite et à gauche, derrière nous, comme deux traînées de tombeaux, qui renferment, les uns, ce qui reste des êtres que nous avons connus et aimés, les autres ce qui reste des illusions de notre jeunesse. A la fin de notre rude pèlerinage, si nous avons eu le courage de le poursuivre, nous nous trouvons seul et nu en face de Dieu seul; et alors c'est la lutte de Jacob avec l'Ange dans la nuit[1].

Les amis de Dieu ne se plaignent point qu'il leur ait fait cette destinée. Leur amour, fort comme la mort[2], devient plus ardent lorsqu'il est entretenu avec le bois de la croix. Il leur semble qu'ils ne sauraient aimer Dieu, adorer sa volonté sainte, se soumettre à son bon plaisir avec la perfection qu'ils souhaitent, s'ils ne vivaient dans la douleur. Ils ne considèrent point la paix et la joie spirituelle comme une récompense de leur fidélité, mais comme un répit accordé à leur faiblesse, et le moyen de se préparer à se montrer fidèles dans la douleur. A leurs yeux, l'amour n'est parfait que sur la croix.

[1] Et ecce vir luctabatur cum eo usque mane (Gen. XXXII, 24).

[2] Fortis ut mors delectio (Cant. VIII, 6).

Mais il faut beaucoup aimer Dieu, et l'aimer continuellement, pour pouvoir envisager ainsi le mystère de la souffrance, et s'en servir comme du moyen le plus court et le plus assuré d'arriver à lui. Il est, en effet, difficile, même aux meilleurs, de souffrir avec perfection; mais cela est tout à fait impossible si nous permettons à la créature de se placer entre Dieu et nous. Comme les choses du monde sensible ne sont visibles qu'à la lumière du soleil, les choses du monde surnaturel ne sont visibles que dans la paix du recueillement. La conduite de la divine Providence est une langue que Dieu parle aux âmes, afin de leur révéler le dessein de sa miséricorde : celles qui ont fait taire en elles-mêmes le tumulte des passions, et qui ont fermé l'oreille au chant trompeur des sirènes, entendent seules ce langage. En dehors de ce recueillement, il n'est pas possible, même aux saints, d'accueillir comme il convient la douleur, ce don par excellence de la charité de Dieu; il est surtout impossible de vivre longtemps avec elle, sans que notre attitude envers la divine Majesté cesse d'être convenable. Pour que celui qui souffre rende à Dieu un honneur parfait, il faut un si difficile mélange de soumission et de confiance, de désir et de paix, de patience et d'amour, de simplicité dans la souffrance et de joie reconnaissante! Cependant, un amour sans réserve peut prendre à l'égard de Dieu, sans lui déplaire, des libertés qui étonnent notre timide piété[1].

[1] Voir le livre de Job. Il y a d'autres plaintes semblables, soit dans l'Écriture, soit dans la vie des saints. Cependant, il semble

S'il est nécessaire de tant souffrir, si la souffrance est un bien si désirable, s'il est difficile de souffrir avec perfection, combien devons-nous remercier Dieu de nous avoir donné un modèle achevé de perfection dans la douleur, en notre chère sainte Marie-Madeleine ! La maladie et la mort de Lazare, son frère, la conduite du Seigneur durant cette épreuve, se reproduisent dans l'histoire de notre propre vie. La manière dont le cœur aimant de Marie se sert de tout pour aimer davantage, est l'exemple que le Saint-Esprit offre à nos plus sérieuses méditations, afin que nous apprenions de la sainte amante de Jésus l'art si nécessaire et si difficile de souffrir. A l'école de notre sainte bien-aimée, à la lumière qui nous viendra de son exemple et de sa prière, il nous sera facile de reconnaître et de déplorer les fautes et les imperfections qui se sont glissées dans nos douleurs passées; il nous sera aisé de comprendre les précautions nécessaires pour recevoir plus chrétiennement celles que l'avenir nous réserve, et comment il nous sera possible de nous en servir de manière à seconder le dessein qui a guidé l'éternel amour en nous les envoyant.

Le récit de saint Jean a pour objet direct la démonstration de la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ par le miracle de la résurrection de Lazare. C'est, au

qu'en ceci comme en tout, seule la très sainte Vierge a rencontré la juste mesure, lorsque, retrouvant son divin Fils dans le temple après trois jours d'absence, elle lui dit : « Mon fils, que nous avez-vous donc fait ainsi ? Voici que votre père et moi, pleins de douleur, nous vous cherchions. »

reste, le sens général de tout son Évangile ; telle est, cependant, la fécondité des saintes Écritures, que, si l'Évangéliste s'était proposé, non de prouver la divinité du Sauveur, mais de nous apprendre à lui ressembler par le bon usage des croix que Dieu nous envoie au moyen des créatures que nous aimons, il n'y aurait pas une syllabe à changer dans le récit de ce drame si simple et si grand. C'est là un des caractères de la vérité absolue. La cause suprême, par un seul acte, atteint mille fins différentes ; la vérité infinie, d'un seul mot, éclaire mille vérités diverses, et la parole qui illumine est aussi simple que l'action qui gouverne. L'une se fond ordinairement dans les lois de la nature ; l'autre se cache habituellement dans la simplicité des syllabes humaines. Les insensés, les méconnaissant toutes deux, fixent obstinément leurs regards en bas, et nient Dieu même[1], les amis de Dieu, le regard levé au ciel, les voient l'une et l'autre avec la même évidence, avec la même joie, avec la même reconnaissance.

[1] Oculos suos statuerunt declinare in terram (Ps. XVI, 11). — Meus est fluvius, ego feci memetipsum (Ezech. XXIX, 9). — Labia nostra a nobis sunt ; quis noster Dominus est ? (Ps. XI). — Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus (Ps. XIII, 1).

MÉDITATION I.

EN SE RETIRANT, JÉSUS LAISSE AUX AMES QUI ONT ACCUEILLI SA VISITE UNE CHARITÉ PLUS ARDENTE ET MIEUX ORDONNÉE.

Béthanie, village de Marie et de Marthe, sa sœur.

ADORONS Jésus-Christ, qui est la voie, la vérité et la vie. Chacune de ses opérations en nos âmes a pour objet de nous faire avancer dans la voie du salut, d'augmenter notre connaissance de la vérité qui délivre[1], d'accroître notre vie surnaturelle. Hélas ! que de fois nous l'avons empêché de produire en nous cet effet ! Humilions-nous de notre dissipation, et supplions-le de nous apprendre à vivre dans le recueillement, afin que nous sachions reconnaître les mouvements de sa grâce, et les mettre à profit.

Depuis la visite dont Jésus-Christ a récompensé la fidélité de Madeleine à sa vocation, la sainte tient plus que jamais son cœur préparé à faire[2] ou à souffrir ce qui sera plus agréable à son Dieu. En se retirant de la chère maison de Béthanie, le Seigneur y a laissé pour tous ses habitants une surabondance de grâces. Madeleine, surtout, a senti sa charité devenir tout ensemble plus puissante et mieux ordonnée : sa flamme est plus

[1] Veritas liberabit vos (JOAN. VIII, 32).

[2] Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum (LVI, 8). — Domine, quid me vis facere (ACT. IX, 7)?

ardente et plus pure[1]. Les âmes en qui grandit la divine charité se détachent des créatures, et, en s'élevant vers Dieu, s'éloignent de ce qui est sur la terre. Après la visite du Seigneur, Madeleine a rendu plus épaisse l'obscurité dont elle s'était environnée depuis sa retraite; elle a rendu plus profond le silence où elle aimait à vivre : elle désire être oubliée, inconnue, comptée pour rien. La conversation des créatures, leur vue même, lui est à charge. Quoiqu'elles ne soient pas capables de la ravir à la contemplation de son Bien-Aimé, de ce Jésus qui est la lumière de son âme, la joie de sa vie, la plénitude de son cœur, Marie craint pourtant qu'elles ne lui prennent une partie de son attention, et ne parviennent à rendre moins lumineuse au fond de son âme la vue de son Bien-Aimé. Cependant, ce progrès dans la fidélité à sa vocation, précisément parce qu'il est le résultat de la visite de Jésus, et, par conséquent, plus encore l'œuvre de Jésus que l'œuvre de Madeleine, n'a rien de précipité, rien de heurté, rien qui attire l'attention; il s'accomplit avec cette sagesse, cette prudence, cette harmonie qui sont le signe de l'opération divine. Nul n'est témoin des efforts de Madeleine : il faudrait beaucoup l'observer et réfléchir pour reconnaître qu'en peu de temps elle a marché à pas de géant dans la voie de la perfection, bien qu'aucun de ses pas n'ait été visible.

Dans quelque état que nous nous trouvions, il tient à nous de recevoir de fréquentes visites du Seigneur. Outre mille autres dont sa miséricorde nous prévient, la sainte communion en est une, plus intime que celle qu'il fit aux habitants de la maison de Béthanie. Les grâces de pureté et de charité que son cœur portait à

[1] Ordinavit in me charitatem (Cant. II, 4).

ses hôtes, il nous les départit à la table sainte. Ces deux vertus, ou du moins la grâce qui doit les développer, sont même le fruit spécial de sa venue en nous. Quels progrès, cependant, faisons-nous dans ces vertus? Notre cœur, à chaque communion, s'éloigne-t-il du monde et de tout ce qui est du monde, pour s'unir plus étroitement à Jésus et à Jésus seul? Peut-être faisons-nous quelques efforts dans ce sens, mais sans résultats sérieux, parce que, exagérés dans leur forme extérieure, ils ne tardent pas à être suivis d'une réaction funeste. Peut-être aussi, sommes-nous moins préoccupés de Jésus, qui est en nous, que de l'opinion que nous donnons de nous-même aux témoins de notre piété. Quand ces tristes préoccupations ne nous remplissent pas, c'est une paresse, une insensibilité étrange, fruit, le plus souvent, de notre lâcheté habituelle, et présage de notre chûte prochaine dans une tiédeur presque sans remède. Hélas! il est trop à craindre que nous soyons du nombre de ces tièdes, de ces endormis dont parle l'Apôtre, qui ne savent plus reconnaître le corps du Seigneur sous les apparences où il se voile, et qui le reçoivent comme un aliment vulgaire[1]. Malheureux! nous rendons, sinon funeste, du moins inutile la visite de Jésus, l'effusion de sa miséricorde et de son amour, et nous ne nous préoccupons pas des causes qui nous ont établis dans cet état dangereux, ni des conséquences qu'il peut avoir pour notre éternité.

O Jésus, si je savais, comme Madeleine, me séparer de tout ce qui n'est point vous; si je savais, surtout, me séparer de mon amour-propre et de ma dissipation,

[1] Qui enim manducat et bibit indigne judicium sibi manducat et bibit, non dijudicans corpus Domini. Ideo inter vos multi infirmi et imbecilles, et dormiunt multi (I Cor. XI, 29, 30).

je vous attirerais, comme elle, par mon recueillement ; je vous conserverais par mon humilité ; je vous écouterais dans mon silence. Après avoir profité de votre visite, je profiterais plus encore de la grâce que cette visite aurait laissée en moi !

Chère sainte, apprenez-moi à aimer uniquement Jésus, afin que je sache, à votre exemple, recevoir ses visites comme il est juste de recevoir les témoignages de la tendresse et de la miséricorde de Dieu mon Sauveur.

MÉDITATION II.

EN SE RETIRANT, JÉSUS LAISSE AUX AMES QUI ONT ACCUEILLI SA VISITE LE DÉSIR DE PARTAGER SA CROIX.

Béthanie, village de Marie et de Marthe, sa sœur.

ADORONS Jésus-Christ, notre Dieu crucifié. Il veut que l'amour nous conduise au pied de sa croix d'abord, et, un peu plus tard, qu'il nous fasse monter sur l'arbre sacré pour y être crucifiés avec lui[1]. Mais il sait quelle frayeur nous inspire la croix ; il sait que beaucoup voudraient ne le suivre que jusqu'au cénacle[2]. Cependant, il est nécessaire de gravir le Calvaire ; c'est pourquoi il cherche premièrement à nous attirer par sa douceur, par ses tendres prévenances, par la suavité de son amour ; il

[1] Christo confixus sum cruci (GAL. II, 19).
[2] (DE IMIT. CHRISTI, lib II).

nous attache à lui par les liens de l'amour[1], et ensuite il marche à son Calvaire. O Jésus, attirez-nous de vive force, si la douceur de vos parfums ne suffit pas à nous entraîner sur vos pas[2]; mais attirez-nous jusqu'à ce que la croix nous ait reçus dans ses bras, pour nous jeter à l'heure de notre mort dans ceux de votre amour éternel.

Le cœur de Madeleine, dans ses secrets entretiens avec Jésus, lui répète souvent ces paroles : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse[3]? » et plus souvent encore celles-ci : « Que voulez-vous que je souffre? Vous m'avez attirée quand j'étais loin; vous m'avez visitée avec une condescendance ineffable dans ma solitude. Il me semble que je ne saurais vous aimer davantage; mais l'amour est-il inactif? Vous ne m'avez point permis de continuer à supporter auprès de vous les fatigues de l'apostolat; vous ne voulez plus que mon cœur ait la joie de dépenser à votre service des biens qui n'avaient de prix pour moi que parce que je pouvais vous les prodiguer; vous ne voulez ni de mes fatigues, ni de mes dons, et cependant, Seigneur, la charité qui me presse[4] a besoin de se répandre. Peut-être désirez-vous d'une faible femme ce qui convient davantage à son impuissance : peut-être voulez-vous de moi des larmes : le sacrifice de mes douleurs vous serait-il plus agréable que celui de mes œuvres? Oh! quel que soit votre bon plaisir à l'égard de votre indigne servante, mon cœur est prêt, ô Jésus[5]; mais ne laissez plus mon amour languir inutile, car son feu, ne pouvant s'épancher, me dévore;

[1] Traham eos in vinculis charitatis (Os. XI, 2).

[2] Trahe me, post te curremus in odorem unguentorum tuorum (Cant. I, 3).

[3] Quid me vis facere (Act. IX, 6)?

[4] Charitas Christi urget nos (II Cor. V, 14).

[5] Paratum cor meum, Deus (Ps. CVII, 2),

il m'affaiblit et consume ma vie. J'ai besoin, pour vivre encore, d'être soutenue par les fleurs de la souffrance et les fruits, si doux et si amers tout ensemble, du sacrifice[1]. »

Ces désirs sont moins l'effet de la charité qui consume habituellement l'âme de Madeleine que le résultat d'une touche secrète, mais actuelle, de la grâce. Il est rare, en effet, qu'avant de nous donner la croix, Notre-Seigneur ne nous la fasse désirer. Il nous remplit d'une lumière qui nous découvre les attraits mystérieux de la croix, et la puissance de sanctification qu'il a cachée en elle; en même temps il nous dit au cœur que le fruit de la croix est véritablement cette perle de l'Évangile qu'on ne saurait acheter trop cher[2]. Souvent il va plus loin encore; il s'aide de je ne sais quels pressentiments pour nous demander comme une permission de charger sur nos épaules quelque chose de sa propre croix; le souvenir du service qu'il daigna accepter du Cyrénéen sur la voie du Calvaire, nous attendrit alors, et non seulement nous consentons à porter la croix de Jésus, mais nous le prions de nous accorder cette grâce. C'est ainsi que, pour rendre nos douleurs plus méritoires, même celles qui sont l'inévitable résultat du progrès de la vie, le divin Maître nous apprend à aimer, à désirer la croix, à la recevoir avec joie de sa main.

Le moindre fruit de la croix doit être de nous communiquer ce je ne sais quoi d'achevé que le malheur ajoute à la vertu[3]. Elle seule, en effet, nous imprime le

[1] Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo (Cant. II, 5).

[2] Simile est regnum cœlorum honimi negotiatori quærenti bonas margaritas; inventa autem una pretiosa margarita, abiit, vendidit omnia quæ habuit, et emit eam (Matt. XIII, 45)

[3] Bossuet. Or. fun.

cachet de la suprême ressemblance avec Jésus-Christ, notre époux crucifié ; elle seule, en purifiant, en élargissant notre cœur, le rend capable de plus d'amour, de plus de sainteté ; elle seule nous permet d'éteindre en nous les derniers ferments des passions ; elle seule nous fait mourir à nous-même et à tout ce qui n'est pas Dieu ; elle seule nous révèle pleinement le néant de la vie et de la créature ; elle seule nous élève à cet état de pauvreté spirituelle où notre unique richesse est la volonté de Dieu, à cet état d'adoration en esprit et en vérité[1], à cette pureté d'amour, où il n'y a plus aucune recherche de nous-même et de notre intérêt personnel. Elle est, pour tout dire en un mot, le ciseau à l'aide duquel le sculpteur divin fait jaillir, du bloc informe de la nature humaine, la radieuse et vivante image de Jésus-Christ. Cependant, malgré tout cela, ou peut-être à cause de tout cela, la douleur, la croix, est en horreur à notre cœur misérable, et ce n'est pas peu de chose, aux yeux de Dieu, que l'acte de désirer la douleur, ou même seulement de l'accepter avec soumission. Qu'est-ce donc que la demander avec instance ! Qu'est-ce donc que ne trouver de désirable dans la vie que les maux que nous y pouvons endurer !

Tels ont été les sentiments de vos meilleurs amis, ô mon Dieu, de saint André, de saint François d'Assise, de sainte Marie-Madeleine de Pazzi, de saint Jean de la Croix. Que j'ai honte de moi-même lorsque je compare les dispositions de mon cœur aux sentiments de ces saints ! O Seigneur, ayez pitié de ma faiblesse, et

[1] Veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate. Nam tales quœrit Pater qui adorent eum. Spiritus est Deus, et eos qui adorant eum in spiritu et veritate oportet adorare (Joan. IX, 23, 24). — Ut exhibeatis corpora vestra, hostiam viventem, sanctam, Deo placentem, rationabile obsequium (Rom. XII, 1).

ne vous lassez pas de moi à cause de ma lâcheté ; au contraire, par le mérite que vous avez conquis en aimant votre croix pour l'amour de moi, accordez-moi d'aimer, moi aussi, ma croix pour l'amour de vous.

MÉDITATION III.

MÊME PRÉVUE ET DÉSIRÉE, LA CROIX PRODUIT TOUJOURS UNE SURPRISE QUI PEUT LA RENDRE FUNESTE A L'AME PEU ATTENTIVE A SE TENIR EN PRÉSENCE DE DIEU.

Marie est celle qui oignit les pieds du Seigneur,... et le malade était son frère.

DORONS le Seigneur notre Dieu. Nous sommes faits pour lui [1], et nous devrions sans cesse tendre à lui, qui est notre fin dernière ; mais telle est la légèreté de notre esprit, telle est la pesanteur de notre cœur [2], que, même dans les actions les plus saintes, nous sommes disposés à l'offenser ; aussi emploie-t-il mille moyens pour nous obliger à nous tenir en sa présence et à rechercher en faveur de notre faiblesse son puissant secours. Demandons-lui l'intelligence de ce dessein de sa paternelle providence, et la force de le seconder.

La croix, même prévue, même ardemment désirée,

[1] Fecisti nos ad te, Deus (S. AUG.) — Omnia vestra sunt,.... vos autem Christi (I COR. III, 22, 23). — Omnia propter semetipsum operatus est Dominus (PROV. XVI, 4).

[2] Usquequo gravi corde (Ps. IV, 3)? — Corpus quod corrumpitur aggravat animam (SAP. IX, 15).

nous surprend toujours. Elle revêt une forme que nous n'attendions pas ; elle nous atteint d'une manière que nous n'aurions pas prévue. Nous espérions qu'elle viendrait à nous directement ; elle arrive comme par ricochet, après avoir renversé sur son passage ce qui nous est plus cher que nous-même, ce que nous croyions n'aimer que d'une affection surnaturelle, en Dieu et pour Dieu. Mais l'œil divin, qui pénètre aux plus intimes profondeurs du cœur[1], voit dans cette affection au moins un mélange de satisfaction personnelle, et c'est là qu'il dirige ses traits. Une stupeur douloureuse nous saisit ; l'amour-propre se réveille irrité, prouvant ainsi qu'il était caché sous les apparences du dévouement à la gloire de Dieu. C'est, par exemple, une œuvre entreprise pour son service, et dont il semble qu'il aurait dû se tenir satisfait ; au contraire, il veut paraître travailler à sa destruction, ou permettre sa ruine. Ou bien il s'agit d'un être chéri, auquel notre tendresse s'est attachée de longue date, au point d'en faire la plus chère portion de notre être et de notre vie. Or, le voici menacé, atteint, même perdu, et il nous semble que nous ne saurions vivre sans lui ! Ou encore, cet être que nous aimons ne meurt pas ; mais il va mener une vie inutile et douloureuse, en proie à des maux auxquels l'opinion attache une sorte de honte. L'humiliation est venue avec la douleur ; l'une et l'autre sont aggravées par l'incertitude où nous sommes de l'issue que le Seigneur réserve à cette épreuve.

Peut-être l'affliction vient-elle au cœur de Madeleine avec toutes ces poignantes surprises. Il se peut que Lazare soit un frère plus jeune, objet d'une tendresse

[1] Dominus autem intuetur cor (I Reg. XVI, 7). — Scrutans corda et renes Deus (Ps. VII, 10).

presque maternelle de sa part. Entrée si généreusement dans la voie de la sainteté, elle aura pris soin, sans doute, de l'y attirer après elle, et se sera même réjouie d'avoir réussi à créer en lui l'image de ses propres vertus. Mais l'objet de cette affection et d'une sollicitude si heureusement couronnée de succès, tombe malade; son infirmité s'aggrave rapidement. Si elle n'a pas, comme la lèpre, un caractère infamant, elle n'en imprime pas moins une certaine humiliation à la famille tout entière, puisque, chez les Juifs, la mort d'un jeune homme en qui s'éteint une race, est un signe de malédiction divine; or, Lazare est l'unique espoir de la maison de Béthanie.

Cependant, aucune des angoisses qui fondent sur Madeleine ne déconcerte sa charité. Tout est inattendu, et rien ne la surprend. Elle voit si clairement, elle aime et adore si parfaitement la volonté de Dieu, qu'elle ne sait que baiser la main qui la frappe à l'endroit le plus sensible. Loin de faire pénétrer en elle aucun trouble, tout ce qu'il y a de plus spécialement douloureux et de plus cruellement imprévu dans les meurtrissures de son cœur, lui donne une vue plus calme de la présence de Dieu, un besoin plus impérieux d'adorer sa volonté sainte, une crainte plus vive de rencontrer dans sa faiblesse et dans la moindre dissipation une source de fautes irréparables. Ainsi, son recueillement, son union avec Dieu, donne à son âme une force supérieure à sa douleur, et la maintient dans un esprit d'adoration et d'humilité qui non seulement éloigne tout péril, mais la rend plus parfaite.

O chère sainte, vous verrai-je si admirable dans votre douleur, sans avoir honte de mon trouble et de mon agitation lorsque la croix vient à moi? Mais est-ce assez de rougir? Si l'Esprit-Saint me montre la beauté

de votre âme, ce n'est pas seulement pour m'humilier, c'est surtout pour me corriger. Au nom de Jésus, que vous avez tant aimé, obtenez-moi de sa miséricorde la grâce d'un recueillement et d'une défiance de ma faiblesse semblables aux vôtres.

MÉDITATION IV.

LA CROIX APPORTE AVEC ELLE DES INCERTITUDES ET UN SENTIMENT DE NOTRE IMPUISSANCE DANGEREUX POUR LES AMES DÉPOURVUES D'AMOUR DE DIEU ET D'HUMILITÉ.

Marie est celle qui oignit les pieds du Seigneur,... et le malade était son frère.

DORONS le Dieu des miséricordes. Dans sa bénignité, il a disposé que tout serve au bien spirituel de ceux qui l'aiment[1] : remercions-le d'avoir à ce point pitié de notre infirmité. Nous ne saurions l'aimer comme il convient, aussi longtemps que nous ne serons pas persuadés que tout est vanité et affliction d'esprit, et que la pire des vanités est notre amour-propre et notre orgueil. C'est à nous convaincre de cette vérité nécessaire que Dieu dirige les croix qu'il nous envoie par le moyen des créatures. Humilions-nous d'avoir tant de difficulté à comprendre les leçons de sa bonté.

La douleur est entrée brusquement dans la maison de Béthanie. Lazare est malade ; le cœur de ses sœurs,

[1] Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum (Rom. VIII, 28).

surtout de Madeleine, est brisé. Les voilà au chevet de leur frère. Les soins les plus intelligents, les plus tendres, les plus délicats lui sont prodigués. Vains efforts ! Le mal augmente ; l'incertitude redoutable commence ; la raison voit clairement, au progrès du mal, au caractère de la maladie, le danger qui s'apprête. D'affreux pressentiments assaillent le cœur. On voudrait ne pas se rendre à une évidence croissante et poignante. Ceux-là seuls qui vous aiment, ô mon Dieu, profitent entièrement de ces rudes leçons de votre providence paternelle ; les autres s'égarent en raisonnements vains, sinon funestes.

On sent d'abord vaguement qu'on espère contre toute espérance ; on espère cependant. Le malade est jeune, se dit-on ; il est robuste : comment serait-il possible que le mal ait en peu de temps raison d'une nature si forte, d'une si riche organisation ? On croit entrevoir un mieux ; un remède a semblé produire quelque effet : cruelle ironie ! c'était le mal qui s'arrêtait comme pour reprendre haleine. Les amis affluent ; ils reconnaissent le caractère de la maladie ; plusieurs personnes de leur connaissance, disent-ils, en ont été atteintes plus gravement, et n'ont pas succombé. Avec quelle avidité on écoute de telles paroles ! Comme on s'efforce de croire certaines ces espérances qu'une charité cruelle prodigue, et qui nous aident trop à oublier, sinon à méconnaître Dieu et les desseins de miséricorde dans lesquels il nous afflige ! Pendant ce temps, le mal s'aggrave ; nous ne pouvons pas ne point le voir, et le sourire que nous donnions à l'espérance meurt dans un sanglot[1]. Le sentiment de notre impuissance commence à s'imposer

[1] Risus dolore miscebitur, et extrema gaudii luctus occupat (Prov. XIV, 13).

véritablement. On voit que les efforts sont vains, que les remèdes restent sans effet ; on s'exagère même tout cela. Les amis n'ont déjà plus d'assurance dans la parole d'espoir qu'ils tiennent encore à nous faire entendre. La vision d'un avenir de deuil s'impose.

Comme si la réalité était insuffisante à nous torturer assez, notre imagination, notre cœur peut-être, excités par tant de douleurs et d'incertitudes, par tant d'espérances et de déceptions, s'ouvre, dans le vaste champ des conjectures et des suppositions, une nouvelle et inépuisable source de tourments. On a manqué d'attention et de sollicitude ; on aurait dû deviner la gravité des symptômes précurseurs du mal. Servait-on avec assez de tendresse et assez d'intelligence celui que la mort va frapper ? Ah ! si nous avions été là, notre dévouement ingénieux aurait certainement prévenu un mal contre lequel nous sommes maintenant impuissants !

Au fond des plaintes qui nous échappent, il y a peut-être autant d'orgueil que de douleur ; nos paroles, bien analysées, laisseraient voir autant de reproches pour ceux qui n'ont pas su préserver de mal celui qui souffre, que de compassion pour le malade lui-même. Dans l'agitation et le trouble où nous nous laissons aller, notre âme se remplit d'amour-propre encore plus que de chagrin ; et il nous semble que l'univers entier ne doive plus s'occnper que de nous, des maux réels qui nous accablent, des froissements secrets de votre orgueil. C'est alors qu'une parole banale vient nous faire sentir combien peu nos douleurs sont comprises et partagées de nos meilleurs amis. Heureux encore si nous ne sommes pas blessés à l'endroit le plus sensible par une parole cruelle qui accuserait le malade lui-même, et ferait rejaillir sur son caractère défectueux, sur son imprudence, le malheur qui nous accable. Au milieu de tout

cela, les vulgaires nécessités de la vie s'imposent brutalement, comme si nous n'étions pas accablés par la douleur.

L'incertitude, l'ignorance, l'impuissance, voilà la part de notre âme, quand Dieu n'y est pas suffisamment présent; voilà nos appuis au moment des plus cruelles angoisses. Nous ne savons pas, nous ne pouvons pas, et l'avenir, que notre regard interroge, qu'il voudrait illuminer, demeure incertain ou muet.

C'est vous, ô mon Dieu, qui avez voulu que telle fût notre condition sur la terre, et c'est une grande miséricorde que vous l'ayez voulu. Nous aimons tant à louer nos œuvres, nous comptons tant sur nous-mêmes, nous faisons tant de fond sur les ressources de notre esprit, sur la profondeur de notre sagesse, nous sommes si fiers de nous-mêmes et de tout ce qui est à nous, nous estimons notre personne et tout ce qui nous appartient si fort au-dessus de tout le reste! Mais voici notre orgueil à terre et notre amour-propre écrasé : nous sommes, avec tout ce qui est à nous, dans la loi commune, c'est-à-dire rien de plus que les autres. Les forces brutales de la nature n'ont aucun respect, ni pour nous, ni pour ceux que nous aimons ; en leur présence nous sommes désarmés, vaincus, impuissants. Oh! il faut que notre orgueil soit bien vivace et en même temps bien abominable à vos yeux, ô mon Dieu, pour que votre paternelle bonté, afin de nous en délivrer, se soit résolue à nous torturer de la sorte! Si, au moins, nous le comprenions! si notre douleur savait s'endormir dans une humble action de grâce! Mais, hélas! même pour ceux qui le comprennent, l'orgueil n'est ni définitivement terrassé, ni à jamais vaincu, par un de ces coups qui semblent renverser notre être tout entier dans l'évidence de notre néant.

Madeleine, retenue par l'amour à vos pieds, est plus clairvoyante. Dans l'épreuve que vous lui avez ménagée, redoutable pour un cœur d'une si vive tendresse, elle ne cesse pas d'adorer en vous tout à la fois l'auteur et le baume de sa blessure. Elle va jusqu'à aimer celle-ci, sachant que votre main, qui frappe par amour, guérit plus volontiers encore. En même temps, abîmée en son humilité, elle conserve sous les yeux le souvenir de ses péchés. Il la persuade qu'ils ont mérité des maux plus graves, et que vous êtes infiniment bon et miséricordieux jusque dans les rigueurs dont vous l'affligez. De la sorte, au milieu des incertitudes et des émotions les plus cruelles, son âme accablée d'amertume demeure dans une paix réelle et profonde.

O chère sainte, qui avez su recevoir avec tant de perfection la visite de la douleur, apprenez-nous à aimer et à nous humilier comme vous avez su le faire, afin que notre amour-propre et notre orgueil meurent à jamais, et que nous sachions porter notre croix, étroitement unis à Jésus, et dans les sentiments d'humble soumission à sa sainte volonté et d'entier oubli de nous-même, qui seuls nous permettront de persévérer sur la croix, dans la compagnie de celui qui seul sanctifie la douleur.

MÉDITATION V.

LA SIMPLICITÉ ET LA CONFIANCE EN DIEU REMÉDIENT A L'INCERTITUDE OU NOUS JETTE UNE DOULEUR EXCESSIVE AU SUJET DE LA CONDUITE QU'IL DÉSIRE DE NOUS.

Marie est celle qui oignit les pieds du Seigneur,... et le malade était son frère.

IEU est la vérité par essence. Il veut que sa vérité illumine sans obstacle les âmes, qu'il a créées, afin qu'elle soit leur vie dans le temps et dans l'éternité[1]. C'est pourquoi il abat l'orgueil des superbes, qui ne sont tels que parce que, ignorant Dieu, ils ne se connaissent pas eux-mêmes. Il les jette dans l'humiliation afin qu'ils deviennent humbles ; alors il va les chercher dans leur abaissement, et les exalte dans la connaissance et l'amour de la vérité[2]. Nous sommes tous superbes, et il nous est bon d'être humiliés[3]. Prions, dans un sentiment profond d'adoration et d'humilité, celui qui ne nous abaisse que par amour, d'ajouter au bienfait inévitable de l'humiliation, la grâce et l'onction qui la transforment en humilité.

Tandis que les lois de l'ordre naturel se déroulent victorieuses sous notre regard assombri, un autre genre d'incertitude vient torturer notre âme. Quelle est la

[1] Ego sum... veritas (I Joan. XIV, 6). — Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum (Joan. I, 6).

[2] Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles (Cant. Virg).

[3] Bonum mihi quia humiliasti me (Ps. CXVIII, 71).

volonté de Dieu? Qu'attend-il de nous en cette circonstance? Au fond, si la douleur est entrée dans notre demeure, elle n'a pu y venir que comme sa messagère. Nos cheveux sont comptés; pas un ne tomberait sans la volonté du Père céleste. S'il l'avait voulu, il aurait détourné les menaces du présent. Ah! il est le maître, ce Père infiniment bon, qui nous aime avec un amour indicible, et qui ne nous aime jamais plus que tendrement que quand il nous envoie la croix. Nous adorons sa volonté sainte; nous sentons que, cet hommage à sa souveraineté pleine de miséricorde, c'est sa grâce, c'est lui-même qui nous le met au cœur.

Cependant, que veut-il de nous? Il est le maître de la vie et de la mort; il conduit jusqu'aux portes de l'enfer et il en ramène[1]; est-ce une épreuve qu'il nous envoie, et se contentera-t-il de notre soumission? Est-ce, au contraire, sa volonté que nous buvions le calice jusqu'à la dernière et plus amère goutte? Veut-il que nous acceptions tout ce qui arrive en ce moment comme un châtiment mérité, et faut-il pleurer en silence? Veut-il, au contraire, que notre confiance devienne invincible et lui arrache un miracle?

Il nous avait semblé qu'il aimait le malade, qu'il l'avait préparé pour l'employer à l'accomplissement des desseins de sa miséricorde. Mais, a-t-il besoin de quelqu'un? N'y a-t-il pas eu quelque orgueil à nourrir de semblables pensées? Ne faut-il pas confesser que nos péchés nous ont rendus indignes de servir aux œuvres qui doivent glorifier son nom? N'y a-t-il pas de la présomption à trop espérer? N'est-ce pas méconnaître Dieu que n'espérer pas assez? Tout est incertitude pour la

[1] Dominus mortificat et vivificat, deducit ad inferos et reducit (I Reg. II, 6).

pauvre âme troublée, aussi bien lorsqu'elle élève son regard vers Dieu que lorsqu'elle contemple l'ordre naturel des choses.

O mon Dieu, que sommes-nous, et quelle misère est la nôtre, même lorsque sous l'influence de votre grâce nous voudrions faire ce qui vous est le plus agréable ! Le moindre nuage dans notre esprit, la moindre émotion dans notre cœur suffit pour nous rendre incapables de distinguer ce qui est parfait de ce qui vous déplaît. Les ténèbres qui nous environnent dans l'ordre surnaturel ne sont pas moins épaisses que celles qui de toute part nous arrêtent dans l'ordre naturel. Une pauvre flamme qui vacille et qui va s'éteindre, voilà la force de notre intelligence et la vivacité de notre foi, voilà l'énergie de notre volonté et la puissance de notre charité. Une ombre, un rien, c'est ce que nous sommes ; et nous sommes ce rien et cette ombre à un tel degré, que nous l'oublions sans cesse pour nous imaginer que nous sommes quelque chose, et même quelque chose de grand.

Ah ! si nous savions être simples et humbles comme Marie-Madeleine, qu'il nous serait aisé de plaire à Dieu ! Le sentiment de notre condition à son égard ne nous abandonnerait jamais. Ne perdant pas de vue que nous lui appartenons, nous nous tiendrions humblement sous sa dépendance ; mais, en même temps, nous saurions combien il est notre père, et nous ne pourrions pas oublier un seul instant que ce qu'il fait est l'œuvre d'un amour incommensurable, guidé par une sagesse infaillible. Nos désirs se produiraient en sa présence dans la confiance, et, quels qu'ils fussent, ils lui seraient agréables, parce qu'ils seraient ceux d'un cœur filial et tendrement soumis, également disposé à bénir le nom du Seigneur et à se montrer reconnaissant, soit qu'il plaise au Père tout-puissant de les réaliser, soit qu'il faille les

immoler sur l'autel de sa volonté sainte, si son cœur de père conçoit à notre égard des pensées différentes et meilleures.

O mon Dieu ! donnez-moi la paix de l'humilité et la soumission de l'amour, afin qu'en toute circonstance je sache faire ce qui vous plaît, ce qui est digne de vous.

MÉDITATION VI.

LES SERVICES RENDUS A DIEU NE NOUS EXEMPTENT PAS DE LA LOI DE LA DOULEUR, PARCE QUE NOUS NE SOMMES JAMAIS QUE DE PAUVRES PÉCHEURS.

Marie est celle qui oignit de parfum les pieds du Seigneur, et elle les essuya de ses cheveux.

DORONS notre Sauveur, Dieu humilié, anéanti. Il ne se lasse pas de nous apprendre l'humilité : non content de le faire par les œuvres qui nous ont rachetés, il nous l'enseigne encore par ses paroles, et veut que, de la source inépuisable de son cœur, nos âmes boivent les eaux salutaires de cette vertu[1]. Supplions-le de faire, par l'abondance de sa grâce, que, malgré notre répugnance à nous abaisser et notre stupide admiration pour nous-mêmes et nos œuvres, nous commencions enfin à devenir humbles.

L'évangéliste fait observer que Marie, dont le frère est malade, est celle qui, dans une autre circonstance,

[1] Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris (Is. XII, 3).

avait oint d'essences précieuses les pieds du Seigneur, et les avait essuyés de ses cheveux. En rappelant un fait où se dévoile tout entière la beauté du cœur de Madeleine, sa générosité, son humilité, sa simplicité, sa tendresse, il a voulu, sans aucun doute, nous faire entendre que le plus poignant du drame qu'il va raconter n'est point ce qui a paru à l'extérieur, mais ce qui s'est passé dans le secret, sous l'œil de Dieu, dans l'âme ardente et profonde de Marie. Après ce trait, nous aurons toujours dans l'esprit que les souffrances de Lazare, les douleurs, les angoisses de chacun des membres de la sainte famille de Béthanie, trouvent un écho fidèle dans l'âme de Madeleine. Les maux de tous sont les maux de Marie; ils viennent s'unir à ses propres douleurs, dont le regard seul de Dieu contemple la vivacité et l'étendue.

Mais il est permis de croire qu'une autre pensée, encore plus haute et plus salutaire, a guidé la plume de saint Jean. En nous montrant cette âme aimée de Dieu, et qui avait su confesser et honorer la divinité de son Fils sous le regard jaloux et malin des pharisiens, sous le coup d'un évènement vulgaire, en proie à une douleur plus intense sans doute, mais de la même nature que celle dont souffrent chaque jour des âmes ordinaires et qui n'ont rien fait de remarquable pour Dieu, l'Esprit-Saint a voulu nous préserver des ruses funestes de l'orgueil spirituel.

Celui à qui Dieu a daigné faire la grâce et l'honneur de l'appeler à son service, et qui a eu le bonheur de faire quelque chose de considérable pour sa cause, est exposé à s'imaginer qu'il est devenu le créancier de Dieu même, et que le Très-Haut lui doit quelque reconnaissance. Sans doute, il ne formule pas distinctement une pensée qui serait un blasphème ; mais, s'il n'y prend garde, il laissera peu à peu s'établir paisiblement au

fond de son cœur un ensemble d'idées et de sentiments qui seront l'équivalent inconscient de cette pensée.

Non, Dieu n'est pas devenu notre débiteur; non, nous n'avons pas droit, en récompense de nos services et de nos mérites, à une vie de tout point exceptionnelle. Pour être devenus les serviteurs et les amis de Dieu[1], nous n'avons pas cessé d'être hommes; nous demeurons soumis à toutes les lois qui les gouvernent; les malheurs qui s'attachent aux fils d'Adam, et les souffrances vulgaires qui sont la meilleure part de leur héritage ne sont pas dans l'obligation de s'arrêter respectueusement en notre présence, et de nous laisser passer sans oser s'attaquer à nous. Nous sommes devenus, il est vrai, un peu plus les frères[2] de Jésus, mais de Jésus crucifié; en nous rapprochant de sa croix nous nous sommes exposés davantage à ses salutaires et douloureuses influences. Mais ce serait un orgueil qui toucherait aux limites de la folie, de s'imaginer que nous avons une sorte de droit aux infortunes illustres ou aux épreuves exceptionnelles, comme d'autres Jobs ou de nouveaux Tobies.

Combien cette leçon nous est nécessaire, ô mon Dieu! Combien il nous importe d'en profiter! Hélas! ce n'est que trop vrai, nous aimons à nous rappeler avec complaisance ce que nous avons pu faire pour vous. Votre grand Apôtre, au contraire, oubliait ce qui était derrière lui, afin de consacrer toutes ses forces à courir au but, sans se croire assuré de l'atteindre[3]. Après les

[1] Jam non dicam vos servos... vos autem dixi amicos (JOANN. XV, 15).

[2] Dicite fratribus meis : Vado ad patrem meum et patrem vestrum (JOAN. XX, 17).

[3] Ego non me arbitror comprehendisse. Unum autem : quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea vero quæ sunt priora exten-

grandes choses faites pour vous dans le perpétuel sacrifice de sa vie, il travaillait à son salut avec crainte et tremblement, mortifiant sa chair et la réduisant en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres il ne fût lui-même réprouvé [1]. Profondément intelligent des mystères divins, il déclarait n'avoir rien fait par lui-même, mais tout par la grâce de Dieu qui était avec lui. Le seul souvenir qu'il conservât était d'être le dernier des Apôtres, et indigne de porter ce nom, parce qu'il avait persécuté l'Église de Dieu [2]. Si l'Évangéliste rappelle l'acte glorieux qui a valu à Madeleine les louanges du Seigneur, ne serait-ce point parce qu'elle aussi oublie ses bonnes œuvres pour ne se souvenir que de ses péchés?

En ce que nous avons pu faire pour Dieu, si considérable que ç'ait été, nous ne l'avons point honoré; c'est lui qui nous a honorés en faisant choix de nous. Il ne nous doit rien après notre œuvre accomplie : nous n'avons pu aller au delà de notre devoir, et nous demeurons des serviteurs inutiles [3]; mais nous, nous lui devons le compte des imperfections, des négligences et des fautes dont nous nous sommes rendus coupables en

dens meipsum, ad destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis Dei in Christo Jesu (Philip. III, 19, 20).

[1] Currite ut comprehendatis. Omnis autem qui in agone contendit ab omnibus se abstinet... Ego igitur sic curro... Castigo corpus meum et in servitutem redigo, ne forte, cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar (I Cor. IX, 24-27).

[2] Ego enim sum niminus apostolorum, qui non sum dignus vocari Apostolus, quoniam persecutus sum Ecclesiam Dei. Gratia autem Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit, sed abundantius illis omnibus laboravi : non ego autem, sed gratia Dei mecum (Ibid. XV, 9, 10).

[3] Servi inutiles sumus; quod debuimus facere fecimus. (Luc, XVII, 10).

accomplisant l'œuvre de Dieu. Ce qui est sûr encore, c'est que dans notre vie nous avons longuement péché, et il n'est pas certain que le compte de nos péchés soit réglé : voilà ce dont il importe de se souvenir. Hélas! telle est la folie de notre orgueil, que nous oublions ce qu'il serait salutaire de nous rappeler, c'est-à-dire ce qui nous humilie, et nous nous complaisons à garder en notre mémoire ce qu'il faudrait oublier, c'est-à-dire ce qui nous flatte.

O vrais amis de Dieu, ô Paul, ô Marie-Madeleine, que vos exemples nous instruisent, et que vos prières nous obtiennent la grâce de vous imiter !

MÉDITATION VII.

L'HOMME SAGE VOIT TOUJOURS LES MAUX QUI L'AFFLIGENT PROCÉDER DE LA VOLONTÉ DE DIEU ; IL ADORE CELLE-CI, ET NE VEUT CHERCHER QU'EN ELLE CONSOLATION ET ESPÉRANCE.

Les sœurs envoyèrent dire à Jésus : « Celui que vous aimez est malade. »

DORONS le Saint-Esprit, troisième personne de la sainte Trinité, envoyé par Jésus pour être notre consolateur et notre guide[1]. Il est le principe de la charité ; il nous donne l'intelligence et le conseil, la force et la piété[2]. C'est

[1] Cum autem venerit Paraclitus quem ego mittam vobis a Patre, Spiritum veritatis... (JOAN. XV, 26).

[2] Spiritus sapientiæ et intellectus, spiritus consilii et fortitudinis, spiritus scientiæ et pietatis (Is. XI, 2).

principalement de lui que nous vient toute impulsion surnaturelle. Hélas ! bien des fois nous l'avons contristé en refusant de suivre son inspiration[1] ; puissions-nous ne l'avoir jamais éteinte[2] par le péché ! Demandons-lui pardon de nos erreurs et de notre lâcheté, et supplions-le de ne pas se lasser d'aider notre infirmité, de prier en nous, qui ne savons prier comme il faudrait[3], et de diriger vers Dieu le vol de notre âme.

Heureux qui voit dans les événements la main de Dieu ; heureux qui sait que rien n'arrive sans avoir été prévu et voulu par celui dont la bonté et l'amour font contribuer toute chose au bien de ceux qui l'aiment[4] ! L'œil des insensés s'arrête à des causes d'ordre inférieur ; ils veulent oublier qu'aucun de leurs effets n'a pu échapper aux regards de la Sagesse qui les a créés. Les sages savent que Dieu fait tout, soit en intervenant directement, en dehors des lois ordinaires de sa providence, soit en s'y conformant. Ils savent que celui qui a établi les lois de la nature peut en suspendre le cours, ou en neutraliser et paralyser l'action : c'est pourquoi, en tout événement, la première pensée des sages est de recourir par la prière au Maître qui garde seul en sa main le gouvernement des choses et des hommes[5]. Quoi qu'il

[1] Nolite constristare Spiritum sanctum Dei in quo signati estis (Ephes. IV, 30).

[2] Spiritum nolite extinguere (I Thes. V, 15).

[3] Spiritus adjuvat infirmitatem nostram, nam quid oremus sicut opportet nescimus (Rom. VIII, 26).

[4] Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum (Rom. VIII, 28).

[5] Tua, Pater, providentia gubernat (Sap. XIV, 3). — Qui regis Israël, intende ; qui deducis velut ovem Joseph (Ps. LXXIX, 21). — Deus Abraham, Deus Isaac, Deus Jacob, (passim). Parmi les noms par lesquels il a plu à Dieu de se révéler à nous, celui-ci est

lui plaise faire, ils se sentent, non pas victimes d'une aveugle fatalité, mais enfants et sujets du Dieu infaillible, tout-puissant et bon, de celui qu'ils appellent leur Père, et qui est tel en effet[1]. Il n'y a pas pour eux de larmes inconsolables, comme pour ceux qui n'ont point d'espérance[2]. Élever ainsi vers Dieu, sur les ailes de la confiance et de la soumission, notre cœur blessé, est la sagesse véritable, et cette sagesse nous est nécessaire. Que ferions-nous, autrement, en présence de l'inévitable adversité ? L'homme est sans force en présence des forces de la nature ; elles lui apparaissent tout ensemble aveugles et invincibles. Il n'y a donc pour lui d'autre alternative que de s'élancer avec amour vers l'auteur de nature par la prière, ou, s'il méconnaît le Père céleste, d'attendre, muet et d'avance vaincu par le désespoir, le coup qui le renverse.

Si la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, l'amour en est la perfection : Madeleine aime trop purement le Dieu des miséricordes pour se laisser aller à l'erreur des insensés. « Celui qui m'a attirée à lui lorsque j'étais égarée dans le péché, se disait-elle, celui qui a guéri les plaies de mon âme avec tant de bénignité, et qui a ressuscité le saint amour dans mon cœur livré au mal[3], saura bien, s'il le veut, guérir mon

particulièrement remarquable : il nous apprend que ce ne sont pas seulement les choses inanimées qui lui obéissent, mais aussi la volonté de l'homme, qu'il n'est pas seulement le Dieu de l'univers, mais aussi le Dieu de l'histoire.

[1] Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus (I Joan. III, 1).

[2] Ut non contristemini sicut et cæteri qui spem non habent (I Thes. IV, 12).

[3] Suscepisti me ; nec delectasti inimicos meos super me... Clamavi ad te, et sanasti me... Deduxisti ab inferno animam meam ; salvasti me a descendentibus in lacum (Ps. XXIX, 2, 3, 4).

frère. Sa puissance égale sa bonté, et sa charité est inépuisable. Combien d'autres ont été guéris d'une seule de ses paroles! Les éléments lui obéissent ; à sa voix les vents s'apaisent et les flots se calment[1]. Notre malheur est son œuvre, sa visite ; car il châtie ceux qu'il aime, et nous nous trouvons ainsi faits, que nous ne savons pas de combien de fautes et d'erreurs nous avons besoin que sa sagesse nous corrige ; mais il ne nous corrige que dans sa miséricorde[2]. Il ne veut pas nous perdre, mais nous guérir. Le meilleur moyen d'échapper aux douleurs qui fondent sur nous, et qu'il est si juste d'accepter de sa main, n'est-ce pas de nous jeter dans ses bras[3]? Peut-être n'attend-il que cet acte d'un amour confiant pour nous sauver, car il est notre Dieu plein de tendresse : il ne fait pas son œuvre quand il frappe, mais quand il console, encourage et guérit.

Mais, ô mon Dieu, toute pensée de confiance nous vient de vous : nous l'inspireriez-vous en vain? Puisque par elle vous commencez la bonne œuvre, vous finirez celle-ci[4] : c'est notre devoir de l'espérer.

Les sœurs du malade envoyèrent donc implorer Jésus.

A leur exemple, suivons donc ce mouvement, à la fois naturel et divin, qui nous porte à considérer Dieu comme notre père. Notre confiance l'honore incomparablement plus que ne feraient la crainte et la réserve. Il est père ; il ne nous a manifesté que la tendresse, presque la fai-

[1] Et exurgens comminatus est vento, et dixit mari : Tace, obmutesce. Et cessavit ventus, et facta est tranquillitas magna (Marc. IV, 39).

[2] Quem enim diligit Deus corripit (Prov. III, 12). — Quis enim filius quem non corripit Pater? (Heb. XII, 7).

[3] S. Aug.

[4] Confidens hoc ipsum quia qui cœpit opus bonum in vobis, perficiet (Philip. I, 6).

blesse, de sa paternité. Ne nous laissons donc arrêter par aucune apparence contraire ; croyons seulement avec une invincible confiance, et nous serons exaucés.

MÉDITATION VIII.

POUR SAVOIR BIEN PRIER, IL FAUT AVOIR CHOISI LA MEILLEURE PART.

Les sœurs envoyèrent dire à Jésus : « Celui que vous aimez est malade. »

La prière est le son que rend l'âme humaine sous la main de Dieu. Cette âme n'est pas un instrument inconscient entre les mains d'un artiste de génie ; intelligente et libre, c'est librement qu'elle doit répondre par une divine harmonie à la touche du Très-Haut. Il faut donc que nous ayons conscience que c'est la main de Dieu qui nous a touchés. Trois choses donneront à la prière son caractère et sa valeur : l'idée que nous avons de Dieu ; l'état de notre âme au moment où il nous touche ; la manière dont il nous a touché. Méditons ces trois éléments, et nous ne tarderons pas à voir que seules les âmes contemplatives peuvent habituellement prier avec perfection.

Avant tout, la beauté de la prière dépend de l'idée que nous avons de Dieu. C'est pour cela que les prières contenues dans les saints Livres sont les plus parfaites ; l'Esprit qui scrute toutes choses, même les profondeurs

de Dieu, a inspiré les saints hommes[1] qui les ont écrites. Dieu seul se connaît; lui seul sait la richesse de ses perfections et la béatitude insondable de sa vie ; lui seul apprécie la sagesse, la puissance, l'amour, la condescendance et la miséricorde qui brillent en ses œuvres; seul, par conséquent, il peut former des prières, des cantiques d'adoration, de louange, d'action de grâces et de complaisance dignes de lui. Seul, également, il sait combien sa créature lui doit d'obéissance et d'amour, combien l'autorité divine est outragée par nos révoltes ; seul, encore, il mesure notre petitesse en la comparant à son être infini, immuable, éternel; nul autre, par conséquent, ne trouvera des formules d'adoration, des cris déchirants de contrition, des expressions d'humilité vraie et profonde, qui répondent exactement au caractère des relations du Créateur et de la créature.

Animé du même Esprit qui a dicté les prières inspirées, le fidèle les méditera longuement, les repassera amoureusement dans son cœur, en proclamera la beauté, la perfection et l'efficacité. Plus il les étudiera, mieux il comprendra qu'elles le mettent en présence d'une manifestation de Dieu trop élevée pour que, durant les ténèbres de cette vie, notre intelligence en saisisse toute la sublimité. Il sentira que Dieu est là d'une manière plus haute et plus entière que dans la création même, et notre impuissance à embrasser toute l'étendue de cette révélation, l'impressionnera d'une manière plus salutaire que ce qu'il en aura pu comprendre.

Quant à l'homme animal, qui n'entend point les choses de Dieu, contraint de s'incliner devant la grandeur

[1] Spiritus omnia scrutatur, etiam profunda Dei (I Cor, II, 10). — Spiritu sancto inspirati locuti sunt sancti Dei homines (II Pet. I, 21).

épique et le charme profond de ces prières, comme le matérialiste en face d'un spectacle grandiose de la nature, il y sent malgré lui la présence de Celui qu'il ne veut pas connaître, et tremble au contact de Celui qu'il ne veut pas adorer.

Les prières assistées viennent en second ordre : ce sont celles qui ont pour auteur la sainte Église catholique. Nul, ici-bas, ne connaît Dieu aussi bien qu'elle, car Jésus-Christ lui a raconté l'Être infini que nul ne vit jamais[1]. Non content de demeurer avec elle comme avec une fidèle épouse jusqu'à la consommation des siècles[2], non content d'être sa tête, son âme et sa vie, le Fils de Dieu fait chair lui a envoyé le Saint-Esprit, qui lui enseigne toute vérité, et qui la pénètre de la charité et du respect que mérite la divinité. De là, tout ensemble, l'infaillibilité dans l'enseignement et la perfection dans le culte. Mais ni l'expression dont l'Église se sert pour formuler la vérité, ni celle qu'elle emploie pour l'honorer, n'est inspirée : elles sont le résultat de l'activité de l'esprit humain fécondé par la révélation, assisté dans son œuvre et préservé de toute erreur par la présence et l'action du Saint-Esprit.

Le vrai chrétien produit, lui aussi, une prière qui, sans être précisément inspirée ou assistée, a pourtant quelque chose de l'inspiration et de l'assistance ; car il reçoit de Dieu les dons gratuits de la foi, de l'espérance

[1] Deum nemo vidit unquam ; Unigenitus qui est in sinu Patris ipse enarravit (Joan. I, 18).

[2] Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi (Matth. XXV, 10). — Sicut Christus dilexit Ecclesiam et seipsum tradidit pro ea..., ut exhiberet ipse sibi gloriosam Ecclesiam non habentem maculam aut rugam aut aliquid hujusmodi (Eph. V, 25, 27).

et de la charité, et l'esprit de grâce et de prière[1]; de plus, c'est l'Esprit-Saint qui supplée à son infirmité, et qui forme en lui la prière.

Voyez donc le respect de Dieu pour lui-même : par son Verbe, manifestation de son être et de sa beauté, tout, au ciel et sur la terre, est sorti des profondeurs de sa divinité pour venir à l'existence; par son Esprit, amour substantiel et infini de Dieu pour lui-même, tout, au ciel et sur la terre, remonte à lui comme à son principe.

Cependant, quoique la manifestation de la vérité cachée dans l'éternité de Dieu ait été faite à tous en ces derniers temps[2], quoique le même Esprit d'amour ait été répandu en toutes les âmes qui appartiennent à Jésus-Christ, leur prière n'est pas en toutes d'égale valeur : cela dépend de l'état où se trouve chacune d'elles au moment où la main de Dieu la touche. La diversité de ces états est produite par celle des manières de vivre, des caractères, des grâces, par l'habitude ou le défaut de la méditation, par la préoccupation plus ou moins constante ou par l'oubli des choses spirituelles. Les uns apportent dans la prière un sentiment de confiance tellement ferme, qu'il semble exclusif; d'autres sentent si pleinement le domaine de Dieu sur ses créatures, que la confiance filiale semble absente de leur adoration. Les hommes qui ont beaucoup étudié Dieu dans la nature sont, peut-être plus que d'autres, sujets à ce dernier état; le premier paraît être le privilège de

[1] Effundam super domum David et super habitatores Jerusalem spiritum gratiæ et precum. (Zach. XII, 10).

[2] Præcogniti quidem ante mundi constitutionem, manifestati autem novissimis temporibus propter vos, qui per ipsum... (I Petr. I, 20). — Novissimis diebus istis locutus est nobis in Filio (Hebr. 1, 1).

ceux qui ont étudié Dieu presque exclusivement dans l'Évangile. Beaucoup d'autres, par suite de l'imperfection de leur vie, par l'effet de leurs habitudes mondaines et de leurs fautes, ne prient qu'à la manière des païens.

Dieu veut de nous une confiance illimitée. La foi que Jésus demande, en son Évangile, à ceux dont il va exaucer les prières ou les secrets désirs, est une confiance absolue en sa bonté. La création, œuvre d'amour, nous parle de cette bonté; mais la révélation évangélique nous la montre dans son éclat, dans son rayonnement plein de tendres miséricordes. Car l'homme racheté n'est plus seulement une créature; il est un enfant d'adoption : Dieu lui demande son cœur, et veut recevoir de lui le nom de « Père. » Et personne n'est père comme ce Dieu, dont la tendresse veut dépasser les douces faiblesses des mères[1].

Lorsque Dieu trouve en nous une confiance proportionnée à la connaissance qu'il nous a donnée de lui-même, il s'applique à l'augmenter; il nous porte à lui dire : « Seigneur, accroissez ma foi[2]. » Quand elle est ainsi parvenue au degré le plus élevé, il prend en notre âme ses divines complaisances. Il n'y a pas de grâce, pas de miracle qu'il n'accorde à ceux qui le glorifient de cette manière, la seule à laquelle il paraît sensible. Au contraire, lorsque cette confiance manque, il ne peut pas faire de miracle[3]. Divine impuissance de l'amour incompris ou méconnu : il faut qu'il nous soit le plus

[1] Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui? Et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui (Is. XLIX, 15).

[2] Domine, adauge nobis fidem (Luc, XVII, 5).

[3] Et non poterat ibi virtutem ullam facere, nisi paucos infirmos impositis manibus curavit; et mirabatur propter incredulitatem eorum (Marc. VI, 6. Conf. Luc. IV, 26, et Matt. XIII, 58).

tendre des pères, ou rien ; si nous ne le connaissons pas de cette manière, nous ne le connaissons pas du tout.

L'impression faite sur notre âme par l'événement qui nous détermine à nous adresser à Dieu, est le troisième élément constitutif de la prière ; les différentes formes de celle-ci en procèdent. Si, au lieu d'implorer la miséricorde, nous rendons grâce à la bonté ; si, au lieu de nous tenir simplement dans l'adoration, nous demandons instamment quelque faveur, il en faut chercher le motif, bien que d'une façon non exclusive, dans cette impression. Lorsqu'elle est puissante, la prière est presque toujours courte, quelquefois muette : l'excès de la douleur ou de la joie ne s'exprime point par de longues paroles. Marie est muette au Calvaire comme elle l'a été à la grotte de la nativité ; au contraire, l'extase de sa reconnaissance se déploie longuement dans le « Magnificat. » Parfois, un sentiment déchirant se fait jour d'une manière inattendue, « spirituelle, » dirait-on aujourd'hui, comme il se voit dans la réponse de la Chananéenne à Jésus-Christ.

Lorsque, au lieu de nous être arrachée par une vive et forte impression, la prière procède des sentiments habituels de la créature pour le Créateur, elle est plus longue : le « Pater noster » en est un exemple. Il n'y a pas lieu de donner la raison de cette longueur relative ; chacun la peut trouver dans l'attentive récitation de cette prière. Et pourtant c'est au moment où il nous l'enseigne, que Jésus nous avertit de ne pas faire comme les païens, qui appuyent sur la multitude de leurs formules déprécatoires l'espoir d'être exaucés[1].

[1] Orantes autem, nolite multum loqui sicut ethnici ; putant enim quod in multiloquio suo exaudiantur. Nolite ergo assimilari eis ;

En général, les prières que l'on rencontre dans l'Ancien Testament sont plus longues; peut-être ont-elles été écrites quelque temps après les faits qui les ont inspirées. Cependant, il s'y trouve aussi, comme dans le Nouveau, de ces cris de l'âme qui pénètrent les cieux, par exemple le dialogue de Nathan et de David.

Ceux qui auront étudié ces trois éléments comprendront aisément que la prière excellente est le privilège presque exclusif des âmes qui font de Dieu et d'elles-mêmes tout l'objet de leur étude, c'est-à-dire des âmes avides de perfection, d'amour et de béatitude, en un mot des âmes contemplatives. Seules elles arrivent à la plus haute connaissance de Dieu qui soit possible ici-bas; et, à cause de leur dégagement de tout ce qui n'est point Dieu, et de leur éloignement du monde et de ses convoitises, elles sont seules en état de sentir dans sa force et son intégrité l'impression de la main divine. Seules par conséquent, elles y répondent par un son parfait, harmonieux, exempt de tout désaccord et de toute dissonnance. Mais les dispositions qui rendent la prière parfaite, ce n'est point l'habit que l'on porte, ou le lieu que l'on habite qui les communique à notre âme. Quelque part que nous soyons, et dans quelque état que nous nous trouvions engagés, le soin de veiller sur nous et de garder notre cœur pur, la mortification des sens et de l'imagination, l'habitude de vivre de foi, mettront habituellement notre âme en état de rendre, sous la main de Dieu, un son harmonieux, une prière parfaite.

scit enim Pater vester quid opus sit vobis, antequam petatis eum (Matt. VI, 5, 6).

MÉDITATION IX.

LA PURETÉ ET LA SIMPLICITÉ, FILLES DU RECUEILLEMENT, SONT LA SOURCE DE LA CONFIANCE DANS LA PRIÈRE.

Les sœurs envoyèrent dire à Jésus : « Celui que vous aimez est malade »

DORONS le Saint-Esprit : de lui nous viennent la piété, qui incline nos âmes à la prière, et la charité, qui est une prière incessante. Même après ces dons, il forme encore spécialement chacune de nos prières, car nous ne le saurions faire de nous-mêmes [1]. C'est là un enseignement de notre foi, auquel nous n'avons peut-être jamais pris garde ; c'est pourquoi nous n'avons pas eu soin d'invoquer le Saint-Esprit avant de prier, et là sans doute est la raison de cette impuissance mortelle qui trahit habituellement nos désirs. Humilions-nous, et promettons à l'Esprit d'amour d'être plus fidèles à l'invoquer, et plus dociles à suivre son inspiration.

Les saintes femmes de Béthanie, visitées par l'affliction, forment, par l'aide du Saint-Esprit, une prière admirable. Elles envoient à Jésus, et lui disent : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. » Comme cela est simple, pur, digne d'aller au cœur de Jésus et de le

[1] Spiritus adjuvat infirmitatem nostram ; nam quid oremus sicut oportet nescimus ; sed ipse Spiritus postulat pro nobis... Qui autem scrutatur corda scit quid desideret Spiritus, quia secundum Deum postulat pro sanctis (Rom. VIII, 26, 27).

toucher! Elles lui montrent leur blessure telle qu'elle est; mais elles ne disent pas que leur cœur saigne. Elles ne songent pas à leur douleur; elles ne témoignent aucun désir; elles paraissent ne pas se souvenir de l'amour dont elles sont l'objet; elles se contentent de représenter à Jésus son affection pour leur frère malade, les miséricordes précédentes étant la meilleure raison à faire valoir pour en obtenir de nouvelles. Elles ne parlent pas de leurs larmes, de leur poignante incertitude, de l'espérance de leur famille prête à s'éteindre. Il semble même que ce qui préoccupe le plus ces âmes vraiment transformées par la charité, c'est la douleur que Jésus aura de la maladie et de la mort de Lazare. Admirable oubli de soi! Ou plutôt admirable pureté! Admirable simplicité! Ce sont là, dit l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ,* les ailes de colombe qui élèvent l'âme jusqu'à Dieu.

Votre cœur, ô Jésus, aurait-il pu rester insensible à une telle prière, venue d'une source si chère? Eh quoi! vous-même, par votre Esprit-Saint, l'aviez formée dans ces admirables cœurs. Et nous, hélas! pourquoi ne savons-nous pas prier ainsi? Notre foi ne nous enseigne-t-elle pas assez clairement ce que vous êtes, ce qu'est votre cœur, si bon et si tendre? Votre Esprit-Saint ne nous a-t-il pas été donné, et n'a-t-il pas répandu en nous la charité[1]? Enfin, les douleurs de notre vie ne sont-elles pas assez amères et assez vives, assez nombreuses et assez profondes pour faire jaillir de nos âmes le cri qui traverse les nues?

Ah! ce qui nous manque, c'est le recueillement, sans lequel nous ne pouvons être ni à Dieu ni à nous-mêmes.

[1] Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis (Rom. V, 5).

Lorsque la main de Dieu nous touche, l'instrument dont elle se sert nous occupe au point que nous ne voyons plus que c'est elle qui l'emploie. En même temps, notre cœur dissipé n'est plus capable que d'impressions fugitives et sans profondeur ; le gémissement de l'Esprit-Saint en nos âmes n'est pas entendu de nos âmes elles-mêmes : au lieu de seconder son opération, nous le contristons par notre inattention.

Seigneur, ayez pitié de notre extrême misère. Charité éternelle, ne vous détournez pas de nous, malgré notre égoïsme frivole et léger. Prenez patience envers nous encore quelque temps[1] : peut-être l'exemple de vos saints, surtout celui des saintes femmes de Béthanie, si chères à votre cœur, nous apprendra le recueillement ; alors, par l'opération du Saint-Esprit, la prière qui monte jusqu'à votre cœur jaillira de notre âme silencieuse, semblable aux accents qui s'élevaient vers vous de leur âme simple et pure.

[1] Domine, dimitte illam et hoc anno, usquedum.... (Luc. XIII, 6, 10).

MÉDITATION X.

LE SEIGNEUR AIME A RÉPONDRE A NOS PRIÈRES PAR LA GRACE DES VERTUS QUI PRÉPARENT LE BONHEUR ÉTERNEL, PLUTÔT QUE PAR DES CONSOLATIONS TEMPORELLES.

Cette maladie ne va pas à la mort, mais à la gloire de Dieu.

DORONS Jésus-Christ, notre maître et notre docteur. Écoutons avec le plus profond respect et la plus entière docilité ses enseignements. Son cœur si bon serait porté à consoler les saintes femmes de Béthanie; mais, suivant les décrets de son Père, auxquels il se soumet, l'heure n'en est pas venue. Il ne peut que fortifier, en les instruisant, ces âmes affligées, et les amener à rendre plus de gloire à Dieu par la perfection avec laquelle elles supporteront leur épreuve jusqu'au bout. Ce divin procédé s'adresse non-seulement à Marthe et à Marie, mais à tous les chrétiens. Prenons donc pour nous sa réponse, et, en le remerciant de la leçon qu'elle renferme, demandons-lui la grâce d'en profiter.

Jésus sait la maladie de Lazare et l'angoisse des saintes sœurs; leur messager ne lui apprend rien, pas même les dispositions de leur âme. Pendant cette épreuve, il prend en elles plus que jamais ses divines complaisances. Il changerait en joie ineffable leur amère douleur, s'il ne voyait combien celle-ci est nécessaire pour la gloire de Dieu et leur sanctification. Madeleine, surtout, parce qu'elle est la plus affligée, lui inspire

plus de divine compassion ; mais il faut que les desseins de Dieu s'exécutent, et Jésus, ne pouvant à présent donner des consolations qui bientôt surpasseront leur attente, veut les aider à sanctifier les derniers instants de leur peine plus encore qu'elles n'ont fait les premiers. Il veut augmenter leur confiance, mais de telle sorte que cet accroissement soit en même temps celui de leur soumission à la volonté de Dieu. Il affirme que le terme de la maladie n'est pas la mort du malade, mais la gloire de Dieu. C'est une promesse, qui semble faite pour laisser dans l'âme un sentiment profond de la souveraineté de Dieu, plutôt qu'une espérance certaine ; cependant, c'est une véritable promesse, et, venant d'une telle bouche, elle ne peut qu'accroître la confiance autant que la soumission. Les âmes fidèles à qui elle s'adresse sauront la recevoir comme il convient d'accueillir une parole de Dieu. L'intensité et la violence de leur épreuve n'en sera pas diminuée, peut-être au contraire en sera-t-elle accrue ; mais elle fera que la vertu sera plus grande, le courage et la patience plus parfaits, les âmes affligées plus agréables à Dieu, et Dieu même plus glorifié. Une consolation dont les effets se seraient arrêtés à la vie présente eût été peu de chose en comparaison d'une grâce qui procurera les joies de l'éternité.

Notre béatitude future, la possession de Dieu pendant les siècles sans fin, voilà donc, ô mon Jésus, ce qui vous occupe sans cesse et par-dessus tout. Notre temps qui fuit n'est pour vous que le moyen d'assurer cette éternité qui ne passera pas, et votre amour pour nos âmes rachetées au prix de votre sang ne vous permet pas de les perdre un seul instant de vue. Hélas! nous faisons tout le contraire : les choses du temps nous absorbent sans que nous sachions par leur moyen préparer l'éternité ; les choses vaines et creuses de la terre

fixent toute notre attention et toutes nos affections. Même parmi les âmes qui vous sont consacrées, plusieurs dépassent en cela l'erreur des mondains; elles trouvent le moyen de se créer dans le cloître un monde plus petit et plus ridicule que l'autre, et il leur devient cher par cela seul qu'il parvient à faire oublier l'éternité. Combien l'Esprit-Saint n'a-t-il pas raison de dire que le nombre des insensés est sans fin[1] ! mais il n'est tel que parce que le nombre de ceux qui vous aiment véritablement et de tout leur cœur est infiniment restreint.

O Jésus, dans votre crèche, sur votre Calvaire, dans votre tabernacle, vous vous consumez pour nous, et nous laissons votre amour solitaire; nous remplissons notre âme immortelle du néant des choses d'ici-bas ! Prenez en pitié notre folie, et, malgré l'horreur de notre ingratitude, faites que nous commencions enfin à vous aimer.

[1] Stultorum infinitus est numerus (Eccl. I, 15).

MÉDITATION XI.

POUR ÊTRE TOUT ENTIÈRE A L'OPÉRATION DIVINE, L'AME CONTEMPLATIVE NE LAISSE PAS D'ÊTRE TOUT ENTIÈRE A LA DOULEUR DONT DIEU L'AFFLIGE, ET CETTE DOULEUR LA SANCTIFIE.

Cette maladie ne va pas à la mort, mais à la gloire de Dieu.

DORONS le cœur si bon de notre Jésus. Ce doux Sauveur ne se contente pas de nous donner ses enseignements ; il dispose encore nos âmes par sa grâce à entendre sa parole de telle sorte qu'elle porte ses fruits. En effet, il parlerait en vain s'il ne guérissait pas d'abord notre surdité spirituelle et notre dissipation. Cependant ses efforts réussissent plus aisément sur les cœurs qui se sont donnés à lui sans réserve.

« Cette maladie ne va pas à la mort, mais à la gloire de Dieu, et le Fils de Dieu en sera glorifié. » Aussitôt que ces paroles parviennent aux saintes femmes de Béthanie, Madeleine fixe le regard de son âme sur Jésus, et s'asseoit en esprit à ses pieds, comme pour les entendre de sa bouche sacrée. Elle contemple l'expression de bonté, de compassion, d'amour, de son visage ; elle prête l'oreille au retentissement de sa voix, si douce et si majestueuse. La parole du Maître pénètre son âme, s'y enfonce lentement, silencieusement, et remplit tout son être : rien ne l'en peut distraire.

Mais ce qui la frappe le plus, et qui attire avec une douceur et une puissance irrésistibles sa pensée et son

âme tout entière, c'est la dernière partie de la réponse du Seigneur : Jésus recevra une grande gloire de la maladie de Lazare ! Elle regarde son frère ; elle contemple longuement et avec une nouvelle tendresse le visage agonisant de Lazare, elle voit distinctement tous les ravages qu'a faits le mal, et les signes de mort qu'il fait paraître sur le front de ce frère tant aimé. Son cœur se déchire et se remplit en même temps d'une sainte joie ; elle aperçoit, à cette agonie soufferte pour la gloire de Jésus, une beauté que le bonheur même des élus ne saurait avoir ; elle se sent saintement jalouse de la grâce accordée à Lazare. Ah ! si elle avait été trouvée digne d'être, elle, une victime immolée à la gloire de Jésus ! S'il lui était donné de prendre sur elle les maux et l'agonie de son frère ! Mais elle se juge indigne d'un pareil honneur et d'une joie si grande ; Lazare, dont la vie a été sans tache, est bien plus digne de cette faveur, et cette faveur, ce choix de Jésus sur son frère, qui la réjouit dans sa foi et dans sa charité, torture et broie son cœur ! Elle voudrait du moins prendre pour elle le mal de son frère, et lui laisser le mérite de glorifier Dieu et son divin Fils.

Elle ne s'arrête pas, cependant, à examiner comment il serait possible qu'une agonie si cruelle et qui grave déjà les signes de la mort sur le visage agonisant de Lazare, ne va pas à la mort, ni par quels moyens Dieu et le Messie trouveront leur gloire dans ce mal. Elle adore, sans chercher à le comprendre, ce que Jésus n'a pas jugé bon de révéler encore, et elle espère contre l'espérance même.

Cependant, cette occupation intérieure ne dérobe rien du temps et de l'attention que Madeleine doit au malade. Elle sait être toute à Lazare en même temps qu'elle est toute à Jésus, ou plutôt, c'est parce qu'elle

est toute à Jésus qu'elle est plus que jamais toute à Lazare. Elle l'aime maintenant, à cause de Jésus, d'un nouvel amour, tout pénétré de vénération. Elle va et vient autour de son lit; elle lui prodigue ses soins pieux avec les mêmes sollicitudes.

Il n'y a pas d'instant où notre âme n'ait pour principale affaire celle de sa sanctification[1]; il n'y en a donc pas où son devoir le plus grave ne soit d'adhérer à Dieu de toutes ses forces au moyen de l'œuvre ou de la douleur présente. Si notre vie est un voyage dont la possession de Dieu est le terme, quoi de plus évident que ce devoir perpétuel? Cependant, combien est-il d'hommes qui le comprennent? Combien qui le remplissent? Nous savons poursuivre un but périssable, hélas! quelquefois même criminel, sans jamais le perdre de vue; l'étude des moyens par lesquels nous comptons l'atteindre, loin de nous en distraire, nous le rend encore plus présent; mais quand il s'agit de Dieu, notre fin dernière, seul principe de notre vie, source unique de notre paix, cause éternelle de notre béatitude, la moindre chose suffit à nous rendre inattentifs : nous ne comprenons pas, nous ne cherchons pas à comprendre la relation qui doit exister entre les événements de notre vie et son service ou sa gloire. Souvent même, loin de nous conduire à lui, ceux même qui, de leur nature seraient le plus naturellement propres à le faire ne servent qu'à nous en éloigner davantage.

Telle est ma conduite, ô mon Dieu! Vous m'avez aimé d'un amour éternel, et je ne sais pas même vous vouer efficacement mon pauvre amour d'un instant.

[1] Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra (I Thess. IV, 3). — Porro unum est necessarium (Luc. X, 42). — Mihi adhærere Deo bonum (Ps. LXXII, 28).

Malheur à moi! car je ne remplis point le premier et le plus grand des commandements[1].

Si vous aviez pu ne pas me faire ce commandement, je devrais, le front dans la poussière, vous supplier de me permettre de vous aimer; car, non seulement vous êtes, ô mon Dieu, la beauté et la charité qui ravissent les cœurs, mais vous m'avez fait pour vous[2]. En vous seul mon âme peut trouver, avec la possession de tous les biens, le bonheur et la paix; loin de vous, au contraire, l'agitation stérile, le trouble, le vide et le remords. Votre perfection et ma misère, tout fait de la sainte loi de la charité le premier de mes besoins! Vous avez daigné, ô mon créateur, faire de la satisfaction de ce besoin la loi fondamentale et le résumé de votre religion sainte, et je ne cherche pas à l'accomplir. Je suis donc un insensé, encore plus ennemi de moi-même et de ma félicité qu'indifférent et ingrat envers mon Dieu! Je mérite qu'à votre tour vous détourniez votre face de moi, qui n'ai pas voulu tourner mon cœur vers vous!

Cependant, votre bonté paternelle ne se laisse pas fatiguer par notre folie, et votre miséricorde est plus grande que notre ingratitude. Me laisser aller au découragement, ce serait offenser votre charité d'une manière plus sensible que je ne l'ai fait par mes autres crimes. J'espérerai donc en vous, ô mon Dieu, parce que vous êtes Père; j'espérerai en vous à cause des mérites de Jésus-Christ, mon Sauveur, et de l'intercession des saints, vos amis. Reposez-vous de la vue de mon cœur insensible et de ma vie, inutile quand elle n'est pas coupable,

[1] Diliges Dominum Deum tuum... hoc est primum et maximum mandatum (Matt. XXII, 37).

[2] Universa propter semetipsum operatus est Dominus (Prov. XVI, 4). — Fecisti nos ad te, Deus (S. Aug.).

en arrêtant votre regard sur la vie sainte de Madeleine, sur ce cœur dont la noblesse, la ferveur et la générosité sont le digne objet de votre complaisance éternelle. Elle a compassion de moi, elle vous implore en ma faveur. Ah! daignez, à cause d'elle, avoir encore pitié de moi, et faites, je vous en supplie, qu'entraîné par la perfection de ses exemples, je commence enfin à les imiter.

MÉDITATION XII.

LE VERBE FAIT HOMME A VOULU ÉPROUVER LE SENTIMENT HUMAIN DE L'AMITIÉ ET S'EN SERVIR POUR LA SANCTIFICATION DE SES AMIS.

Or, Jésus aimait Marthe, et Marie sa sœur, et Lazare.

DEMANDONS avec toute la ferveur dont nous sommes capables, au Saint-Esprit qui les a dictées, la grâce de comprendre ces paroles de l'Évangéliste : « Jésus aimait Marthe, et Marie sa sœur, et Lazare. »

Paroles étonnantes, en effet, même sous la plume du disciple bien-aimé. Le lecteur chrétien sent qu'elles expriment un genre d'affection et de relations dont la sublimité et la suavité sont ineffables : c'est une amitié céleste, une tendresse divine, qui porte Jésus à donner en son cœur une place de choix aux saints de la maison de Béthanie. On est contraint d'admirer leur bonheur; on voudrait avoir vécu parmi eux, s'être trouvé au nombre de leurs serviteurs, afin de respirer dans l'atmosphère de cette amitié sacrée, et de contempler ce spectacle de pureté et de tendresse.

Ce sentiment, émané d'une foi naïve et qui n'a point encore réfléchi, empreint d'une poésie vague, ne nous éclaire pas assez sur ce mystère. En toute chose, l'esprit humain a besoin d'aller au fond de la vérité ; ici, l'intelligence chrétienne en est bien plus avide, car il semble qu'elle va pouvoir pénétrer le cœur de Jésus, et surprendre quelques-uns de ses secrets. Quelle joie, de mieux le connaître ! Elle ne sera point comme la satisfaction orgueilleuse du savant qui, dans un élan de son génie, vient d'agrandir le champ des sciences humaines ; elle ressemblera plutôt à l'humble et reconnaissante extase de Madeleine recevant une nouvelle visite de Jésus. Et dût ce mystère nous rester fermé, nous aurons du moins fait une chose agréable au divin Maître en cherchant à plonger un regard plein de respect plus avant dans les profondeurs de sa charité.

Qu'est-ce donc que cette préférence, cette amitié, cet amour de Jésus pour la famille des saints de Béthanie ?

L'amour est l'effusion de la bonté. Dieu seul aime parfaitement, parce que seul il est bon[1]. Jésus est Dieu ; mais il est homme aussi : après sa divinité, son humanité est le plus puissant et le plus vaste de tous les foyers d'amour. Son affection, quelle qu'en soit la forme, est une effusion de la bonté incréée, infinie, effusion enveloppée des dehors d'une tendresse humaine, et jaillissant d'un cœur humain plus élevé, plus ardent, plus pur, plus généreux, incomparablement, que celui du plus sublime séraphin.

Mais, dira quelqu'un, est-ce que l'Incarnation du Verbe n'a pas eu pour objet de répandre la bonté de Dieu d'une manière humaine sur tous les chrétiens et

[1] Quid me dicis bonum ? Nemo bonus, nisi solus Deus (Luc. XVIII, 19).

sur toute créature? Oui, et nous sommes tous, aussi bien que ceux qui nous ont précédés dans la foi ou qui nous suivront dans la vie chrétienne, l'objet de l'amour de Jésus. Cependant, il est vrai aussi que celui qui nous aime tous[1], puisqu'il nous communique dans une admirable effusion de sa charité tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes, s'est réservé le droit d'avoir des préférences.

Dieu aime tout ce qu'il a créé, et même il n'a pu le créer que parce qu'il l'aime. Cependant, il a une première prédilection pour l'homme, auquel il accorde des faveurs dont certaines peuvent être enviées des anges. Entre les hommes, il aime plus particulièrement les chrétiens, et parmi ceux-ci il témoigne ses préférences à plusieurs par des dons de choix, qu'il est aisé de constater.

L'intelligence, la beauté de l'âme, l'élévation des sentiments, la grandeur du caractère, la générosité du cœur, un corps en harmonie avec tous ces biens de l'âme, et qui peut servir à leur développement au lieu de leur faire obstacle ; des ancêtres dont l'exemple est un encouragement au bien et impose en quelque sorte l'honneur et la vertu, un état de fortune qui permet de cultiver tous ces dons et de les faire valoir à la plus grande gloire de Dieu, ou, mieux encore, assez de courage pour arriver au même résultat en se passant de la fortune. Voilà autant d'effusions spéciales de la bonté divine sur les privilégiés de sa tendresse, et la preuve de la prédilection dont ils sont l'objet de sa part.

Il y a des biens préférables aux biens naturels, ce sont

[1] Diligis enim omnia quæ sunt, et nihil odisti eorum quæ fecisti; nec enim odiens aliquid constituisti aut fecisti.... quoniam tua sunt, Domine, qui amas animas (Sap. XI, 25, 27).

les dons de la grâce. Être appelé à connaître Dieu[1] dans la nuée lumineuse de la révélation; être prédestiné, par conséquent, à devenir semblable à Jésus-Christ; sentir de l'éloignement pour le monde et pour ses vanités; être incliné à la piété, rempli de courage contre soi-même et de zèle pour la gloire de Dieu; éprouver pour la justice une faim et une soif croissantes[2], avoir un cœur charitable et miséricordieux, ne pas souffrir de larmes autour de soi, et aimer à pleurer soi-même dans le secret; avoir, en un mot, reçu tous les éléments de la sainteté, avec une volonté énergique, et vivre dans une atmosphère providentielle qui en favorise le développement, voilà de nouvelles et meilleures assurances de la tendresse de Jésus.

Cependant, lorsque l'Évangéliste nous parle de l'amour de Jésus pour la sainte famille de Béthanie, notre âme a le sentiment qu'il nous dit quelque chose de différent de tout cela. D'un côté, en effet, l'amour dont nous venons de parler a été antérieur à la créature qui en est l'objet; les dons et les grâces qu'elle reçoit, et qui la constituent dans son individualité naturelle et surnaturelle ont eu leur source en lui. Ici, au contraire, il s'agit d'une communication du cœur de Dieu, de Jésus, avec des créatures déjà comblées de ses dons et de ses grâces. Ce n'est donc point la complaisance de l'artiste pour ce qui va être son chef-d'œuvre, ni la prédilection de la vigne pour le rameau préféré, dont la beauté égale la fécondité, et que le divin jardinier taille afin de le

[1] Hæc est vita æterna, ut cognoscant te solum Deum vivum et quem misisti Jesum Christum (Joan. XVII, 3).

[2] Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam.... Beati misericordes.... (Matt. V, 6, 7). — Quis infirmatur, et ego non infirmor? Quis scandalizatur, et ego non uror (II Cor. XI, 25)?

rendre plus beau encore et plus fécond[1]. D'autre part, il n'est pas dit, d'un grand nombre de ceux que Dieu a aimés de prédilection le premier, afin qu'ils fussent capables de l'aimer à leur tour ; il n'est pas dit de beaucoup de saints, non pas même de beaucoup de saints Apôtres, que Jésus les aimait. Cela n'est pas dit même de saint Pierre, qui pourtant aimait si ardemment son divin Maître. C'est le privilège exclusif de saint Jean et des saints de Béthanie. D'autres ont pu recevoir des dons semblables, et certains ont reçu, peut-être, des grâces plus élevées, sans que le Saint-Esprit ait fait dire à leur louange que Jésus les aimait, quoiqu'il les aimât en effet.

Jésus est aussi véritablement homme qu'il est véritablement Dieu. Aucun des sentiments de l'homme, — j'entends des sentiments qui sont la perfection et l'honneur de l'humanité, — ne lui est étranger. L'amitié est une des plus belles fleurs qui puissent germer du cœur de l'homme. La charité est universelle : prenant sa source en Dieu, elle s'étend sur tout ce que Dieu aime. Mais, dans cette multitude dont nous sommes les frères par la grâce, et que nous aimons véritablement en Dieu et pour Dieu, à l'égard de laquelle nous sentons une bienveillance suffisante pour nous faire faire, en sa faveur, les plus grands sacrifices, notre cœur demeurerait solitaire si l'amitié ne venait à son tour plonger sa racine, pour élever sa tige au-dessus de la charité qui la nourrit, et épanouir sa fleur, qui en est comme le sourire et le parfum.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Son cœur

[1] Ego sum vitis vera, et Pater meus agricola est.... Omnem (palmitem) qui fert fructum, purgabit eum, ut fructum plus afferat.... Ego sum vitis, vos palmites (Joan. XV, 1, 2, 5).

n'atteint l'idéal de la beauté que lorsqu'il se dévoue, et il lui faut quelqu'un qu'il aime plus que lui-même, à qui il puisse se dévouer. Il est tel, d'ailleurs, qu'il a besoin tantôt de repos et tantôt de conseil, tantôt de frein et tantôt d'aiguillon, et il ne reçoit toutes ces choses, tour à tour nécessaires, que de la bouche ou de la main d'un ami. Je ne sais quelles harmonies et quels contrastes ont fait naître l'amitié; je ne sais quelles effusions et quels dévouements l'ont entretenue et développée, mais elle est devenue un lien puissant entre deux âmes, plus fort qu'une chaîne de fer, plus gracieux qu'une couronne de fleurs. On a plus de confiance en son ami qu'en soi-même; on sent plus que ses propres souffrances les douleurs et les angoisses de son ami. Le charme de l'existence s'est tout à coup doublé; la capacité de souffrir, qui est un charme aussi, s'est doublée également; on n'est plus seul, enfin, pour livrer le combat deux fois redoutable de la vie. La meilleure part de nous-même est plutôt en notre ami qu'en nous; mais nous savons que la meilleure part de notre ami, son cœur, est à nous comme le nôtre est à lui. Un des cris de douleur les plus beaux, les plus déchirants qui aient jailli du cœur de l'homme, c'est la mort d'un ami qui l'a provoqué : « Je pleure sur toi, Jonathas, ô mon frère! Toi, si beau! Ton amitié m'était plus douce et plus chère que l'amour d'une épouse! Comme la mère aime son fils unique, c'est ainsi que je t'aimais! » Il n'y a rien d'exagéré dans ces paroles : l'amitié est forte comme le lien du sang entre les frères, elle est tendre comme l'affection de l'épouse, et dévouée comme l'amour maternel.

Jésus daignait-il avoir besoin du secours, de l'aide que prête l'amitié?... Il daignait au moins recevoir ses dons et son hospitalité; mais, assurément, il avait besoin de

se dévouer de cette manière plus intime et plus entière que le cœur réserve pour un ami. Il agréait aussi les consolations de l'amitié. Comme Dieu, il est impassible : il peut aimer, il peut avoir pitié; mais il ne peut pas souffrir. Sa nature humaine, incapable, parce qu'elle est créée, d'aimer comme Dieu aime, avait pourtant cette douce compensation de pouvoir souffrir et de pouvoir compatir. Compatir, c'est-à-dire souffrir avec un autre et à cause de lui, recevoir en son cœur la douleur d'un autre et la soulager en la partageant. Jésus ne pouvait être privé de ce sentiment, autre, plus intime et plus élevé que la compassion qui lui faisait dire : « J'ai pitié de cette foule[1]. » Sur la croix, lorsqu'il mourait pour tous, après la douleur qui le fit se plaindre de l'abandon de son Père céleste, il en ressentit une autre, spéciale, ineffable, à la vue de l'océan d'amertume où était submergée sa divine Mère; mais n'y eut-il pas aussi un échange de déchirements entre son cœur et celui de Madeleine? La vue des larmes de la seule amie restée fidèle devait compléter, semble-t-il, sa passion, et lui faire endurer un tourment spécial, d'une beauté et d'un mérite à part.

Mais l'amitié est un échange entre les âmes. Jésus ne se contentait pas de donner à ses amis; il daignait agréer leurs dons. Oui, celui de qui nous tenons tout, et qui est notre Dieu précisément parce qu'il n'a besoin d'aucun de nos biens, Jésus, recevait volontiers quelque chose de ses amis! Il daignait trouver chez eux une sorte de repos, après les fatigues que lui avaient causées l'inintelligence et la grossièreté du grand nombre; il daignait trouver en eux comme une consolation, après la douleur qui lui venait de l'ingratitude et de l'égoïsme de la

[1] Misereor super turbam (Marc. VIII, 2).

multitude. Et les amis de Jésus avaient le bonheur de savoir que son divin cœur se rafraîchissait en quelque sorte et se reposait en eux !

Quelles mystérieuses affinités entre l'âme sainte de Jésus et les âmes de Béthanie avaient déterminé ce choix ? Quelle correspondance plus élevée et plus généreuse aux avances de Jésus avait affermi cette amitié ? Les âmes dévouées au Sacré Cœur le devineront sans doute. Peut-être sentiront-elles aussi que ces douces relations, comme une fleur gracieuse et parfaite, avaient germé sur une alliance, maintenant bien ancienne, entre la famille de Nazareth et celle de Béthanie ?

Quoi qu'il en soit, le résultat de cette amitié sainte devait être de créer d'admirables ressemblances entre Jésus et ses amis, entre la beauté de Jésus crucifié et leur sainteté longuement et douloureusement enfantée.

MÉDITATION XIII.

L'AMITIÉ DE JÉSUS IMPLIQUE UNE PLUS INTIME UNION DE SES AMIS AVEC LUI SUR LA CROIX.

Or, Jésus aimait Marthe, et Marie sa sœur, et Lazare.

DORONS le cœur si bon et si miséricordieux de Jésus. Les maux qui affligent les âmes qu'il a rachetées de son sang, les douleurs qui visitent ses amis privilégiés le touchent de la manière la plus sensible. Il voudrait leur épargner tant de souffrances ; mais il sait que leur salut doit

s'opérer de la sorte. Lui-même a dû souffrir, et entrer ainsi dans sa gloire[1], et le disciple ne doit pas être mieux traité que le Maître. D'ailleurs, c'est leur âme immortelle, c'est leur salut éternel qu'il aime avec tant de constance et de générosité. Il jette un regard de compassion sur ceux qui souffrent; il met très avant dans son cœur les maux de ses amis, et, se tournant vers son Père céleste, il adore sa divine volonté, il accepte et veut pour eux, comme il l'a voulu pour lui-même, qu'elle s'accomplisse. Efforçons-nous d'entrer dans ces sentiments, et supplions le cœur adorable de nous les communiquer.

C'est la condition de la nature humaine, dans son état présent, de ne pouvoir trouver que dans la douleur l'entière guérison de ses maladies originelles et l'achèvement de la perfection et de la beauté dont elle est capable. Qu'une âme commence à aimer la miséricorde et la justice, elle est aussitôt agréable à Dieu; mais dès qu'elle est agréable à Dieu, il faut qu'elle soit éprouvée par la tentation[2]. Job et Tobie, sous l'ancienne loi, ont su, avec beaucoup d'autres, toute la rigueur de cette épreuve nécessaire. Sous la loi de grâce, tout rameau qui porte des fruits de vie doit être taillé, subir l'opération du fer tranchant, afin de devenir plus fécond en fruits plus délicieux. L'amitié de Jésus exige la même chose à un autre point de vue : le propre de l'amitié est de créer l'égalité; là où elle ne le peut, il faut, au moins, qu'elle crée la ressemblance. Or, Jésus est crucifié; il est l'homme de douleurs, l'abjection et le rebut

[1] Nonne hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam (Luc. XXIV, 26)?

[2] Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te (Tob. XII, 13).

du peuple, un ver de terre plutôt qu'un homme[1]; son amitié va donc, comme par une sainte nécessité, à crucifier nos âmes, à nous établir dans la douleur, dans l'humiliation, dans l'abjection.... Ah! il avait prouvé déjà de bien des manières aux saints de Béthanie qu'il les aimait, que sa tendresse pour eux était inépuisable. Il leur avait montré sa prédilection par des grâces spéciales, par l'honneur de ses fréquentes visites; cependant, jamais il ne leur avait témoigné autant d'amour que lorsqu'il les voua, comme il s'était voué lui même, à la douleur, à la croix. Car, venant à nous, descendant vers nous par la croix, il nous élève à lui par la croix : elle est le seul moyen de combler l'abîme qui le sépare de l'âme aimée, d'établir l'égalité entre lui et ceux qu'il honore de son amitié; elle est le seul lieu où il leur donne le baiser de paix. C'est donc à cause de son amour pour la sainte famille de Béthanie, surtout à cause de son amour pour Marie-Madeleine, que Jésus n'a point prévenu l'épreuve, ne veut point l'arrêter, et ne viendra consoler que lorsque le calice amer aura été bu jusqu'à la lie. Mais alors, la grandeur de la joie qu'il apportera sera digne de son cœur et de son amitié.

Oui, mon Jésus, la consolation et la joie que vous apportez avec vous lorsque vous visitez vos amis affligés, sont toujours dignes de vous. Lorsqu'ils les goûtent, ils voient avec évidence que les souffrances de cette vie n'ont aucune proportion avec la gloire et la béatitude qui seront révélées en nous[2]. Car peut-être ce ne sera

[1] Despectum et novissimum virorum, virum dolorum et scientem infirmitatem (Is. LIII, 3). — Ego autem sum vermis et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis (Ps. XXI, 7).

[2] Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis (Rom. VIII, 18).

pas toujours dans le temps que vous consolerez ; peut-être, si vous avez fait si visiblement et d'une manière si merveilleuse cette faveur aux saints de Béthanie, ce n'a été que pour affermir nos espérances immortelles, en voulant par là nous dire : « Si, pour consoler mes amis qui ont espéré en moi, je fais des miracles dans le temps, et pendant que vous êtes dans les obscurités de la foi, que ne ferai-je pas dans l'éternité, lorsque ces obscurités seront ensevelies dans les splendeurs de la vision béatifique, pour ceux qui auront persévéré dans leur confiance en moi jusqu'à la fin ! Car il en est qui ne verront pas ici-bas la fin de leur épreuve. Il en est sur la fidélité desquels je puis compter assez pour ne les consoler que là-haut. Moi-même, ai-je été consolé sur la croix ? Ai-je vu de mes yeux mortels la fin de mon épreuve et le triomphe de mon œuvre ? Mais j'ai, pour ces âmes affligées jusqu'à la fin, une compassion, une amitié d'une tendresse ineffable : elles sont plus avant dans mon cœur transpercé que mes autres amis... »

O Jésus, je me livre à vous sans réserve ; faites de moi ce que votre amour trouvera bon. Il me suffit de savoir que vous avez pitié, que mes maux vous inspirent une tendre compassion, et qu'ici-bas, c'est sur la croix seulement que je puis recevoir le baiser de votre amitié désirable. Je sais combien je suis faible, et vous le savez mieux que moi ; mais je sais aussi que je peux tout souffrir, et avec perfection, en celui qui me fortifie [1]. O Jésus, qui êtes venu à moi par la croix, attirez-moi à vous par la croix [2], la croix de votre choix, la croix qui guérira mon âme de ses maux, qui me donnera avec vous le

[1] Omnia possum in eo qui me confortat (PHILIP. IV, 13).

[2] Salva me, bona crux.... per te me recipiat qui per te me redemit (S. ANDREAS).

sceau de cette ressemblance nécessaire qui est le signe des élus.

MÉDITATION XIV.

POUR RENDRE LES DOULEURS DE SES AMIS PLUS SEMBLABLES AUX SIENNES, JÉSUS VEUT PARAÎTRE FERMER L'OREILLE A LEURS PRIÈRES ; C'EST ALORS QU'IL LES ASSISTE AVEC PLUS D'AMOUR.

Or, Jésus aimait Marthe, et Marie sa sœur, et Lazare.

DORONS Notre-Seigneur Jésus-Christ, Verbe du Père, sagesse de Dieu. La parole de la Croix, qu'il est venu dire aux hommes, a été un scandale pour les Juifs, une folie aux yeux des Gentils ; cependant, ceux qui ont répondu à l'appel divin ont reconnu en elle la vertu et la sagesse du Très-Haut[1]. Si la conduite de Jésus à l'égard de ses amis semble étrange à notre esprit charnel, croyons-la d'autant plus parfaite ; sachons l'admirer avec une reconnaissance humble et fervente. Confondons-nous de n'avoir pas toujours compris le tendre amour qui la dirige, de nous être plaints même, et d'avoir murmuré. Demandons pardon à notre divin Maître, et supplions-le de nous faire la grâce de croire fermement désormais

[1] Verbum enim crucis pereuntibus quidem stultitia est... Nos autem prædicamus Christum crucifixum, Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam ; ipsis autem vocatis Judæis atque Græcis, Christum Dei virtutem et sapientiam (I Cor. I, 18, 23, 24).

que toute chose tend à l'avantage de ceux qui l'aiment, au moins pour leur éternelle félicité.

On dirait parfois que ceux dont Jésus écoute le moins la prière, sont précisément les privilégiés de son amour. Il paraît ne pas daigner prendre garde à leurs larmes, ne pas entendre leurs supplications. A d'autres, qui ne le connaissent presque pas, il fait des avances, il offre même des miracles de miséricorde qu'ils ne songeaient pas à lui demander : « Voulez-vous être guéri ? » dit-il au paralytique de la piscine probatique. Des aveugles, des lépreux, qui ne seront pas reconnaissants, n'ont qu'un cri à jeter : « Jésus, fils de David, ayez pitié de nous ; » il les exauce aussitôt. Ceux même auxquels il n'a pas été envoyé, réussissent, comme la Chananéenne, à toucher son cœur, et obtiennent le miracle qu'ils ont souhaité. Seuls ses amis, s'adressant à lui dans une détresse suprême, le priant avec une confiance sans bornes, avec une foi, une humilité parfaites, n'obtiennent rien. Cela paraît si étrange, que l'évangéliste semble craindre l'étonnement ou le scandale de ceux qui liront la narration : après avoir rapporté la réponse de Jésus au messager des sœurs de Lazare, il se croit obligé d'ajouter : « Et cependant Jésus les aimait. » Comme s'il était devenu nécessaire de l'affirmer en présence d'une attitude à laquelle notre pauvre nature ne sait point s'habituer. Mais quiconque s'est efforcé de pénétrer le mystère du salut par la croix, sait que c'est précisément parce qu'il les aime que Jésus paraît ne pas se rendre à l'appel de leur angoisse. Ah ! il les a entendues ! Leur cri a trouvé un écho sympathique en son divin cœur ; mais il faut qu'elles souffrent comme lui, et qu'elles entrent ainsi dans l'honneur de leur perfection et dans la gloire de leur béatitude. Jésus, dans son amour, ne connaît pas la faiblesse ; elle ne le détournera point de l'achève-

ment de son œuvre, et cette œuvre de sa tendresse sera la beauté de l'âme de ses amis, le trésor de leurs mérites, le sceau de sa ressemblance en leurs cœurs.

Il y a plus. Jamais, ô Jésus, vous n'êtes aussi près de l'âme que votre amour éprouve, que lorsque vous paraissez éloigné d'elle et ne faisant aucun cas de ses supplications ; car, autrement, comment soutiendrait-elle la tentation? Tandis que votre droite la charge de la croix ou la blesse dans la profondeur de ses affections, votre gauche l'attire invisiblement et la rapproche de votre cœur. Elle peut ne point s'en apercevoir ; elle peut même se demander si elle n'est pas entièrement abandonnée ; mais elle vous connaîtrait bien mal, elle serait peu consciente de sa propre impuissance, si elle ne savait point se dire que pourtant vous êtes là. Ah! tandis que Madeleine dans l'angoisse sentait autant que ses maux votre éloignement, tandis qu'elle vous envoyait le porteur de son humble et fervente prière, qu'elle souffrait de ne pas vous voir arriver, et que son humilité se reconnaissait indigne de la faveur de votre visite, votre pensée était avec elle, ses larmes tombaient sur votre cœur, votre grâce invisible la soutenait. Vous faisiez naître en elle, du milieu de sa détresse, des sentiments dont la piété vous ravissait. Vous étiez là, souffrant de ses souffrances, et l'aimant plus que jamais, à cause de la nouvelle beauté que donnait à son âme le contact de votre croix... Sainte Térèse, qui ne voulait vivre que pour souffrir, et sainte Marie-Madeleine de Pazzi, qui désirait ne point mourir afin de toujours souffrir, savaient bien, ô Jésus, ce que vous êtes en réalité pour vos amis, alors que vous paraissez les tenir dans l'abandon.

MÉDITATION XV.

L'ÉPREUVE DE LA MALADIE ET DE LA MORT DE LAZARE COMPLÈTE POUR MARTHE L'ENSEIGNEMENT DE JÉSUS : « VOUS ÊTES TROUBLÉE A PROPOS DE BEAUCOUP DE CHOSES, ALORS QU'UNE SEULE EST NÉCESSAIRE. »

Or, Jésus aimait Marthe, et Marie sa sœur, et Lazare.

ADORONS en Jésus-Christ Notre-Seigneur l'éternelle sagesse de Dieu. Ses desseins et ses voies sont insondables, mais dignes de la bonté et de la miséricorde infinies. Jamais, cependant, les jeux de cette Sagesse qui a fait ses délices d'être avec les enfants des hommes, ne se montrent plus merveilleux, ne s'imposent davantage à notre admiration respectueuse, que lorsqu'il se plaît par un seul acte à atteindre les fins les plus diverses, et qu'il les atteint toutes, sous nos yeux, avec une perfection achevée. Par un seul événement, la maladie, la mort et la résurrection de Lazare, il fait éclater la gloire de son Père, glorifie et démontre sa propre divinité et sa mission, confirme la foi des apôtres, celle de tous les siècles chrétiens; il visite trois âmes qu'il aime tendrement, détruit en elles ce qui pouvait s'y renconter encore de naturel, et les élève, chacune selon sa voie particulière, à la sainteté consommée. Lorsque notre âme, ravie d'admiration, voudra louer la Sagesse infinie, qu'elle se souvienne que l'œuvre qu'elle a contemplée et qu'elle a cru comprendre n'est pas toute l'œuvre de la Sagesse, mais seulement ce que la faiblesse de notre regard peut

en apercevoir, et la faiblesse de notre intelligence peut en contenir.

Hélas! ce ne sont point là nos pensées habituelles! Peut-être, au lieu d'adorer la sagesse et la bonté divines lorsqu'il se produit à notre égard quelque événement douloureux, nous nous sommes plaints et nous avons murmuré. Humilions-nous de notre peu de foi et de notre peu d'abandon à notre Dieu, à qui cependant nous appartenons, et qui nous aime uniquement.

Dieu s'était montré prodigue à l'égard de Marthe; il l'avait comblée des dons les plus excellents. Les soins dont son éducation avait été l'objet au sein d'une famille religieuse et sans tache, avaient développé et conduit à leur perfection les biens et les grâces que la main du Très-Haut avait déposés en elle. Maintenant, la modestie et la bonté qui accompagnent ses pas sont comme un voile sacré qui orne sa beauté et la rend vénérable; sa jeunesse est d'une prudence consommée, et son activité est pleine de douceur et de patience. Sa vive intelligence, son jugement ferme et droit se sont comme naturellement imposés aux siens : le gouvernement de cette noble maison est passé dans ses mains; les domestiques aiment cette autorité simple, prévoyante, dévouée; la prospérité de l'antique famille de Béthanie s'accroît visiblement. Les pauvres exaltent la bonté de son cœur, sa charité généreuse et délicate. Les zélateurs de la loi célèbrent sa fidélité aux traditions antiques du peuple de Dieu et sa piété. Les vieillards, en la voyant passer, croient voir revivre la femme forte des anciens jours, et murmurent à sa louange les paroles mêmes de Salomon. Ses frères se sont levés et l'ont proclamée bienheureuse; son père même l'a louée.

Un nuage avait menacé quelque temps la joie et l'honneur de sa vie : l'égarement momentané de sa sœur.

Mais elle connaissait trop le cœur de Madeleine, son élévation instinctive, ses aspirations vers une beauté supérieure, et ses besoins d'un amour qui ne se rencontre pas sur la terre, pour que sa douleur alors ne fût pas remplie d'espérance. La conversion de cette sœur tant aimée n'avait pas seulement rétabli la paix et la sérénité au sein de la noble famille de Béthanie et dans le cœur de Marthe, elle y avait attiré un bonheur nouveau, le plus cher et le plus précieux de tous : l'amitié et les visites de Jésus.

La belle âme de Marthe, que le malheur n'a pas effleurée, ne sait pas encore, par la science expérimentale seule utile en pareille matière, que tout est vanité et affliction d'esprit, que mettre son espérance en une créature c'est se reposer sur un roseau broyé d'avance, qui se brisera sous notre poids et nous percera la main. D'autre part, il est difficile à un bon cœur de ne pas s'attacher avec quelque excès à ses œuvres, surtout à ses bonnes œuvres, et la louange qui lui est prodiguée, quand même il la rapporte à Dieu, ne laisse jamais autant de force qu'une épreuve ou une humiliation bien supportée. Or, en tout ce qu'elle fait si bien, Marthe a une fin spéciale, bonne sans doute, digne de son dévoûment, mais qui s'arrête aux limites du temps et de la vie présente : c'est l'avenir de Lazare. Elle a pour ce jeune frère une tendresse de sœur aînée, presque de mère ; en lui reposent les espérances de la famille, et c'est surtout à cause de lui qu'elle se sent heureuse du bon état des affaires de la maison et de son excellent renom. Dans ces conditions, rien ne peut instruire Marthe et purifier son activité aussi bien que le fera la mort de Lazare. Après ce coup, une âme profonde comme la sienne touchera pour toujours le vide et le néant de ce qui n'est pas Dieu, et la vanité et l'imper-

fection de tout ce qui n'est pas fait pour Dieu seul.

O Jésus ! il faut bien que ces coups douloureux, ces blessures profondes et longuement saignantes soient nécessaires à notre pauvre âme pour que votre cœur si compatissant se détermine à nous les porter. Votre sainte amie avait été instruite ; vous lui aviez dit si doucement : « Marthe, Marthe, vous êtes en sollicitude et vous vous troublez à l'égard de beaucoup de choses ; or, une seule, Dieu, est nécessaire. » Mais, dans ces autres choses qui ne sont pas nécessaires, elle trouvait tant de consolations, qu'elle ne pouvait pas ne point s'y complaire. Il faut que l'expérience lui enseigne que celui qui seul est nécessaire est le seul aussi qui est toujours avec nous, que tout le reste échappe comme l'ombre, et que nos mains débiles s'efforceraient en vain de le retenir. Un léger mal, un miasme respiré, un rien, et tout ce que nous aimons s'incline vers la tombe... Il faut, pourtant, que l'âme qui veut être parfaite sache ces choses, qu'elle les sache coûte que coûte, que dans sa voie elle boive l'eau amère du torrent qui emporte vers la mort tout ce qui n'est pas l'unique nécessaire, et, qu'à cause de cela, elle élève ensuite la tête vers Dieu,[1] qui doit être et veut être notre tout.

O Jésus ! lorsque votre sainte hôtesse souffrait cette angoisse salutaire, vous ne pouviez supporter dans cette belle et chère âme ni illusions, ni imperfections ; vous vouliez qu'elle touchât du doigt la vérité, et que son cœur, si digne de Dieu, appartînt désormais à Dieu seul.

[1] De torrente in via bibet, propterea exaltabit caput (Ps. CIX, 7).

MÉDITATION XVI.

LA MALADIE ET LA MORT DE LAZARE FOURNISSENT A LA GRACE L'OCCASION D'ÉLEVER SAINTE MADELEINE A LA PURETÉ LA PLUS HAUTE.

Or, Jésus aimait Marthe, et Marie sa sœur, et Lazare.

ADORONS notre Sauveur bien-aimé. Son cœur sacré est un abîme insondable où sont contenus tous les trésors de la bonté divine et toutes les richesses de la tendresse humaine[1]. Contemplons-le partageant, sans la soulager, la douleur de Madeleine, la prolongeant au contraire, et exigeant que la sainte boive le calice amer jusqu'à la dernière goutte. Jésus est rempli de compassion pour cette âme si aimante, et en qui il admire une capacité de souffrir égale à sa puissance d'aimer. Mais le moment est venu où, suivant la volonté du Père céleste, il doit lui apprendre que ce n'est pas assez de n'aimer et de ne servir que Dieu seul; qu'il faut encore l'aimer dans l'état où il lui plaît de nous mettre, et le servir comme il veut; le moment est venu où il doit leur enseigner à mettre, à son exemple, cette leçon parfaite en pratique. Remercions Notre-Seigneur de nous l'avoir également donnée, et supplions-le, par les mérites de notre chère sainte, d'y ajouter la grâce d'une entière conformité à la volonté de Dieu.

[1] Ut ostenderet abundantes divitias gratiæ suæ in bonitate super nos in Christo Jesu (Eph. II, 7).

Depuis longtemps déjà, Madeleine a choisi la meilleure part : Dieu est l'unique objet de ses pensées et de ses affections. Elle sait que lui seul doit être notre tout, que lui seul est bon, lui seul est beau, lui seul est digne de tout amour, et que tout ce qui n'est point lui ne doit être aimé que suivant l'ordre et dans la mesure de sa sainte volonté. Elle sait que seul il est le Maître, que sa volonté est toujours sainte, toujours adorable, toujours digne de sa bonté infinie et de sa miséricorde paternelle. Une vie de silence et de contemplation a développé de jour en jour et même d'heure en heure ces dispositions, que l'abondance de la grâce divine avait mises en elle au premier instant de sa conversion. Mille fois, dans la ferveur de sa prière, elle lui a fait le sacrifice d'elle-même, protestant avec larmes que, quoi qu'il veuille faire d'elle, elle sera trop heureuse de se soumettre à son bon plaisir.

Mais peut-être la pensée ne lui est jamais venue que Dieu peut demander à une âme des sacrifices plus sensibles que celui d'elle-même, et qu'elle doit les faire ou les accepter avec la même générosité. Ou bien, si quelque lumière intérieure lui a fait entrevoir la possibilité de semblables sacrifices, son cœur si aimant s'est serré, des larmes abondantes ont inondé son visage; le regard tourné vers le ciel, elle a supplié le Seigneur de se contenter de son immolation personnelle, et d'avoir pitié d'elle dans la personne des âmes si nobles et si belles dont elle est entourée; et elle s'est hâtée d'éloigner une pensée qui la torturait. Lorsqu'ensuite elle a revu, pleins de force, de santé, de jeunesse, d'espérances, ceux qu'elle aimait, il lui a semblé sortir d'un rêve douloureux, et elle a oublié l'avertissement de la grâce divine. Il restait peut-être encore un excès de tendresse pour sa famille dans cette âme maintenant si

belle, mais à qui autrefois l'amour d'une créature indigne d'elle avait été si funeste.

Vous êtes un Dieu jaloux, ô Seigneur, et vous ne voulez point partager avec un autre votre gloire, c'est-à-dire l'amour de vos créatures, de celles surtout qui vous sont les plus chères. Vous effacez d'abord, selon la rigueur de votre justice et de votre sainteté, jusqu'aux moindres traces des péchés qu'elles ont commis, vous détruisez jusqu'à la cause même de ces péchés. Vous ne condamnez pas leurs légitimes affections de l'ordre naturel; votre loi sainte, au contraire, les impose à tous : elles ne peuvent donc pas être coupables; mais vous ne permettez point qu'elles restent imparfaites par défaut de subordination à votre volonté; vous voulez, au contraire, qu'elles grandissent et s'enflamment encore davantage alors que vous serez plus aimé vous-même, ô source unique du bel amour. C'est l'enseignement dont la grande âme de Madeleine peut encore avoir besoin. Votre amour, dont la tendre sollicitude est exempte de faiblesse, le grave pour jamais dans son cœur au trait ineffaçable de cette douleur. Désormais, elle saura avec quelle plénitude et quelle perfection doit être en tout et partout aimée, louée et bénie la sainte volonté de Dieu. Mais ce n'est pas seulement une lumière précieuse entre toutes qui entre en elle par cet inoubliable déchirement de son cœur; vous-même, par la grâce dont vous l'accompagnez, prenez tout entière la place qui vous est due, dans ce paradis d'amour, le cœur de notre sainte chérie.

Mais tout cela serait incomplet si l'humilité ne venait point s'ajouter à la douleur pour cacher à ses yeux, comme sous un voile, l'opération de votre main. Tandis que vous consommez l'œuvre de sa perfection, Madeleine, en présence du désastre de sa famille, voyant son

frère près de mourir, se souvient de ses péchés d'autrefois, et se dit, le cœur brisé : « Si ce malheur arrive, si Jésus, malgré sa douce miséricorde, n'a pas voulu entendre notre prière, c'est la juste punition de mes péchés. O Dieu juste et saint, comment aurais-je pu mériter de reposer mon cœur sur un frère si saint, et que votre Fils aimait, moi qui vous ai si grièvement offensé par mon attachement pour d'indignes créatures! Soyez béni, ô mon Dieu, vous m'aviez laissé ce frère bien-aimé à cause de votre miséricorde et de ma faiblesse; vous le prenez maintenant à cause de votre justice et de mes péchés. Soyez béni[1]! »

Et de son cœur brisé par la douleur et par la contrition jaillissent des flots de larmes, les plus amères que les anges aient recueillies sur cette terre dans leurs calices d'or, après celles qui furent répandues plus tard sur le Calvaire.

[1] Dominus dedit, Dominus abstutit; sit nomen Domini bene dictum (Job).

MÉDITATION XVII.

LA MALADIE, LA MORT ET LA RÉSURRECTION DE LAZARE ÉTAIENT SON ÉMINENTE PRÉPARATION AU SACERDOCE.

Or, Jésus aimait Marthe, et Marie sa sœur et Lazare.

ADORONS Jésus-Christ prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech[1]. Entre les âmes à qui son cœur voue le plus grand amour, il n'en est pas qui lui soient aussi chères que celles qu'il a résolu d'associer à son sacerdoce. Il les prépare longuement et avec un soin extrême à cette dignité, la plus grande qui puisse être conférée à un homme; car ceux-là doivent consacrer toute leur vie à glorifier avec lui le Père céleste et à sauver les pécheurs, les deux causes, les deux fins de son sacerdoce et de son apostolat[2]. Beaucoup d'événements de leur vie antérieure n'ont pas d'autre but. Admirons cette sollicitude de Jésus pour son Église, ce zèle de la divine Victime pour assurer le résultat de son immolation sur le Calvaire. Nous-mêmes, associons-nous à ces désirs du cœur de Jésus, et dans quelque état que nous soyons, ne donnons pas d'autre objet à notre activité, d'autre but à nos souffrances, que la gloire de Dieu et le salut des âmes.

[1] Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech (Ps. CX).

[2] Apostolum et pontificem confessionis nostræ Jesum (HEBR. III, 1).

Dans les desseins de Dieu, Lazare est destiné au sacerdoce; il doit être évêque et prédicateur du saint Évangile. Ignorant cette pensée de la divine miséricorde, il ne peut pas s'y préparer; Dieu veut prendre lui-même ce soin. Le prêtre a sa place entre les hommes et Dieu : il est devant la Majesté divine le représentant de ses frères; c'est pour eux, pour leurs péchés, qu'il offre les prières, les dons, le sacrifice. Il doit être capable de prendre en main la cause des pauvres pécheurs contre la justice même de Dieu; il doit importuner en leur faveur la bonté infinie et, s'il est nécessaire, oser, comme un autre Moïse, dire au Très-Haut irrité : « Ou vous pardonnerez à ce peuple son péché, ou, si vous ne le faites, vous nous effacerez du livre que vous avez écrit. » Il est aussi le ministre, l'apôtre de Dieu auprès des hommes. Dieu lui confie le soin de son honneur, comme les hommes lui ont confié les intérêts de leur âme. Que le zèle de Dieu le dévore; qu'il se revête, pour parler au nom de son Maître, d'une autorité divine, qu'il défende sa loi sainte, qu'il s'immole tout entier à la cause de Dieu, résistant aux méchants comme une colonne d'airain, couvrant les faibles de sa protection invincible, se substituant en quelque sorte à Dieu pour recevoir à sa place les injures de la malice humaine.

Cependant, il n'est qu'un homme. Il faut qu'il ne soit qu'un homme entouré de tentations et rempli de faiblesses comme ses frères, afin qu'il ait pitié de ceux qui sont dans le péché et dans l'erreur. Mais le péché, cet homme faible et tenté ne doit pas le connaître : il faut qu'il soit saint, innocent, sans tâche, séparé des pécheurs : son cœur doit être plus haut que les cieux. Il doit être tel, qu'apprenant dans la souffrance, l'obéissance due à Dieu, son exemple pendant sa vie et après sa mort, devienne une cause de salut éternel pour ceux qui

obéissent. Ce salut du troupeau qui lui est confié, le prêtre ne cesse de l'implorer avec tant d'instance, un élan, un cri de foi si puissant, des larmes si abondantes, qu'il est exaucée de Dieu et des hommes, à cause du respect et de la révérence qui lui sont dus[1].

Or, quelle longue préparation par la prière, l'étude, les combats pour la vertu, aurait conduit Lazare à ces résultats aussi parfaitement que sa maladie, sa mort, sa résurrection? Comment pourrait-il, par la prière, se convaincre du néant de toute chose, de la fragilité de la vie, du peu de cas qu'il faut en faire si ce n'est pour le service de Dieu, aussi bien qu'il en sera convaincu pour jamais par l'opération de la Providence lui envoyant la maladie, qui nous sépare de tout, et la mort, qui nous sépare de nous-même? Quel événement pourrait, autant que sa résurrection, lui faire sentir la nécessité de se donner à Dieu, de ne vivre que pour Dieu, le droit souverain de Dieu de disposer à son gré de nous? Il lui sera redevable, par cette résurrection, plus que tous les autres hommes, ayant reçu, deux fois ce que tous les

[1] Omnis Pontifex ex hominibus assumptus pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum, ut offerat dona et sacrificia pro peccatis; qui condolere possit iis qui ejus sunt et errant, quoniam et ipse circumdatus est infirmitate (Heb. V, 12). — Qui in diebus carnis suæ preces supplicationesque ad eum qui possit illum salvum facere a morte, cum clamore valido et lacrymis offerens, ex auditus est pro sua reverentia; et quidem... didicit ex iis quæ passus est obedientiam; et consummatus factus est omnibus obtemperantibus sibi, causa salutis æternæ (7, 8, 9). — Talis enim decebat ut nobis esset pontifex, sanctus innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus et excelsior cœlis factus (VII, 26). — Non enim habemus Pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris : tentatum per omnia, pro similitudine, absque peccato (IV, 15). — Christus non sibi placuit, sed improperia improperantium sibi ceciderunt super me (Rom. XV, 3).

autres n'ont reçu qu'une fois, la vie; il devra l'aimer plus que tous les autres, et lui consacrer entièrement cette vie récupérée.

La sainteté incomparable de François d'Assise commença à la suite d'une maladie. Lorsqu'il se leva convalescent et revit cette belle nature de l'Ombrie, qu'il aimait, il lui sembla qu'un voile funèbre l'enveloppait tout entière. Les rayons du soleil n'étaient plus aussi brillants ; la peinture des fleurs, le vert des arbres, la fraîcheur des ombrages, le chant des oiseaux, tout avait perdu pour lui le charme, le son, le sourire, l'attrait d'autrefois. Parmi ceux qui virent le futur séraphin succomber un instant aux étreintes du mal et le vaincre ensuite, nul ne comprit, pas même François, que cette maladie était une grâce très grande de la main de Dieu, source ou principe de grâces sans nombre.

Vous êtes toujours caché, ô mon Dieu, avec votre miséricorde infinie et votre amour inépuisable, sous tous les événements qui nous viennent visiter. Quelquefois, vous voulez que notre faible intelligence puisse le comprendre, afin que notre foi ou notre soumission à votre volonté sainte soit affermie. Mais, lorsque notre regard si faible ne sait pas discerner Dieu dans la nuée, notre regard surnaturel, notre foi doit l'y voir toujours. Tous nos cheveux sont comptés; pas un ne tombe à terre sans la volonté de notre Père céleste[1]. Qu'importe qu'il ne nous soit pas donné de comprendre le but que Dieu poursuit ? Ne suffit-il pas que nous sachions que c'est notre Dieu, notre Père, qui le poursuit? N'est-il pas juste que nous inclinions humblement notre intelligence devant ses insondables desseins, pour les adorer?

[1] Unus ex illis non cadet super terram sine Patre vestro. Vestri autem capilli capitis omnes numerati sunt (Matth. X, 29, 30).

Si nous avons besoin d'autre chose encore, aimons Dieu, et tous les événements de notre vie tourneront à notre bien : c'est le grand Apôtre, ou plutôt c'est Dieu même, par la bouche de l'Apôtre, qui nous l'assure[1].

MÉDITATION XVIII.

AU MOYEN DES ÉPREUVES DE CETTE VIE, JÉSUS FAIT PARTAGER SON AGONIE AUX AMES QUI LUI SONT CHÈRES.

Lazare est mort...

ADORONS le cœur agonisant de Jésus. Il est nécessaire qu'il fasse quelquefois partager aux âmes qui lui sont chères son angoisse suprême; alors elles trouvent, comme lui[2], dans la prière le secours à l'aide duquel leur douleur glorifiera Dieu. Hélas! dans les souffrances les plus vives et les plus profondes de notre vie, peut-être n'avons-nous pas été assez prompts à nous tourner vers lui, et à cause de cela nous sommes tombés dans le péché par l'occasion même, qui nous était offerte, de la perfection de la vertu. Humilions-nous, et demandons à notre divin Maître qu'il veuille bien, en nous faisant participer à ses douleurs[3], nous faire part aussi de son esprit de prière.

Lazare est à ses derniers instants. Madeleine entre

[1] Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum (Rom. VIII, 28).

[2] Factus in agonia prolixius orabat (Luc.)

[3] Cohæredes autem Christi, si tamen compatimur ut et conglorificemur (Rom. VIII, 17).

dans une agonie plus cruelle que celle de ce cher mourant. Elle sait le néant de tout ce qui n'est pas Dieu et la vanité des espérances qui ne l'ont pas uniquement pour objet; cependant elle n'avait pu abandonner tout espoir de conserver son frère. La réponse de Jésus ne lui faisait-elle pas un devoir d'espérer malgré tout et contre l'espérance même? Mais maintenant tout va finir : Lazare est aux abois... Ah! ce que l'on apprend du néant de la créature par l'exercice de l'oraison est peu de chose auprès de ce que l'on est forcé de voir, de sentir, de toucher en une telle circonstance! Vie, santé, force, beauté, fortune, douces joies de la famille, sources de l'avenir... néant! néant! néant!... Tout cela va descendre dans la tombe. L'être que notre cœur entourait d'affection, et sur le cœur de qui nous nous reposions avec une confiance absolue, va être brisé! Écrire ces choses n'est rien; il faut assister au progrès de la victoire horrible de la mort; il faut contempler la longue agonie; il faut entendre le râle du moribond sous son étreinte invincible; il faut rester là, impuissants à l'aider dans la lutte, le voir enfin succomber!

L'agonie de Madeleine devient plus cruelle après que son frère a rendu le dernier soupir. Tant qu'il a respiré, occupée de lui, elle n'a pu penser à elle-même et s'expliquer l'angoisse qui pèse sur son âme comme le marbre d'un tombeau. Peut-être avait-elle attribué jusqu'alors à l'état de son frère le poids qui écrasait son âme. Maintenant, tout est consommé. Après un dernier baiser déposé sur le front de celui qui vient de la quitter, elle entre dans une solitude presque aussi profonde que sa douleur. Son âme se replie sur elle-même, et une tempête de pensées douloureuses, cruelles mêmes vient l'assaillir : « Jésus l'a laissée seule à sa douleur;... il n'a pas eu égard à sa peine;... il n'a donné

dans sa réponse une vague espérance que pour faire ensuite sentir davantage l'affreuse réalité. »

Oh! elle n'accuse pas Jésus; elle s'accuse elle-même. Ses péchés d'autrefois, son peu de générosité à présent, l'imperfection de sa fidélité à la grâce, voilà, se dit-elle, ce qui a retenu le divin Maître loin de Béthanie. S'il était venu, Lazare ne serait pas mort[1]. C'est elle, donc, elle seule qui est la cause de tous les maux de la famille, de son désastre irréparable, des sanglots qui déchirent les cœurs qu'elle aime le plus ici-bas!...

Une nuit pleine de trouble et de fantômes envahit son âme; parfois, certaines pensées sinistres, semblables à des éclairs suivis de ténèbres plus obscures, traversent son cœur comme pour insulter à son amour : « Jésus en a exaucé d'autres qui ne l'aimaient pas autant, » lui disent-elles; ou bien encore : « Si j'étais indigne de sa visite salutaire; ma sœur et mon pauvre frère ont toujours été si bons! » Au fond, elle sent qu'il faut adorer en silence les jugements incompréhensibles de Dieu et ses voies investigables[2], et qu'il n'est jamais permis à la créature de dire à son créateur : « Pourquoi avez-vous fait ainsi? » Elle se reproche alors ces pensées qu'elle n'a pas conçues, et tout sert à accroître l'horreur de la nuit où elle est plongée.

Souffrez, adorez et taisez-vous, ô sainte! un jour, vous saurez combien nécessaire a été votre souffrance, combien juste votre adoration, et raisonnable votre silence : le paradis des joies de votre Dieu entrera dans ce cœur que le malheur n'a broyé que pour l'aggrandir et le rendre capable de plus de bonheur. Une épreuve

[1] Domine, si fuisses hic, non esset mortuus frater meus (JOAN. XI, 32).

[2] Investigabiles viæ ejus (ROM. XI, 33).

semblable, mais incomparablement plus amère, est réservée à Jésus à cause de vos péchés. Prosterné devant son Père, qui cependant l'exauce toujours[1], il le suppliera par trois fois d'éloigner de lui le calice de l'agonie, et le suppliera en vain. Écrasé par les jugements de Dieu, broyé entre sa justice et les péchés des hommes comme le raisin sous le pressoir, il pleurera le sang par tous les pores de son corps. Témoin de sa dernière agonie, vous l'entendrez, presque au moment de rendre le dernier soupir, élever jusqu'au ciel ce cri de suprême détresse, d'une détresse, pourtant, dont son Père ne semble pas avoir pitié : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné[2] ! » Alors vous saurez pourquoi il est nécessaire que votre âme, aussi, connaisse l'incomparable douleur de se sentir délaissée de Jésus. Alors, vous comprendrez les saintes exigences de la justice infinie, suivant lesquelles le châtiment d'avoir abandonné Dieu doit être de sentir l'abandon de Dieu, et vous saurez en même temps quel trait de ressemblance avec lui-même l'amour de Jésus, victime des péchés qu'il n'a pas commis, imprime aujourd'hui à votre âme. Si l'excès de votre compassion vous permettait, sur le Calvaire, de vous souvenir de vous-même et de vos douleurs passées, vous verriez que Jésus ne vous a fait souffrir un instant que pour épargner à toute votre vie la douleur et le regret de n'avoir pas assez souffert.

Bientôt, quand il daignera essuyer les larmes qu'il vous fait répandre, quand il lui plaira de les changer en célestes consolations, en perles pour votre éternelle couronne, vous jugerez trop courtes les douleurs du temps. Déjà vous êtes près de voir ce que l'âme de Mar-

[1] Ego autem sciebam quia semper me audis (Joan. XI, 42).
[2] Deus, Deus meus quare dereliquisti me? (Noviss. verba).

the s'est acquis d'agréable beauté sous l'étreinte du malheur, et bientôt vous verrez quel vase d'élection, quel apôtre était préparé par la maladie et la mort en la personne de votre frère. Au ciel, enfin, vous, la bien-aimée de Jésus, vous saurez ce que vous gagnez dans l'agonie qui vous tue.

Allez, maintenant, fortifiée par la douleur ; montez au Calvaire. Votre âme est assez grande, assez généreuse : vous aurez la force de vous tenir debout, auprès de Marie, au pied de la croix de votre Jésus mourant.

MÉDITATION XIX.

JÉSUS NOUS APPREND A RÉGLER L'EXERCICE DE NOTRE CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN PAR L'OBÉISSANCE A LA VOLONTÉ DE DIEU.

Jésus resta deux jours encore au lieu où il était.

Le cœur sacré de Jésus s'offre à notre adoration et à notre imitation, brûlant sans cesse des flammes de la charité la plus parfaite et la mieux réglée. Contemplons longuement, avec un sincère désir de la reproduire en nous-même[1], la double effusion de cette parfaite charité. Jésus-Christ aime la volonté de son Père, il en veut sincèrement l'accomplissement, il s'applique tout entier à le procurer ; en même temps, sa compassion se répand comme une rosée bienfaisante sur les créatures à qui la divine

[1] Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu (PHILIP. II, 1).

volonté a imposé la croix; selon sa promesse, il veut consoler ceux qui pleurent[1]. En lui ces deux effusions de la bonté, qui sont l'ordre même et la perfection du bel amour, ne s'unissent pas l'une à l'autre; elles demeurent, au contraire, à jamais unies et perpétuellement actives. Dans notre cœur tout rempli de sentiments, la charité, hélas! se déconcerte souvent, et quelquefois nous allons jusqu'au murmure contre la divine Providence. Humilions-nous de cette faute, et supplions notre bon Maître de nous aider par sa grâce à aimer Dieu par dessus toute chose et notre prochain comme nous-même.

Jésus attend deux jours encore avant de se rendre à Béthanie. Il faut que tout aille à l'extrémité, et que, dans cette maladie et cette mort qui jettent les saintes sœurs en une désolation si profonde, le Fils de Dieu soit glorifié bien plus qu'elles ne le peuvent comprendre ou espérer. Mais, s'il est corporellement loin d'elles, sa pensée les quitte bien moins en leur tribulation qu'en toute autre circonstance[2]; il soutient de sa grâce ces âmes brisées; leurs larmes tombent sur son cœur, et il les offre à la divine miséricorde. Bien plus, cette attente de deux jours semble lui imposer un cruel sacrifice. Une sainte impatience le presse : c'est l'impatience de la bonté infinie et de l'éternel amour qui a besoin de répandre les bienfaits et les consolations; c'est l'impatience de l'amitié, qui a hâte d'aller pleurer avec ceux qui pleurent[3] et de changer, s'il le peut, en allégresse les larmes de ses amis[4]. Mais ces saints désirs sont contenus

[1] Beati qui lugent, quoniam ipse consolabuntur (Matth. V, 4). Et absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum (Apoc. VII, 17).

[2] Cum ipso sum in tribulatione (Ps. XC, 15).

[3] Flere cum flentibus (Rom. XII, 15).

[4] Convertisti planctum meum in gaudium mihi (Ps. XXIX, 11).

par un sentiment qui domine tout son cœur : la soumission aux décrets adorables de son Père, et sa paix n'en est point troublée.

Aussitôt venu le moment où il peut partir : « Allons en Judée, » dit-il à ses disciples. « Maître, lui répondent-ils, tout à l'heure les Juifs voulaient vous lapider, et vous retournez en Judée ! » C'est le langage humain : ils ont oublié le message des saintes sœurs ; ils ne songent pas qu'on pleure à Béthanie ; ou, s'ils y songent, la pensée du spectacle de douleur et de mort qui les y attend les importune d'avance. La légèreté et l'égoïsme ne sont-ils pas également dignes du cœur de l'homme ? Quant à regarder plus haut, quant à se demander ce qui plaît le plus au Seigneur, ou quelle est sa volonté sainte, hélas ! peu y songent. Il y a un danger à courir, une mortification ou seulement un ennui à endurer : la prudence charnelle, ennemie de Dieu[1] et, plus encore si c'est possible, de la perfection de nos âmes, commande de l'éviter. Cela suffit : la plupart n'ont pas la pensée de s'élever plus haut, et beaucoup de ceux qui l'ont s'efforcent de se distraire afin de ne pas entendre l'appel de Dieu. Triste humanité !

Mais vous, ô mon Jésus, les larmes vous attirent, et les devoirs sacrés de votre mission, l'accomplissement de la volonté de votre Père, vous pressent plus encore. Vous laissez voir en des paroles mystérieuses[2] ces dispositions de votre âme sainte, afin que les apôtres et tous les chrétiens apprennent de vous l'usage qu'il faut

[1] Sapientia carnis inimica est Deo (Rom. VIII, 7).

[2] Respondit Jesus : Nonne duodecim sunt horæ diei? Si quis ambulaverit in die non offendit, quia lucem hujus mundi videt. Si autem ambulaverit in nocte offendit, quia lux in eo non est (Joan. XI, 9, 10).

faire de la vie, et que l'homme n'est jamais aussi grand que lorsqu'il la méprise et la sacrifie pour la charité[1].

Notre vie ne nous appartient pas. Elle est à celui qui nous a donné le souffle et tout ce que nous avons; elle est à Dieu. Il est lui seul la lumière qui doit éclairer nos pas; sa volonté est la voie qu'il nous faut suivre. Mais cette vie, dont le compte nous sera un jour demandé, est courte. Hâtons-nous donc de marcher pendant qu'il en est temps; faisons l'œuvre que Dieu veut de nous; employons nos forces et tous nos instants à la faire pendant que nous le pouvons. Bientôt, peut-être dans une heure, nous ne le pourrons plus, car la nuit de la mort sera venue. Ce qui donne du prix à la vie, c'est précisément de pouvoir l'employer à la gloire de Dieu, de pouvoir la sacrifier pour l'accomplissement de la mission qu'il nous a confiée, ou de la prodiguer au service du prochain. Mais, lorsque toutes ces fins sont réunies, et que dans un même acte il est possible de faire la volonté de Dieu, d'accomplir les œuvres de notre mission, d'essuyer les larmes des affligés, tout cela en nous exposant nous-même à la mort, alors qui pourrait arrêter l'élan d'un cœur semblable au cœur de Jésus vers une telle œuvre? Toute l'impétuosité de la charité parfaite qui le remplit l'y entraîne. En vain lui parle-t-on des dangers qu'il va courir, ces dangers mêmes l'exciteraient davantage si la hauteur de ces sentiments lui permettait d'y songer.

Jésus rappelle donc sa mission à ses apôtres : il n'a plus que peu de temps pour la remplir, et ce qui le presse, après le devoir de glorifier Dieu, c'est le sommeil de Lazare et la désolation de ses sœurs.

[1] Si dederit homo omnem substantiam domus patris sui pro dilectione, quasi nihil despiciet eam (Cant. VIII, 7).

Ce mot de « sommeil » offre à l'égoïsme humain un nouveau refuge. Il permet d'espérer que la guérison le suivra bientôt. Dès lors à quoi bon une compassion intempestive? Mais Jésus, également plein d'amour pour les saintes affligées de Béthanie et pour ses disciples encore sans courage et sans foi, dit ouvertement à ceux-ci : « Lazare est mort, et je me réjouis, à cause de vous, de ne m'être pas trouvé à ses derniers instants, car il faut que vous croyiez, et vous croirez en voyant le miracle de ma tendresse pour mes amis. »

O Jésus, se peut-il que nous soyons lents aux œuvres de notre devoir et aux œuvres de la miséricorde, après qu'il nous a été donné de contempler ces nobles mouvements de votre cœur! Ah! faites que, touchés du désir de vous suivre, entraînés par l'amour sur vos pas, nous sachions, comme l'un des Apôtres, nous dire les uns aux autres : « Allons, nous aussi, et, s'il le faut, mourons avec lui! »

MÉDITATION XX.

JÉSUS, CHARGÉ EN TANT QU'HOMME DU GOUVERNEMENT DU MONDE, NOUS DEMANDE LA MÊME OBÉISSANCE.

Jésus dit à ses disciples : « Retournons en Judée. » Etant arrivé, il trouva que Lazare était depuis quatre jours dans le sépulcre.

DORONS Notre-Seigneur Jésus-Christ, aussi véritablement homme qu'il est véritablement Dieu. Unies indissolublement dans la personne du Verbe, l'humanité et la divinité ne se confondent cependant pas, et leurs opérations sont

distinctes. Celles où se laisse voir l'essentielle imperfection de la nature humaine méritent nos adorations aussi bien que celles en qui la puissance divine éclate : elles appartiennent toutes également à la personne du Verbe. Remercions le Seigneur d'avoir couvert pour nous le feu consumant de la divinité sous le voile transparent et léger de son humanité sainte[1] ; supplions-le de nous accorder la grâce de ne jamais perdre de vue, quelque soit le caractère de son action à notre égard, qu'il est notre Dieu et que nous lui devons toujours une soumission pleine d'amour et de reconnaissance.

Jésus éprouve une divine impatience de faire éclater la gloire de son Père, la vérité de sa mission, son ineffable tendresse pour Marthe et Marie ; cependant, lorsqu'il arrive à Béthanie, Lazare est dans le sépulcre depuis quatre jours. Il a donc accepté les retardements imposés à sa charité par sa condition d'homme. Il a marché comme tout autre, et a mis deux jours à faire ce voyage, dont sa bonté sentait douloureusement la longueur. Il a voulu paraître ignorer la gravité du mal de Lazare, et paraître apprendre sa mort, comme eût fait tout autre homme. Il aurait pu se transporter avec la rapidité de la pensée auprès de celles qui pleuraient, mais c'eût été sortir des conditions auxquelles il s'était soumis en revêtant notre chair. Peut-être avait-il des motifs qu'il ne nous est pas permis de comprendre, pour vouloir imprimer surtout au grand acte qu'il allait accomplir ce cachet de faiblesse mystérieuse qu'il a mis, comme un sceau, sur tous les mystères de notre salut.

Si nous ne voulons pas exposer notre foi aux plus redoutables épreuves, il nous importe de ne jamais

[1] Deus noster ignis consumens (HEBR. XII, 23). — Ecce Deus ascendet super nubem levem et ingredietur... (Is. XIX, 1).

perdre de vue cette vérité : Lorsque celui qui habitait les hauteurs inaccessibles de la divinité, touché de compassion pour la race coupable d'Adam, a daigné se laisser voir sur la terre et converser avec les hommes[1], lorsque le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous, l'auteur des lois de la nature en est devenu volontairement le sujet; avec lui-même il leur a soumis toutes ses œuvres, au moins ordinairement, de telle sorte que ceux qui n'ont point compris que l'expiation et le remède suprême de l'orgueil de l'homme est l'abaissement et l'humiliation d'un Dieu, en sont scandalisés[2].

Le Verbe incarné grandira en âge, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes comme un enfant ordinaire; la Parole qui remplit l'éternité bégaiera, au temps convenable, ses premières syllabes humaines; celui qui remplit de ses bienfaits tout être animé[3], aura faim et soif; il mourra, et cependant, au moment où il rendra le dernier soupir, il donnera à toute créature l'être, la respiration et la vie. Le mystère de la rédemption par la croix s'accomplira de telle sorte, que ce chef-d'œuvre de la sagesse et de la puissance divine sera un scandale aux Juifs et une folie aux Gentils[4]; malgré ses désirs brûlants d'être salutaire à tous et partout, le précieux sang s'assujétira dans ses conquêtes aux lois du temps et de l'espace, il suivra les routes tracées par la main des hommes, et ne les précédera pas dans la découverte de mondes nouveaux. Il ressentira le contre-coup des révolutions, des changements politiques, des

[1] Post hoc in terris visus est et cum hominibus conversatus est (Baruch. III, 38).

[2] Et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me (Matth. XI, 6).

[3] Et imples omne animal benedictione (Ps. CXLIV, 16).

[4] Verbum crucis pereuntibus stultitia est; iis autem qui salvi fiunt, id est nobis, Dei virtus est (1 Cor. I, 18).

transformations sociales. Au sein de l'Église, l'autorité de Dieu, l'infaillibilité seront déposées dans un homme, et cet homme ne sera pas différent de lui-même pour être devenu le dépositaire de ces choses divines ; il sera assisté d'en haut dans l'exercice de la charge suprême, et cependant cette assistance n'empêchera point que l'on puisse apercevoir dans ses actes les traits distinctifs de son caractère et les qualités de son esprit. La grâce des sacrements ne se séparera point du signe sensible qui la produit, et cependant ce signe sensible demeurera soumis à l'action des éléments comme s'il ne contenait et ne signifiait rien de divin ; la présence réelle cessera par l'altération des saintes espèces, et les saintes espèces ne résisteront pas au temps.

Ces vérités ne nous donneraient peut-être pas encore entièrement ni l'intelligence ni l'amour de ce qui paraît à notre pauvre sagesse comme le côté obscur ou inexplicable du gouvernement de la Providence. Apprenez donc, âme chrétienne, que Dieu a récompensé le zèle, la charité et l'humilité de son Fils en lui donnant le sceptre de la royauté, mais d'une royauté absolue et à laquelle rien ne résiste, sur toutes les créatures [1].

O merveilleuse condescendance de Dieu envers notre faiblesse ! C'est un homme qui est dépositaire de la toute-puissance de Dieu ; c'est dans une intelligence et dans un cœur d'homme que les décrets éternels se transforment en quelque sorte, et deviennent semblables à des desseins de sanctification et de salut conçus en notre faveur dans un cœur dont la sagesse est infaillible

[1] Ego autum constitutus sum rex ab eo super Sion montem sanctum ejus. (Ps. II, 6). — Virgam virtutis tuæ emittet Dominus ex Sion (Ps. CIX, 2). — Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra. (Matth. XXVIII, 18.)

et la charité inépuisable ! Car c'est bien en tant qu'homme que Jésus-Christ a obtenu l'empire et que toutes les créatures ont été mises à ses pieds[1]. Ainsi, c'est vous, ô mon Jésus, vous mon Sauveur et mon Dieu, vous mon frère et la nourriture spirituelle de mon âme, c'est vous qui réglez tous les évènements de ma vie ! C'est vous qui choisissez les douleurs qui conviennent pour mon salut, et qui me les envoyez ; c'est vous qui retardez et qui avancez à votre gré l'heure de la consolation qui m'est nécessaire. En moi et autour de moi tout se passe au gré de votre cœur brûlant d'amour pour moi et pour mes frères ! Combien je devrais me sentir heureux sous votre sceptre, ô Roi divin ! Avec quel amour ne devrais-je pas m'abandonner à la sagesse, à la bonté, à la miséricorde de votre gouvernement !

Hélas ! en est-il ainsi ? Vous le savez, ô mon Dieu, et je l'avoue a ma confusion : l'impatience de mes désirs, les présomptions de ma sagesse font que tantôt les retards de votre providence m'irritent, et tantôt ils m'abattent, comme s'il m'était permis de craindre que vous m'ayez oublié. Quand il s'agit de moi, il me semble que vous ne sauriez me manifester trop de sollicitude, qu'il ne serait pas exhorbitant que le miracle fût continuellement employé. Quand il s'agit de votre gloire, je m'anime d'une zèle semblable à celui des « enfants du tonnerre. » Je ne prends point mon parti de vous voir permettre aux méchants d'affliger votre Eglise, de vous voir supporter vous-même en silence les outrages

[1] Oportet illum regnare donec ponat omnes inimicos sub pedibus ejus.... Cum autem subjecta illi fuerint omnia, tunc ipse Filius subjectus erit ei qui subjecit sibi omnia, ut sit Deus omnia in omnibus. (I Cor. XV, 24, 28). Ce passage sur le but et la durée du règne de Jésus-Christ doit être médité tout entier.

qu'ils vous adressent dans votre sacrement d'amour. Je m'écrie, dans l'amertume de mon zèle : « Levez-vous, Seigneur. Pourquoi dormez-vous? Levez-vous, et que vos ennemis soient confondus[1] ! »

Ce qui se cache sous ces plaintes et sous ces apparences de zèle, c'est l'orgueil immmortel de notre misérable cœur! Toutes les leçons d'humilité que notre divin Maître nous a données pendant sa vie mortelle ne nous suffisent pas; nous ne voulons pas comprendre celle qu'il nous donne encore, vivant dans son Église. Marie-Madeleine n'avait pu voir tout ce que nous savons à cet égard ; mais elle était humble, et l'humilité est un abîme que Dieu aime a combler de lumière et de sa présence. Elle ne demande point compte à Jésus de son retardement ; elle le souffre en silence : loin de se plaindre et de murmurer, elle s'accuse elle-même ; elle reconnaît en pleurant que ses péchés justifieraient une conduite du Seigneur bien plus rigoureuse que ce retard de deux jours. En se rendant justice dans son humilité, elle s'est trouvée juste à l'égard de Jésus, mais non pas entièrement, car les desseins de miséricorde conçus dans votre divin cœur, ô Jésus, dépassent de beaucoup toutes les pensées de l'humilité et de l'amour de vos créatures même les meilleures.

[1] Exurge, quare obdormis, Domine (Ps. XLIII, 23). — Exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus (Ps. LVII, 2).

MÉDITATION XXI.

LA DOULEUR FAIT MIEUX SENTIR LE VIDE DES CONSOLATIONS HUMAINES ET LE BESOIN QUE NOUS AVONS DE DIEU.

Beaucoup de Juifs étaient venus auprès de Marthe et de Marie pour les consoler.

DORONS la divine Providence : elle s'applique sans cesse à nous montrer le néant de tout ce qui n'est pas Dieu, afin que notre cœur se tourne vers lui seul. C'est le but unique de tous les événements de notre vie ; il suffirait de profiter de chacun d'eux pour nous sanctifier et arriver à la perfection du divin amour. Mais, hélas ! il nous arrive trop souvent de nous détourner de notre fin par les faits mêmes qui devraient nous la faire atteindre plus efficacement. Déplorons, en sa divine présence, l'abus que nous ne cessons point de faire de ses grâces par suite de notre peu de foi, et appliquons-nous en toute chose à voir sa main, à reconnaître le but de sanctification qu'elle poursuit en nous, et cherchons à seconder son action.

Les âmes que la douleur accable trouvent encore un surcroît d'amertume dans les paroles de condoléance et d'amitié que la bienséance les oblige à entendre. Dieu n'a pas donné aux créatures le pouvoir de guérir les cœurs qu'il a lui-même blessés. Celles qui le tentent, loin d'y réussir, font saigner la plaie davantage. Ou bien elles nous parlent mal à propos de notre douleur, ou bien elles nous en parlent mal, c'est-à-dire d'une manière qui ne correspond en rien à l'état de notre

âme : il est difficile de se mettre à la place de celui qui souffre ! La plupart ne l'essaient pas ; ils se hâtent d'accomplir une formalité pénible, un devoir qui leur est à charge, et ils s'en vont. Il a fallu s'occuper d'eux plus qu'ils ne se sont occupés de nous. Les dispositions véritables de leurs cœurs ne nous ont pas échappé, et nous avons dû, cependant, paraître recevoir avec reconnaissance les banalités qu'ils ont dites, et leur en offrir d'autres en échange. Plusieurs posent une main lourde sur la plaie ; ils en ravivent l'acuité et l'amertume, sans le vouloir ; il faut les remercier de l'intérêt qu'ils nous ont témoigné de la sorte.

A peine un sur mille sait nous parler comme nous nous parlons à nous-même sous le regard de Dieu, comme nous parlons à Dieu et à notre conscience, de l'affliction qui nous oppresse et de la personne dont Dieu s'est servi pour nous l'envoyer ; mais celui-là même, de quoi nous sert-il ?... A moins que l'accablement ne fasse taire la prière sur nos lèvres, et que la voix amie, après avoir été l'écho de nos sentiments, ne nous entraîne sur les ailes de son adroite charité vers le Dieu que nous avons le malheur d'oublier, de quoi nous sert-elle ?... Les douleurs vraies et profondes ont besoin de Dieu, par conséquent de solitude et de silence ; celles que le bourdonnement de la foule distrait ne sont guère que des apparences de douleurs ; bientôt elles trouveront de l'amusement en ce qui déjà commence à les distraire.

Peut-être, nos afflictions ne suffiraient pas à nous montrer le néant et le vide de ce qui n'est point Dieu, si les consolations des créatures ne venaient pas à leur suite. Peut-être encore, si ce mouvement, ne nous distrayait pas, nous sentirions moins le besoin de nous plonger en Dieu seul. Cependant, l'âme qui aime Jésus comme l'aimait Madeleine, ne se dérobe pas aux impor-

tunités de la bienséance. A ses yeux, c'est un des moyens providentiels d'entretenir, d'accroître, quelquefois même de créer la charité. Que sont, à ses yeux, ses propres souffrances en comparaison de ce bien ! D'ailleurs, que savons-nous ? Cette foule est venue pour se conformer à l'usage ; Dieu se servira peut-être de l'usage pour faire pénétrer en plusieurs des pensées salutaires. Et puis, n'y a-t-il pas moyen de lui échapper ? La solitude matérielle, le silence extérieur ne sont pas des conditions indispensables pour trouver Dieu et échapper en lui aux consolations frivoles. L'amour enseigne l'art de trouver la solitude au milieu de la foule, de ne voir que Jésus, même absent, au milieu de la multitude, de n'entendre que la voix du Bien-Aimé au milieu du bruit confus des voix des hommes. Madeleine peut répondre à chacun ce qui convient, et cependant ne se laisser distraire ni de sa douleur, ni du seul ami qui, l'ayant blessée, peut seul la guérir.

L'âme qui vous aime, Seigneur, sent et fait mille fois mieux toutes choses qu'il n'est possible de le dire ; elle voit en tout une disposition de votre providence qu'il faut adorer. Souffrir, c'est votre ordre ; et elle l'adore. Avoir dans la douleur tous ses troubles, tout ce qui serait naturellement un ennui et un accroissement de douleur, c'est votre ordre encore. Ainsi sait-elle vous voir en toute chose, et se servir de tout pour vous aimer davantage et vous témoigner une soumission plus profonde.

Puissé-je, comme Madeleine, uni étroitement à vous par le recueillement, voir partout votre main paternelle, aimer tout ce qui me vient de cette main bénie, et l'accepter de telle sorte que chacun des événements de ma vie accroisse dans mon âme tout ensemble l'humble soumission et l'ardente charité !

MÉDITATION XXII.

COMBIEN IL NOUS IMPORTE DE CROIRE QUE TOUS LES ÉVÈNEMENTS, MÊME DE L'ORDRE NATUREL, SONT DISPOSÉS PAR LA PROVIDENCE DANS L'INTÉRÊT DE NOTRE SALUT.

Beaucoup de Juifs étaient venus auprès de Marthe et de Marie pour les consoler.

DORONS Notre-Seigneur Jésus-Christ. Contemplons-le, s'avançant avec ses Apôtres vers Béthanie. Son cœur est brûlant; il va faire l'un des miracles qui, par l'établissement de la foi en plusieurs âmes, doivent le plus contribuer à la gloire de son Père. Cependant il marche d'un pas égal et modéré, car tout a été prévu avec une sagesse et une simplicité admirables pour atteindre le but qui lui est cher. O Jésus, puissiez-vous, par les dispositions pleines de miséricorde et d'amour de votre infinie sagesse, glorifier en mon âme votre Père céleste !

Suivant les décrets éternels, ce jour-là, Jésus doit fournir au genre humain, au sujet de la divinité de sa mission et de sa personne, la preuve qui, après sa propre résurrection, sera la plus frappante : rien, par conséquent, ne peut être plus glorieux pour son Père, rien plus miséricordieux pour les hommes. Il est donc nécessaire qu'une grande foule soit présente. Comment va-t-il la convoquer ?

Un homme aurait envoyé de tout côté des messagers, et fait beaucoup de bruit. Dieu agit plus silencieusement; il laisse les faits les plus naturels tendre à leur

résultat. C'est lui qui les produit; il ne lui est point difficile de les gouverner et coordonner en vue d'une fin surnaturelle, car il sait atteindre d'une extrémité à l'autre avec force, en disposant ses moyens avec suavité[1]. Il s'est contenté de mettre à son voyage vers Béthanie le temps qu'y aurait mis un homme vulgaire, et la préparation qu'il voulait se trouve faite d'elle-même. On est au quatrième jour depuis l'ensevelissement de Lazare; selon l'usage des Juifs, ce jour-là les lamentations et les pleurs au sépulcre prennent fin; la pierre est scellée, et le grand deuil terminé. Il ne peut plus y avoir de doute sur la mort de Lazare; les Juifs venus la veille, et la foule de ceux qui ont retardé jusqu'au dernier moment l'accomplissement d'un devoir pénible, sont présents. Nul ne les a convoqués, et voici pourtant réunis le grand nombre de témoins réclamés par la solennité du miracle.

Dans cette multitude, ô mon Jésus, personne, excepté Marthe et Marie, n'a encore pensé à vous; mais vous avez pensé distinctement à chacune de ces âmes providentiellement attirées au spectacle de votre victoire sur la mort, du triomphe de votre miséricorde, de votre grâce, de votre divinité. Lorsque César-Auguste appela les habitants de son empire chacun dans sa ville natale pour le recensement, il ignorait contribuer à l'accomplissement des prophéties en procurant que le Sauveur du monde naquît à Bethléem comme elles l'avaient annoncé.

Les Juifs accourus à Béthanie ne savent pas, non plus, qu'ils obéissent à une convocation divine; mais vous, ô mon Dieu, vous avez préparé toute chose en sorte que ceux que vous avez prédestinés dès l'éter-

[1] Attingit a fine ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter (Sap. VII, 1).

nité pour être témoins de votre miracle, soient en effet présents. Tous n'apportent pas des dispositions identiques, ni des mérites égaux, et votre cœur, qui désire si ardemment leur salut, prie avec instance afin que la grâce qui va être accordée à tous serve à chacun, et qu'il n'y ait pas en cette foule une seule âme pour qui cette grâce, méconnue ou méprisée, devienne un principe de perte éternelle.

Telle est la conduite de Dieu envers nous : il prépare toute chose pour notre amendement et notre sanctification ; il se cache sous les événements d'ordre naturel et vulgaire au milieu desquels s'écoule notre vie. C'est par leur moyen qu'il nous visite, et sa visite a toujours le même objet : notre correction, notre salut.

Ah ! puissions-nous sortir enfin des obscurités où nous fait vivre notre manque de foi ! Puissions-nous comprendre que les actes de l'histoire évangélique qui ont été accomplis au grand jour, se répètent sans cesse invisiblement, et que notre Dieu, à qui tout obéit, veille sans cesse comme une mère sur nos âmes, réglant chaque chose de telle manière que, si nous voulons croire en lui et l'aimer, tout tourne à notre profit spirituel.

MÉDITATION XXIII.

POUR NOUS ATTIRER A LUI, JÉSUS SE SERT NON-SEULEMENT DE NOS VERTUS SURNATURELLES, MAIS DE NOS IMPERFECTIONS, DE NOS DÉFAUTS ET DE NOS FAUTES.

Dès que Marthe eut appris que Jésus arrivait, elle alla au devant de lui.

DORONS Notre-Seigneur Jésus-Christ : il nous aime le premier, afin que nous puissions l'aimer. Il va au devant de nos âmes, les prenant dans l'état d'imperfection où elles se trouvent, pour les conduire à un état plus parfait. Il en voit une dans la douleur, il l'établit dans la consolation ; une autre dans le trouble et l'agitation, il lui donne la paix d'une activité féconde. Que nos désirs le supplient de nous visiter dans notre misère, afin de nous élever à une pure et parfaite charité ! Il l'a fait peut-être bien des fois sans succès, à cause de notre lâcheté et de notre dissipation. Humilions-nous et prions.

Apprenant que Jésus est proche, Marthe va au-devant de lui. Ce qui la fait accourir, c'est, avant tout, sa foi et son amour. Jésus n'est pas pour elle seulement un hôte, un ami vénéré, un prophète, ni même le prophète annoncé par Moïse et si ardemment désiré par les Juifs ; il est le Messie, dont elle connaît assez l'origine divine et la mission pour pouvoir l'appeler : « Fils du Dieu vivant. » Un autre mobile la presse, c'est l'espérance. Elle sent au fond de son cœur un écho de la parole et de la promesse de Jésus : « Cette maladie ne se terminera

pas à la mort ; elle est pour la gloire de Dieu et de son Fils. » Peut-être Marthe n'est-elle pas très consciente de cette espérance ; mais rien, non pas même la pierre qui depuis quatre jours ferme le tombeau de Lazare, ne peut l'étouffer. D'autres causes, moins élevées, l'attirent encore : par exemple l'activité de sa nature généreuse, car elle est de ces personnes en qui rien ne peut abattre le besoin de se donner et de se dépenser dans les œuvres de charité ; peut-être aussi celui de se distraire de sa douleur ; peut-être enfin la crainte instinctive de ne pouvoir plus se relever, si elle se laisse une fois aller à l'abattement.

Tout conduit à Jésus : les vertus surnaturelles d'abord, foi, espérance et charité, mais quelquefois aussi nos imperfections, les défauts de notre caractère, et nos fautes. Quelque soit le mobile qui nous jette à ses pieds, quand notre âme est sous l'étreinte de la douleur, il nous reçoit toujours comme un tendre Père[1] ; il veut oublier le motif imparfait qui nous amène, pour ne penser qu'à nous prodiguer les trésors de sa miséricorde, les tendresses de sa charité ; car la vérité est qu'il nous a lui-même attirés, ou plutôt que son Père nous a attirés à Jésus, et il l'a fait pour que la grâce de Jésus puisse corriger ou détruire nos imperfections et nos défauts, et rendre plus parfaits, au moyen de sa charité, les mobiles de notre conduite qui n'ont pas détourné sa miséricorde.

Cependant, ô mon Dieu, il ne suffit pas que vous daigniez nous attirer ; il faut qu'après avoir obéi à cette impulsion nous ayons la générosité de courir à l'odeur de vos parfums. Hélas ! le désir d'aller à vous et d'être

[1] Nemo potest venire ad me, nisi Pater qui misit me traxerit eum (Joan. VI, 44).

à vous, nous ne l'avons eu qu'à un degré imparfait; mais c'est surtout notre fidélité qui manque de courage et de générosité. Que de fois les premiers élans produits en nous par votre grâce ont été rendus stériles par ce manque de constance et d'ardeur! Que de fois l'œuvre de notre sanctification, déjà commencée, s'est arrêtée devant le moindre obstacle ou le moindre sacrifice!

O Jésus, qui nous avez aimés d'un amour éternel, qui avez désiré d'une brûlante ardeur le salut des âmes, et accompli notre rédemption par le plus grand des sacrifices, donnez-nous pour vous un amour semblable, en sorte que la charité nous fasse reconnaître combien peu jusqu'ici nous vous avons aimé et servi, et nous presse de le faire plus généreusement à l'avenir.

MÉDITATION XXIV.

QUAND UNE AME EST PARFAITEMENT CHARITABLE ET HUMBLE, JÉSUS, A SON TOUR, SE SENT ATTIRÉ VERS ELLE.

Pour Marie, elle se tenait assise à la maison.

ADORONS Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il désire, bien plus que la présence de Marthe, celle de Madeleine; cependant, il ne paraît pas surpris que celle-ci n'ait pas accompagné sa sœur. C'est qu'il n'ignore rien de ce qui se passe dans les âmes, et les motifs qui retiennent Madeleine lui sont infiniment agréables. Il se réjouit de la gloire que leur perfection procure au Père céleste, et les lui offre, unis à ses propres sentiments d'adoration, d'amour et de sou-

mission, afin d'obtenir, pour elle et pour tous les hommes, le miracle qui doit être la consolation de notre chère sainte et l'affermissement de la foi du genre humain.

Madeleine reste assise en sa maison. Dans les langues poétiques de l'Orient, et spécialement chez les Juifs, être assis signifie avant tout un état durable, un état de stabilité[1]; mais lorsqu'ils s'appliquent à une personne visitée par une grande affliction, ces mots indiquent que l'affliction est extrême, que la personne affligée est comme vaincue et jetée à terre par la douleur[2]. La cause de cette douleur, chez notre sainte, n'est pas seulement la mort de Lazare, c'est surtout la conduite de Jésus envers ses amis désolés. L'amour a établi la foi de Madeleine dans une lumière que rien ne peut plus troubler; elle sait, par conséquent, que si Jésus ne s'est pas montré auprès de la couche du mourant, c'est qu'il ne l'a pas voulu. Y a-t-il pour Dieu des distances longues à franchir, ou des obstacles difficiles à surmonter? Pourquoi donc n'a-t-il pas voulu venir? Ce n'a pas pu être par défaut de bonté pour ses amis, ni de compassion pour leur douleur, car cent fois il a montré avec quelle tendresse il les aime. Ce n'a pu être non plus en raison de quelque indignité de Marthe et de Lazare, qui n'ont jamais cessé de se rendre de plus en plus dignes de l'amitié divine.

Sa pensée s'arrête donc sur elle-même. Ah! plus que son frère et sa sœur elle a reçu des preuves éclatantes de l'amour de Jésus; mais elle n'oublie pas qu'elle en était entièrement indigne. Dieu a pu rendre à son âme

[1] Sub umbra illius quem desideraveram sedi (CANT. II, 3).

[2] Surgite postquam sederitis, qui manducatis panem doloris (Ps. CXXVI, 2). *Surgere* et *stare* ont le sens opposé.

souillée la blancheur de la neige ; mais la tache a existé et, d'une certaine manière, elle persévère : non, jamais elle n'aura assez de larmes pour l'effacer. La conduite de Jésus n'est donc que trop justifiée à ses yeux : c'est elle, la pécheresse, elle seule qui a détourné de la maison de Béthanie la miséricorde divine; c'est elle qui a empêché le Seigneur de venir auprès de la couche de son frère mourant. Elle se sent un objet d'horreur au regard si pur de Jésus-Christ, et coupable en quelque sorte de la mort de Lazare. Comment oserait-elle aller au devant du Sauveur? Son cœur l'y attire avec une puissance que son humilité seule peut contenir.

« Il est le maître se dit-elle. S'il daigne me souffrir encore une fois à ses pieds, et m'accorder la grâce d'y expirer de douleur et d'amour, il m'appellera. En attendant, je reste où il veut que je sois, à mon deuil, à mes larmes, à la réception des hôtes que mon deuil m'oblige de recevoir. Je ne suis loin de vous, ô mon Jésus, vers qui s'élancent toutes les puissances de mon être, que pour vous obéir. Ah! dites un mot, faites un signe, et je serai à vos pieds. Hélas! que dis-je, misérable pécheresse? Son regard si pur n'a pas voulu supporter l'horreur de ma présence; c'est moi qui l'ai empêché de venir au chevet de mon frère agonisant!... »

Madeleine reste donc assise, parce qu'elle est plongée dans la douleur, abîmée dans l'humilité, et que, n'ayant d'autre volonté que celle de son Bien-Aimé, elle attend de la connaître pour l'accomplir aussitôt.

O Madeleine, votre cœur est admirable ; ses dispositions sont saintes. Celui qui vous aime prend ses complaisances à voir la fidélité et la simplicité avec lesquelles vous correspondez aux grâces dont il vous prévient : c'est là le fruit de votre vie constamment recueillie. Et moi, après avoir contemplé la beauté de votre cœur, je

n'ose pas descendre dans les profondeurs du mien. Dieu m'a visité aussi par la douleur, et je n'ai pas compris que seuls mes péchés me l'avaient méritée. Je n'ai pas livré mon cœur contrit et humilié à la justice miséricordieuse de Dieu, acceptant ses œuvres en moi tout ensemble comme un juste châtiment et un témoignage de pardon. Si j'eusse aimé mon Dieu crucifié comme vous l'aimez, j'aurais puisé en cet ardent amour l'humilité et les saints désirs de la pénitence. O sainte amie de Jésus, priez pour moi pauvre et orgueilleux!

MÉDITATION XXV.

L'IMPERFECTION DE NOTRE FOI ET DE NOTRE PRIÈRE NE DÉTOURNE PAS DE NOUS LA BONTÉ DIVINE, QUAND NOTRE DROITURE ET NOTRE BONNE VOLONTÉ SONT ENTIÈRES.

> Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort; mais je sais qu'encore à présent tout ce que vous demanderez à Dieu, il vous l'accordera.

ADORONS Notre-Seigneur Jésus-Christ, et contemplons-le accueillant Marthe. Elle est à ses pieds; il voit sa douleur, son émotion, ses secrètes espérances, son trouble ; il a pitié d'elle, et la regarde avec une bienveillance propre à l'encourager et à la calmer. Ce qu'il y a d'imparfait en ses sentiments ne le déconcerte pas : il les transformera et les perfectionnera, en agissant et parlant de la manière qu'il sait être la plus efficace pour l'état où se trouve sa sainte amie. Que votre bonté, votre condes-

cendance et votre longanimité sont admirables, ô Jésus! Puissions-nous le comprendre et mettre à profit tout ce que vous faites pour nous!

« Seigneur, dit Marthe, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort; mais je sais qu'encore à présent tout ce que vous demanderez à Dieu il vous l'accordera. » Il y a en ces paroles un admirable élan de foi en la bonté, la miséricorde et la compassion du divin Maître; cependant, au sujet de sa personne sacrée, cette foi semble imparfaite. Marthe montrera tout à l'heure qu'elle sait qui est le Seigneur Jésus; cependant, elle s'exprime comme si elle parlait à un prophète, très grand en œuvres et en paroles, très aimé de Dieu et capable de tout obtenir de lui, bon et miséricordieux à l'égard des hommes ses frères, mais enfin un prophète serviteur fidèle de Dieu, comme Moïse, et non pas Fils véritable de Dieu dans sa propre maison[1]. C'est que rarement les âmes adonnées à une grande activité extérieure parlent à Jésus ou de Jésus avec une entière justesse : leur nature empressée et affairée ne leur laisse pas le loisir de la réflexion prolongée et pieuse sans laquelle on n'arrive point ici-bas à bien connaître Dieu. Elles croient avec pureté; mais leur volonté s'applique à faire celle de Dieu dans la pratique de la charité, bien plus que leur intelligence ne cherche à s'unir à l'éternelle vérité dans la méditation et l'esprit de prière.

D'ailleurs, Marthe est sous le coup de deux grandes émotions : la douleur de la mort de son frère, et la joie de l'arrivée de Jésus. Or, les grandes émotions, par là même qu'elles nous laissent moins maîtres de

[1] Moyses quidem fidelis erat in tota domo ejus tanquam famulus. Christus vero tanquam filius in domo sua, quæ domus sumus nos (Hebr. III, 5, 6).

nous, développent les côtés saillants de notre nature : les personnes actives deviennent agitées; leurs paroles sont moins réfléchies, et leurs actes moins mesurés. Dans la même circonstance, une âme contemplative serait plus recueillie, plus pénétrée de Dieu, plus attentive à son action sainte, sans que son émotion ou sa douleur soit moindre ; elle parlerait un langage encore plus élevé et plus parfait que d'habitude.

Ces imperfections, dans une âme comme celle de Marthe, ne sauraient vous déplaire, ô mon Dieu; car vous ne demandez point à tous vos enfants les mêmes sentiments et les mêmes services. Vous les avez créés inégaux et dissemblables, et vous voulez que chacun vous honore suivant la nature du talent naturel et le caractère de la grâce spirituelle que vous lui avez départie. Ce que vous exigez de tous, c'est qu'ils travaillent à faire valoir les dons qu'ils ont reçus de vous, et, si vous rencontrez en eux cette disposition, vous êtes satisfait malgré nos imperfections, car vous savez qu'elles disparaîtront successivement, et que l'âme arrivera au degré de vertu qui lui convient, et qui lui fera trouver sa place dans le chœur des élus. Vous ne vous arrêtez pas non plus aux paroles, comme les hommes qui considèrent seulement les apparences[1]; mais votre oreille entend même la préparation de notre cœur[2].

Combien cette assurance est consolante, ô mon Dieu, pour les âmes faibles, imparfaites, livrées à leur activité naturelle, mais malgré tout pleines de bonne volonté. Je voudrais être de cet heureux nombre; mais, hélas! je ne puis l'ignorer, si les grâces divines ne m'ont jamais fait défaut, ma bonne volonté a manqué à la

[1] Homo enim videt ea quæ parent (Reg. XVI, 7).
[2] Præparationem cordis eorum audivit auris tua (Ps. X, 17).

grâce. Je ne suis pas seulement faible, mais lâche; pas seulement imparfait, mais pécheur. Ma prétendue activité n'est souvent qu'une paresse déguisée et une dissipation trop visible, et cela quand je fais profession d'être votre serviteur, ô mon Dieu, depuis de longues années...

Mais, confiance, ô mon âme! si ton Maître ne trouve en toi aucun motif d'indulgence, il a, pour t'avoir en pitié et te faire de nouvelles grâces, l'éternel motif de sa bonté infinie et de cet abîme de miséricorde qu'attire, au lieu de le repousser, l'abîme de mes misères.

MÉDITATION XXVI.

LA SIMPLICITÉ ET LA SINCÉRITÉ, FILLES DE LA DROITURE, RENDENT ENCORE AGRÉABLE A DIEU UNE PRIÈRE IMPARFAITE.

Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort; mais je sais qu'encore à présent, tout ce que vous demanderez à Dieu, il vous l'accordera.

ADORONS Notre-Seigneur Jésus-Christ, et contemplons encore l'accueil qu'il fait à Marthe. Elle est à ses pieds, s'exprimant en des paroles où notre foi ne reconnait pas ce que nous confessons et adorons en lui. Cependant, il l'écoute avec bonté; il sait comment il l'élèvera peu à peu jusqu'à l'un des actes de foi les plus parfaits et les plus explicites qui soient dans l'Évangile. En attendant, il est tout à la compassion que lui inspire sa douleur; il voudrait la consoler; il lui tarde que l'heure en soit venue. Il offre à son Père céleste les larmes des deux

sœurs, et les unit à ses propres mérites, afin d'augmenter ceux de ces chères affligées avant le moment heureux de la résurrection de leur frère.

L'impression que la bonté de Jésus a toujours faite sur l'âme de Marthe ; l'espérance qu'a fait naître la réponse du Sauveur à son message, est si vive et si profonde, qu'il lui semble inexplicable, impossible, que Lazare soit mort. Ensevelie depuis quatre jours dans le sépulcre du défunt, cette espérance ne s'est cependant pas éteinte : elle vit sous le deuil et les larmes, comme un charbon continue à brûler sous la cendre. Mais Marthe exprime mal des sentiments qui n'ont rien que de louable. « Seigneur, dit-elle, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. »

O Marthe, votre foi serait-elle donc moins forte et moins éclairée que celle du centurion païen[1]? Non, sans doute ; ce n'est donc pas elle qui parle en ce moment. « Maintenant encore, ajoutez-vous, je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, il vous l'accordera. » Croyez-vous donc, ô Marthe, que le Tout-Puissant ait besoin de supplier? Si, d'une certaine manière, le Père est plus grand que son Fils, devenu par d'incompréhensibles abaissements son serviteur[2], il reste cependant vrai que le Père et le Fils sont un[3], une même nature, une seule volonté, une opération commune, qu'ils puisent au même moment et par un seul acte dans le trésor infini des dons et des miséricordes célestes pour

[1] Domine, noli vexari : nom enim sum dignus ut sub tectum meum intres; propter qnod et meipsum non sum dignum arbitratus ut veniam ad te, sed dic verbo et sanabitur puer meus (Luc. VII, 6, 7).

[2] Pater major me est (Joan. XIV, 16). — Exinanivit semeptipsum formam servi accipiens (Philip. II, 4).

[3] Ego et Pater unum sumus (Joan. X, 30).

en répandre ensemble le bienfait sur les âmes qui leur appartiennent également. Jésus n'a pas eu besoin de prier avant de dire au paralytique : « Voulez-vous être guéri? » non plus qu'avant de rendre la vue à l'aveuglé-né, ou avant de donner à votre sœur bien-aimée cette merveilleuse assurance que nous voudrions tous entendre, fût-ce au prix de notre vie : « Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé. » Vous savez tout cela, ô Marthe; il ne vous est pas possible d'oublier ces vérités. Comment donc vos paroles représentent-elles si peu exactement vos pensées et votre foi?

C'est que votre cœur si bon s'est laissé troubler par l'excès de la douleur et, peut-être aussi, par l'excès de la consolation. Au milieu de cette émotion prolongée et croissante, le doute, ou la crainte d'avoir mal compris la réponse du divin Maître à votre messager, s'est glissé comme une tentation subtile dans votre âme, et vous ne l'avez pas aperçu, tant vous étiez préoccupée de Jésus et de Lazare. Ainsi, tandis que votre âme demeurait ferme dans la foi, invincible dans l'espérance, votre imagination était hantée par des craintes vaines, par des doutes au sujet de la promesse de Jésus, qui vous auraient affligée s'ils ne s'étaient déguisés à vos propres yeux sous les dehors de l'humilité et du désintéressement, sous les apparences d'une foi et d'un abandon plus dégagés de toute recherche et de tout désir personnel.

Simple et sincère, ressentant plus vivement ces impressions fugitives de l'imagination troublée que les réalités qui vivaient inaltérables dans les profondeurs de votre être, vous découvriez par vos paroles votre âme, dont l'état échappait à votre propre regard. Ah! votre simplicité et votre sincérité ne vous ont pourtant point trompée : Jésus voit le fond des âmes aussi bien qu'il entend

les paroles de nos lèvres. N'est-il point ce même Dieu à qui les expressions outrées, presque indignées, que la douleur arrachait à l'âme brisée de Job, étaient incomparablement plus agréables que les paroles de ses amis, s'efforçant de justifier, aux dépens du juste éprouvé, celui qui, étant tout ensemble la justice, la miséricorde et la souveraineté, ne saurait avoir besoin de justification.

Ah ! bienheureux les cœurs purs ! Bienheureuses les âmes simples, même lorsqu'elles sont sous le coup de l'épreuve et de la tentation ! Elles verront Dieu non seulement là-haut, dans les splendeurs des saints, mais encore ici-bas, dans cette vallée de larmes, mieux que toutes les autres, et goûteront combien le Seigneur est doux.

MÉDITATION XXVII.

COMMENT NOS TENTATIONS SE DÉGUISENT PARFOIS SOUS L'APPARENCE DES VERTUS LES PLUS ÉLEVÉES.

Votre frère ressuscitera..

DORONS Notre-Seigneur Jésus-Christ, et contemplons encore l'accueil qu'il fait à Marthe. Elle est à ses pieds ; il la considère avec une infinie bonté ; il voit à découvert toute l'âme de sa chère hôtesse, sa foi, son espérance, son amour, son adoration, le trouble, les craintes, les inquiétudes qui l'agitent à la surface sans en atteindre ni émouvoir les profondeurs. Il veut l'élever plus haut, lui faire retrouver la paix dans une soumission parfaite à la

volonté divine et dans cette foi puissante qui sait espérer contre l'espérance même. Mais c'est peu à peu seulement que la vérité doit dissiper les nuages qui l'obscurcissent encore; après cela, Marthe fera jaillir de son cœur la magnifique profession de foi que tous les rachetés répéteront à jamais. C'est ainsi, Seigneur, que vous vous accommodez à l'état de chaque âme, et que, avec une douceur, une patience, une adresse infinies, vous les élevez toutes peu à peu jusqu'à vous.

Jésus répond directement au désir que Marthe n'ose pas exprimer, mais que son attitude, son regard et ses paroles même trahissent. « Votre frère ressuscitera, » lui dit-il. Celui qui prononce ces mots commande aux éléments; la mort et l'enfer lui obéissent, comme la résurrection et la vie. Marthe le sait; aussi cette promesse, semblable à l'éclair dans une nuit d'orage, illumine-t-elle le ciel de son âme, en y faisant revivre tout ensemble Lazare et l'amitié de Jésus, plus chère encore et plus précieuse que la vie de ce frère bien-aimé.

Cependant les craintes, les angoisses, les doutes, avant de fuir, essayent de livrer un dernier assaut; Marthe se demande : « Cette assurance de résurrection a-t-elle bien le sens que je désire? » Jésus avait dit : « Cette maladie ne va pas à la mort; elle est pour la gloire de Dieu, dont le Fils doit être glorifié en elle. » Cependant la mort est venue. Je sais que Dieu ne trompe pas, mais qui peut se flatter de pénétrer tout le sens de ses paroles? Peut-être entend-il parler de la mort éternelle, dont celle-ci a délivré Lazare, et ce serait la gloire que Dieu trouve en cette miséricorde, revêtue pour moi d'une si amère douleur. Peut-être sa parole cache-t-elle un autre mystère, car les pensées de Dieu sont plus élevées au-dessus des nôtres que le ciel ne l'est au-dessus de la terre. Peut-être, enfin, la résurrection qu'il

m'annonce est celle qui sera commune à tous les justes. » Ainsi une obscurité, une perplexité, une angoisse plus profonde que jamais suit l'instant de joie causé par les mots divins : « Votre frère ressuscitera. »

O Marthe, Jésus, votre Dieu, votre hôte et votre ami, est un Dieu jaloux, surtout à l'égard de ceux qu'il aime plus tendrement. Il leur demande une gloire extraordinaire, étrange même, qui ne peut lui venir que d'eux. Il a été appelé par vos pères le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; or, Abraham, votre père et le sien, avait reçu de lui la promesse d'une postérité nombreuse, qui naîtrait de Sarah non seulement stérile, mais avancée en âge. Abraham dut croire que Sarah deviendait mère, et, quand elle eut donné le jour à un fils, destiné a être père de la postérité promise et du Messie attendu[1], Abraham dut lever le bras sur lui, par ordre du Seigneur, pour l'immoler. Et Abraham n'hésita point ; il crut pleinement ; il espéra contre l'espérance, très assurément convaincu que Dieu est assez puissant pour faire tout ce qu'il promet. Depuis les temps où l'invincible foi d'Abraham glorifia le Seigneur et fut récompensée avec une magnificence divine, aucun serviteur de Dieu n'a subi dans sa foi et dans sa confiance, une épreuve aussi grande aussi redoutable que celle que votre sœur et vous endurez maintenant[2]. Mais aussi celui dont

[1] Qui contra spem in spem credidit ut fieret pater multarum gentium.... nec consideravit corpus suum emortuum cum jam fere centum esset annorum, et emortuam vulvam Sara.... confortatus est fide, dans gloriam Deo. Plenissime sciens quia quæcumque promisit potens est et facere (Rom. IV, 18, 21).

[2] Exultavit Abraham ut videret diem meum, vidit et gravisus est (Joan. VIII, 56). — Juxta fidem defuncti sunt omnes isti nom acceptis repromissionibus, sed eas a longe aspicientes et salutantes (Hebr. XI, 13).

Abraham désirait voir le jour, et qu'avec les autres patriarches il saluait de loin, vous l'avez auprès de vous ! Qui, autant que vous et Madeleine, a pu contempler à loisir et connaître le cœur de ce Dieu fait homme pour votre amour, et que cet amour obligera bientôt à descendre dans un sépulcre semblable à celui de Lazare. Croyez ; ne craignez point de prendre la promesse de Jésus dans la magnifique simplicité qu'il lui donne ! Ni votre épreuve n'est plus grande que la grâce qu'il vous a faite, ni votre confiance ne sera plus grande que son pouvoir. Il fera le miracle qu'il promet ; mais, auparavant, il veut prendre sa gloire dans votre confiance et dans votre foi, comme s'il en avait besoin pour produire le miracle qui procurera tant de gloire à son Père, à vous et à Madeleine une si ineffable consolation, et à des milliers d'autres le salut éternel. Que le feu sacré jaillisse des entrailles de la pierre frappée par sa divine parole !

O Jésus, comme il se voit que ce sont vos propres dons que vous récompensez et couronnez en nous ! Augmentez notre foi, en sorte qu'elle arrive à mériter le miracle que nous attendons, nous aussi, et que nous n'avons pas assez espéré de votre bonté. O Marthe, ô Madeleine, ajoutez à la faiblesse de nos prières et de notre confiance le poids des vôtres, si grand aux yeux de Jésus.

MÉDITATION XXVIII.

BONTÉ DE JÉSUS EN FACE DE L'IMPERFECTION DE NOTRE CONFIANCE EN LUI.

Je sais qu'il ressuscitera au dernier jour.

ADORONS le cœur de Jésus, doux et humble, par conséquent compatissant à notre misère, et rempli d'une invincible patience à l'égard des erreurs et des fautes de notre cœur misérable. En vain nous demeurons sans intelligence en présence de sa sagesse, et comme défiants en face des promesses de son amour; il sait de quelle boue nous sommes formés, il sait que notre corps, qui se corrompt, alourdit notre âme. Loin de s'irriter, habile à manier ce cœur qu'il voudrait rendre parfait, il se sert de la forme même que notre esprit donne à ses défaillances pour l'élever à une lumière supérieure, qui les transforme en dispositions méritoires et parfaites. O Jésus, que votre exemple nous enseigne à être, nous aussi, patients et bons!

Les émotions si rapides, si vives, si profondes, qui viennent de traverser l'âme de Marthe, la laissent troublée et incertaine sous le regard si bon de Jésus. Elle sait que le ciel et la terre passeront, mais non la parole de Dieu, qui demeure éternellement. Elle croit de tout son cœur tous les enseignements de la révélation, et se trouve ainsi persuadée que son frère ressuscitera un jour. Mais elle craint de faire acte de présomption en donnant un sens plus actuel à la parole du Sauveur; la

déception survenue après sa réponse au messager lui a laissé une grande hésitation à interpréter les discours de son divin ami, et pourtant elle n'ose pas, semble-t-il, lever les yeux vers lui, par l'effet d'un vague sentiment que ce qui se passe en son cœur n'est point ce que méritent les mots calmes et graves, remplis de bonté et d'espérance, qu'elle vient d'entendre. Car avec vos créatures, ô mon Dieu, pour que leur être tout entier ne soit pas ébranlé jusqu'en ses fondements, ce n'est pas assez que vous soyez fidèle à vos promesses, il faut encore que vous le soyez de la manière que leur imagination ou leurs désirs, plus prompts que les réflexions de leur foi, ont supposée seule bonne, seule probable, seule possible.

Quoi qu'il en soit, à la promesse formelle de Jésus : « Votre frère ressuscitera, » Marthe, qui l'avait si ardemment désirée, ne sait répondre que par un acte de foi au dogme de la résurrection générale : « Je sais qu'il ressuscitera au dernier jour. » Pauvre cœur humain ! Pauvre même dans les saints, il comprend peu le cœur de Jésus, et ne lui rend pas justice ; mais Jésus ne s'irrite point ; il sera justifié en ses discours ; il vaincra lorsqu'il sera jugé[1], après leur entier accomplissement. Alors, sa grâce prêtant des ailes à l'élan naturel de la reconnaissance, le cœur humain lui témoignera, malgré sa pauvreté, un amour et une gratitude dans lesquelles il se reposera.

Telle est notre faiblesse, que ce qui nous fait douter est précisément ce qui devrait rendre notre foi inébranlable. L'ardeur, la violence même du désir de Marthe est l'une des causes qui, au moment où Jésus promet la

[1] Ut justificeris in sermonibus tuis, et vincas cum judicaris (Ps. L, 6).

résurrection de son frère, lui font repousser la pensée qu'elle soit possible. Cependant, ce désir, d'où vient-il, sinon de Dieu ? Il n'est pas naturel à l'homme de désirer en pareille circonstance un miracle que Dieu seul peut opérer : la pierre qui ferme un tombeau ne recouvre pas seulement les restes du trépassé, mais aussi notre espérance de le revoir avant le dernier jour. Lors donc que, tout au contraire, l'espoir si peu raisonnable d'une résurrection demeure invincible après la mort, après l'ensevelissement, après quatre jours de sépulture, il a les caractères d'une promesse de Celui qui ne trompe pas. Le rapprochement des deux réponses de Jésus, qui rend Marthe incertaine, devrait l'assurer entièrement, ainsi que cette ancienne amitié dont tant de preuves ont été données et reçues, et dont l'arrivée de Jésus au milieu de ce deuil est le vivant et actuel témoignage.

Et, malgré tout, on n'ose pas s'abandonner simplement à la confiance que Jésus sollicite ! Ce n'est point de Marthe que je parle, ô mon Jésus, c'est de moi. Ce que je viens de dire, n'est-il pas ma propre conduite? Craindre, douter, me défier malgré toutes les assurances, les promesses, les preuves de votre amour? O Jésus, ne vous lassez pas de moi, comme vous ne vous offensez point de la réponse de Marthe, et que votre patience, adroite et invincible, prenant en pitié ma misère, établisse mon âme, comme celle de votre sainte hôtesse, dans les sentiments où vous la voulez.

MÉDITATION XXIX.

BIENVEILLANTE ET DOUCE ADRESSE DE JÉSUS POUR ACCROÎTRE LA FOI ET LA CONFIANCE DANS LES AMES SINCÈRES.

Je suis la résurrection et la vie; celui qui croira en moi vivra.

ONTEMPLONS le Seigneur Jésus donnant à Marthe une nouvelle et plus profonde connaissance de lui-même et de sa mission. La Majesté divine brille sur son visage sacré; elle n'est autre que le rayonnement de la bonté infinie dans son humanité sainte. Son regard doux et profond s'arrête avec une tendresse indicible sur sa sainte amie, tandis qu'il lui parle. C'est bien la contenance, la beauté, le regard du Dieu Sauveur. O Jésus, daignez abaisser jusqu'à mon âme un regard semblable; et ma foi sera illuminée, ma charité deviendra brûlante, et mon espérance assurée.

« Je suis la résurrection et la vie, celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra; et celui qui vit et croit en moi, ne goûtera pas la mort à jamais. Croyez-vous cela? »

O Marthe, celui qui vous parle n'a point reçu le pouvoir de ressusciter et de communiquer la vie; il est lui-même la résurrection et la vie! Celui qu'il veut ressusciter ressuscite; celui qu'il veut vivifier est vivant, et, celui à qui il a communiqué ou rendu la vie, nul ne le ravira à sa main[1] pour le rendre à la mort et au

[1] Et ego vitam do eis : et non peribunt in æternum ; et non rapiet eos quisquam de manu mea (JOAN. X, 28).

tombeau. O Marthe, celui qui vous parle est Dieu.

Mais il est le Dieu-Sauveur. Sa mission n'a pas d'autre objet que de rendre la vie aux hommes, mais la vie qu'il leur rendra est supérieure à celle qu'ils ont perdue ; il veut que ce soit une vie surnaturelle et surabondante[1] d'abord, glorieuse et éternelle ensuite. La résurrection et la vie sont en lui si pleinement et si parfaitement, comme dans leur principe même et leur source, que, quiconque le touchera par la foi, fût-il mort, vivra ; et ceux en qui ce contact salutaire aura déposé le germe d'une vie qui est la participation même à sa propre vie[2], ceux-là ne goûteront plus la mort à jamais. Ce que les hommes appellent la mort, ne sera plus pour eux qu'une naissance[3] au bonheur et à la gloire du ciel, à la vie éternelle.

Sans doute, en tout cela, il s'agit de la résurrection et de la vie des âmes ; mais celui qui s'est incarné afin d'élever notre esprit grossier à l'amour des choses invisibles[4], peut-il oublier que nous ne savons saisir l'intelligible et le spirituel que par le sensible et le corporel ? Ou bien ignore-t-il que l'homme, qui croit si aisément ses propres mensonges, a besoin, pour croire aux témoignages de Dieu, qu'ils soient prouvés à l'excès ? C'est pourquoi la résurrection des corps, opérée par le Dieu-Sauveur, sera tout ensemble le symbole et la preuve de sa mission sur les âmes. Il n'est ni aussi grand, ni aussi divin de dire à un paralytique : « Lève-toi et marche ! » ou à un mort : « Sors de ton sépulcre ! »

[1] Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant (Joan. X, 10).

[2] Ego sum vitis vera et vos palmites (Joan. X, 10).

[3] *Natalis, dies natalis*, est le mot habituellement employé par le Martyrologe pour exprimer le passage à la vie bienheureuse.

[4] Ut dum visibiliter Deum cognoscimus per eum in invisibilium amorem rapiamur (Præf. Nativitatis).

que de dire à un pécheur : « Tes péchés te sont remis ! » et à un esclave du démon : « Enfant du Dieu vivant[1] ! » Or, afin que les hommes sachent que le Fils de Dieu a, sur la terre, le pouvoir de remettre les péchés, de faire des résurrections spirituelles, la puissance de communiquer la vie de la grâce et de la développer jusqu'à ce qu'elle devienne la vie éternelle, comme il a été dit au paralytique : « Marche ! » à l'aveugle : « Vois ! » il sera dit à votre frère : « Lazare, sors du tombeau ! »

O Marthe, afin que vous et toutes les créatures de Dieu connaissiez le prix des bienfaits du Sauveur ; afin que vous sachiez adorer et bénir la justice et la sainteté du Père aussi bien que sa miséricorde et sa charité, lorsque celui qui vous parle aura vaincu l'enfer, effacé le péché par l'effusion de son sang sur la croix, il vaincra la mort, en ressuscitant par sa propre vertu. Alors tous sauront et croiront qu'il est la résurrection et la vie, que quiconque croit en lui, fût-il mort, vivra, et que celui qui vit et croit en lui ne goûtera point la mort pour l'éternité.

O Jésus, vous nous avez été donné pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption ; vous daignez être notre résurrection et notre vie, et vous êtes ma force[2]. Pourquoi donc m'avancé-je triste dans les âpres sentiers de la vie, tandis que l'ennemi s'applique à m'affliger ? O mon âme, espère en ce Dieu dont tu ne cesses d'exalter le nom sacré, car il ne cessera pas d'être mon Dieu et le salut

[1] Filii Dei viventis (Osée, I, 11).

[2] Factus est nobis sapientia a Deo, et justitia, et sanctificatio et redemptio (I Cor. I, 30). — Quoniam fortitudo mea et refugium meum es tu (Ps. XXX, 4).

de ma face[1]. Crois-tu égaler ta confiance à sa bonté, et tes espérances à ses miséricordes? Vois comme il est vraiment digne de louanges : Lorsque, dans l'excès de sa joie, ou peut-être par un excès d'humilité, Marthe repousse la promesse du miracle désiré, Jésus la poursuit jusque dans les enseignements de la foi, où elle a cherché un abri contre l'espérance qui l'envahissait. Il l'y prend comme par la main; il emploie les termes dont elle s'est servie, pour lui donner une intelligence plus pure et plus complète des divins mystères, et l'établir avec une force invincible dans les sentiments qu'il désire d'elle. Il formule à son tour le mystère de la foi, mais avec tant d'élévation et de majesté, tant de plénitude et d'opportunité, que, portée par ce flot lumineux, Marthe se trouve en état de faire une confession aussi parfaite que celle de saint Pierre, et son âme s'épanouit dans la confiance spéciale qui a le pouvoir d'incliner le Tout-Puissant au miracle. Pourquoi donc serais-tu triste, ô mon âme? Espère en Dieu, en celui qui est la résurrection et la vie; il t'a créée par amour, rachetée par miséricorde; il te sanctifiera par bonté, et te glorifiera dans sa vue et sa possession éternelles.

[1] Quare tristis incedo dum affligit me inimicus?... Spera in Deo quoniam adhuc confitebor illi : salutare vultus mei et Deus meus (Ps. XLII, 2, 5).

MÉDITATION XXX.

LE VERBE EST LA VIE DE DIEU, DES ANGES ET DES HOMMES, ET, PAR SON INCARNATION, IL EST LA RÉSURRECTION DES AMES, DE L'HUMANITÉ ET DE LA NATURE.

Je suis la résurrection et la vie; celui qui croira en moi vivra.

Il est vrai, ô Jésus, vous êtes, ainsi que vous l'avez dit, la résurrection et la vie. Oui, toute vie, tout principe et toute cause de vie est en vous, ou plutôt est vous-même. Vous êtes la vie de Dieu et des anges, des hommes et des créatures inférieures; car rien de ce qui est grand, et l'infini même, n'est au-dessus de vous, et rien de ce qui est humble et petit n'est au-dessous de vous.

Vous êtes la vie de Dieu. C'est de vous qu'il est écrit : « Au commencement était le Verbe et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu... en lui était la vie. » Cette vie de Dieu, éternelle, immense, silencieuse, immuable; cette vie, qui suffit tellement à Dieu, que tout ce qui n'est pas elle ne peut ajouter à sa gloire et à sa béatitude; n'est pas autre chose que le mystère adorable de la très sainte Trinité. Le Père vous engendre éternellement, ô Fils de Dieu, ô Jésus, ô Verbe, dans son propre sein, et vous posséde dans l'étreinte d'un amour infini, aussi ancien que votre génération même. La vie de Dieu est donc cette possession infinie, substantielle, du Verbe engendré, par l'intelligence infinie qui l'engendre; celui qui est engendré et celui qui engendre,

le Père et le Fils, et l'élan d'amour réciproque qui les unit sont une même chose, qui est la plénitude de la divinité, la perfection de sa vie. C'est vous-même, ô Jésus, qui nous l'apprenez; car Dieu, nul ne l'a vu, mais son Fils unique, qui est dans son sein, nous a raconté le secret de sa vie nécessaire et bienheureuse.

Vous êtes la vie des anges. Non pas de la même manière que vous êtes la vie de Dieu, car auquel des anges a-t-il jamais été dit : « Vous êtes monFils, je vous ai engendré aujourd'hui? » Ils ne sont que les serviteurs de la maison de Dieu, dont vous êtes le Fils unique et l'héritier; cependant, vous êtes leur vie d'une manière admirable et très digne de vous. C'est par vous, en effet, qu'ils ont été créés dans la beauté de leur nature spirituelle; c'est par vous que l'être et la vérité de Dieu leur ont été connus, par vous qu'ils ont été soutenus dans l'épreuve, et qu'ils ont été trouvés fidèles dans la tentation, par vous qu'ils ont été faits dignes de la vie glorieuse du ciel. Dans les splendeurs et la joie de la vie éternelle, c'est par vous que la lumière incréée atteint et vivifie de degré en dégré leur hiérarchie harmonieuse, par vous qu'elle les remplit d'allégresse et les enivre des délices de la maison de Dieu, par vous, enfin, que la divine lumière, transformée dans ces saintes intelligences en pure flamme d'amour et d'adoration, remonte au Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, des choses visibles et invisibles. Leur vie est science et amour, et vous êtes pour eux le miroir sans tache de la divinité, qui les remplit des lumières de la vérité même, et les embrase des feux de la charité éternelle.

Vous êtes la vie des hommes. O Verbe, ô Jésus, à quel degré êtes-vous la vie des hommes, et de combien de manières? Notre âme, faite à l'image et la ressemblance de Dieu, n'est-ce point par vous qu'elle a été faite? Notre

corps lui-même n'a-t-il pas été créé semblable à votre corps futur[1]? De plus, il est dit de vous, ô vie, ô lumière, que vous éclairez tout homme venant en ce monde. Qui donc, si ce n'est vous, vérité éternelle, est le principe et la règle de notre vie intellectuelle? Qui donc, si ce n'est vous, bonté infinie, est le principe et la règle de notre vie morale? Mais ce n'est pas assez; c'est de vous, encore, que l'humanité avait reçu sa rectitude et sa justice originelles, c'est-à-dire une vie de grâces au-dessus de nos besoins et de nos mérites. O Sagesse de Dieu, ô Parole vivante et qui donnez la vie, qui entreprendra jamais de raconter ce que vous avez fait pour conserver à l'humanité le triple don que vous lui avez fait de sa vie intellectuelle, morale et surnaturelle? Le Sage, sans l'essayer, se contente de nous dire que vos délices sont d'être avec les enfants des hommes, et cependant vous êtes la Sagesse incréée qui habite les profondeurs de l'intelligence de Dieu.

Pourquoi essayer de montrer que vous êtes aussi la vie des créatures inférieures à l'homme, que vous avez donné l'être à ce qui ne vit point, et le souffle à ce qui respire? Qui ne sait que tout a été fait par vous, et que rien de ce qui a été fait n'a été fait sans vous? Qui ignore que c'est vous qui avez créé toutes choses afin qu'elles subsistent, et que vous leur conservez l'être que vous leur avez donné; que votre miséricorde est sur toute chose et sur toute créature, qu'elle les entoure, les protège, les conserve, les vivifie, semblable a une atmosphère tiède et caressante? Tous savent que vous aimez vos créatures, que vous ne haïssez rien de ce que vous avez fait, vous, qui ne les avez produites que pour

[1] Quidquid limus exprimebatur, Christus cogitabatur homo futurus (TERTULLIANUS).

rendre visibles les beautés invisibles de la divinité, et manifester au dehors le trésor caché de votre gloire infinie.

Cependant, vous qui aimez, ou comme votre œuvre ou comme vos enfants, tout ce que vous avez créé, vous souffrez que celles d'entre les créatures à qui vous avez imprimé le sceau de votre ressemblance, et que vous avez rendues capables d'unir leur volonté d'un instant à votre volonté éternelle, se mettent en opposition avec cette volonté sainte; vous souffrez qu'elles se séparent de vous, et même qu'elles se servent de vos dons pour vous faire la guerre. Mais, en abandonnant la source unique de la vie, elles trouvent la mort, et votre gloire est vengée. Loin de vous plaire dans la vue de ce châtiment nécessaire dont les frappe la loi éternelle, les entrailles de votre miséricorde s'émeuvent de compassion à leur égard. Vous agissez comme si leur vie vous était nécessaire : vous recherchez les créatures qui vous dédaignent; vous poursuivez de votre amour celles qui vous fuyent; vous tendez vos bras avec patience vers celles qui ne croient point et vous contredisent; vous faites en sorte que celles qui ont perdu la vie qu'elles tenaient de vous, la reçoivent une seconde fois de votre bonté. C'est ainsi, ô mon Jésus, que vous, que l'amour avait fait la vie de toutes les créatures, par un amour plus grand encore et plus tendre à l'égard des plus indignes, êtes devenu leur nourriture.

Vous avez premièrement ressuscité, dans le cœur de l'homme coupable et déchu, l'espérance et la vie surnaturelle, en lui promettant un Rédempteur qui ne pouvait être que vous-même, et vous avez fait en sorte que cette étincelle ne pût jamais s'éteindre au sein de la race d'Adam.

Vous avez ensuite ressuscité la connaissance du seul

vrai Dieu dans l'intelligence humaine, au milieu de ces hommes si prompts à se prosterner devant les œuvres de leurs mains, et vous l'avez empêchée de périr, même lorsque le père du mensonge était devenu à ce point le maître du monde, que tout était dieu pour l'humanité égarée, excepté Dieu lui-même. Vous avez, en même temps, ressuscité et conservé la loi morale, la loi de votre perfection, qui s'était évanouie de notre mémoire avec la connaissance de Dieu.

Enfin, pour arracher la chair à la mort et à l'éternelle damnation, et lui redonner la vie, et la vie bienheureuse, vous vous êtes fait chair vous-même, et vous avez habité parmi nous. C'est ainsi que vous avez voulu déposer dans la nature humaine et, par elle, dans la création tout entière, les germes de résurrection et de gloire dont votre mort sur la croix vous avait orné et enrichi. O Jésus, la vie que vous nous rendez en nous ressuscitant est meilleure et plus désirable que celle que le péché d'Adam nous avait fait perdre. Là où le crime avait abondé, la grâce a surabondé ! Notre vie ressuscitée nous unit à nous-même d'une manière si parfaite et si merveilleuse, qu'au ciel même elle ne saurait être plus étroite. Vous ne vous êtes pas contenté de rendre spirituel ce qui était charnel, vous avez voulu le rendre divin. Ce n'a pas été assez pour votre cœur de rendre la vie à ceux qui étaient morts, il a fallu les nourrir et les engraisser spirituellement de Dieu même.

Or, comme toute vie créée n'existe que par un certain contact, une certaine communication avec vous, ô Vie essentielle, toute résurrection n'a et ne pourra avoir lieu que par un certain contact, une certaine communication avec vous, devenu par la croix et la mort la résurrection même. C'est pourquoi vous dites : « Si quelqu'un croit en moi, fût-il mort, il vivra. » Mais comment

les morts pourraient-ils faire l'acte vital de croire, si ce n'est que vous les touchiez le premier, que vous vous communiquiez à eux le premier, que vous les aimiez le premier? Sans moi, dites-vous, vous ne pouvez rien faire. Il est vrai, Seigneur, puisque nous sommes morts! Il nous faut donc le contact de la résurrection pour ressusciter, le contact de la vie pour être vivants. Plus est grande et parfaite la foi que vous nous donnez, plus sont excellentes la résurrection qui nous vient de vous, et la vie que vous entretenez en nous, comme la vigne la conserve au sarment qu'elle a produit et qu'elle rend fécond.

O mon Dieu, augmentez notre foi! Car il ne la faut pas seulement pour ressusciter; il la faut pour persévérer dans notre nouvelle vie. Il la faut pour que, cette vie se développant, nous arrivions à la plénitude, à la beauté de l'homme parfait, puisque vous ajoutez : « Et si quelqu'un vît et croit en moi, il ne goûtera pas la mort pour l'éternité; » son âme pourra être un instant séparée de son corps, mais ni son corps, ni son âme ne seront jamais séparés de moi. L'âme vivra au ciel de la vie des élus, et le corps, en se dissolvant dans la terre, conservera pourtant les germes de résurrection éternelle qu'il a puisés dans la réception de ma chair et de mon sang.

Lorsque, pour le jour du jugement et pour l'éternité bienheureuse, ces germes divers feront revivre le corps des saints, ce ne sera pas seulement l'homme qui ressuscitera; la nature entière, dont il est le résumé et le roi, ressuscitera avec lui. Toute créature gémit maintenant; elle est comme dans les douleurs de l'enfantement, parce qu'elle est soumise malgré elle à la vanité. Elle attend la révélation de la gloire des enfants de Dieu qui la délivreront. Pourrait-il en être autrement? La terre

a été inondée de votre sang précieux ; il faut qu'elle en ressente la puissante efficacité. La terre est toute mêlée à la cendre des saints, qu'elle garde pour le grand jour ; il faut qu'elle se ressente de la grande résurrection et de la vie que vous avez laissée en ces saintes reliques.

O Jésus ! tandis que mon âme médite vos divines paroles, je ne sais ce qu'il faut le plus admirer, ou de leur sublimité ou de la délicate bonté que vous faites paraître dans la disposition même de vos paroles. Vous nous enseignez tous, et aucun de ceux qui profiteront à jamais de votre discours n'est absent de votre pensée ; cependant, vous n'oubliez pas que c'est à Marthe que vous parlez. C'est pour accroître sa foi, et rendre son espérance plus assurée, que vous donnez à la vérité éternelle la forme dont vos lèvres la revêtent en ce moment. Peut-être, sans ce désir de votre cœur, la même vérité aurait été exprimée d'une manière différente ; mais la pensée du monde ne saurait diminuer en rien votre sollicitude à l'égard d'une seule âme, comme cette sollicitude elle-même ne saurait vous faire oublier le zèle qui vous presse du salut de tous. Combien cet amour de tous et ce soin de chacun sont dignes de votre cœur sacré ! Combien cette simplicité avec laquelle vous atteignez des fins si diverses est digne de votre sagesse ! Combien visiblement vous êtes le Dieu très bon et très grand, en même temps que l'ami le plus tendre et le plus délicat dans votre tendresse !

MÉDITATION XXXI.

LA PAROLE DE DIEU NE NOUS RÉVÈLE PAS SEULEMENT LE MYSTÈRE DE LA GRANDEUR DIVINE, MAIS CELUI DE NOTRE PROFONDE MISÈRE.

Croyez-vous cela ?

ONTEMPLONS encore, avec les sentiments de l'adoration la plus profonde, notre Sauveur bien-aimé parlant à Marthe. La beauté et l'élévation de ses paroles, la majesté auguste avec laquelle il les prononce, la douceur de son regard plein de compassion pour l'âme à laquelle il s'adresse, et pour toutes les âmes qui doivent à jamais recueillir et méditer son enseignement, tout exprime son ardent désir de nous donner la science des saints, c'est-à-dire la connaissance de Dieu, de celui que Dieu nous a envoyé, et de nous-mêmes. Puissions-nous la recevoir avec fruit ! Demandons-lui humblement cette grâce.

Jésus ne perd pas de vue que notre misère est extrême, et que notre orgueil est stupide au même degré : nous sommes ce pauvre orgueilleux que Dieu déteste[1], et il veut nous ranger au nombre de ces petits qu'il regarde avec complaisance, et de ces humbles à qui la grâce est donnée abondamment[2]. Il fait donc en sorte que sa parole, en nous élevant à la connaissance de Dieu, nous procure aussi celle de notre néant. Si, en élevant

[1] Odivit anima mea... pauperem superbum (Eccli. XXV, 4).

[2] Humilia respicit in cœlo et in terra (Ps. CXII, 6). — Humilibus autem dat gratiam (Joan. IV, 6).

Marthe à une foi parfaite, cette scène qui nous ravit eût pu lui laisser ignorer que cette foi est un don gratuit de la miséricorde divine qu'elle n'a point mérité, dont elle s'est même rendue indigne, cette scène, tout imprégnée d'un charme divin, ne serait plus cependant qu'un mensonge grossier, une illusion funeste, œuvre de l'esprit de ténèbres transformé un instant en ange de lumière. Aussi, Jésus, qui a pitié de notre misère, veut que nous la connaissions : nous ne saurions en être guéris autrement. Après avoir affirmé sa divinité et sa mission, il demande à Marthe : « Croyez-vous cela? » C'est-à-dire : « Vous vous flattiez, tout-à-l'heure, de faire l'acte de foi et de confiance le plus sublime en m'accueillant comme un prophète ami de Dieu et capable d'obtenir de lui la résurrection de votre frère, alors que je suis moi-même le Dieu Sauveur, et, par conséquent, la résurrection et la vie. Le croyez-vous, maintenant? Oui, sans doute. Mais comment, de l'imperfection où je vous ai trouvée, vous êtes-vous élevée à cette lumière? Est-ce votre effort, votre bonne volonté, votre intelligence, qui vous a tirée de votre trouble pour vous établir dans la paix de la vérité pure? Votre effort a consisté à repousser la lumière de ma parole; votre bonne volonté n'a su qu'écarter de votre cœur la confiance que j'y voulais faire naître. Si maintenant vous croyez, si vous êtes assurée que mes promesses ne sont pas vaines, c'est parce que mon amour ne s'est pas laissé rebuter, et ma compassion pour vous a été semblable à la tendresse d'une mère qui a pitié, qui pardonne, et qui persiste à faire le bonheur d'un enfant faible, misérable et sans réflexion. »

O Jésus, si nous croyons, c'est parce que vous nous donnez non seulement la révélation, mais aussi la foi : si nous faisons des œuvres bonnes, c'est parce que vous

nous donnez le vouloir et le parfaire, selon notre bonne volonté[1]. Tout bien nous vient de vous, et cependant ce n'est point assez qu'il émane de vous pour que nous l'acceptions : il faut encore que vous nous le fassiez agréer. Le soleil épanche sa lumière et sa chaleur; le monde visible l'accueille aussitôt, et se trouve vivifié. Mais, pour nous, en vain brilleraient les rayons du Soleil de justice, si celui qui nous donne la vérité ne savait en même temps nous la faire agréer, si celui qui nous donne l'inspiration du bien n'y ajoutait la volonté et la force de le faire. Donc, ô Jésus, s'il y a quelque chose de bon en moi, c'est vous qui l'y avez mis, et à vous seul en appartient la gloire; s'il y a du mal, il n'appartient qu'à moi, et à moi seul en doit revenir la honte. Je suis moins que le néant, moins que la mort; je suis le péché, l'ignorance volontaire, la concupiscence; le mal m'attire et me plaît. Et c'est là le triomphe de votre miséricorde, car vous daignez mettre votre grande gloire à élever cette ignorance à la perfection de la foi, à transformer cette concupiscence charnelle et basse en amour des choses spirituelles et célestes, ce péché en justice et en sainteté. Tout cela, vous seul l'avez fait, et vous avez fait aussi que je l'aie voulu. La grâce que vous me donnez est en si parfaite harmonie avec ma nature intelligente et libre, qu'il semble même que j'ai fait seul ce qui est véritablement l'œuvre de votre droite. Cependant, il est vrai que je l'ai voulu avec vous, et que j'ai concouru avec vous à le faire, car je puis tout en celui qui me fortifie[2].

[1] Deus est enim qui operatur in vobis et velle et perficere pro bona voluntate (Philipp. II, 13). — Omne datum optimum et omne donum perfectum desursum est, descendens a Patre luminum (Jac. I, 17).

[2] Omnia possum in eo qui me confortat (Philipp. IV, 13).

Et pourtant, ô Jésus, il est possible que, après avoir vu clairement toutes ces vérités, je redevienne dans un instant ce pauvre dont l'orgueil est odieux au Seigneur! Profondeur de la misère humaine! Il ne faut rien moins que votre sang, votre sagesse et votre amour pour nous arracher à notre malice et nous conduire à la justice et au salut.

MÉDITATION XXXII.

LA PLÉNITUDE DE LA FOI ENTRAÎNE CELLE DE L'ADORATION ET DE LA CONFIANCE.

Oui, Seigneur, je crois dès longtemps...

ADORONS notre divin Maître. Son âme sainte est remplie d'une joie et d'une consolation inexprimables. Sa parole a produit dans le cœur de Marthe tout l'effet qu'il voulait; il se répand en actions de grâces en présence de son Père céleste, et le prie de confirmer son œuvre[1]. Il lui demande, pour tous les chrétiens, une foi aussi vive que celle dont sa sainte hôtesse est maintenant illuminée. O Jésus, faites que nous ne nous rendions pas indignes d'une telle grâce!

Jésus vient d'anéantir par son enseignement les nuages qui ont obscurci un instant, sinon la foi de Marthe, du moins la confiance de cette foi. Éclairée par la vérité, elle y adhère si entièrement, qu'elle n'a plus conscience

[1] Confirma hoc, Deus, quod operatus es in nobis (Ps. LXVII, 26).

de son trouble et de ses doutes précédents ; il lui semble impossible de ne pas croire et de n'avoir pas toujours cru avec cette plénitude, tant la parole du Seigneur est efficace : « Je crois dès longtemps, » dit-elle. Elle adore en Jésus la résurrection et la vie ; elle ne demande plus comment il tiendra ses promesses, et, s'il lui plaît ne pas les tenir de la seule façon qu'elle a prévue, elle ne s'imaginera pas avoir mal compris.

Lorsque la foi d'une âme pour son Dieu est pleine et parfaite, elle croit également à sa toute-puissance, à sa sagesse, à sa bonté, à son amour pour ses créatures ; sous l'impression ou l'action de cette foi, elle ne sait plus qu'adorer et s'abandonner. Les difficultés, les mécomptes, les doutes, s'ils tentent encore de s'imposer à l'imagination ou au cœur, réussissent à peine à les effleurer, ou le font inutilement : l'âme est trop pleinement à la vérité pour prêter quelque attention au mensonge.

Tout défaut de confiance ou d'abandon renferme implicitement une sorte de négation de Dieu, ou du moins une inintelligence de ses perfections qui ressemble à une négation. Hélas! outre les insensés qui ont dit dans leur cœur : « Dieu n'est pas[1], » il y a les croyants qui hésitent dans leur confiance, les sages qui s'évanouissent dans leur sagesse[2]. Mais croient-ils en Dieu ceux qui n'attendent plus rien de sa bonté et de son amour, ceux qui veulent ignorer que sa sagesse est folie aux yeux des hommes, et ceux qui entendent rapetisser à notre mesure cette sagesse et cet amour? Ignorer un attribut divin, le méconnaître, le nier, en douter, c'est

[1] Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus (Ps. XIII, 1).

[2] Evanuerunt in cogitationibus suis, et obscuratum est cor eorum (Rom. I, 31).

atteindre Dieu tout entier, car chacun de ses attributs est tout lui-même. Oh! quel besoin nous avons sans cesse de crier vers lui, disant : « Seigneur, je crois; mais augmentez ma foi! » Vienne un rayon de cette grâce de la foi, et nos hésitations et nos doutes nous semblent tellement incompatibles avec elle, que nous sommes étonnés de les avoir conçus et conservés; cependant, il est bien vrai que nous les avons entretenus et raisonnés, croyant peut-être en cela honorer Dieu; il est bien vrai encore que, s'ils ont fui devant la vérité comme les ténèbres devant le soleil, ils reviendront cependant demain, et nous les écouterons de nouveau.

O Seigneur, ayez pitié de notre ignorance et de notre faiblesse, ayez pitié de nous. Éclairez-nous dans notre pélerinage à travers les ténèbres et l'ombre de la mort, et dirigez nos pas dans la voie de la paix[1]. Surtout, ne permettez pas que nous ayons le malhe r d'oublier le peu que nous sommes, et n'éloignez jamai de notre âme l'esprit de prière.

[1] Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent, et dirige pedes nostros in viam pacis (Luc. I, 79).

MÉDITATION XXXIII.

LA FOI ET LA CHARITÉ, ARRIVÉES A UN DEGRÉ PARFAIT, ÉLÈVENT NOS QUALITÉS NATURELLES A UNE PERFECTION SEMBLABLE, TOUT EN LAISSANT A CHAQUE AME SON CARACTÈRE SPÉCIAL.

Ayant ainsi parlé, Marthe alla et appela Marie secrètement.

DORONS notre divin Sauveur, et prenons part à sa joie à l'occasion des dispositions nouvelles et parfaites dont sa grâce a enrichi l'âme de Marthe. Quand Dieu eut créé ce monde, il le contempla, et fut satisfait[1]. Lorsque par sa grâce il réussit à délivrer une âme des funestes effets du péché pour lui communiquer une beauté toute divine, il contemple avec une complaisance bien plus grande cette œuvre de réformation, parce qu'elle est plus admirable[2] et plus difficile. En effet, le néant ne résiste pas à Dieu ; mais le cœur de l'homme, même juste et saint, lui résiste. Un mot suffit à la toute-puissance pour faire un monde ; mais que d'habileté, de patience et d'amour Jésus a dû employer pour élever Marthe elle-même à la foi et à la confiance qu'il désirait ! Il la voit maintenant ornée de leur beauté, et, de plus, ses qualités naturelles, obscurcies un instant, brillent du plus pur éclat sous l'empire de la grâce. La joie du Sauveur est égale à son

[1] Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona (GEN. I, 31).

[2] Deus qui humanæ substantiæ dignitatem mirabiliter condidisti et mirabilius reformasti (LITURG.).

zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, et à sa tendre amitié pour sa sainte hôtesse.

Marthe se retire d'auprès de Jésus aussitôt après son acte de foi. Cette conduite peut sembler étrange; mais elle se justifie très bien, en ce que son adhésion à la parole du Sauveur a remis toute chose en ordre dans son cœur. Elle se souvient de Madeleine : elle l'a laissée dans une douleur que nulle créature ne pourrait adoucir; elle veut lui faire trouver aux pieds de Jésus une consolation semblable à la sienne. Du reste, la prédilection du Sauveur pour Madeleine lui fait sentir qu'il tarde au divin cœur d'essuyer des larmes si amères, et qu'il souffre d'avoir dû les laisser couler si longtemps. Par-dessus tout, elle est certaine que les promesses de Jésus, deux fois répétées, vont être accomplies : la gloire de Dieu va éclater d'une manière prodigieuse; la mission du Rédempteur va briller d'un éclat incomparable; Lazare ressuscitera, et les ennemis de Dieu et de son Christ seront confondus. La foi et la charité lui dictent ce qu'elle va faire; elle ne serait plus Marthe si elle avait besoin que Notre-Seigneur lui ordonne d'aller chercher sa sœur. D'ailleurs, Jésus ne parle pas seulement à l'oreille, mais aussi et plus souvent au cœur : ceux qui l'aiment n'ont pas besoin d'entendre sa voix pour connaître ses désirs et les mettre à exécution.

Lorsque nous retrouvons notre Dieu, nous nous retrouvons aussi nous-même. Hélas! que sommes-nous sans vous, ô Seigneur? Ce n'est pas seulement pour les actes de la vie surnaturelle que nous ne pouvons rien; notre caractère, nos facultés, notre énergie, tout diminue et se rapetisse lorsque nous ne sommes pas avec vous. Quand même cette séparation serait plus apparente que réelle; quand même il ne s'agirait que d'un nuage passager, cela suffit. Nous ne sommes plus alors maîtres de

nous; et il nous échappe des œuvres tellement misérables, que nous en sommes étonnés lorsque ensuite vous avez repris possession de nous. Quand vous êtes présent, tout est facile; en votre absence, tout est difficile et pénible. Celui qui s'assied solitaire et qui se tait, s'élève au-dessus de soi-même[1], parce que vous lui parlez au cœur[2]. Ce sont là des expériences que j'ai trop souvent renouvelées, sans avoir jamais appris à les mettre à profit. Les créatures qui me nuisent conservent tout leur attrait pour mon pauvre cœur, et vous, ô mon Dieu, qui seul pouvez me rendre à moi et m'élever au-dessus de moi, vous inspirez à ma lâcheté une sorte d'effroi, qui me fait m'éloigner et m'expose à périr séparé de vous.

Je le confesse, je suis mon plus cruel ennemi, et mes défaillances, mes chutes, mes péchés sont bien mon œuvre[3]. Mais, ô mon Dieu, usez envers moi d'une patience semblable à celle que vous avez eue pour votre sainte amie, et attirez-moi si doucement et si puissamment à vous, que ma dissipation et ma lâcheté ne puissent plus vous résister.

[1] Sedebit solitarius et tacebit, quia levavit super se (Thren. III, 28).

[2] Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus (Ose. II, 14).

[3] Perditio tua, Israel; tantummodo in me auxilium tuum (Ose. XIII, 9).

MÉDITATION XXXIV.

COMMENT DIEU SOUTIENT SES AMIS DANS LEURS ÉPREUVES, ET FAIT QUE CELLES-CI NE LES PRIVENT POINT DE LA PAIX DU CŒUR.

Marie se tenait assise à la maison.

ADORONS Notre-Seigneur Jésus-Christ. Sa sollicitude s'étend sur tous les siens : il fortifie et transforme les faibles par sa parole; il soutient par sa grâce ceux qui souffrent, et leur fait goûter la paix dans la douleur, et trouver la perfection dans la soumission à la volonté de Dieu. Il n'oublie et ne délaisse personne ; il veille à ce que nul ne soit tenté au-dessus de ses forces, et donne le secours en même temps qu'il permet la tentation ou l'épreuve[1], afin que l'âme éprouvée puisse attendre avec mérite la victoire complète ou l'entière consolation. Ah! si nous savions, dans nos luttes, ne pas oublier le cœur de Jésus qui, lui, ne nous oublie pas!

Madeleine avait-elle appris en même temps que sa sœur l'approche de notre divin Maître? Ou bien, quoique nul ne lui parle, son âme avait-elle comme une intuition de la présence de Jésus, tandis que Marthe, instruite d'une autre manière, allait au devant de lui? Nous ne saurions le dire. Ce qui paraît certain, c'est que Marie

[1] Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis, sed faciet etiam cum tentatione proventum ut possitis sustinere (I Cor. X, 13).

savait aussi certainement que Marthe l'arrivée de Jésus à Béthanie ; autrement, pourquoi l'Évangéliste aurait-il mis en contraste la conduite des deux sœurs ?

La douleur, les devoirs de l'hospitalité, l'humilité, la volonté de Dieu retiennent Madeleine à la maison. Quelle nuit dans son âme ! Quelle tempête de pensées cruelles et de sentiments douloureux ! Et cependant quel courage et quelle paix ! Les visiteurs, dont l'indifférence importune et polie s'efforce de la consoler, ajoutent à peine à une souffrance déjà si amère ; mais l'arrivée de Jésus épaissit encore les ténèbres de son âme. Sans doute, Madeleine n'est pas effleurée par le trouble qui a envahi Marthe ; elle n'est pas ébranlée dans sa confiance par cette mort qui a suivi de si près les assurances données au messager ; sa foi à la divinité et à a mission rédemptrice de Jésus, son adoration, son amour semblent ne pas pouvoir s'accroître, tant ils demeurent parfaits. Pourrait-elle supporter tant de maux si son cœur était, même un instant, séparé de son Dieu ? Elle n'a pas eu la pensée de lui demander compte de sa conduite. Mais, si son amour n'est pas capable d'oublier un seul instant la divinité de Jésus, le respect, la soumission, l'adoration qui sont dus a tous ses actes, son humilité ne peut perdre de vue, non plus, ce qu'elle est elle-même, elle qui ose aimer son Seigneur d'un amour que l'ineffable condescendance du divin Maître avait autrefois daigné approuver. Elle se sent la cause unique des maux qui viennent de fondre sur sa famille. Ses péchés les ont attirés ; ses péchés ont ravi Lazare à la tendresse des siens, ont éteint la lampe de sa famille, détruit les espérances d'une race antique ; ses péchés ont refoulé dans le cœur de Jésus le désir de venir consoler les affligés de Béthanie, ou la pensée de leur rendre par un miracle l'espérance et la joie. Elle sent plus

que tous la perte de Lazare, qu'elle aimait davantage. Cependant, la vue de la douleur et des larmes des siens lui semble plus accablante encore que ses propres souffrances, et elle pleure sur son frère, sur le deuil inconsolable de sa famille, sur ses propres péchés, sur l'absence de Jésus, qui consomme tout et met le comble à sa douleur. Cependant, tandis qu'elle adore la justice de Dieu dans les maux qui l'accablent, elle n'oublie rien du passé : les miséricordes ineffables dont elle a été l'objet, le pardon divinement généreux qui lui fut accordé, le soin délicat et jaloux avec lequel le Seigneur a pris plusieurs fois sa défense et l'a justifiée. La pensée qu'elle n'a pas su répondre à toutes ces avances de la bonté et de la charité de Dieu, qu'elle n'a réussi au contraire qu'à s'en rendre indigne, déchire son âme. Sa conscience, il est vrai, ne lui reproche rien de distinct; mais elle ne se sent point pour cela justifiée[1].

Au milieu de cette nuit obscure, et dans l'acuité de sa douleur, elle a cependant la paix. Ce qui est arrivé et ce qu'elle souffre est l'effet de la volonté de Dieu. Elle aime tant ce Dieu qui l'afflige; son âme est si habituée à l'adorer, à se soumettre à ses décrets; elle a su, dans la méditation, découvrir si bien la miséricorde, la justice, la sainteté, la perfection des œuvres divines, que, si son cœur était mille fois plus torturé, elle ne saurait encore que répéter : « Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont droits; enseignez-moi comment vous sanctifiez les âmes[2] par la douleur! Je suis à vous, sauvez-moi, parce que j'ai recherché de tout mon cœur

[1] Nihil mihi conscius sumus, sed non in hoc justificatus sum (I Cor. IV, 4).

[2] Justus es, Domine, et rectum judicium tuum; doce me justificationes tuas (Ps. CXVIII, 137).

l'accomplissement de votre volonté [1] : alors même que vous me feriez mourir, j'espérerais en vous. »

O Jésus, comme il doit vous tarder de consoler une telle douleur, d'essuyer des larmes si amères ! En attendant l'heure de le faire, vous soutenez le courage de Madeleine, et vous daignez, comme un ami véritable, souffrir de ses maux. Elle vous sait à Béthanie ; mais votre présence ne lui apporte pas de consolation, parce que, tout en connaissant la bénignité de votre cœur, elle croit, par humilité, que vous n'êtes point venu pour elle. Sa charité se réjouit à la pensée que votre présence étanchera les larmes des siens, qui, à ses yeux, méritent vos divines faveurs. Avec quelle ferveur elle vous prie de les consoler, d'élever leur espérance et leur foi, de leur donner une générosité plus grande et une soumission plus parfaite que leur douleur n'a été amère ! Cette prière la console elle-même, en ce qu'elle s'oublie pour ne plus songer qu'à votre bonté compatissante. Et pendant ce temps, votre parole, patiente et grave, opère sur l'âme de Marthe le miracle de grâce que Madeleine vous a demandé.

[1] Tuus sum ego, salvum me fac (Ib. 94).

MÉDITATION XXXV.

COMMENT JÉSUS ATTIRE A LUI L'AME QUI VEUT RÉSOLUMENT LUI APPARTENIR.

Le Maître est là, et il t'appelle.

ADORONS Dieu, le Père des lumières, de qui descend tout don parfait[1]. Si nous allons à Jésus, c'est parce que le Père nous attire[2]. Il donne aux petits l'intelligence de sa parole[3], et répand en nos cœurs l'amour divin par la communication du Saint-Esprit. Ce sera lui encore qui, à la fin, en récompensant nos mérites, couronnera ses propres dons[4].

« Le Maître est là, et il t'appelle. » Quelle parole à l'oreille et au cœur de Madeleine ! C'est le soleil rayonnant tout à coup au milieu des ténèbres; c'est une harmonie céleste succédant sans transition aux grondements du tonnerre. « Mon Dieu daigne encore avoir pitié de moi ; il se souvient de ma misère ; il me visite au milieu de mes larmes, et veut me consoler de douleurs, hélas ! trop méritées. Je n'osais pas aller à lui, et il m'appelle

[1] Omne datum optimum et omne donum perfectum desursum est, descendens a Patre luminum (Jac. I, 17).

[2] Nemo potest venire ad me, nisi Pater qui misit me traxerit eum (Joan. VI, 44).

[3] Declaratio sermonum tuorum illuminat, et intellectum dat parvulis (Ps. CXVIII, 130).

[4] S. August.

comme faisait l'Époux des Cantiques : « Lève-toi ; sors de ta tristesse. Les ténèbres ont passé ; la tempête recule et s'en va : lève-toi, ô mon amie, et viens[1]. Viens à ton Dieu, qui est ta consolation, ton amour et ta vie. » Qu'il me tardait d'entendre cette invitation ! Vous qui lisez dans les cœurs, ô Jésus, vous savez que je ne puis vivre sans vous, et combien je souffrais éloignée de vous ! »

Pendant un instant rapide comme l'éclair, toute l'âme de Madeleine s'en va à Jésus seul. Elle oublie tout le reste, même sa douleur, même ses péchés : elle ne s'excuse pas auprès de ses hôtes ; elle ne répond pas à sa sœur ; elle se lève et vole à Jésus. Ses larmes coulent toujours abandantes, mais provoquées maintenant par l'amour de Jésus, par le sentiment de la bonté ineffable de celui qui est venu à elle, par le désir qui la consume de le voir et d'être à ses pieds. Elle l'aperçoit ! Ah ! il est tel qu'il a toujours été, bon, miséricordieux, plein de majesté et de condescendance ; de plus, son visage exprime une compassion particulièrement tendre pour la douleur de ses amis, et son recueillement sublime annonce l'acte éclatant qu'il est près d'accomplir.

« Le Maître est là, et il t'appelle. » O mon âme, n'as-tu pas entendu bien des fois cet appel ? Dans les tentations et les épreuves, dans les troubles et les inquiétudes, aux jours de ferveur et aux jours de sécheresse, la foi t'a ainsi parlé au nom de Jésus, qui était près de toi, invisible aux yeux du corps, mais rayonnant à tes regards de toutes les beautés que Madeleine découvrit en lui, et de plus grandes encore. Dans son tabernacle, où tu le contemples, il est, en effet, non pas seulement avec les grâces de son enfance, avec le zèle de l'apôtre,

[1] Jam hiems transiit, imber abiit et recessit.... Vox turturis audita est... Surge, amica mea.... et veni (CANT. II, 11, 13).

avec la majesté du thaumaturge, avec la gravité du témoin fidèle de Dieu, mais encore avec l'amour qu'il fit paraître au Cénacle, avec l'humilité de sa passion, avec lasublimité de son sacerdoce, avec les mérites de son immolation sanglante au Calvaire. Il est là pour toi, pour ne pas te laisser orpheline[1] un seul instant; il t'appelle. As-tu jamais obéi à ce divin appel avec un empressement comparable à celui de Madeleine?

O mon Dieu, quelle confusion est la mienne! Loin de rechercher ou même d'accepter votre compagnie, je sens pesantes les heures que je suis obligé de passer à vos pieds. Que de fois, tandis que je vous honore du bout des lèvres, mon cœur est loin de vous[2]? Je ne suis pas humble, et mon cœur, si étroit, est encore partagé; c'est pourquoi il ne vous appartient pas exclusivement, il n'a pour vous ni goût ni empressement. Quel outrage ma vie est donc pour votre bonté, et quelle folie au regard de ma sanctification et de mon éternité! O mon Dieu, malgré ma lâcheté, vous pouvez encore m'attirer. En attendant que la lumière de l'éternité commence à luire, et que les ombres de la vie présente déclinent, daignez m'établir sur la montagne de la myrrhe, c'est-à-dire de la mortification et du dépouillement, et sur la colline de l'encens[3], c'est-à-dire du recueillement et de l'esprit de prière. Attirez-moi, et faites qu'avec votre sainte amante, je coure à l'odeur de vos divins parfums.

[1] Non relinquam vos orphanos (Joan. XIV, 18).

[2] Populus hic labiis me honorat; cor autem eorum longe est a me (Matt. XV, 8).

[3] Donec aspiret dies et inclinentur umbræ, vadam ad montem myrrhæ et ad collem thuris (Cant. IV, 6).

MÉDITATION XXXVI.

COMMENT NOUS DEVONS DU MILIEU DE NOS ÉPREUVES RENDRE JUSTICE A LA BONTÉ DIVINE.

Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort.

ONTEMPLONS notre sainte. Son attitude en présence de Jésus nous révèle l'amour, l'humilité, la vénération, la confiance et l'adoration, que le Sauveur observe avec complaisance en son âme, et qu'il offre au Père céleste. En passant par le divin cœur, ces sentiments parfaits deviennent la dernière et plus fervente prière qui obtiendra le miracle de la résurrection de Lazare. En même temps, par les touches les plus puissantes de la grâce, Jésus élève son amie à un degré de douleur et de soumission qui ravit d'admiration les Anges eux-mêmes.

Comme Marthe, Madeleine aborde Jésus avec ces paroles : « Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. » Plusieurs croiront peut-être que les deux sœurs les ont dites dans un même sens ; mais Jésus, qui lit dans les cœurs, voit en ces mots la réponse de Madeleine à la tendresse de son accueil. Elle veut dire : « Je sais combien vous êtes bon, et quel est votre amour pour cette famille maintenant noyée dans ses larmes. Oui, je sais votre pitié, votre commisération envers moi, dont la vie a été une tache pour cette maison de saints. Je connais les trésors de votre cœur, et,

à la face du ciel et de la terre, je vous rends ce témoignage, que, si vous aviez été ici lorsque mon frère souffrait, lorsque l'agonie l'étreignait, vous n'auriez pas supporté ce spectacle ; vous auriez commandé à la mort, et elle aurait lâché sa proie. Si vous aviez été ici quand Marthe, livrée aux angoisses, luttait à l'aide de votre promesse contre la certitude du dénouement fatal, votre cœur sacré, pour étancher des larmes si brûlantes, aurait commandé à la mort, en lui arrachant sa proie. Et moi, la plus indigne de vos créatures, que vous avez daigné attirer à vous pour révéler au monde les inépuisables trésors de votre miséricordieux amour, puis-je douter que vous n'eussiez eu pitié de moi? Lorsque j'étais coupable, vous avez ressuscité mon âme. O bonté, ô amour, s'il est juste que la pécheresse pleure, il est plus vrai encore que ses larmes vous auraient touché, et, pour la consoler, vous auriez fait volontiers un miracle moins grand que celui par lequel vous avez conquis son amour. Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. »

Quel homme n'a pas tenu de la libéralité de Jésus, des bienfaits semblables à ceux dont Madeleine a été l'objet? Et pourtant quels sont, durant l'épreuve, ceux qui savent demeurer imperturbables dans la foi et dans l'amour de leur Sauveur? Hélas! nous nous laissons abattre par des tentations bien moins graves que celle qui troubla Marthe ; nous ne nous tenons pas en paix sur la croix où Dieu nous place ; du fond de notre misérable nature s'élèvent des fumées qui obscurcissent notre entendement et notre foi, ce sont : la recherche de quelque intérêt humain jusque dans notre douleur, l'orgueil, la paresse, la crainte de conséquences possibles de nos maux, et autres préoccupations, qui chassent de notre cœur la pensée de Dieu et celle de nos péchés. De cette

sorte, nous devenons oublieux des bienfaits du Seigneur; nous méconnaissons ses miséricordes antiques alors même qu'il les renouvelle en notre faveur[1], et nos protestations de confiance, jadis sincères, font graduellement place au doute; surtout, nous ne nous souvenons plus que, pour le pécheur, tout est miséricorde, excepté l'enfer.

Et vous prenez patience à notre égard, ô Jésus, parce que vous savez quelle boue le péché a pu accumuler en nos âmes, et vous voulez les purifier précisément par ces épreuves que nous recevons si mal. O sainte Madeleine, apprenez-nous à être justes envers Dieu; apprenez-nous, surtout, que nous ne saurions lui rendre justice qu'en l'aimant de toute l'ardeur et de toute la puissance de notre cœur.

MÉDITATION XXXVII.

POUR RENDRE A DIEU PLEINEMENT JUSTICE, IL FAUT RECONNAÎTRE QUE C'EST SURTOUT EN NOUS AFFLIGEANT QU'IL USE D'UNE BONTÉ PLUS PATERNELLE.

Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort.

ONTEMPLONS encore Madeleine aux pieds de Jésus. En rendant justice au cœur divin qui daigne si tendrement aimer les siens, elle n'oublie pas qu'il est le Dieu fort et puissant,

[1] Ubi sunt misericordiæ tuæ antiquæ, Domine, sicut jurasti (Ps. LXXXVIII, 50).

dont la volonté s'accomplit au ciel et sur la terre. Elle adore cette volonté toujours sainte, toujours juste, toujours pleine d'amour, alors surtout qu'elle nous impose les plus douloureuses épreuves. O sainte, jamais votre âme ne s'était élevée aussi haut qu'à cette heure où elle vole sur les ailes de la douleur et de l'amour : puissions-nous apprendre par votre exemple à adorer et aimer la volonté de Dieu, qui est toujours notre Père, mais qui l'est plus que jamais lorsqu'il nous afflige !

« Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait point mort !

« O Jésus, sous le voile sacré de votre humanité sainte, sous ce voile qui vous a rendu le plus parfait des hommes, le seul digne de confiance et d'amour, parce que vous êtes le seul ami véritable, le seul bon, le seul généreux et fidèle, mon âme contemple et adore les perfections infinies, les richesses merveilleuses de votre divinité. O Fils unique de Dieu, vous n'êtes pas seulement bon et sage, vous êtes la sagesse éternelle et la bonté incréée ; vous n'êtes pas seulement bon, aimant, plein de douceur et de compassion, vous êtes la toute-puissance, vous êtes la charité même[1] et la miséricorde inépuisable. Rien ne vous est caché : l'avenir et les ténèbres sont également sans voiles à vos yeux, qu'illumine une science infinie. Rien ne vous sépare de vos créatures ; elles vivent, elles se meuvent et elles sont[2] en vous, qui remplissez tous les espaces de votre présence adorable. Nul n'a le pouvoir de détourner ou d'arrêter en ses desseins votre volonté toute puissante ; ce qui nous paraîtrait comme un obstacle à la réalisation de votre volonté sainte, est

[1] Deus charitas est (1 Joan. IV, 2).

[2] In ipso vivimus, movemur et sumus (Act. XVII, 28).

entre vos mains un moyen qui en assure l'accomplissement. Votre miséricorde repose sur toutes vos œuvres[1]; mais elle a d'inépuisables trésors de patience et de tendresse pour vos enfants. Donc, si vous n'étiez pas ici, ô mon Dieu, c'est que vous n'aviez pas voulu y être!....

« Aviez-vous besoin de notre messager pour apprendre que celui que vous aimiez était malade? Vous fallait-il arriver à Béthanie pour savoir qu'il est enseveli depuis quatre jours? La vue de nos larmes vous était-elle nécessaire pour savoir en quelle affliction la famille de votre ami est plongée? O mon Dieu, c'est votre main seule, votre main que j'adore et que je baise, qui a distillé, comme une myrrhe excellente, l'agonie et la mort au sein de Lazare, l'angoisse et la douleur dans notre âme. Si vous aviez été ici, votre cœur si compatissant n'aurait pu supporter ce spectacle de mort et de deuil. Mais votre sagesse et votre amour voulaient que le trépas et les larmes entrassent dans cette maison que vous aimez. C'est parce que vous vouliez cela que vous n'étiez pas ici. La maladie et la mort, l'angoisse et la douleur vous ont obéi, à vous, à qui tout obéit; mais qui vous obéira avec plus de soumission et avec plus d'amour que mon âme?

« Marthe et les autres membres de cette famille affligée ont toujours été observateurs de votre loi; ils ont craint de vous offenser, et se sont éloignés du mal[2] : ce sont des âmes justes. Elles savent que vous êtes le maître, qu'il vous appartient, à vous seul, de donner la mort et la vie, de conduire aux portes de l'enfer et d'en ramener[3].

[1] Misericordia ejus super omnia opera ejus (Ps. CXLIV, 9).
[2] Time Deum, et recede a malo (Prov. III, 6).
[3] Deducis ad inferos et reducis (Tob. XIII, 2).

Au milieu des larmes et des sanglots, ces âmes vous adorent fidèlement : et leurs lèvres murmurent : « Si nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrions-nous pas les maux ? Le Seigneur nous l'avait donné ; le Seigneur nous l'a pris, que le nom du Seigneur soit béni[1] ! Vous êtes juste ô Dieu d'Israel, et tous vos jugements sont droits[2]. »

« Moi, pauvre pécheresse, j'ai su, lorsque vous m'avez pardonné, que vous avez, outre ce droit inaliénable de votre divinité, un autre empire sur le cœur, plus doux et plus puissant ; j'ai su qu'en nous aimant le premier, vous nous aviez efficacement contraints à l'amour. La soumission, l'adoration pourraient peut-être honorer assez le Dieu créateur ; mais vous, vous êtes un Dieu devenu le père et le frère, l'âme et l'époux de nos âmes, dont vous serez un jour la rédemption et la nourriture[3]. Ce que vous faites à notre égard, c'est votre cœur, consumé pour nous de tous ces amours, qui le fait. Il faut donc que nous aimions ce que vous faites ; il faut que, de notre cœur brisé, la foi et la charité fassent jaillir la joie, parce que votre œuvre vous glorifie, la louange et la reconnaissance, parce que votre œuvre nous sanctifie. Il faut que tout cela s'unisse à la soumission et à l'adoration, et s'élève comme un encens jusqu'à vous. Je veux de toutes les puissances de mon âme ce que vous avez voulu ; j'aime ce que vous avez fait ; je vous loue et vous bénis de l'avoir fait. Et si une autre agonie et une autre mort venaient jamais

[1] Si bona suscepimus de manu Domini, mala quare non suscipiamus ? Dominus dedit, Dominus abstulit ; sit nomen Domini benedictum (Job. II, 10, I, 21).

[2] Justus es, Domine, et rectuum judicum tuum (Ps. CXVIII, 37).

[3] Scio quod Redemptor meus vivit (Job. XIX, 25). — Edent pauperes et saturabuntur (Ps. XXI, 27).

écraser mon cœur sous une douleur mille fois plus grande que ne l'ont fait l'agonie et la mort de Lazare, ô Jésus, j'aimerais encore votre volonté sainte; le dernier souffle de mes lèvres la proclamerait aimable et digne de vous; le dernier battement de mon cœur exhalerait vers vous mon âme remplie d'amour et de reconnaissance, de louanges et de bénédictions, pour l'œuvre de votre sainte volonté qui m'aurait fait mourir.

« J'ignore pourquoi vous avez voulu que mon frère mourût et que ma famille fût accablée par la suite de cette perte irréparable; j'ai cru que c'était là une expiation que votre pureté a exigée trop justement pour les crimes de ma vie passée. O mon Dieu, s'il a été bon en votre présence, que tous les miens aient dû souffrir à cause des péchés que j'ai commis moi seule, je ne saurais me plaindre. Vous savez que j'aurais donné mon sang pour épargner leurs larmes; mais les larmes des saints sont plus dignes de votre pureté et plus propres à apaiser votre justice que le sang des coupables. Je sais qu'il faudra les larmes et le sang[1] du seul juste pour payer entièrement à Dieu la rançon de mes péchés, et ce juste, c'est vous-même, ô mon Dieu! Mais, s'il était vrai qu'en retombant sur mon cœur, qu'elles brûlent, les larmes des miens et leur douleurs servissent à la purification de mon âme; s'il était vrai qu'elles la préparassent ainsi à un pardon plus entier, à une reconnaissance plus profonde, à une charité plus pure et plus ardente, ce coup qui m'a atteinte et comme renversée, serait donc parti de votre miséricorde infinie; j'aurais été blessée par un trait nouveau de votre amour! Ah! comment ne pas aimer ce que vous faites?

[1] Sicut ovis ad occisionem ducetur (Is. LIII, 7).

Comment ne pas bénir la main qui m'a blessée? Comment ne pas aimer la volonté sainte qui se venge de mes péchés en m'aimant davantage, en me donnant le moyen de l'aimer toujours plus? O Jésus, quel est donc votre cœur pour ceux qui vous aiment, votre cœur qui traite ainsi ceux qui l'ont offensé! Ah! il y a des larmes incomparablement plus amères que les larmes versées sur le cercueil d'un frère; ce sont les larmes versées au souvenir des outrages sans nombre que j'ai infligés à un tel cœur!

« Mais qui connaît tous les secrets de votre sagesse? Oui, sans doute, vous m'avez ainsi imposé la pénitence de mes crimes, une pénitence digne de la charité qui me l'imposait; mais aucune créature ne peut savoir tous les motifs d'un seul de vos actes, parce qu'aucune ne saura jamais ni combien vous êtes sage, ni jusqu'où va votre amour. Je ne sais donc pas pourquoi vous avez voulu la mort de mon frère et le deuil sans consolation de tous les miens. Mais je sais que c'est vous qui l'avez voulu. C'est assez. Si vous aviez guéri mon frère, seriez-vous meilleur? Si vous aviez changé en joie les douleurs de ma famille, votre bonté ou votre beauté seraient-elles plus parfaites? Non! ce que vous faites ne vous rend pas meilleur; vous le faites, au contraire, parce que vous êtes infiniment bon. Je vous adore, ô mon Dieu, et je vous aime. J'aime votre volonté, qui a ordonné tout ceci; j'adore votre main, qui l'a accompli. Il me semble que mon cœur brisé vous aime davantage, et que l'adoration de mon âme déchirée s'élève plus pure et plus fervente jusqu'à vous. Ah! si c'était là toujours le fruit de la douleur, je l'appellerais comme une sœur bien-aimée, et je vous la demanderais sans cesse, ô mon Jésus, comme le meilleur de vos présents, le plus désirable de vos dons... »

O Madeleine, votre cœur est semblable à ces plantes de l'Orient que le soleil a dorées, et qui, sous le pressoir, rendent une huile précieuse, d'un parfum merveilleux. Sous le pressoir de la douleur, votre cœur, qui a bu à longs traits aux sources du pur amour, s'élève au-dessus de lui-même ; blessé par le trait qui est parti de la main de Dieu, il laisse échapper, avec ses larmes, le parfum de vertus qui semblaient ignorées du cœur humain. Avec quelle joie le cœur de Jésus en reçoit l'hommage !

Un jour viendra, et il est proche, où, pour ce Jésus uniquement aimé, vous briserez un vase précieux, afin que le parfum de prix qu'il contient soit tout entier et jusqu'à la dernière goutte pour Jésus seul. Et lui, par un sentiment de délicate prévenance dont il est seul capable, il a brisé un vase bien plus précieux, votre cœur, ô Madeleine. Comme vous préviendrez sa sépulture, il prévient votre désir : il a voulu, lui qui lit dans votre cœur, parce que vous le vouliez vous-même, que tout le parfum de votre âme brisée pût se répandre à ses pieds divins.

O Madeleine, une seconde fois votre cœur sera brisé aux pieds de Jésus. Il le sera d'une manière mille fois plus cruelle. Alors, lui-même sera cloué à la croix, et ce sera son supplice qui percera votre âme ; et le parfum de votre cœur brisé, uni au parfum du cœur brisé de sa mère, sera le seul reconfort de son agonie, de l'agonie de Jésus. Vous serez assez forte, alors, parce que vous avez été assez humble, assez aimante. Aujourd'hui, vous avez donc bien fait d'adorer, d'aimer, de ne point demander á Dieu qu'il soumette sa sagesse à la vôtre, qu'il rabaisse à la hauteur de notre intelligence des desseins remplis de miséricorde et d'amour. Heureux qui suivra votre exemple : il aura la paix sur la croix ;

il grandira en sagesse et en amour dans l'épreuve, et se rendra capable de mieux aimer et servir son Dieu.

MÉDITATION XXXVIII.

NOUS DEVONS ADORER LES DESSEINS ET LES VOIES DE DIEU ALORS MÊME QUE NOUS LES COMPRENONS MOINS.

Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort.

DORONS notre divin Sauveur, et voyons à ses pieds Madeleine, dont les larmes coulent avec la même abondance qu'elles firent chez le pharisien. Touché par la vue d'une si grande douleur jointe à un si parfait amour, le bon Maître parle secrètement à son cœur, et lui rappelle le message : « Cette maladie ne tend pas à la mort, mais à la gloire de Dieu et de son Fils. » La confiance de la sainte se sent raffermie. O Jésus, donnez-nous d'aimer et de pleurer, de croire et d'espérer comme a fait Madeleine.

« J'ai pleuré, dit celle-ci, et je pleure la mort de mon frère. Je ne l'aimais pas seulement parce qu'il était la gloire et l'espoir d'une famille qui vous sert fidèlement, ô mon Jésus, mais surtout parce que vous l'aimiez. Je voyais aussi la désolation de tous les miens, et mon cœur aurait-il pu n'en être pas déchiré? Mais, ce qui rendait mes larmes plus inconsolables, c'étaient votre absence et la pensée que mes péchés vous tenaient éloigné et détournaient de cette maison votre miséricorde. O vous qui

lisez dans les cœurs, vous savez que, malgré ce brisement de mon âme, je vous aimais, j'adorais votre volonté, et je n'aurais point consenti à laisser distraire de mon calice une goutte du breuvage amer qui me venait de votre main.

« A présent que vous êtes ici, que vous avez sous les yeux notre douleur et le tombeau de mon frère; mes larmes continuent à couler, mais non point comme celles des cœurs qui ne vous connaissent point et qui ignorent l'espérance[1].

« Vous nous aviez fait dire : « La maladie de Lazare n'est pas pour la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que son Fils soit glorifié en elle. » L'espérance et la joie qu'avaient fait naître ces paroles se sont éteintes presque aussitôt dans la mort et dans le sépulcre de mon frère. Vous avez éprouvé notre cœur, et vous l'avez visité[2] par l'obscurité, par la nuit qu'a répandue sur nos âmes cette apparente contradiction entre vos paroles et vos œuvres. Mais les ténèbres de notre esprit ôtent-elles quelque chose à votre fidélité dans les promesses? Je ne sais comment les morts vous pourront louer[3], comment celui qui est descendu dans le sépulcre vous glorifiera; mais vous avez parlé, Seigneur, et je crois de toutes les puissances de mon âme; j'adhère à la vérité, encore obscure pour moi, de votre parole. Je sais, et, devant ce sépulcre, je confesse hautement que ce mort de quatre jours vous glorifiera! Oui, un membre de cette famille désolée qui vous appartient

[1] Ut non contristemini sicut et cæteri qui spem non habent (II Thess. IV, 12).

[2] Protasti cor meum et visitasti nocte (Ps. XVI, 3).

[3] Non mortui laudabunt te, Domine, neque omnes qui descendunt in infernum (Ps. CXIII, 17).

tout entière parce que vous avez daigné l'aimer, et qui tout entière s'offrirait avec joie sur l'autel de votre volonté sainte en holocauste pour la gloire de Dieu ; un membre de cette famille rendra à Dieu une gloire éclatante, fournira au monde entier un témoignage ardent de votre divine mission sur la terre, ô Fils de Dieu !

« Je ne sais quelle espérance pénètre et remplit mon âme ! Je ne sais quel souffle de résurrection et de vie fait tressaillir mon cœur ! Je crois, ô mon Dieu ; mais aidez ma faiblesse[1] : ne permettez pas que mon esprit s'égare dans l'illusion. O mon Jésus, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort ; mais il fallait que vous ne fussiez pas ici pour qu'il mourût, et pour que la gloire divine recueillît de sa mort un éclat qui n'aurait pu résulter de sa maladie. »

Dieu est fidèle[2] ; aucune de ses promesses, aucune de ses paroles ne saurait nous tromper. Mais les voies de sa sagesse sont plus élevées au-dessus de nos pensées que le ciel n'est élevé au-dessus de la terre. Que d'âmes s'évanouissent dans leurs propres imaginations[3], qui attribuent ensuite à Dieu le mensonge qu'elles ont enfanté ! Elles ne se contentent pas que Dieu fasse ce qu'il a promis, il faut qu'il le fasse au gré de leur caprice et de leur folie. La sagesse de Dieu est-elle donc à la portée de notre faible intelligence ! N'avons-nous pas été avertis qu'elle nous dépasse si absolument, qu'elle paraîtra folie à nos yeux[4] ?

Hélas ! nous voulons trop comprendre, c'est-à-dire soumettre la sagesse infinie au jugement de notre raison,

[1] Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam (Marc. IX, 24).
[2] Fidelis Deus (II Cor. I, 18).
[3] Evanuerunt in cogitationibus suis (Rom. I, 21).
[4] Nonne stultam fecit Deus sapientiam hujus mundi (I Cor. I, 21)?

et nous ne voulons pas assez adorer, c'est-à-dire soumettre notre volonté à la volonté divine. Nous acceptons les dispositions de la Providence que notre sagesse comprend et approuve ; nous hésitons et notre foi charnelle devant celles qui renversent notre raison. C'est ainsi qu'au lieu de travailler à nous rendre semblables à Dieu, nous nous efforçons de le réduire à notre taille, et nous cherchons à nous faire un Dieu qui nous soit semblable. Effort sacrilège ! tentative insensée ! Arrière l'idole ! le Seigneur indigné la brisera de sa main, si nous ne nous hâtons de la détruire nous-mêmes.

C'est le vrai Dieu, le Dieu vivant, souverain, indépendant, ineffable : c'est lui qu'il faut adorer, c'est lui qu'il faut aimer. Qu'il nous juge, lui, c'est son droit ; nous, n'essayons plus de le juger ; surtout, ne le condamnons pas. Du reste, ne nous mettons pas en peine : ses œuvres, ses paroles, leur contradiction apparente même, tout sera justifié à son heure. Alors, nous nous étonnerons de la folie de notre sagesse, et nous aurons horreur de la hardiesse et de la promptitude de nos jugements. Ah ! qu'il nous serait plus avantageux de soumettre dès à présent notre esprit, comme notre cœur, notre jugement aussi bien que notre volonté, à Dieu !

O mon Jésus, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort ; mais il fallait que vous ne fussiez pas ici pour qu'il mourût et pour que la gloire divine recueillît de sa mort un éclat qui n'aurait pu résulter de sa maladie.

MÉDITATION XXXIX.

UN DES BUTS POUR LESQUELS LE FILS DE DIEU S'EST INCARNÉ, A ÉTÉ DE SE SOUMETTRE A TOUTES NOS DOULEURS, AFIN DE NOUS APPRENDRE A SOUFFRIR AVEC VERTU.

Voyant pleurer Madeleine et les Juifs qui l'accompagnaient, Jésus frémit en son esprit, et se laissa aller à son émotion.

ONTEMPLONS avec un profond sentiment de reconnaissance l'extrême bonté du Seigneur : afin de nous manifester sa bénignité et son inénarrable amour pour nous, il ne s'est pas contenté de voiler sous le nuage obscur d'une chair mortelle les rayons brûlants de sa divinité[1] ; il s'est soumis à toutes nos tentations, à nos épreuves, à nos émotions, à nos douleurs, afin de nous attirer dans les liens de sa charité par la perfection de sa ressemblance avec nous[2]. O Jésus, faites que je comprenne l'infinie miséricorde cachée sous les apparentes faiblesses de votre humanité, et ne permettez pas que ma lâcheté et ma malice rendent inutiles pour moi les desseins de votre amour.

A la vue des larmes de Madeleine et des Juifs qui la suivent, Jésus se trouble ; il veut que son humanité partage l'émotion de tous les témoins de ce deuil. Il le

[1] Benignitas et humanitas apparuit salvatoris nostri Dei (TIT. III, 4).

[2] Tentatum autem per omnia pro similitudine absque peccato (HEB. IV, 15).

fait d'une manière si digne de l'amitié qui l'unit à la famille de Lazare, que les Juifs, ne pouvant retenir leur admiration, s'écrient : « Voyez comme il l'aimait ! » Et cependant ces hommes ne connaissent pas le mystère de l'union hypostatique ; il ne leur a pas été donné de connaître les miracles et les trésors de perfection de la sainte humanité de Jésus ; ils ne soupçonnent pas que son émotion ait une autre cause que l'impression produite par une scène de deuil ; ils n'y aperçoivent point l'opération calme et réfléchie d'une volonté toute-puissante et en même temps pleine d'amour et de compassion ; leur regard ne pénètre pas, avec celui du Maître, dans la profondeur des siècles futurs, où il prétend fournir aux âmes rachetées cette nouvelle et touchante preuve de la réalité de sa nature humaine, afin de les prémunir contre les ruses de certaines hérésies ; enfin, ils ne savent pas que l'émotion de Jésus a pour cause les vertus de Madeleine bien plus que ses larmes, et la mort spirituelle où leurs âmes sont ensevelies, bien plus que la mort de Lazare. Ah ! s'ils connaissaient toutes ces choses, combien ne seraient-ils pas davantage frappés par l'émotion du Verbe fait chair, de celui qui, éternellement impassible, a trouvé le secret de souffrir pour notre salut et notre consolation ! Avec quels sentiments de respect et d'adoration, d'admiration et de reconnaissance, d'humilité et d'amour ne contempleraient-ils pas cette merveille !

Mais ce qu'ils ignorent encore, ce qui va briller tout à l'heure à leurs yeux dans la lumière du miracle le plus éclatant, ne nous est jamais caché, à nous chrétiens. L'amour qui vous possède et qui vous gouverne, ô Jésus, est plus fort que la mort, plus fort que la dignité et la sagesse ; il vous fait devenir le frère de ceux dont vous serez bientôt le rédempteur et la nourriture, en

attendant d'être leur couronne et leur vie éternelle, et vous voulez que vos frères vous sentent et vous voient si semblable à eux dans leurs douleurs, leurs tentations, leurs épreuves et leurs émotions, que toutes elles servent à les unir plus étroitement à vous. Comment ne pas admirer votre tendresse, et surtout comment lui résister?

Et cependant, notre dissipation et notre défaut de foi rendent parfois inutiles, ô Seigneur Jésus, la bénignité et la condescendance dont vous avez usé envers nous. Sous le coup des épreuves ménagées par votre amoureuse providence, la paix de nos âmes s'altère : elles servent nos tentations; au lieu de nous rapprocher de vous, elles nous en éloignent. Mais, tandis que je contemple sur votre visage cette émotion qui vous rend, s'il est possible, plus digne, j'aperçois à vos pieds, prosternée en une profonde adoration, celle dont le cœur vous a le mieux compris. Madeleine s'est servie de sa douleur pour s'unir à vous par un amour plus étroit. Elle sait que vous voulez l'émotion que vous éprouvez; elle sait aussi tous les motifs de cette émotion : elle s'étonne que tant de bonté de la part de Dieu soit possible à l'égard d'une créature aussi vile et aussi misérable qu'elle se voit. Un hymne silencieux d'actions de grâces éclate des profondeurs de son être, et élève jusqu'à vous le flot harmonieux de son adoration, de son amour et de son humilité. Les hommes n'entendent point ce chant de reconnaissance; ils passent, sans les voir, à côté des merveilles de la grâce. Cependant, il y aura toujours dans votre Église de ces âmes silencieuses et cachées comme elle, qui auront le sens des divins mouvements de votre cœur, et qui vous loueront dans le secret de leur prière. Puissé-je être de ce nombre, et vous louer à jamais!

MÉDITATION XL.

DOUCEUR DES MOYENS EMPLOYÉS PAR LA PROVIDENCE POUR CONDUIRE L'HOMME A SES FINS.

Où l'avez-vous mis? — Seigneur, venez et voyez.

ADORONS Dieu et sa providence dans le gouvernement de ses créatures raisonnables. Pour les attirer, les instruire, les diriger, il se conforme à leur nature intelligente et libre. Quelquefois, il semble les pousser de force par la lumière des vérités qu'il leur découvre, ou par la grandeur des évènements dont il les rend témoins; cependant, l'homme n'est jamais contraint : Dieu ne veut pas prendre notre âme de force, mais en recevoir le don.

L'émotion manifestée par Jésus a pour but de le faire mieux connaître des hommes, et de les attirer à lui. C'est dans le même dessein qu'il va parler; mais il ne s'adressera pas à Madeleine, quoique ce soient bien les larmes, la prière et les vertus de celle-ci qui ont fait déborder le vase des miséricordes divines, et déterminé le miracle qui est près d'avoir lieu. Une noble et pure fleur de respect pour la femme, et un soin délicat de son honneur et de sa réputation, se cachent sous ce procédé de notre divin Sauveur, conforme, du reste, aux mœurs de l'Orient.

D'ailleurs, Madeleine a lu dans l'émotion de Jésus la bonté avec laquelle il l'écoutait; à sa contenance, à son regard, elle a compris qu'elle était exaucée! A-t-elle

besoin d'une parole qui l'invite à suivre Jésus au tombeau de Lazare? Non, le Sauveur sait bien que partout où il portera ses pas, Madeleine ira; que partout où il s'arrêtera, elle sera à ses pieds; qu'elle sera le témoin, et le témoin intelligent de toutes ses œuvres; qu'elle recevra en son cœur toutes ses paroles; qu'alors même qu'il lui ordonnera de ne pas le toucher, l'âme de Madeleine l'accompagnera encore et le suivra jusqu'au ciel.

Mais il y a là une foule qui a les yeux ouverts et qui ne sait pas voir, ou qui voit et ne sait pas comprendre, foule au cœur desséché, appesanti, qui inspire à Jésus une immense compassion. Il veut lui montrer la gloire de Dieu, c'est-à-dire le miracle dont chacun pourra conclure que Dieu a aimé les hommes jusqu'à leur donner son Fils unique[1], et que Jésus est ce Fils, objet des désirs des patriarches et des prophètes. « Où avez-vous mis le mort, demande-t-il? — Seigneur, venez et voyez, » répondent sans doute les plus proches parents. Et cette foule, que Jésus voulait entraîner sur ses pas au sépulcre de Lazare, paraît l'y conduire.

C'est avec cette sagesse, avec cette douceur, ô mon Dieu, que vous faites entrer les âmes dans les voies du salut, et les attirez aux sources sacrées où elles peuvent puiser avec joie les eaux vives du saint amour[2]. C'est là le gouvernement de votre paternelle providence, confié au cœur de votre Fils incarné, alors que vous commettiez en ses mains l'humanité et l'Église, pour qu'il les régisse jusqu'à ce dernier jour où, après nous avoir jugés, il vous rendra le sceptre. Combien de divine consolation, d'allégresse et de confiance n'y a-t-il pas pour nous dans

[1] Sic enim Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret (Joan. III, 16).

[2] Haurietis aqua in gaudio de fontibus salvatoris (Is. XII, 3).

cette pensée, que le gouvernement de ce monde et de nos âmes est exercé, pour notre amour, par un cœur de Dieu qui est également un cœur d'homme !

Hélas ! Seigneur, vos enfants sont sans pénétration, parce qu'ils ne réfléchissent pas. Vous vous êtes fait homme pour nous révéler la divinité que nous avions oubliée et méconnue ; et le nombre est petit de ceux qui, par la beauté du Dieu visible, se laissent ravir à l'amour de la beauté incréée. Vous avez remis la conduite de nos âmes au cœur aimant de Jésus, et en vain il nous crie : « Confiance ! j'ai vaincu le monde[1] !... Demandez et vous recevrez[2] !... » Quand donc nous laisserons-nous toucher par un tel amour ? Seule une confiance sans bornes peut rendre, au cœur très tendre qui nous gouverne et nous conduit, l'honneur et la justice qui lui sont dûs.

Je le reconnais, ô Jésus, je vous ai souvent affligé, au milieu de mes afflictions, par mes défiances. Loin de me servir de mes épreuves pour vous aimer davantage, je n'ai su que vous offenser. Daignez me pardonner ma faute, et, si votre amour trouve bon de me les faire expier autant que le peut ma faiblesse, ne frappez que moi, et n'affligez point à cause de mes péchés ceux que j'aime. Je vous le demande humblement et instamment, par l'intercession de sainte Madeleine.

[1] Confidite, ego vici mundum (Joan. XVI, 33).
[2] Petite et dabitur vobis (Matt. VII, 7).

MÉDITATION XLI.

LES LARMES DE JÉSUS SUR JÉRUSALEM ET SUR LAZARE NOUS MONTRENT LES SENTIMENTS HUMAINS DU PATRIOTISME ET DE L'AMITIÉ ÉLEVÉS DANS SON CŒUR A UNE PERFECTION DIVINE.

Et Jésus pleura.

DMIRONS, dans les larmes que verse Jésus-Christ, l'une des plus touchantes manifestations de ce que l'Apôtre appelle « l'humanité et la bénignité de notre Sauveur Dieu. » Il nous révèle cette beauté de son cœur afin de nous obliger à rejeter l'impiété et l'esprit mondain, et à vivre, par amour pour lui, dans la sobriété, la justice et la piété[1]. La contemplation des larmes du Seigneur exercera-t-elle sur notre cœur misérable une puissance salutaire, que la réception même des sacrements n'a pas eue?... Vous pouvez tout, ô Jésus, et, malgré mes ingratitudes et mes infidélités, vous pouvez faire que vos larmes, tombant sur mon âme, en fondent la glace et en brisent la dureté.

Pourquoi ces paroles : « Et Jésus pleura, » nous remuent-elles si délicieusement? Il y a dans l'Évangile d'autres passages où le Verbe fait chair révèle d'une

[1] Benignitas et humanitas apparuit salvatoris nostri Dei (Tit. III, 4). — Apparuit enim gratia Dei salvatoris nostri omnibus hominibus, erudiens nos, ut, abnegantes impietatem et sæcularia desideria, sobrie, et juste, et pie vivamus in hoc sæculo (Ib. II, 11, 12).

manière plus saisissante et plus grandiose les richesses de son cœur et la générosité de son amour. Cependant, en lisant celui-ci, notre âme s'émeut, et nous sommes prêts à pleurer nous-même. C'est que peut-être en aucun autre endroit nous ne sentons aussi bien la ressemblance du cœur de Jésus et du nôtre; nulle part nous ne le voyons prendre sur lui, à ce point, nos douleurs, nos tristesses, souffrir de ce qui nous fait souffrir, et pleurer de ce qui nous arrache les larmes[1]. Ailleurs, Jésus-Christ se montre davantage notre Sauveur et notre roi, notre docteur et le médecin de nos âmes; ici, il laisse mieux voir à quel point il est homme, à quel point il est notre frère. La divinité de celui qui pleure comme nous ajoute à notre émotion : quelque chose nous dit, au fond du cœur, qu'il ne peut manquer d'être à notre égard un pontife miséricordieux, celui que les anges adorent, tandis qu'il pleure comme nous. Mais, si nous méditons les causes de ses larmes, il sera bien difficile que les nôtres ne s'y mêlent pas.

Les saints Évangiles signalent deux circonstances où Jésus a pleuré. Nobles et saintes larmes, même si nous n'envisagions que la lettre et l'écorce du récit sacré. Plus l'homme est bon et grand, plus sont amères les larmes qu'il verse pour de telles causes. La ruine, désormais certaine, de la patrie, et la tombe d'un ami, les larmes de Jésus sont sorties de ces sources également profondes, également sacrées. Mais, en pleurant Jérusalem, ce n'est pas seulement le malheur d'une patrie terrestre qu'il pleure, et, devant le tombeau de Lazare, ce n'est pas seulement la perte d'un ami qui fait couler ses larmes.

[1] Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit (Is. LIII, 4).

Non, les hommes qui ont pris d'avance le deuil de la patrie dont ils voient le crime persévérant et le châtiment inévitable, ne savent point l'amertume des larmes que Jésus répandait sur Jérusalem. Pour lui, Jérusalem n'est pas seulement la terre de l'autel, du foyer et du tombeau de ses ancêtres, c'est la sainte Sion, le temple où Dieu réside et manifeste sa gloire, le seul lieu où le Père céleste reçoit le culte qu'il a prescrit, où subsiste le dépôt des promesses qu'il a faites à l'humanité, et où le peuple choisi exhale depuis vingt siècles le soupir incessant du genre humain vers le désiré des nations. Jérusalem est le tombeau de David, des patriarches et des prophètes, encore embaumé du parfum de leurs vertus, et redisant leurs chants et leurs espérances. C'est la terre que Jésus va inonder de sang et Marie de larmes, le lieu d'où partiront les apôtres de l'Évangile, ambassadeurs de Dieu vers les hommes, coopérateurs de la rédemption du genre humain. Or, en cette Jérusalem, vingt siècles de fidélité sont près de se terminer au déicide; vingt siècles d'espérances vont aboutir à la contradiction et à la haine du Sauveur si longuement et si ardemment désiré; vingt siècles de sacrifices figuratifs, couronnés par l'apparition de la bénignité et de l'humanité de Dieu, vont prendre fin par ces cris : « Enlevez-le! Crucifiez-le, et que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! »

Pleurez donc, ô Jésus! Seules vos larmes peuvent égaler le deuil et les lamentations au crime et au malheur de la cité déicide. Elles couleraient moins amères, cependant, si vous espériez que votre sang répandu triompherait de l'ingratitude de Sion, et vaincrait l'obstination de Jérusalem. Mais non! il faudra que le temple soit détruit et la cité livrée aux flammes; il faudra que ceux des enfants d'Israël que le glaive et la

flamme n'auront pas dévorés, soient vendus comme un vil troupeau sur tous les marchés de l'Orient. Et ce châtiment, sans exemple dans tous les siècles, laissera vos frères selon la chair[1] dans leur crime, dans leur obstination, dans leur aveuglement.

Et maintenant, au tombeau de Lazare, celles que vous répandez seraient moins amères si la tendresse de votre cœur prétendait seulement s'associer à la douleur d'une famille qui vous est chère; mais elle embrasse la foule qui vous entoure, image de la foule innombrable des hommes répandus sur la vaste surface de la terre, cadavres, non de quatre jours, mais des quatre âges du monde, tellement morts qu'ils n'ont pas même un désir de vie, pas une aspiration vers le salut; monceau d'ossements couvrant le champ funèbre de la vision d'Ézéchiel. C'est le désir de les arracher au vice, au péché, à la matière, au démon, et de les rendre à Dieu, qui fait couler vos larmes.

Du fond de son sépulcre, Lazare entendra votre voix et obéira; mais, eux, entendront-ils la voix de ce miracle? Obéiront-ils? Hélas! pour la plupart, ils résisteront. Pleurez sur eux comme votre aïeul David sur Jonathas; mais pleurez les larmes d'un amour qu'il n'a pas pu sentir, l'amour d'un Dieu perpétuellement méconnu et trahi. Les Anges du ciel voient le mystère de cet amour; ils adorent, étonnés et ravis, votre cœur de Dieu fait homme, et recueillent vos larmes; et Marie-Madeleine, qui, seule parmi ceux qui vous entourent, en comprend la vaste amertume, les reçoit dans son cœur, comme une terre baignée par la pluie après les ardeurs du soleil.

[1] Semen Abrahæ sunt, et ego (II Cor. XI, 22). — Semen Abrahæ apprehendit (Heb. II, 16).

Nous sommes en présence de l'apostasie d'une nation qui est la fille aînée de l'Église ; d'un peuple qui est le vôtre, dont les drapeaux quatorze fois séculaires ont porté dans le monde entier, sous leurs plis victorieux, votre croix sacrée, d'un peuple que ses prêtres ont nourri quatorze cents ans du pain céleste de votre parole et de la manne cachée de votre eucharistie. Nous sommes en présence du cadavre d'âmes que vous avez teintes de votre sang, et qui sont vides de toute foi et de tout amour, de toute espérance et de tout désir du ciel, et nous ne pleurons pas ! O Christ, les fils de vos chevaliers supportent des efféminés[1] à leur tête, obéissent à leurs caprices d'enfants ; insolents contre vous seul, ils se soumettent à quiconque prend le titre de maître, et se courbent comme des esclaves devant les pires d'entre eux... Et nous ne pleurons, pas ! La patrie râle et se meurt ; les âmes se précipitent dans l'abîme éternel, et nul de nous ne trouve en son cœur des larmes capables de fléchir votre justice, et d'attirer sur ce peuple votre miséricorde. Les meilleurs et ceux qui se disent vos fidèles, scandalisent les autres par leur soif aveugle de l'or, par leur rage délirante des plaisirs sensuels. Tandis que les uns renouvellent contre vous les scènes de haine sauvage du peuple Juif aux jours de votre passion, les autres, comme à la veille du déluge, se livrent à la joie des festins et à l'ivresse de la luxure[2]...

O vous, vous qui avez pleuré sur Jérusalem coupable et condamnée, vous dont les larmes ont ressuscité

[1] Et dabo pueros principes eorum, et effœminati dominabuntur eis (Is. III, 4).

[2] Sicut enim erant in diebus ante diluvium comedentes et bibentes, nubentes et nuptui tradentes (Matt. XXIV, 38).

Lazare et le monde, ô Jésus, offrez pour ce peuple, qui s'abandonne lui-même après vous avoir abandonné, offrez vos larmes salutaires ; offrez-les surtout pour vos prêtres, pour les ministres de votre parole, qui n'ont pas su, qui ne savent pas encore pleurer avec vous !

MÉDITATION XLII.

PERSÉVÉRANCE DE DIEU EN SON ZÈLE POUR LES AMES, ALORS MÊME QU'ELLES APPRÉCIENT MOINS SES ŒUVRES ET SES MISÉRICORDES LES PLUS ÉCLATANTES.

> Voyez comme il l'aimait !... Ne pourrait-il pas, lui qui a ouvert les yeux d'un aveugle-né, faire que celui-ci ne mourût point ?

ONTEMPLONS la tristesse de Jésus : elle n'est point soulagée par ses larmes. Il voit sa tendresse et ses miracles également incompris du grand nombre ; il continue pourtant à vouloir rendre sa religion trop croyable [1] par ce double témoignage d'évidence et d'amour, qui convient à la nature intelligente et libre des fils d'Adam.

Les larmes de Jésus frappent le peuple d'étonnement ; il s'en émeut, mais non pas de la manière que le Sauveur aurait voulu.

Les meilleurs s'arrêtent au fait extérieur qui a saisi leur attention ; ils ne pénètrent pas le mystère sacré que le spectacle qu'ils ont sous les yeux devrait leur faire découvrir ; ils ne s'y appliquent pas même. C'est assez

[1] Testimonia tua credibilia facta sunt nimis (Ps. XCII, 5).

pour eux de proclamer ce qu'ils voient, et de ne pas en tirer de conséquence mauvaise. « Voyez, disent-ils, comme il l'aimait ! » Ce n'est pas une exclamation banale. Il fallait que l'attitude du divin Maître laissât voir, dans sa majestueuse dignité, une émotion bien réelle, une douleur bien profonde, pour que cette parole jaillît avec une telle spontanéité, du cœur d'un si grand nombre d'hommes. Ceux qui rendaient hautement ce témoignage à la vérité appartenaient, pour la plupart, à la classe élevée, à la secte des pharisiens, et c'était dans leurs rangs que Notre-Seigneur comptait ses pires ennemis. Il arrive assez souvent, pour l'honneur de la nature humaine, que ni les préjugés de caste et d'éducation, ni même les préoccupations, bien autrement redoutables, de secte politique ou religieuse, ne détruisent entièrement la droiture naturelle du cœur de l'homme. Heureuses les âmes dont le monde n'a pas perverti le sens, et qui résistent aux moyens qu'il emploie pour les faire sortir de la voie simple et droite ! Ce n'est pas, ordinairement, le plus grand nombre.

Beaucoup, en effet, des témoins de l'émotion et des larmes de Jésus, ne pouvant nier ce qu'ils voient, trouvent le moyen d'en faire un argument contre lui. « N'aurait-il pu, disent-ils, lui qui a guéri l'aveugle-né, faire que celui-ci ne mourût pas ? » Ils étaient de ceux qui avaient contesté, nié même, le miracle éclatant de l'aveugle-né. Maintenant, ils l'avouent, non pour glorifier le divin thaumaturge, mais parce qu'il leur semble qu'ils pourront ainsi laisser entendre, ou qu'il n'a pas été prévoyant, et que par suite il n'est pas prophète, ou que, si la bonté et la charité n'ont pas manqué, le pouvoir de guérir a fait défaut. Peut-être les plus méchants espèrent-ils que sous leurs paroles on entendra assez leur pensée, qui n'est pas d'affirmer la gué-

rison de l'aveugle, mais de nier la puissance des miracles en Jésus-Christ. Ils espèrent que ce raisonnement se fera comme de soi dans les esprits : Si Jésus de Nazareth était un thaumaturge assez puissant pour ouvrir les yeux et donner la vue a un aveugle-né, il aurait pu également empêcher Lazare de mourir ; il n'a pu prévenir la mort de Lazare, donc il n'a pas guéri non plus l'aveugle.

O perversité du cœur humain ! Il est des hommes pour qui la plus grande évidence de la présence et de l'action de Dieu [1] ne sont qu'une nouvelle occasion de blasphémer. Ceux-ci ne croiront pas lorsque Lazare ressuscitera, et cette preuve merveilleuse de la divinité et de la mission de Jésus-Christ ne sera pour eux qu'une occasion de le dénoncer de nouveau à ses ennemis.

Il monte, du cœur corrompu de l'homme jusqu'à son intelligence, une fumée semblable à la fumée du puits de l'abîme [2] ; elle forme autour de notre esprit des nuages assez épais pour que la lumière même du soleil de justice ne puisse les percer. En vérité, ceux qui, à cause de leurs passions, refusent de croire Moïse et les prophètes, ne croiraient pas non plus alors même que quelqu'un d'entre les morts ressusciterait [3] ; ou, si l'évidence des faits forçait leur assentiment, leur foi serait semblable à celle des démons : ils croiraient en grinçant des dents [4].

L'homme animal ne perçoit pas les choses qui sont de

[1] Magnam suæ ostensionis evidentiam (II Macchab. III, 24).

[2] Et aperuit puteum abyssi, et ascendit fumus putei, et obscuratus est sol (Apoc. IX, 2).

[3] Si Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent (Luc. XVI, 31).

[4] Dæmones credunt et contremiscunt (Jac. II, 19).

l'esprit de Dieu ; à leur égard, il est insensé, et ne peut comprendre [1] les vérités qui élèvent l'âme à Dieu, et la conduisent à la perfection et au salut éternel. Mais ce grave enseignement de l'Apôtre s'applique aussi, dans une certaine mesure, aux hommes spirituels eux-mêmes et aux amis de Dieu. Il suffit qu'ils laissent pénétrer en leur esprit quelque préjugé et quelque illusion, ou qu'ils ne travaillent pas assez à vaincre quelque passion de leur cœur, pour que certaines opérations divines leur deviennent inintelligibles, et que des actes faits par des saints sous le souffle du Saint-Esprit, leur soient un sujet de scandale. Pour peu qu'ils s'oublient, pour peu surtout qu'ils vous oublient, ô mon Dieu, les meilleurs et les plus parfaits retombent dans la folie de l'homme animal : ils se prennent eux-mêmes pour la règle de la perfection, et tout ce qui ne leur ressemble pas leur parait digne de blâme, ou du moins inintelligible et partant d'un jugement faux.

Lorsque Marie-Madeleine, après l'avertissement secret de Marthe, se lève pour venir se jeter aux pieds de Jésus, ceux qui sont avec elle, et qui n'ont pu entendre l'appel silencieux que le Seigneur lui a fait adresser par la bouche de sa sœur, jugent sa démarche sans aucune malice, sans doute, mais aussi sans aucune intelligence de ce que la grâce divine vient de faire en elle. « Elle va, disent-ils, au monument de Lazare, pour y pleurer une dernière fois. » Et ils se lèvent pour aller pleurer avec elle.

Lorsque c'est vous, ô Jésus, qui laissez paraître votre émotion et votre douleur, les témoins de vos divines larmes ne comprennent rien aux sentiments sublimes

[1] Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei ; stultitia est illi, et non potest intelligere (I Cor. II, 14).

de charité et de compassion pour eux-mêmes qui serrent votre cœur et les font tomber de vos yeux. Les uns admirent que vous aimiez avec tant de force et de tendresse; les autres trouvent étrange qu'aimant de la sorte, vous n'ayez pas fait un miracle. Mais personne ne songe au but élevé du miracle, que du reste ils ne demandent pas; on pense à un miracle sans autre portée que la satisfaction de votre propre cœur et la consolation de la famille de Béthanie.

C'est ainsi, ô mon Dieu, que le grand nombre apprécie vos œuvres; c'est ainsi que souvent ceux mêmes qui veulent vous aimer jugent les opérations du Saint-Esprit. Ce n'est pas que nous ne vous reconnaissions le droit de faire ce que vous voulez, ou que notre œil veuille être mauvais parce que vous êtes bon[1]; mais notre œil se distrait, et notre cœur se dissipe. Nous ne considérons pas vos œuvres en silence[2]; nous ne les conservons pas pour les méditer dans notre cœur[3]. Lorsqu'il s'agit non de vous, mais de vos saints, quel est celui d'entre les hommes spirituels qui est assez mort à lui-même pour ne laisser pénétrer aucune malignité dans son jugement? Nous oublions que l'Esprit souffle où il veut[4] et comme il veut, que ses dons sont divers comme doivent l'être les opérations pour lesquelles ils sont conférés; de plus, nous nous laissons aller à l'amertume de notre zèle.

Il nous plaît de nous imaginer qu'il s'agit de la gloire

[1] An non licet mihi quæ volo facere? Aut oculus tuus fuerit malus quia ego bonus sum (Matt. XX, 15)?

[2] Rem tacitus (Jacob) considerabat (Gen. XXXVII, 11).

[3] Maria conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo (Luc. II, 19).

[4] Spiritus ubi vult spirat (Joan. III, 8). — Divisiones operationum sunt, unus autem spiritus dividens singulis prout vult (I Cor. XII, 11).

de Dieu seul, et que seul l'intérêt du ciel nous anime; mais la vérité est que nous trouvons une satisfaction malsaine à constater, à faire remarquer quelque défaut naturel dans une âme dont la foule proclame la sainteté, à qui elle témoigne une vénération, une confiance dont nous n'avons jamais été l'objet. Les blessures que la préférence dont elle est honorée a infligées à notre amour propre et à notre orgueil, nous voudrions les lui rendre; nous l'essayons du moins, bien que peut-être elle soit si haut, que des traits de notre zèle amer ne puissent l'atteindre. Assurément, disons-nous, ce n'est pas l'Esprit de Dieu qui l'a guidée en ce que nous blâmons. Quant à notre blâme, nous nous arrangeons pour qu'il ne soit, même à nos yeux, qu'un hommage à la vérité, rendu encore à regret. Nous justifions ainsi notre orgueil, en l'accusant avec plus d'habileté et plus de force. Que de fois, ô Jésus, n'avez-vous pas vu en moi-même les sentiments que je décris; que de fois n'ai-je pas contristé votre divin cœur et le cœur de vos saints par des actes et des paroles où la stupidité le disputait à l'orgueil, et la présomption à l'hypocrisie!

MÉDITATION XLIII.

LA DOULEUR DE JÉSUS A LA VUE DE NOS PÉCHÉS ET DE LEURS CONSÉQUENCES DOIT SERVIR DE MODÈLE A NOTRE CONTRITION.

Jésus se rendit au sépulcre, et là, frémissant en lui-même...

ONTEMPLONS notre Sauveur bien-aimé brûlant du zèle de la gloire de Dieu et des intérêts de sa miséricorde, consumé du désir de la résurrection et du salut des âmes, pressé aussi de changer en joie le deuil de ses amis. L'empreinte de ces sentiments paraît sur tout son extérieur; il semble grandir en majesté, en amour et en compassion. Ah! il ne décline aucune des responsabilités que son Père lui a imposées, et rien de ce qui lui a été commis ne périra[1]. O Jésus, daignez garder à jamais mon âme avec ce zèle, cette compassion, ce tendre amour, sans égard pour les offenses qui m'ont tant de fois mérité d'être compté parmi les fils de perdition.

Voici Jésus au sépulcre de Lazare. Madeleine est à ses pieds; Marthe se tient debout; la foule se presse, anxieuse, haletante. Chacun se sent dans l'attente de quelque chose de grand; un silence que rien n'interrompt, pas même les larmes de Madeleine, plane sur toute l'assemblée. « Jésus frémit de nouveau en lui-même. » Il sait qu'il doit, lui la vie, lutter contre la

[1] Quos dedisti mihi custodivi, et nemo ex eis periit (JOAN. XVII, 12).

mort et la vaincre; que cette première victoire n'est que le prélude de celle qu'il remportera, complète et définitive, en se ressuscitant lui-même. Le spectacle qui va s'offrir à lui l'émeut d'avance, non pour l'horreur que peut inspirer à l'homme vivant la vue d'un cadavre en décomposition, mais parce que cette mort, introduite par le péché, frappe des êtres chéris, qu'il avait créés, lui Verbe de Dieu, pour qu'ils vécussent. Il frémit donc à la pensée de ce malheur, irréparable pour un si grand nombre. C'est le frémissement de sainte et généreuse colère du guerrier qui s'arme pour venger son foyer, ses autels.

Ses créatures sont là, sous ses yeux, gisant sans vie et sans espérance, sachant à peine qu'elles viennent de Dieu. Leurs erreurs, cependant, leurs fautes, leurs crimes mêmes, sont moins leur œuvre que celle du tyran qui les opprime, et qui les a tellement fascinées, qu'elles ne sentent plus leur esclavage. Il a la pensée qu'il va les en délivrer, les rendre à la justice, à la sainteté, à la vie. C'est le frémissement du père à qui l'ennemi a ravi ses enfants, et qui combat pour les délivrer. Il frémit aussi d'enthousiasme, à la pensée de la gloire que la résurrection de Lazare va rendre à son Père, à la pensée du bonheur de ses amis, surtout de Madeleine, qui pleure à ses pieds. Sa voix prend donc l'accent énergique du commandement, le ton exalté de la victoire et de l'enthousiasme : « Ouvrez le tombeau, » dit-il. A ces mots, Madeleine frémit de reconnaissance et d'amour; la foule frémit aussi, sentant qu'une scène étrange et grandiose commence.

Madeleine, il ne semble pas possible d'en douter, comprend toutes les causes du frémissement de Jésus, et toutes lui imposent un frémissement semblable; mais sa pensée s'arrête plus entièrement sur elle-même. Elle

se souvient qu'en elle la gloire de Dieu a été outragée, et son image profanée et souillée ; elle se rappelle que, devant lui, son âme a été plus fétide que le cadavre de Lazare ne le peut être pour les hommes. Elle repasse dans sa pensée comment Jésus l'a aimée le premier, l'a attirée, délivrée, rendue à la vie, au bonheur d'aimer et de servir Dieu. Elle compare cette solennité, cet appareil d'efforts pour la résurrection d'un mort, avec la simplicité et la douceur des moyens employés pour ressusciter son âme dans la joie d'un festin. Comme elle avait senti la miséricorde divine porter à tous les convives de Simon ses faveurs dans celles qui lui étaient faites à elle-même, elle aperçoit maintenant quelle grâce sera pour tous les hommes la résurrection de Lazare, et sa reconnaissance et son amour grandissent de tout le bien qu'elle désire pour tous.

Et moi, n'ai-je pas été ressuscité aussi comme Madeleine ? Et mon être frémit-il, comme il le devrait, de reconnaissance et d'amour au souvenir du prix de la rançon de mon âme ? Est-ce que je me plais à repasser dans mon cœur les moyens, si remplis de douceur, par lesquels le Seigneur m'a attiré, a effacé mes souillures, et m'a rendu capable de l'aimer ? Hélas ! je ne suis pas humble, dès lors pas reconnaissant et pas aimant, ô Jésus, et c'est pour cela que vos émotions me touchent peu, que votre frémissement et vos armes me laissent insensible.

MÉDITATION XLIV.

SANS LE RECUEILLEMENT, LA FOI LA PLUS VIVE N'ÉCLAIRE QU'IMPARFAITEMENT L'AME, PARCE QU'ELLE NE L'HABITUE PAS A VIVRE EXCLUSIVEMENT DE LA VOLONTÉ DE DIEU.

Seigneur, il doit répandre une odeur insupportable, car il est depuis quatre jours dans le tombeau.

ADMIRONS la patience de notre divin Maître. Nos défiances ne parviennent pas à le lasser, et cela non seulement par l'effet de sa longanimité, mais aussi parce qu'il sait bien de quel limon nous sommes pétris[1]. Il reprend donc avec douceur, et il continue les œuvres de sa miséricorde après que nous avons cessé de les mériter : son amour finit ainsi par l'emporter sur notre misère, et il nous sauve comme malgré nous. O Jésus, que de fois n'ai-je pas mis à l'épreuve votre inépuisable patience ! Vous ne vous êtes cependant pas lassé, bien que mes doutes et mes défiances fussent sans excuse. Mettez un terme à ma malice, et inspirez-moi cette plénitude de confiance qui vous est due.

« Otez la pierre ! » A ces paroles, aurore du miracle et commencement de la double victoire que Dieu veut remporter, la pauvre humanité fait une réponse digne de sa misère et de sa faiblesse : « Seigneur, dit Marthe,

[1] Ipse cognovit figmentum nostrum ; recordatus est quoniam pulvis sumus (Ps. CII, 14, 15).

il répand déjà une mauvaise odeur, car il est dans le tombeau depuis quatre jours. »

Marthe vient de confesser sa foi à la divinité de Jésus-Christ avec autant de force, de certitude et de netteté que peuvent faire saint Pierre et l'Église bâtie sur saint Pierre : la foi au miracle, surtout à un miracle promis, était nécessairement contenue dans cette confession. Il semble que les paroles de Jésus ne devraient pas la troubler à ce point. Certes, elle n'a point perdu cette foi, proclamée d'un cœur si sincère ; mais elle n'est pas assez entièrement morte à elle-même et à tout ce qui n'est pas la seule volonté de Dieu, pour n'être pas jetée dans un trouble extrême par ce qu'elle voit et entend, ce qu'elle n'ose pas espérer et que pourtant elle entrevoit. Elle a désiré, peut-être même trop ardemment, ce que le Seigneur va faire ; mais elle l'a désiré sans assez de confiance et de soumission : c'est pour cela que, au moment où ses vœux vont être accomplis, il lui semble impossible qu'ils le soient.

En même temps, une fausse pudeur, unie à un respect exagéré et étrange pour Notre-Seigneur, s'empare d'elle et la domine. Elle a honte que le corps défiguré de son frère paraisse à la lumière du jour, et que les yeux si purs de Jésus soient offensés par la vue de cette corruption. Elle se dit que tout cela doit demeurer le secret inviolé du sépulcre. Peut-être craint-elle que la vue du cadavre n'efface dans la mémoire du Sauveur le souvenir de l'ami. Qui peut dire tout ce qui, en un pareil moment, peut traverser, avec la rapidité de l'éclair, une âme et une imagination troublée? Celui-là même qui souffre de telles sensations s'en souvient à peine, ou, si quelques-unes demeurent ineffaçables en sa mémoire, ce sont celles qui l'ont affligé le plus et humilié davantage, celles qu'il aurait le moins voulu avoir.

Madeleine ne trouve pas un mot à dire : les âmes remplies de Dieu, les cœurs remplis de son amour sont silencieux. Elle contemple avec ravissement et reconnaissance les œuvres de Jésus; elle écoute ses paroles, plus douces que la musique du ciel; elle en comprend le sens, et son amour et sa reconnaissance augmentent. Plus encore qu'aux œuvres et aux paroles de Jésus, elle est attentive à sa personne et à son cœur sacrés. Elle a adoré dans une douleur immense la volonté de Dieu à la mort de Lazare; elle l'adore maintenant, dans une consolation également immense, à la vue de ce que Jésus va faire. Ainsi la joie, comme la douleur, laisse Madeleine dans une paix inaltérable : c'est le fruit de son recueillement constant et de sa soumission persévérante à la volonté de Dieu. Les paroles échappées à Marthe ne la troublent point : elle sent que le Seigneur n'en est point irrité; elle les excuse aussi, connaissant bien le cœur d'où elles sont sorties. Elle continue à garder le silence, et dans ce silence son âme tout entière exalte avec ferveur les miséricordes de Dieu.

Il est bien vrai, ô mon Dieu, que le trouble de mon âme procède presque toujours du manque de soumission à votre sainte volonté. Je ne suis pas soumis, parce que je ne m'applique point à pénétrer les profondeurs de votre cœur paternel, et dès lors je n'aperçois point ce qu'il renferme de miséricorde pour ma faiblesse, de compassion pour mes fautes, de désir salutaire de me corriger en me purifiant. Par suite, j'ignore les ressources que vous avez pour conduire toutes choses à votre plus grande gloire, et j'oublie que vous daignez faire consister celle-ci dans l'exaltation et le triomphe de votre bonté, et que vous placez notre bonheur uniquement dans notre transformation à la ressemblance de Jésus-Christ et dans notre salut éternel. Ces igno-

rances coupables ôtent la paix à mon cœur, en m'empêchant d'aimer de toutes mes forces votre volonté sainte, et de l'adorer, quoi qu'elle opère, avec la reconnaissance qui lui est due.

Mais, ô mon Dieu, je vous connais encore moins, peut-être, que je ne me connais. Je m'attribue ce qui est à vous. J'oublie que sans vous je ne puis rien. Je crois avoir des vertus parce que je les désire. Je me persuade avoir fait du bien parce qu'il vous a plu quelquefois de vous servir de moi. Si vous me montrez que je n'ai point ces vertus prétendues, je me désole au lieu de m'humilier ; et, si vous prenez d'autres instruments pour vos œuvres, je trouve votre choix injuste. Ma condition de créature pécheresse, je n'y pense pas, et, lorsque vous me rappelez à la vérité, je me plains. Le fond et les secrets de mon cœur me demeurent inconnus, et, lorsque vous me les révélez, je me trouble.

Quand donc, ô mon Dieu, ma vie sera-t-elle assez recueillie pour que, ne vous perdant jamais de vue, et veillant toujours sur moi-même, je ne me laisse surprendre ni troubler par rien, et pour que rien ne soit capable d'arracher de mon âme un acte, une parole, un sentiment qui vous offense ou qui vous déplaise. Ayez pitié de moi, illuminez mes ténèbres, afin que mon cœur ne s'endorme plus dans la mort[1] de la révolte contre votre sainte volonté, ou seulement dans le trouble que produit le manque d'une soumission entière à cette volonté adorable.

[1] Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte (Ps. XII, 4). — Deus meus, illumina tenebras meas (Ps. XVII, 29).

MÉDITATION XLV.

DIEU SUPPORTE PATIEMMENT LES ERREURS ET LES FAUTES OU NOUS SOMMES ENTRAINÉS PAR NOTRE INFIRMITÉ, ET IL EN PREND OCCASION DE FAIRE SURABONDER SA MISÉRICORDE.

Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez vous verrez la gloire de Dieu ?

ONTEMPLONS encore notre Maître bien-aimé devant le sépulcre de Lazare. Son cœur si bon désire ardemment faire éclater la gloire de Dieu aux yeux de cette foule, afin de l'illuminer de la lumière de la foi. Il est impatient d'arracher à l'ignorance et à l'oubli de Dieu ces pauvres âmes, inconscientes des maux qui les accablent ; il n'a pas moins hâte de consoler le deuil et de sécher les larmes de Marthe et de Madeleine, qui pleurent à ses pieds. Cependant, malgré la charité qui le presse, son calme et son recueillement ne sont pas altérés. O Jésus, inspirez-nous un zèle semblable au vôtre : que des motifs aussi saints, aussi élevés et purs, l'animent et l'excitent sans cesse ; mais faites que dans son exercice nous sachions conserver le calme, la paix et la dignité qui conviennent à vos disciples et à vos enfants.

L'âme du Sauveur est trop élevée dans les puissances de Dieu[1], dans la pensée des intérêts de sa gloire, dans le désir du triomphe de sa miséricorde, pour que la réflexion échappée au trouble de Marthe puisse le sur-

[1] Introibo in potentias Domini (Ps. LXX, 16).

prendre ou l'indigner. Il sait trop le peu que sont et que valent les meilleurs d'entre les hommes, l'inconsistance de leur vertu, la faiblesse de leur foi, leur inintelligence de Dieu et de ses œuvres, leur peu de persévérance dans la soumission et la confiance, la fragilité de leur vertu et de la paix de leur cœur : une nouvelle preuve de leur misère ne peut qu'attirer une nouvelle preuve de son infinie compassion. Il répond doucement, avec patience, sans détourner son regard du ciel ni sa pensée de l'œuvre qu'il est pressé d'accomplir : « Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez vous verrez la gloire de Dieu? »

« Pensez-vous, Marthe, que l'Auteur de la résurrection et de la vie vous invite, vous et cette foule, à la contemplation inutile des œuvres de la mort? Ce que je fais ne m'est inspiré ni par une curiosité vaine, ni par une tendresse sans but surnaturel, mais par le désir d'exalter la gloire de Dieu. Ne vous ai-je pas dit, dès le commencement, que la maladie de Lazare n'avait pas d'autre fin que de la procurer? Vous allez bientôt, dans le ravissement de votre âme, reconnaître que celui que vous appelez le Fils du Dieu vivant, venu en ce monde, ne parle pas en vain ; vous allez voir que la gloire de Dieu, qu'il vous a annoncée, est le triomphe de ses miséricordes infinies. »

Marthe comprend, sans doute, tout le sens des paroles de Jésus. La foule qui se presse autour, toujours plus attentive et haletante, comprend au moins vaguement que la réponse du Sauveur est une confirmation de l'ordre déjà donné d'enlever la pierre du sépulcre, car elle s'empresse de le faire. Depuis son arrivée, Jésus commande en maître : sa réputation, son amitié connue pour la famille de Béthanie, l'attente commune des spectateurs, tout contribue à faire accepter son auto-

rité; mais sa majesté divine, rayonnant à travers son humanité, l'impose invinciblement à chacun.

Vous ne vous laissez pas détourner des œuvres de votre charité par notre inintelligence et notre ingratitude, ô mon Dieu! Au contraire, l'excès de nos fautes et de nos maux attire davantage celui de vos miséricordes. Vous avez attendu que les enfants d'Adam eussent parcouru tout entière la voie du péché, et que leur abaissement parût sans remède; c'est alors que vous avez revêtu leur chair pour devenir leur frère et leur Sauveur, aller chercher la brebis égarée loin de Dieu[1], la prendre sur vos épaules et la ramener. Qui sondera jamais l'abîme sans fond de votre miséricorde? Ce que vous avez fait pour toute la race humaine, vous le faites pour chacun de nous. Quand nous sommes devenus le jouet de nos propres passions, après que le démon nous a entraînés où et comme il a voulu, vous nous prenez par la main, et nous rétablissez dans le bercail des élus. Les enfants d'Israël, jusque-là fleur et élite du genre humain, nation choisie et privilégiée, vous repoussèrent quand, né de leur propre race, vous vîntes à eux. Ils eurent beau ne point suivre les bergers et les Mages à votre berceau; ils eurent beau vous forcer à prendre la fuite et à manger en Égypte le pain amer de l'exil; ils eurent beau vous laisser dans l'obscurité de Nazareth, vous susciter toutes les contradictions, vous ne fîtes pas moins, ô Seigneur, l'œuvre d'amour que vous vouliez faire en leur faveur, et, sur la croix où ils vous avaient cloué, rempli de compassion pour leurs âmes, vous vous écriâtes : « Père, pardonnez-leur; ils ne savent pas ce qu'ils font. »

[1] Quis ex vobis homo qui habet centum oves et perdiderit unam, nonne relinquit nonaginta novem et vadit ad illam quæ perierat donec inveniat eam (Luc. XV, 4)?

Notre conduite n'est pas moins ingrate envers vous, et votre miséricorde n'est pas moins tendre envers nous. Que de résistances lorsque vous nous prenez par la main pour nous conduire à Dieu! Que de retours vers ce que nous laissons! Que d'oublis et d'offenses de celui vers qui nous allons! Au moment où tout semble gagné, où nous sommes définitivement prêts à servir Dieu avec générosité, un léger souffle de tentation nous renverse sur la voie, et nous laisse pour longtemps couverts de blessures; des années de tiédeur succèdent à quelques instants de ferveur, et le règne de l'amour-propre à celui de l'amour de Dieu. Cependant, vous ne vous lassez pas; votre cœur si doux gémit de nos fautes, et a pitié de notre faiblesse : ainsi, vous continuez à répandre vos grâces et votre pardon.

Heureuses les âmes qui, comme Madeleine, ressemblent au lis au milieu des épines! Votre regard s'arrête sur elles avec complaisance, et le parfum de leur cœur vous réjouit : âmes toujours fidèles, parce qu'elles vous sont toujours unies; âmes plus grandes que leurs épreuves et leurs consolations, parce qu'elles vous aiment. Puissé-je être compté parmi elles, et savoir vous louer et vous glorifier d'une manière digne de vous et de vos bienfaits!

MÉDITATION XLVI.

DE L'EXEMPLE D'HUMILITÉ QUE JÉSUS NOUS DONNE EN RECHERCHANT LA GLOIRE DE SON PÈRE A L'EXCLUSION DE LA SIENNE PROPRE.

> Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé,... à cause de cette foule qui croira que vous m'avez envoyé.

ADORONS l'amour infini et nécessaire de Dieu pour ses propres perfections. De cet amour découle sa jalousie, en laquelle nos cœurs terrestres doivent se garder de soupçonner quelque égoïsme ; car notre divin jaloux aime tant le monde, qu'il lui a donné son Fils[1], par lequel les hommes sont redevenus ses enfants, sa gloire et sa couronne, et il ne veut point qu'elle lui soit ravie par l'enfer. Et son Fils, qui, venu en ce monde, accepte pour lui-même tous les outrages, tous les tourments, la mort même, sans se plaindre, ne supporte pas que la gloire du Père et l'honneur du Saint-Esprit soient offensés. O mon Dieu, faites que je n'aie jamais le malheur d'exciter contre moi votre divine jalousie, soit en me glorifiant de vos dons, soit en me montrant sans reconnaissance.

Jésus prie devant le tombeau de Lazare. Il va faire un miracle éclatant, dont le retentissement sera immense ; il semble craindre que quelque honneur ne lui en revienne à lui personnellement, au préjudice de son

[1] Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret (JOAN. III, 16).

Père. Quelle leçon pour un grand nombre de chrétiens, qui portent la livrée de Jésus-Christ et prétendent au beau titre de serviteurs de Dieu ! Ils veulent paraître, ils craignent que le monde les oublie, et que leur gloire soit effacée par l'éclat de la gloire de Dieu. Jésus-Christ, semble, au contraire, craindre de paraître ; il s'efforce en quelque sorte de s'effacer, afin que la gloire de Dieu éclate uniquement. Si le miracle a lieu, c'est que son Père a daigné l'exaucer ; il lui en rend publiquement grâces. Sans doute, le but final du miracle, la conversion et la foi du genre humain, l'obligent à confesser la vérité : il est exaucé toujours, parce qu'il est le Fils ; mais s'il parle, s'il élève la voix pour rendre grâces[1], c'est parce qu'il veut que ceux qui l'entourent et l'écoutent sachent que ce qu'il va faire de si grand, et ce qu'il fera de plus grand encore par la suite, c'est l'œuvre de son Père, c'est l'accomplissement de la mission que son Père lui a donnée[2]. Gloire à Dieu seul pour le miracle de la résurrection de Lazare ! Gloire à Dieu seul pour la résurrection du genre humain, conséquence et fin de la mission du Fils et de toutes les merveilles de puissance, de sagesse et d'amour qu'il opère !

Cette admirable jalousie, partie nécessaire de l'amour filial, ce n'est pas aujourd'hui seulement qu'il la témoi-

[1] Pater, gratias ago tibi quoniam audisti me. Ego sciebam quia semper me audis, sed propter populum qui circumstat dixi (Joan. XI, 41, 42).

[2] Amen, amen dico vobis, non potest Filius a se facere quidquam, nisi quod viderit Patrem facientem : quæcumque enim ille fecerit, hæc et Filius similiter facit. Pater enim diligit Filium, et omnia demonstrat ei quæ ipse facit, et majora his demonstrabit ei opera, ut vos miremini (Joan. V, 19, 20). — Opera quæ dedit mihi Pater ut perficiam ea, ipsa opera quæ ego facio testimonium perhibent de me, quia Pater misit me (Ibid., 36).

gne. Il s'en montrait aussi noblement animé lorsqu'il chassait du Temple les marchands, profanateurs de la maison de Dieu et du lieu où réside sa gloire[1]; quand il reprochait leur hypocrisie aux pharisiens, chercheurs de gloire humaine et ravisseurs de la gloire de Dieu; lorsqu'il s'étonnait que, de dix lépreux guéris, un seul fût venu témoigner sa reconnaissance et rendre gloire à Dieu. Pour lui, il supporte tout, humiliations, insultes, douleurs, jusqu'à la mort; il arrête sur soi-même tous les outrages des méchants, comme pour empêcher que la sainteté et la majesté de son Père en soient atteintes[2]. Bien plus, c'est sur soi-même qu'il fait tomber les traits de la divine justice, parce que seule son expiation peut rendre gloire à Dieu. Mais que nul, en sa présence, ne touche à l'honneur du Père; en face de sa malice, le blasphémateur ne trouvera plus en lui le doux Agneau qui se laisse conduire au supplice, mais le lion de la tribu de Juda, dont les rugissements sont plus formidables que les éclats du tonnerre. Que nul ne parle contre le Saint-Esprit, car son crime ne serait remis ni dans ce monde ni dans l'autre[3]!

O mon Dieu, faites-moi la grâce de comprendre et de mettre à profit les leçons que me donne ici votre divin Fils, mon Sauveur bien-aimé. Ce n'est pas en vain que, me laissant ignorer la prière par laquelle il a obtenu la résurrection de Lazare, il me fait entendre son hymne d'action de grâces. C'est sans doute pour m'apprendre

[1] Domine, dilexi decorem domus tuæ et locum habitationis gloriæ tuæ (Ps. XXV, 8).

[2] Etenim Christus non sibi placuit, sed sicut scriptum est : Improperia improperantium tibi ceciderunt super me (Rom. XV, 3).

[3] Qui autem blasphemaverit in Spiritum sanctum, non habebit remissionem in æternum, sed reus erit æterni delicti (Marc. III, 29).

que l'humilité qui prie, le doit faire silencieusement, à l'insu des hommes; or, l'humilité doit être, en votre présence, notre attitude perpétuelle. Que sommes-nous sous votre regard divin? Des créatures pécheresses, à qui vous avez pardonné une fois le péché de nature et mille fois les péchés personnels : il ne nous est pas permis de l'oublier. Mais tous les instants de notre vie publient votre miséricorde, et notre reconnaissance doit proclamer vos bienfaits; notre action de grâce doit être entendue, parce qu'elle dit à tous combien vous êtes bon, combien vous êtes Père : elle vous rend gloire, et la gloire que vous voulez.

Aux pieds de votre Fils, notre sainte bien-aimée comprenait toutes ces choses bien mieux que nous ne les voyons, et l'amour l'obligeait à reproduire en son cœur ce qu'il lui montrait dans le cœur de Jésus. Que son intercession nous obtienne la grâce d'un semblable amour!

MÉDITATION XLVII.

DE L'EXEMPLE DE RECONNAISSANCE QUE NOUS DONNE JÉSUS REMERCIANT SON PÈRE.

> Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé,... à cause de cette foule qui croira que vous m'avez envoyé.

ONTEMPLONS notre divin Maître durant l'action de grâces qu'il rend à son Père. Son cœur se fond de reconnaissance, d'amour, de zèle pour la gloire de ce Père infiniment aimé, et

pour les âmes dont il désire le salut avec une ardeur extrême[1]. Dieu reçoit avec une complaisance indicible cet hommage de son Fils unique.

O Jésus, quels motifs n'ai-je pas de m'unir à votre action de grâce! Que de raisons de rendre perpétuellement un hommage semblable à votre Père qui est mon Père, à votre Dieu qui est mon Dieu[2]! Mais la reconnaissance, si naturelle aux âmes élevées, n'a point d'attrait pour les ingrats. Combien je vous ressemble peu, ô mon divin Maître! Comme je sais peu marcher dans la voie où vous précédez vos enfants, vous leur père et leur modèle! Ayez pitié de moi, malgré ma misère et mon indignité: ce que je ne fais pas, je voudrais le faire; les vertus que je ne sais pas pratiquer, je les désire. O Jésus doux, humble et reconnaissant, suppléez à ma faiblesse, et rendez mon cœur semblable au vôtre.

En rendant grâces à son Père, le Sauveur ne nous oublie pas. Son cœur s'enflamme avec une ardeur égale du zèle de la gloire de Dieu et du désir de notre salut; ou plutôt, ces deux actes d'une même charité s'expriment d'un seul et même battement de son cœur généreux. Le zèle de nos âmes l'oblige à nous faire entendre l'action de grâce qu'il rend à son Père. Il doit être notre modèle en tout; mais peut-être rien ne nous importe davantage, que d'apprendre de lui à remercier Dieu de ses bienfaits, et bien connaître la place qu'il est nécessaire de donner dans notre vie spirituelle à l'action de grâces, et la puissance de cette forme de la prière sur le cœur de Dieu.

Il rend grâces, d'abord parce que sa prière a été exau-

[1] Quomodo coarctor donec perficiatur (Luc. XII, 50).

[2] Patrem meum et Patrem vestrum, Deum meum et Deum vestrum (Joan. XX, 17).

cée, cette prière instante que Dieu seul a entendue, et que son frémissement devant le sépulcre a seul révélée aux hommes. Jésus remercie, avant tout, de la grâce qu'il a obtenue de ressusciter son ami. Les Juifs ne s'étaient pas trompés : il aimait Lazare ; il l'aimait comme un cœur tel que le sien est capable d'aimer l'objet de sa prédilection. Assurément, la joie de revoir à la lumière du soleil Lazare vivant, fut plus vivement ressentie par le Seigneur qu'elle ne put l'être de Marie-Madeleine elle-même. Cependant, il rend grâces aussi pour la joie que va éprouver toute cette famille ; car, aussi bien que Lazare, il aimait Marthe, sa sœur, et, plus que Marthe et Lazare, cette Marie dont les larmes et la soumission, la douleur et l'humilité, la foi et l'amour avaient été assez puissants pour l'émouvoir, lui arracher des larmes, le déterminer au miracle qu'elle désirait.

Cependant, ce qui se rapporte à la vie présente et se termine avec elle, ne saurait être la principale et surtout l'unique raison de la reconnaissance que Jésus témoigne publiquement à son Père. Il sait qu'il est toujours exaucé ; il sait qu'il n'a pas besoin de prier, qu'il peut, sans usurpation, égal de son Père, commander comme lui au néant et à la mort. Ce qui l'occupe plus que Lazare et les siens, ce sont les âmes qui vont être témoins du miracle. C'est à cause d'elles qu'il rend grâces à haute voix, afin qu'elles croient[1], et parce que beaucoup croiront. C'est afin d'obtenir la résurrection spirituelle, et parce qu'elle s'opèrera en effet, au moyen de ce miracle, sur un grand nombre, que Jésus rend publiquement gloire à son Père.

[1] Sed propter populum qui circumstat dixi, ut credant quia tu me misisti (Joan. XI, 42). — Hæc est autem voluntas Patris, ut omnis qui videt Filium et credit in eum, habeat vitam æternam (Joan. VI, 40).

La résurrection corporelle de Lazare et la résurrection spirituelle des pécheurs sont, l'une et l'autre, un bien très grand, il est juste que celui qui les a demandées, méritées et obtenues, loue le Père, de qui descend tout don parfait, et lui rende grâces. Mais ces deux résurrections ont une cause supérieure et divine, incomparablement plus digne que la reconnaissance du cœur de Jésus s'élève jusqu'au ciel : c'est sa propre résurrection d'entre les morts, qu'il opérera lui-même, par sa seule vertu, résurrection dont celle de Lazare n'est que l'ombre et la figure, et celle des pécheurs le fruit et la conséquence ardemment désirés de Dieu.

La résurrection de Dieu dans un monde qui l'a repoussé, crucifié, enseveli sous la masse énorme de ses mensonges et de ses crimes, voilà la merveille des merveilles, l'œuvre de Dieu par excellence ; voilà le miracle qui est la racine et la fleur de tous les miracles ; voilà ce qui enflamme l'hymne de reconnaissance et d'amour que Jésus élève vers son Père. Il ne veut pas que nous l'ignorions. « Je fais cette œuvre et je dis ces paroles afin qu'ils sachent que vous m'avez envoyé, afin qu'ils croient que je suis l'Agneau qui ôte du monde le péché[1], et lui rend Dieu et la vie, qu'il avait également perdus. Comme le principal motif du frémissement de Jésus devant le monument de Lazare dut être la vision de son propre sépulcre, le principal motif de son action de grâce au moment de la résurrection de Lazare est sa propre résurrection.

O Jésus, que de merveilles dans chacune de vos paroles ! Heureux qui saurait les recueillir en un cœur véritablement pur, pour en faire l'objet continuel de sa médita-

[1] Agnus Dei qui tollit peccatum mundi (Joan. I, 29).

tion[1] ! Sa vie s'écoulerait heureusement à vos pieds ; son esprit s'élèverait de clarté en clarté, tandis que son cœur marcherait de vertu en vertu[2]. Cependant, alors même qu'il ne cesserait pas un seul instant de boire à cette source des eaux vives qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle, il ne pourrait arriver, en toute sa vie, à épuiser la lumière et la grâce contenues dans une seule de vos paroles[3]. Que pourrons-nous faire, donc, nous qui ne méditons le texte sacré que par intervalles et rapidement, sinon entrevoir à peine quelque lueur de la lumière indéfectible, et recueillir quelques gouttes à peine de la source inépuisable de vie qui est votre cœur sacré ? Nous sommes comme les soldats de Gédéon, que Dieu choisissait pour combattre les combats d'Israël ; nous prenons en passant dans le creux de notre main quelques gouttes d'eau, et nous courons au lieu où doit se livrer la bataille. Dieu l'a ainsi voulu. Qu'il fasse, dans sa miséricorde, que les gouttes que nous aurons bues de la sorte, créent en nous une soif de vie et de lumière que l'éternité seule puisse satisfaire[4] !

Heureuse Madeleine, qui demeurez aux pieds de Jésus ! Heureuse d'écouter ses paroles, d'entendre l'accent que leur donne son cœur ; heureuse de pouvoir les recueillir dans votre âme purifiée, et de savoir, par la prière, trouver en elles une lumière et une charité toujours naissantes. Ah ! sans doute, en écoutant l'hymne de la reconnaissance de Jésus, vous avez su quel prix Dieu

[1] Quomodo dilexi legem tuam, Domine, tota die meditatio mea est (Ps. CXVIII, 97).

[2] Ibunt de virtute in virtutem (Ps. LXXXIII, 8).

[3] Dedisset tibi aquam vivam... aqua quam ego dabo ei fiet in eo fons aquæ salientis in vitam aternam (Joan. IV, 10, 14).

[4] Qui edunt me adhuc esurient, et qui bibunt me adhuc sitient (Eccli. XXIV, 29).

attache à l'action de grâces, à la louange de ses bienfaits. Peut-être vous avez vu clairement ce qu'il nous semble entrevoir, que, si la prière de Jésus a obtenu la résurrection de Lazare, c'est son action de grâces qui a mérité la résurrection spirituelle des pécheurs qui l'entouraient. Sans doute, vous avez vu que cette action de grâces, qui lui servit de moyen pour faire naître la vraie foi, et par conséquent la vie surnaturelle, dans ces âmes mortes à Dieu, avait été aussi le trait dont il s'était servi pour toucher la miséricorde infinie en leur faveur, et l'acte qui avait mérité et obtenu pour elles la grâce de la résurrection et la vie de l'éternité.

Votre cœur, naturellement si élevé, votre âme, si remplie d'amour surnaturel, votre intelligence, si pure et si resplendissante des lumières de la foi, durent être émus jusqu'en leurs profondeurs à cette révélation de la beauté de la reconnaissance. Depuis votre conversion, l'action de grâces avait été la disposition habituelle de votre âme : votre charité n'avait pas cessé de s'élever jusqu'à Dieu par les actes de la reconnaissance et de l'humilité. Mais combien l'action de grâces vous devint-elle plus chère lorsque vous eûtes mieux vu à quel point elle plait à Dieu. Le progrès qui se fit à cet égard en votre âme, d'une manière pour ainsi dire instantanée, fut tel ; les désirs qui naquirent aussitôt en vous de produire des actes parfaits de cette vertu furent si ardents, qu'il vous sembla que vous n'aviez jamais su jusqu'alors rendre à Dieu, par la reconnaissance, la gloire qu'il attendait de vous. Et cependant, depuis le jour où cette parole vous avait été dite : « Vos péchés vous sont remis, » votre cœur, semblable à un encensoir d'or, n'avait pas cessé d'exhaler jusqu'au trône de Dieu le suave parfum de votre gratitude.

Puissé-je, ô chère sainte, comprendre ce que vous

avez si bien compris ! Puissé-je, comme vous, sentir l'insuffisance de tout ce que j'ai fait jusqu'ici pour rendre gloire à Dieu des bienfaits dont il m'a comblé ! Puissé-je, enfin, apprendre de vous et du prophète royal à bénir Dieu en tout temps, et avoir sans cesse sur mes lèvres sa louange, exhalée par mon cœur reconnaissant[1] !

MÉDITATION XLVIII.

COMBIEN NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST TIENT A CE QUE NOTRE FOI SOIT ÉCLAIRÉE ET FERME AU SUJET DE SA PERSONNE SACRÉE, PARCE QU'IL EST LE MÉDIATEUR DE NOTRE SALUT.

> Père, je sais que vous m'exaucez toujours ; mais j'ai dit cela à cause de cette foule qui m'entoure, afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé.

EMERCIONS Dieu, qui nous a donné la foi, racine de la vie spirituelle, principe de la vie bienheureuse, don par excellence, sans lequel il est impossible de lui plaire[2]. Il faut que la foi soit pure, autrement tout le corps de notre vie chrétienne serait dans les ténèbres. Demandons au Seigneur, avec saint François d'Assise, de nous l'inspirer telle, qu'elle produise en nos cœurs une ferme espérance et une charité parfaite. Demandons-lui, aussi, pardon de n'avoir pas assez craint les lectures, les con-

[1] Benedicam Domino in omni tempore, semper laus ejus in ore meo (Ps. XXXIII, 2).

[2] Sine fide autem impossibile est placere Deo (HEBR. XI, 6).

versations, les dissipations mondaines, qui ont pour effet de la ternir.

Notre-Seigneur Jésus-Christ est le roi des intelligences et le maître des sciences[1]. Son royaume, qui n'est pas de ce monde[2], est le seul ici-bas qui soit fondé sur la vérité. C'est pourquoi, en élevant vers son Père la pensée de la foule qui l'environne, en procurant par son action de grâces à ce Père bien-aimé la gloire dont il est digne, Jésus veut se faire connaître lui-même, se révéler et se glorifier comme Fils unique, égal et consubstantiel au Père : « Je sais, dit-il, que vous m'exaucez toujours... » Parole suffisante à toute âme qui veut en percer le sens. Marie-Madeleine et Marthe elle-même, malgré son trouble, en comprennent la glorieuse portée.

« Je sais que vous m'exaucez toujours..... Quoique, dans ma forme de serviteur, je vous sois inférieur, ô mon Père, je ne fais qu'un avec vous selon la divinité; ma volonté est la vôtre, et votre volonté est la mienne. Comme homme, je la connais, je l'aime, je l'adore, je prie en conformité avec elle. Cependant, lorsque vous m'exaucez, je m'exauce moi-même; ainsi, celui qui prie et celui qui exauce sont une même personne en deux natures, divine et humaine, chacune entière et parfaite. C'est pourquoi, lorsque je m'exauce, c'est encore vous qui m'exaucez. Ce que vous me dites au sein de notre Trinité mystérieuse et bienheureuse : « Vous êtes mon Fils, je vous engendre aujourd'hui[3] comme je vous ai engendré avant l'aurore, » vous ne cessez point de me le dire dans le temps, depuis que la créature et le Créateur, la chair

[1] Deus scientiarum Dominus est (I Reg. II, 3).

[2] Regnum meum non est de hoc mundo (Joan. XVIII, 36).

[3] Filius meus es tu; ego hodie genui te (Ps. II, 7). — Ante luciferum ego genui te (Ps. CIX, 3).

et le Verbe, se sont unis de la plus étroite et de la plus indissoluble union, l'union hypostatique. Vous ne vous contentez point de le dire de cette voix divine que Dieu seul entend; vous le proclamez d'une voix articulée, afin que ceux que je suis venu racheter l'entendent et le sachent : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances; écoutez-le. »

« En devenant votre serviteur obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix, je n'ai pas cessé d'être votre Fils consubstantiel, unique et bien-aimé. Je suis exaucé à cause de la révérence qui m'est due, non-seulement cette fois, mais toutes les fois que je prie. Il est nécessaire que ceux-ci, pour qui je vous adresse cette action de grâces, connaissent que je suis votre envoyé, et sachent qui est cet envoyé. La foi, sans laquelle on ne saurait vous plaire ni approcher de vous, ne consiste pas seulement à vous connaître, vous, seul Dieu vivant et véritable, mais aussi celui que vous avez envoyé dans la chair pour être médiateur entre Dieu et les hommes, et qui, en devenant homme véritable, n'a pas cessé d'être le vrai Dieu[1]. Ils ne vous connaîtraient pas, ô mon Père, s'ils ne me connaissaient aussi[2]. Ils ne sauraient pas le mystère sacré de votre vie éternelle, infiniment heureuse; ils ne sauraient pas que vous vous suffisez infiniment à vous-même, et que vous n'avez besoin d'aucune de vos œuvres, parce que vous êtes unique sans être solitaire. Ils ne sauraient pas que vous engendrez dans votre sein, avant toute aurore, un Fils, un Verbe égal à vous-même, et capable de remplir tous

[1] Hæc est autem vita æterna ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum (Joan. XVII, 3). — Unus enim mediator Dei et hominum homo Christus Jesus (I Tim. II, 5).

[2] Nemo venit ad Patrem nisi per me (Joan. XIV, 6).

les abîmes de votre vaste intelligence ; que ce Verbe aspire avec un amour infini vers vous, comme vous aspirez vous-même vers lui, avec un amour également infini, et que, de cette double aspiration, comme d'un seul principe, procède le Saint-Esprit, ou plutôt que la procession du Saint-Esprit, égal au Père et au Fils, est cette aspiration même. Ils ne sauraient pas, non plus, combien vous les aimez, ignorant le prix du don que vous leur avez fait en m'envoyant à eux pour leur salut éternel. Ils ne connaîtraient pas votre sainteté et votre justice, ne sachant point quelle expiation a été nécessaire pour leur offrir une satisfaction adéquate. Enfin, ne vous connaissant pas, ils ne se connaîtraient pas non plus eux-mêmes, puisqu'ils ne sauraient ni le prix de leur âme, ni l'abaissement immense que le premier péché lui a infligé. Ils seraient, ainsi, privés de la science des saints, en même temps que dépourvus de la foi pure et parfaite qui seule conduit à vous. Pour tous ces motifs, je dis à haute voix que je sais que vous m'exaucez toujours, et que c'est vous qui m'avez envoyé. Ils sauront ainsi que je suis le Messie promis à leurs ancêtres, celui que David mon père appelait son Seigneur[1], celui que Moïse leur a commandé d'écouter[2], celui qu'Isaïe proclame Dieu, Ange du grand conseil, ou envoyé de la très sainte Trinité, père du siècle futur[3],

[1] Dixit Dominus Domino meo (Ps. CIX, 1). — Quomodo ergo David vocat eum in spiritu Dominum, dicens : Dixit Dominus Domino meo (MATT. XXI, 42)?

[2] Prophetam de gente tua et de fratribus tuis, sicut me, suscitabit tibi Dominus Deus tuus; ipsum audies (DEUT. XVIII, 15).

[3] Et vocabitur nomen ejus Admirabilis, Consiliarius, Deus, Fortis, pater futuri sæculi, princeps pacis (Is. IX, 6). — Et vocabitur nomen ejus magni Consilii Angelus (INTROIT. AD TERTIAM MISSAM IN NATIVITATE DOMINI).

c'est-à-dire principe de cette Église sainte et sans tache dont je serai en effet la tête et l'âme, et qui sera elle-même l'âme et la tête de l'humanité tout entière. »

En souhaitant avec tant d'ardeur que les témoins de la résurrection de Lazare croient en lui, Jésus veut que leur foi, par sa pureté et son intégrité, elle les mette en possession de la substance des choses que nous espérons[1] ; mais les moyens mêmes qu'il met en usage pour les obliger de croire, montrent assez qu'il leur demande une foi vivante, animée par la charité, et qui soit dans leurs cœurs le principe des œuvres qui assurent notre vocation à la vie éternelle[1].

Tous ne comprennent point d'abord, encore que Jésus cherche à illuminer intérieurement leur esprit pendant que sa parole frappe leur oreille. Mais, sans doute, celle qui a dit quelque temps auparavant : « Oui, Seigneur, j'ai cru que vous êtes le Fils du Dieu vivant venu en ce monde, » Marthe, comprend et se sent raffermie dans cette foi et cette confiance qui ont toujours été au fond de son âme, malgré un instant de trouble. Sa confession publique a pu être pour quelques-uns, les meilleurs et les plus recueillis, une préparation utile à l'intelligence de l'action de grâce de Jésus.

Mieux que ceux-là et mieux que Marthe, l'humble et tendre Madeleine comprend tout le sens des paroles divines. Elles tombent comme une pluie rafraîchissante sur son cœur consumé de douleur ; elles jettent en son âme embrasée d'amour, l'aliment d'une flamme plus vive, plus claire et plus ardente. Les Anges contemplent avec ravissement l'éclat de son intelligence tout illuminée des splendeurs de la foi et répondant à Jésus par

[1] Est autem fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium (Heb. XI, 1).

ce mot brûlant de reconnaissance : « Je crois !.... Oui, ô mon Sauveur, je crois, et, depuis l'heure où vous avez remis mes péchés, j'ai toujours cru que vous êtes l'envoyé et l'égal du Père. Oui, je crois que vous êtes la splendeur de la beauté de Dieu, en même temps que la fleur de l'humanité, né de la Vierge fille de Jessé[1]. Oui, je crois que vous êtes le Messie promis, le médiateur entre Dieu et les hommes, Dieu et homme vous-même, nouvel Adam, principe et vie de l'humanité rachetée, Rédempteur des hommes, aliment et nourriture de vos saints, couronne de leur gloire éternelle. Je crois de toutes les puissances de mon âme, et cette foi est ma vie et mon bonheur. Je crois, et j'adore tout l'objet de ma foi, qui se résume en vous, ô mon unique et bien-aimé Seigneur; en vous, ma sagesse, ma prudence, ma rédemption, ma sanctification[2], ma vie et mon tout. Je crois en vous et je vous adore ; je vous adore et je vous aime. Puissé-je vous aimer d'un amour prompt au sacrifice, comme vous daignez m'aimer d'un amour qui s'anéantit et qui s'immole ! »

[1] Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet (Is. XI, 1).

[2] Jesus, qui factus est nobis sapientia a Deo, et justitia, et sanctificatio, et redemptio (I Cor. I, 30).

MÉDITATION XLIX.

EN DÉPLOYANT PLUS DE PUISSANCE POUR VAINCRE LE PÉCHÉ ET LA MORT QUE POUR CRÉER TOUS LES ÊTRES DE LA NATURE, DIEU NOUS MONTRE AVEC QUELLE ÉNERGIE NOUS DEVONS NOUS-MÊMES COMBATTRE LE PÉCHÉ.

Ayant dit cela, Jésus cria d'une voix forte : « Lazare, sors. »

ONTEMPLONS notre bien-aimé Sauveur au moment où il opère le miracle de la résurrection de Lazare. Quelle majesté dans tout son extérieur! Quel air de commandement victorieux sur son visage ordinairement si doux! Sa voix est forte; son geste impose le respect et l'obéissance à la révolte vaincue. Adorons-le dans ce grand œuvre de sa puissance et de son amour.

Il crie d'une voix forte : « Lazare, sors du tombeau! »

Lorsque Dieu commanda au néant, sa parole demeura calme, telle qu'elle avait toujours été dans les profondeurs de l'éternité; il dit, et tout fut fait; il ordonna, et tout fut créé[1]. D'une parole également calme et douce, il conduit toutes les créatures innocentes : il appelle les étoiles, et elles donnent avec joie leur lumière en sa présence[2]; d'un mot il affermit les cieux, et un

[1] Dixit, et facta sunt; ipse mandavit, et creata sunt (Ps. CXLVIII, 5).

[2] Stellæ autem dederunt lumen... et lætatæ sunt. Vocatæ sunt et dixerunt : Adsumus; et luxerunt ei cum jucunditate (BARUCH. IV, 35).

souffle de sa bouche leur donne leur vertu[1]. Il n'a pas besoin d'élever la voix pour apaiser les tempêtes et chasser les maladies[2]; un mot, un geste, une pensée lui suffit pour produire des merveilles.

Il n'en est pas de même s'il s'agit du péché, et de la mort qui en est le fruit et l'image : il faut que le Seigneur leur parle avec empire, qu'il leur commande avec force, qu'il crie d'une voix puissante. Rien n'est difficile à Dieu, et pourtant il semble rencontrer de la difficulté pour rétablir l'ordre et l'harmonie dans une chose que la volonté créée a réussi à déconcerter; aussi l'Église admire-t-elle davantage la réparation de notre nature déchue que la création[3]. C'est que, en effet, tandis que le néant est incapable de s'opposer à Dieu, le péché est la résistance même, la rébellion contre lui ; et cette volonté qui résiste, Dieu l'a faite libre et indestructible. Elle peut prolonger sa résistance à jamais. Il veut agir sur elle sans atteinte à cette liberté, qu'il laisse subsister en l'éclairant, en la fortifiant, en l'attirant. En fait, le bien trouve dans le mal une résistance puissante, et la vie trouve dans la mort une opposition immense. Dieu est réduit à lutter, et il n'est pas, selon notre manière de concevoir, toujours vainqueur; c'est pourquoi, il doit pour triompher déployer la puissance de son bras[4] : le changement d'une volonté est l'œuvre de la droite du Très-Haut[5].

[1] Verbo Domini cœli firmati sunt, et spiritu oris ejus omnis virtus eorum (Ps. XXXII, 6).

[2] Ventis et mari imperat, et obediant ei (Luc. VIII, 25.)

[3] Deus, qui humanæ substantiæ dignitatem mirabiliter condidisti et mirabilius reformasti (Liturg.).

[4] Fecit potentiam in brachio suo (Cant. Virg.).

[5] Et dixi : Nunc cœpi. Hæc mutatio dexteræ Excelsi (Ps. LXXVI, 11).

Jésus crie donc d'une voix forte : « Lazare, sors du tombeau! » C'est l'un des actes victorieux du grand combat, du duel admirable que la vie et la mort se livrent depuis l'origine du temps. La victoire complète de la vie, Jésus la gagnera dans peu de jours, à la pâque des Juifs ; en attendant ce triomphe définitif, il remporte un avantage éclatant[1].

Ce duel merveilleux, qui est toute l'histoire de l'humanité, est aussi celle de chacun des membres qui la composent; c'est la mienne. O Jésus, qui combattez en mon âme pour me donner la vie éternelle, y avez-vous remporté un avantage considérable? Êtes-vous à la veille du triomphe? Et, si la victoire n'est pas complète, ne serait-ce point par ma faute? Dans cette lutte étrange où notre âme sert de champ de bataille, c'est nous qui déterminons la victoire : elle serait depuis longtemps assurée, si nous avions généreusement mortifié notre chair rebelle, qui combat contre l'esprit[2].

O mon Dieu, vous ne pouviez pas employer une figure plus saisissante pour me faire comprendre la redoutable étendue du pouvoir que le mal et le péché exercent sur une âme humaine. Qui m'en inspirera l'horreur et l'éloignement, si la vue du grand effort de puissance qu'il vous faut faire pour ressusciter un mort, n'y parvient pas? O vous qui sondez les reins et les cœurs, vous qui voyez mon âme à découvert, dites-moi quel est son état? N'est-elle pas, dans l'ordre spirituel, ce qu'était Lazare dans l'ordre naturel? Je ne sais si je suis digne d'amour ou de haine ; mais il me semble que je

[1] Mors et vita duello conflixere mirando. Dux vitæ mortuus regnat vivus (Seq. in missa diei Resurr. Dom.).

[2] Caro concupiscit adversus spiritum (Gal. V, 17). — Si autem spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis (Rom. VIII, 13).

voudrais vous aimer, et que je souhaite de manger le pain de vie dans votre maison. D'autre part, que de fois chaque jour l'immortification ne fait-elle pas triompher la chair sur l'esprit! Appelez-moi à vous de cette voix forte à laquelle la mort et le péché ne résistent pas. Je ne sais point trouver de paroles assez ardentes pour vous le demander; mais si Lazare, une fois au sépulcre, ne priait plus, Madeleine priait et pleurait pour lui. Son intercession, chère à votre divin cœur, vous fera déployer en ma faveur la même puissance.

MÉDITATION L.

DE L'EXEMPLE DE PURETÉ QUE JÉSUS NOUS DONNE EN COMMANDANT A LA MORT, SOIT DEVANT LE SÉPULCRE DE LAZARE, SOIT SUR LE CALVAIRE.

Ayant dit cela, Jésus cria d'une voix forte : « Lazare, sors. »

ADORONS dans un saint tremblement la pureté infinie : nous serions à ses yeux un objet d'invincible horreur, si nous osions nous présenter devant son trône sans être revêtus de la robe nuptiale[1], c'est-à-dire sans nous être purifiés dans le sang de l'Agneau[2], et sans nous être ornés de sa

[1] Intravit autem rex ut videret discumbentes, et vidit ibi hominem non vestitum veste nuptiali. Et ait illi : Amice, quomodo huc intrasti non habens vestem nuptialem (MATT. XXII, 11, 12)?

[2] Beati qui lavant stolas suas in sanguine Agni (APOC. XXII, 14).

justice. Les esprits les plus parfaits n'ont pas été trouvés purs en présence de Dieu[1]; combien moins nous, enfants d'Adam, qui, conçus dans le péché, avons ensuite multiplié nos fautes au delà du nombre des cheveux de notre tête[2]!

Comme Dieu lui-même, toutes ses perfections sont ineffables, parce qu'elles ne se distinguent pas réellement de son essence. Cependant, jamais il ne nous semble plus élevé au-dessus de notre misère et de notre néant que lorsque nous contemplons sa pureté. Ce n'est point qu'elle nous repousse, ni que le Très-Haut dise, comme les faux justes d'Isaïe : « Ne me touchez pas, car je suis pur[3]. » Au contraire, il couvre de sa miséricorde toutes ses œuvres, et c'est dans sa pureté que nous trouvons la respiration, la vie et toute chose[4]; l'enfer même n'est pas privé de la présence de celui qui porte tous les êtres par le verbe de sa vertu[5].

Mais il est tellement retiré et comme absorbé en lui-même par la vue et l'amour infinis de sa perfection, qu'il peut, sans se souiller, s'approcher de ce qui est souillé, et, sans rien perdre de sa pureté, conserver

[1] In Angelis suis reperit pravitatem (Job. IV, 18).

[2] Comprehenderunt me iniquitates meæ, et non potui ut viderem. Multiplicatæ sunt super capillos capitis mei (Psalm. XXXIX, 13.)

[3] Pharisæus qui invitaverat Dominum Jesum Christum, quia ex illo genere erat hominum superborum de quibus Isaias propheta dicit : Qui dicunt : Recede longe a me, noli me tangere, quoniam mundus sum (S. Aug. Hom. 23). — Le texte de la Vulgate dit : Recede a me, non appropinques mihi, quia immundus es (Is. LXV, 5).

[4] Cum ipse det omnibus vitam, et inspirationem et omnia (Act. XVII, 25).

[5] Portansque omnia verbo virtutis suæ (Heb. I, 3). — Quo ibo a Spiritu tuo, et quo a facie tua fugiam?.... Si descendero in in infernum, ades (Ps. CXXXVIII, 7, 8).

dans sa vaste immensité ce qui est impur. Plénitude de l'être, et plénitude débordante, il communique ses biens à ses créatures, mais ne reçoit rien d'elles, et n'en peut rien recevoir[1]. Son contact crée, conserve, perfectionne, purifie, sanctifie et béatifie ; mais il reste le Très-Haut, il est éternellement un acte pur[2]. En lui, rien ne peut devenir, rien ne peut changer, et, le voulût-il, il ne saurait recevoir aucun bien, aucun titre, aucune perfection dont il ne serait pas lui-même la source unique.

Mais, ô mon Dieu, plus j'essaie de m'élever à vous en voulant fixer mes regards sur votre pureté, plus je sens mon impuissance : le scrutateur, même respectueux, de votre Majesté, sera toujours accablé par l'infinité de votre gloire[3], et, parce qu'il vous aime, il tressaillera d'une joie nouvelle à mesure qu'il verra mieux que vous êtes au-dessus de toute compréhension. Toutefois, condescendant à notre faiblesse, vous avez voulu vous rendre visible à nos yeux, et nous ravir à l'amour de vos invisibles beautés par l'incarnation de votre Fils[4] ; vous nous avez inspiré le besoin et accordé le goût de les contempler dans sa personne, dans ses œuvres, ses paroles, et dans les écrits sacrés. Or, la voix puissante avec laquelle, devant le tombeau de Lazare, Jésus commande à la mort de rendre sa proie, fait éclater à nos yeux la grandeur de votre pureté infinie. Il n'a pas enflé sa voix pour se faire obéir des vents, des flots, du néant

[1] Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges (Ps. XV, 2).

[2] Doctor Ang.

[3] Qui scrutator est majestatis, opprimetur a gloria (Prov. XXV, 27).

[4] Phillipe, qui videt me, videt et Patrem (Joan. XIV, 9).

même[1] ; mais la mort, prix et figure du péché[2], est plus loin de la bonté souveraine, plus loin de la vie, que le néant n'est loin de l'être : pour en être entendu, il faut que Jésus crie avec force.

En effet, ô mon Dieu, il était écrit que le mal n'accéderait pas à vous, et que le châtiment du mal n'approcherait pas de votre tabernacle[3]. Qu'est-ce, Seigneur, que votre tabernacle? Puisque vous l'avez établi dans le soleil[4], ce n'est pas le soleil lui-même; c'est, au dire des interpètes de votre parole, l'humanité sainte de votre Fils. Et le fléau du mal s'est pourtant approché de lui sur la croix! Comment a-t-il osé porter ses yeux et ses coups si haut. Ah! lorsque l'heure fut venue, tout étant consommé, la mort, effrayée, comtemplait de loin ce sacrifice de sang. Jésus la vit; il poussa vers elle pour la seconde fois son cri puissant[5]. Elle obéit; elle s'approcha de votre tabernacle, et porta le coup qui lui était commandé; mais il rejaillit sur elle : elle fut frappée à mort[6], et celui qu'elle paraissait avoir atteint avait conquis une vie glorieuse et inamissible[7].

O mort, où est ta victoire[8]? Toi qui régnais en paix

[1] Quis putas hic est, quia et ventis et mari imperat, et obediunt ei (Luc. VIII, 25)? — Dixit et facta sunt (Ps. CXLVIII, 5).

[2] Per peccatum mors (Rom. V, 12).

[3] Non accedet ad te malum, et flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo (Ps. XC, 10).

[4] In sole posuit tabernaculum suum (Ps. XVIII, 5).

[5] Jesus, *iterum* clamans voce magna, emisit spiritum (Matt. XXVII, 50).

[6] De manu mortis liberabo eos; de morte redimam eos. Ero mors tua, o mors; morsus tuus ero, inferne (Os. XIII, 14).

[7] Christus surgens a mortuis jam non moritur; mors ultra ei non dominabitur (Rom. VI, 9). — Propter quod dedit illi nomen quod est super omne nomen (Philipp. II, 9).

[8] Ubi est, mors, victoria tua (I Cor. XV, 55)?

sur tous les enfants d'Adam[1], tu es venue, tremblant de t'approcher, impuissante à t'y refuser. Mais tu ne t'es pas approchée de la victime de propitiation comme tu le faisais de tes victimes. Il fallait que son sang coulât pour effacer la cédule de nos iniquités clouée à sa croix[2], et que le sacrifice qui réconcilie à jamais le ciel et la terre fût accompli une fois visiblement et d'une manière sanglante, pour se perpétuer à jamais d'une manière mystique : le sang divin a coulé! Pour expier le crime de l'homme, qui s'était volontairement par le péché séparé de Dieu, il fallait que, volontairement, l'âme sainte du Rédempteur se séparât de son corps virginal. Cette séparation réparatrice est faite. Mais alors, ô mort, où est ton aiguillon? Tu perçais les pécheurs de leur propre péché : c'était là ton dard[3]. Il laissait dans leur corps, que tu avais frappé, un principe de pourriture et de destruction ; tu remplissais leur tombe de vers hideux[4]. Pour la sainte victime du Calvaire, elle ne meurt que parce qu'elle est sans tache, et que la vertu de son sang innocent ôte le péché du monde[5]. Dieu ne permet pas que son saint connaisse la corruption[6]; il veut que son sépulcre, que rien n'a contaminé[7], soit glorieux[8].

[1] Sed regnavit mors ab Adam.... Regnavit peccatum in mortem (Rom. V, 14, 21).

[2] Delens quod adversus nos erat chirographum decreti... affigens illud cruci (Col. II, 14).

[3] Ubi est, mors, stimulus tuus ? Stimulus autem mortis peccatum est (I Cor., *loc. cit.*)

[4] Putredini dixi : Pater meus es ; mater mea et soror mea, vermibus (Job. XVII, 14).

[5] Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi (Joan. I, 29).

[6] Non dabis sanctum tuum videre corruptionem (Ps. XV, 10).

[7] Monumentum novum in quo nundum quisquam positus erat (Joan. XIX, 41). [8] Erit sepulcrum ejus gloriosum (Is. XI, 10).

Maintenant, ton œuvre est accomplie, ou plutôt celle du Rédempteur, par laquelle Dieu voulait, au milieu des temps, rendre la vie au monde[1]. Regarde : le sang précieux a coulé ; la création tout entière en a été lavée[2] ; la justice et la sainteté du Père ne voient plus la créature qu'à travers l'atmosphère de pureté dont ce sang l'entoure ; nos âmes, nos pauvres âmes pécheresses, ne sont plus sous le regard sévère d'un Dieu irrité : blanchies dans le sang de l'Agneau sans tache, Dieu les contemple comme un père ses enfants bien-aimés, et toute créature, en adoration devant l'infinie pureté, la sait éloignée de tout ce qui n'est pas elle-même jusqu'à ne pouvoir se reposer, enfin satisfaite, que sur son Fils devenu, pour son amour et le nôtre, l'Agneau occis dès l'origine du monde[3], ornant toute créature de la vertu et de la beauté du sang qu'il a répandu.

Pour vous, ô victime de la pureté, vous ne voulez qu'une chose : étendre l'action, le bienfait, le règne de votre précieux sang, c'est-à-dire le règne de la pureté sur la terre. C'est le feu que vous êtes venu y jeter, et dont vous voulez l'embrasement[4]. En nous, comme en Dieu, la pureté, c'est la charité ; mais, tandis que la charité vous la fait trouver en vous-même, source profonde, inépuisable, infinie, de toute perfection, nous, pour la trouver en vous, qui, seul la possédant essentiellement, seul pouvez la communiquer aux vôtres,

[1] Domine, opus tuum, in medio annorum vivifica illud (Hab. III, 2),

[2] Terra, pontus, astra, mundus, quo lavantur flumine (Hymn. Pass.).

[3] .... In libro vitæ Agni qui occisus est ab origine mundi (Apoc. XIII, 8).

[4] Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur (Luc. XII, 49)?

nous n'entrons dans la charité qu'en sortant de notre égoïsme, nous n'entrons dans votre pureté qu'en sortant de notre concupiscence. Que dis-je, c'est vous, Seigneur, qui descendez vers notre infirmité et vers notre impuissance ; car, comment vous aimerions-nous si vous ne nous aimiez le premier ? Vous venez, semblable à une flamme ardente qui consume et dévore tout ce qui est impur et coupable, ce qui est d'Adam et de nous, et vous faites briller ensuite d'une splendeur immaculée ce qui est surnaturel et divin, ce qui nous vient de vous !

Heureuse l'âme qui comprend la condescendance et le besoin de votre pureté, et qui répond à votre désir d'être tout à elle, en se consumant du désir d'être elle-même toute à vous seul ! S'il en est quelqu'une, ô mon Dieu, je la vois, avec Marie-Madeleine, constamment à vos pieds. Appelée par votre douce voix, elle s'est attachée à vous ; elle va où vous allez. Elle monte avec vous au Calvaire ; avec vous elle descend aux parties inférieures de la terre, pour monter avec vous jusqu'au ciel[1]. Lorsque vous vous arrêtez, elle se prosterne à vos pieds, son regard toujours fixé sur vous seul, son oreille toujours avide d'entendre votre voix aimée, toujours prompte à recueillir, pour les méditer et les suivre, vos paroles de vie et vos exemples salutaires.

Cette âme est pure, parce que vous lui êtes toute chose, et qu'hors de vous elle ne connaît rien, ne veut rien, n'aime rien. Vous-même, elle ne vous connaît plus selon la chair[2], mais selon la croix et l'esprit ; c'est votre

[1] Quod autem ascendit, quid est, nisi quia et descendit primum in inferiores partes terræ (Ephes. IV, 9)?

[2] Et pro omnibus mortuus est Christus, ut et qui vivunt, jam non sibi vivunt, sed ei qui pro ipsis mortuus est et *resurrexit*. Itaque nos ex hoc neminem novimus secundum carnem. Et si

volonté qu'elle désire, non point vos consolations. Alors son cœur, vide de tout et de lui-même, attire votre pureté : vous ne vous souvenez plus de ce qu'elle a pu être jadis, tant vous trouvez de charme en ce qu'elle est maintenant. Si vous avez poussé le grand cri du Calvaire qui a fait approcher de vous la mort, ç'a été pour que, malgré ses péchés, cette âme pût devenir ce qu'elle est maintenant. Et maintenant qu'elle est telle que vous la voulez, vous obéissez à sa prière. Elle n'a qu'à le souhaiter, elle n'a qu'à répandre à vos pieds quelques-unes de ces larmes qui vous sont si précieuses, pour obtenir un nouveau cri de votre toute-puissance, qui arrachera un cadavre au sépulcre, ou un pécheur à l'enfer.

Ah ! pour nous obtenir cette pureté d'âme et de cœur qui nous mérite de voir Dieu, ô pure Madeleine, offrez vos prières et vos mérites, pour lesquels vous fûtes exaucée de Jésus, et votre frère Lazare, enseveli depuis quatre jours, fut arraché vivant aux enfers[1].

cognovimus secundum carnem Christum ; sed nunc jam non novimus (II Cor. V, 15, 16).

[1] Beatæ Mariæ Magdalenæ, quæsumus, Domine, suffragiis adjuvemur, cujus precibus exoratus, quatriduanum fratrem Lazarum vivum ab inferis resuscitasti (Oratio in festo S. M. Magdalenæ).

MÉDITATION LI.

JÉSUS COMMET A SES APÔTRES LE SOIN DE DÉLIVRER LAZARE DES LIENS FUNÉRAIRES, AFIN DE NOUS INVITER A L'OBÉISSANCE ET A LA CONFIANCE EN SON ÉGLISE.

Et le mort sorti... Jésus dit : « Déliez-le, et laissez-le aller. »

ADORONS la sagesse de Dieu dans l'œuvre admirable de la réparation de notre nature déchue. Tout mal nous était venu par le péché, qui est une révolte contre l'autorité divine, cette sagesse infinie a voulu que tout bien nous fît retour par l'obéissance à la même autorité, résidant en un homme faible et pécheur comme nous : pour cela, elle a institué l'Église catholique, et en elle la hiérarchie ecclésiastique.

Plaise à Dieu que nous sachions mettre en pratique les enseignements que renferme pour notre salut cette invention de la Sagesse éternelle! Plaise à Dieu que l'exemple du Sauveur, ôtant le péché du monde par son obéissance jusqu'à la mort, nous donne le courage, pour ôter le péché de nos cœurs, d'obéir nous aussi, mais d'une obéissance absolue, et qui ne se démente jamais!

A la grande voix du Sauveur, celui qui était mort sortit du tombeau; mais ses pieds et ses mains étaient liés. Il ne pouvait ni agir, ni se mouvoir, ni même quitter le seuil du sépulcre. Par un miracle de la grâce, le pécheur, le mort spirituel, sort aussi du tombeau de son péché; mais, enfant, il est lié, il reste lié à l'entrée

du sépulcre par le double lien de l'ignorance et de la concupiscence ; homme, il l'est, de plus, par la force des mauvaises habitudes qu'il a contractées dans sa vie de pécheur. Il ne peut se mouvoir librement; chaque acte de vertu exige un effort; il ne fera rien de bon sans se faire violence [1].

Le Seigneur l'a rappelé de la mort et du tombeau; va-t-il rompre aussi les liens qui le gênent encore, qui le gêneront sans doute longtemps? Non. Il dit à ses apôtres de le délier. Ce qu'il a fait est incomparablement plus grand et plus difficile que ce qui reste à faire. Il ne le fait pas, cependant : ce sera l'œuvre difficile et lente des apôtres. Le pécheur, celui qui a été mort spirituellement, doit confirmer en lui-même, par l'obéissance, la vie qu'un miracle de la miséricorde divine lui a rendue. Il faut que la foi lui fasse voir et accepter l'autorité de Dieu, qui vient à lui cachée sous la parole d'un homme; il faut qu'il obéisse, non pas un jour, mais tous les jours, jusqu'à la mort : c'est la part qui lui appartient dans l'œuvre divine de sa régénération.

Jésus-Christ ne lui dit point de se laisser délier. C'est aux apôtres qu'il ordonne de le délier. Il n'appartient pas au pécheur de juger s'il se sent assez fort, et s'il a reconquis la liberté des enfants de Dieu [2]. C'est à l'Église de juger si la transformation du ressuscité spirituel à la ressemblance de Jésus-Christ, est accomplie, ou s'il faut l'enfanter de nouveau jusqu'à ce que le Christ soit formé en lui [3]. Or, ce travail, ou plutôt cet enfantement d'une

[1] Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud (MATTH. XI, 12).

[2] In libertatem gloriæ filiorum Dei (ROM. VIII, 21). — Ubi spiritus Domini, ibi libertas (II COR. III, 17).

[3] Filioli, quos iterum parturio usquedum formetur Christus in vobis (GAL. IV, 19).

âme, que fait l'Église, le chrétien doit l'accepter avec la même humilité, la même reconnaissance, la même soumission, le même respect que s'il était fait immédiatement par Dieu même.

Aux apôtres, donc, de délier nos âmes : c'est l'ordre de Dieu. A nous de nous soumettre à leur action salutaire. Si, pour nous délier des passions de la chair, ils jugent nécessaire de nous appeler à la pénitence, obéissons, mortifions notre corps. Si, pour rendre quelque force et quelque agilité à notre esprit encore captivé par la loi du péché[1] et retenu par ce lien à la porte même du tombeau, ils nous demandent une fréquente réception des sacrements, obéissons, soyons assidus à les recevoir. S'ils nous imposent l'aumône et la prière, l'éloignement du monde, le soin de nous refuser certaines lectures dangereuses, obéissons, car nous ne pourrions pas autrement vaincre notre cupidité, notre dissipation, notre vanité, ou la curiosité de notre esprit. Alors même que l'orgueil de notre raison prétendrait voir avec évidence que les moyens employés pour nous délier n'ont aucune proportion avec ce but, obéissons. Ce n'est pas à nous, mais aux apôtres, qu'il a été dit : « Déliez-le. » Nous, laissons-nous délier, car jamais peut-être nous ne conquérons une liberté aussi parfaite qu'en renonçant, pour l'obéissance, à notre jugement; et celui qui a donné à ses apôtres l'ordre de délier, est assez puissant pour ajouter l'efficacité aux moyens même qui seraient véritablement impuissants.

Il ne faut point s'arrêter ou se reposer dans cette voie d'obéissance, ni croire qu'il y en aura plus tard une de plus excellente. Il faut être obéissant jusqu'à la mort;

[1] Video autem aliam legem in membris meis.... captivantem me in lege peccati (Rom. VII, 23).

jusqu'à la mort, il faut nous renoncer, porter notre croix tous les jours. Fussions-nous Paul lui-même, après avoir entendu la voix de Dieu sur notre chemin de Damas, il serait encore nécessaire d'écouter Ananie. Il répondra, lui, clairement à cette question, que nous adressons à Dieu : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse[1] ? » Il faudrait aller voir Pierre[2], alors même que Jésus-Christ nous aurait directement révélé son Évangile. L'autorité de Pierre seule nous rendra certain de la vérité de notre révélation.

Quel homme s'est appliqué à se connaître, et a pu douter un instant de la nécessité où il est d'être toujours délié. Ceux-là seuls qui tombent à chaque instant et ne s'en aperçoivent pas, peuvent méconnaître ce besoin de leur condition ; mais ils montrent par là-même qu'ils sont liés par la pire des chaînes, celle dont on a le malheur de ne sentir ni le poids, ni la honte. Mais quiconque est digne du nom d'homme sait que le juste même tombe sept fois[3] et qu'il n'est pas juste. Cependant, cette extrême facilité de tomber, cette faiblesse excessive de la volonté, n'est pas ce qui l'épouvante le plus. Il redoute davantage la faiblesse de l'intelligence et les incertitudes de la raison. Si ce qui est en nous est lumière sans ténèbres[4], ce qui est naturellement ténébreux que deviendra-t-il ? Mais, surtout lorsqu'il faut vivre à ces époques, malheureuses entre toutes, où le

[1] Domine, quid me vis facere (Act. IX, 6)?

[2] Post annos tres veni Jerosolymam videre Petrum (Gal. I, 18). — Bossuet est très remarquable sur ces paroles de l'Apôtre, principalement dans la circonstance et devant l'auditoire à qui il les expliquait.

[3] Septies enim cadet justus (Prov. XXIV, 16).

[4] Si lumen quod in te est tenebræ sunt, ipsæ tenebræ quantæ erunt (Matth. VI, 23) !

genre humain s'évanouit en ses propres pensées, où son cœur insensé s'obscurcit[1] dans le scepticisme, où l'air même que nous respirons semble saturé de mensonges et d'hypocrisies devenus, les uns des vérités évidentes à qui nul n'ose contredire, et les autres les principes de la morale et les règles de l'honneur, où toute autorité humaine a disparu après s'être rendue méprisable, c'est alors, surtout, que l'âme sent quel lien, quelle chaîne funeste et honteuse lui créent ses doutes, ses incertitudes, ses ténèbres !

Soyez béni, Seigneur Jésus, de ne nous avoir pas condamnés à nous délier nous-mêmes, et d'avoir voulu que nous fussions déliés par vos Apôtres. Vous ne nous demandez que d'adhérer à la vérité, et, si vous nous imposez le devoir d'obéir toujours, vous nous reconnaissez le droit de n'être jamais trompés, et c'est par là que vous prétendez nous conduire à la vraie liberté, à la liberté des enfants de Dieu.

O sainte Église de Dieu, la tempête du mensonge a beau rugir autour de moi et en moi-même, et couvrir de nuages mon intelligence et le ciel même, jamais elle ne pourra obscurcir le phare de ton infaillibilité ; mon âme se tournera vers lui, comme l'aiguille aimantée vers le pôle, et elle sera illuminée de la lumière même de Dieu. Mes passions rugiront, semblables à des bêtes affamées ; ma faiblesse me couvrira de honte ; le monde et l'enfer multiplieront sous mes pas leurs embûches, plus redoutables que les entraînements de la chair[2] ;

[1] Evanuerunt in cogitationibus suis, et obscuratum est insipiens cor eorum (Rom. I, 21).

[2] Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus principes et potestates, adversus mundi rectores tenebrarum harum (Ephes. VI, 12).

mais mon âme faible et passionnée recevra tes sacrements divins, et se trouvera remplie de la force qui vient de Dieu! Par toi, ni la force, ni la lumière de Dieu ne me manquera jamais; car celui qui a dit à mon âme pécheresse : « Sors du tombeau, » t'a dit à toi : « Déliez-le! » Sois donc bénie avec ton Époux divin, ô Église notre mère; achève avec ton autorité patiente et remplie d'amour l'œuvre de la délivrance de nos âmes. Ah! tu sauras nous pardonner non pas sept fois, mais septante fois sept fois[1]; mais sers-toi de ton influence d'épouse sur le cœur de Jésus, et de ton influence de mère sur notre cœur, pour nous rendre obéissants!

MÉDITATION LII.

COMMENT, APRÈS TOUS SES BIENFAITS, DIEU NOUS LAISSE LA LIBERTÉ DE NOS AFFECTIONS.

Et le mort sortit... Jésus dit : « Déliez-le, et laissez-le aller. »

DMIRONS le respect avec lequel Dieu condescend à nous traiter. Nous ayant faits libres, il se garde de porter aucune atteinte à cette liberté. Son désir que les cœurs égarés reviennent à lui est immense; cependant, il ne nous contraint pas au retour; il attend que nous voulions

[1] Domine, quoties... dimittam ei? Usque septies?... Usque septuagies septies (MATTH. XVIII, 21, 22).

bien nous rendre. Dans le but de nous ramener, il nous comble de biens, il ajoute à la puissance de ses propres attraits ceux qui s'imposent davantage à notre affection, et en même temps il nous fait rencontrer des épines et des amertumes dans toute voie qui éloigne de lui. Cependant, il nous laisse toute notre liberté : si, à la paix et à la joie que seul il peut donner, il nous plaît de préférer le trouble et le remords qu'on trouve loin de lui, il respecte en gémissant cette liberté dont nous usons si mal.

Jésus voit son œuvre principale glorieusement achevée : son Père est glorifié ; un grand nombre d'âmes sont conquises à la foi ; son ami est vivant ; la famille de Béthanie est dans la joie ; les pleurs de Madeleine sont transformés en cantiques d'allégresse et d'action de grâce. Mais quel usage son ami va-t-il faire de la vie et de la liberté qui lui sont rendues ?

Quel sera son premier mouvement en revoyant la lumière du jour, ce premier mouvement qui, ordinairement, donne à notre vie entière son caractère particulier ? Va--il se laisser aller à la joie naturelle de se sentir revivre, au bonheur de revoir la lumière du soleil, le ciel bleu de sa patrie, ses parents qu'il avait tant aimés, ses amis, la maison de son père ? Ou bien, aura-t-il appris, en goûtant la mort, le néant de tout ce qui n'est pas Dieu ?

Sans doute, il n'y a pas d'incertitude en Notre-Seigneur, il ne saurait y en avoir ; mais il faut exprimer en paroles humaines les sentiments de son cœur d'homme. Au fond, Lazare est libre. Mais voyez comme Jésus souhaite ardemment que le cœur libre de son ami se donne à lui seul ! Les premières paroles que Lazare entend de la bouche de Jésus lui parlent du miracle dont il vient d'être l'objet : « Déliez-le. » La

vie est revenue, que la liberté revienne ! C'est la même voix qui a crié : « Lazare, sors du tombeau, » qui ordonne maintenant de le débarrasser de l'attirail de la mort. En même temps, Jésus ajoute : « Laissez-le aller. » Dans l'accent de cette parole, tous les assistants, mais surtout Lazare, entendent comme un échos de celle-ci : « Venez à moi, vous qui souffrez et qui êtes chargés. »

Quel moment, pour Lazare, que celui où, sur le seuil du tombeau, rouvrant les yeux à la lumière, il voit et entend son Sauveur ! Il l'aperçoit majestueux, triomphant ; jamais le regard de Jésus ne lui a semblé rayonner d'une pareille tendresse ; jamais la contenance de son divin ami ne lui a dit avec autant de clarté : « Viens à moi, car je t'aime ! » Auprès de Jésus, il voit ses deux sœurs ; elles ne s'élancent pas pour serrer dans leurs bras celui qu'elles ont pleuré, qu'elles ont cru ne revoir que dans le sein d'Abraham. Leur attitude lui dit : « Nous ne pouvons quitter Jésus, même pour toi ! Viens à ses pieds avec nous. Il t'a rendu à notre amour ; mais son cœur a les premiers droits à ta reconnaissance. Viens à lui, et tu ne connaîtras plus ni la mort ni l'obscurité de la tombe, car il est la vie. Viens ! si tu t'éloignais de lui, nous ne pourrions pas te suivre, et notre séparation serait plus profonde que l'abîme naguère creusé entre nous par ton trépas ! »

Le cœur de Madeleine parle à Jésus plus encore qu'à Lazare : « O mon bien-aimé, lui dit-elle, qu'est-ce que mon frère peut faire de la vie que vous venez de lui rendre, sinon vous la consacrer ? Ne vous appartient-elle pas ? Il faut qu'il vous aime, non plus de simple amitié comme autrefois, mais avec une ardeur comparable à la grandeur du miracle de sa résurrection. O Jésus, il vous est plus facile de l'attirer qu'il ne l'a été de m'attirer moi-même lorsque j'étais dans la mort du péché, et

cependant votre attrait m'a été si doux et si puissant, que j'ai rompu tous les liens pour venir à vous : son cœur, meilleur que le mien, ne vous opposera pas de résistance. Complétez l'œuvre d'amour que vous avez commencée d'une manière si digne de vous. » Et notre Sauveur écoute avec complaisance la prière de Madeleine ; il l'exauce avec plus de consolation encore qu'il n'a exaucé ses larmes.

Cependant, Lazare est délié. La foule, attentive, plus silencieuse que jamais, promène son regard de Jésus à Lazare, et de Lazare à Jésus, attendant la fin de cette scène inouïe. Tous ont entendu ces mots : « Laissez-le aller. » Chacun en a saisi le sens profond et redoutable ; chacun a senti le désir du cœur divin, et compris que la vie du ressuscité appartient désormais à son Sauveur. Lazare se lève de la poussière du tombeau, où il était resté assis jusque-là ; il vient à Jésus et se prosterne à ses pieds. Il les couvre, comme a fait Madeleine, de pleurs et de baisers, qui disent : « Seigneur, à qui pourrais-je aller ? Vous seul avez les paroles de la vie. »

Ce que l'Évangile nous montre en cet événement solennel a lieu perpétuellement dans l'Église. Quel chrétien n'a pas été appelé puissamment hors du tombeau de son péché, et, sortant des ténèbres et des horreurs de la mort, n'a pas eu devant les yeux son Sauveur et, aux pieds de celui-ci, une sainte du ciel et une sainte de la terre, qui ont obtenu la résurrection du pécheur, et qui intercèdent pour sa persévérance ? Quel est celui qui, dans un premier élan de reconnaissance et d'amour, ne s'est pas écrié : « O Jésus, à qui désormais pourrais-je aller ? Vous seul avez les paroles de la vie, de l'honneur et de la paix. » C'est là notre histoire à tous. Et nous sommes librement restés aux pieds du Sauveur, où nous retrouvions notre Mère du ciel et

notre mère de la terre, priant pour nous. Combien d'entre nous sont restés fidèles à ce premier mouvement? O misère profonde du cœur de l'homme! Bientôt, le grand nombre se laissent reprendre par le péché. Pour les âmes fatiguées de leur fidélité, les attraits de Jésus s'effacent; ceux des créatures reprennent leur empire. Nous trouvons des charmes aux chaînes de notre esclavage; nous nous sentons du goût pour la nuit et pour la mort.

Et le monde, en son universalité, que fait-il? Jésus-Christ l'arrache à Satan et à la mort. Du haut de sa croix, il dit : « Déliez-le et laissez-le aller! » Il semble d'abord que l'humanité reconnaissante se jette dans ses bras; mais bientôt les flatteries du mensonge l'emportent sur les vérités austères : elle se fabrique des idoles qui la perdent, et elle les préfère au Dieu vivant qui meurt pour son salut. Et cependant, aux pieds du crucifié victorieux, Marie, sa Mère et la nôtre, mêle ses larmes au sang divin pour apaiser l'éternelle justice, attendrir la dureté des hommes et relever leur courage. L'Église, notre mère de la terre, est là aussi, répandant son sang comme Jésus, et pleurant comme Marie. Qu'importe à l'humanité! Ingrate, elle use de sa liberté pour se chercher des maîtres qui flattent ses passions; elle fait des histrions ses prophètes et ses rois. Jésus est venu au nom de son Père, s'immolant pour les hommes; ils ne l'écoutent pas. Les histrions viennent en leur propre nom, s'engraissant aux dépens de l'humanité et la perdant; les hommes les écoutent. En vain ils payent cher les mensonges qui leur sont dits; en vain ils se sentent déshonorés et mourants : ils trouvent du goût à la honte et des charmes à la mort. Ce qu'ils redoutent pardessus tout, c'est la vérité, c'est la croix, c'est Dieu!

O Seigneur, ayez pitié de la folie des hommes, et,

malgré leur ingratitude, faites-leur miséricorde ! Que Jésus, que Marie et que la sainte Église apaisent votre justice !

MÉDITATION LIII.

COMMENT LA FOI DEVIENT IMPOSSIBLE, MÊME A LA SUITE DES PLUS GRANDS MIRACLES, POUR LES AMES SANS DROITURE.

Plusieurs crurent en lui ; mais quelques-uns allèrent trouver les pharisiens.

Les conseils de Dieu sont insondables. C'est surtout lorsqu'il s'agit du mystère de la prédestination, que les scrutateurs de sa majesté sont opprimés par sa gloire[1]. Deux pécheurs sont témoins du même événement, du même miracle : l'un est converti, l'autre devient pire. Adorons ces mystères sans chercher à les pénétrer. Supplions Dieu de nous mettre au nombre de ceux qui savent profiter de ses miséricordes.

Contemplons le cœur de Jésus. Il aime cette foule ; il n'a voulu lui prouver sa mission et la rendre témoin de la gloire de Dieu, qu'afin de l'amener à la foi et au salut. Beaucoup sont disposés à profiter de sa grâce ; il en remercie son Père, et le prie d'achever son œuvre en leurs âmes. Il voit aussi que plusieurs ne se sont pas laissé toucher : ils ont tout observé, mais sans aucune

[1] Sicut qui mel multum comedit, non est ei bonum, sic qui scrutator est majestatis opprimetur a gloria (Prov. XXV, 27).

simplicité; ils ont tout examiné, mais avec une malignité extrême, sans songer ni à leur salut ni à Dieu. Déjà ils pensent au parti que les pharisiens pourraient tirer de ce grand événement pour perdre Jésus. De telles dispositions inspirent au doux Sauveur une grande tristesse. Cependant, il fait monter vers son Père céleste une action de grâce d'une valeur infinie, car, malgré les méchants, la gloire de Dieu triomphe : la résurrection de Lazare est l'occasion de beaucoup de résurrections spirituelles; les âmes de bonne volonté sont sur le point de trouver le salut et la paix; les cœurs obstinés serviront eux-mêmes aux desseins de la miséricorde, car leur témoignage établira plus fortement la vérité du prodige, qu'ils ne nient point quoi qu'ils n'en profitent pas pour leur conversion.

Les premiers croient avec l'infaillible simplicité du bon sens; à leurs yeux, il est impossible que Dieu fasse un miracle aussi inouï en faveur du mensonge. Ils concluent donc que Jésus-Christ est son envoyé, le Messie promis à leurs pères, le législateur d'une loi meilleure, que Moïse leur a recommandé d'écouter. Ils ont la confiance que ce Messie les délivrera du joug de la mort et du péché, de Satan et de l'enfer, et qu'il leur ouvrira les portes du ciel. Ils sont persuadés que sa bonté est sans mesure, et que sa charité pour les hommes est sans limites. Ils croient, enfin, que Jésus est le Fils du Dieu vivant, venu en ce monde, et, par cette foi, ils sont introduits dans la voie du salut.

Mais ceux qui ne veulent pas trouver dans un tel miracle un motif suffisant de croire; ceux qui se résolvent à faire violence à leur raison afin de repousser la vérité qui éclate à leurs yeux avec tant d'évidence, tombent dans une cécité et dans une malice égales à l'effort qu'ils ont dû faire pour résister à Dieu. Non contents

de refuser leur foi à Jésus-Christ et de ne pas aimer celui qui leur témoigne tant d'amour, ils commencent à le haïr positivement et à lui vouloir du mal. Et, comme un fait aussi solennel que celui qu'ils voyent ne peut que persister dans leur mémoire et l'obséder, il faut renouveler la résistance et se rendre à chaque instant plus coupable de ce péché contre le Saint-Esprit. La haine contre la lumière croît à mesure que celle-ci frappe plus vivement les yeux malades. L'aveuglement volontaire devient l'endurcissement, et, la haine montant toujours, ce n'est plus assez de refuser la lumière, il faut se venger d'elle, et la détruire. Les témoins incrédules de la résurrection de Lazare vont dénoncer Jésus aux pharisiens, et, la haine engendrant la mort, toutes ces haines réunies engendreront le supplice et la mort de Jésus-Christ.

Ce qu'il y a de pire au monde, c'est la corruption et la perversion de l'homme qui a été bon, surtout de celui qui a excellé en bonté. O mon âme, souviens-toi de cette vérité, et commence enfin à comprendre qu'il faut travailler à ton salut avec crainte et tremblement.

Il est plus facile de flatter une passion que de la dompter. On s'imagine aisément que cette passion est une qualité naturelle, et qu'il est raisonnable de la cultiver. Victorieuse de notre cœur, elle peut par la suite se trouver en opposition avec une parole ou une grâce de Dieu. N'est-il pas à craindre que, aveuglés par celle-là, nous hésitions à prêter l'oreille à celle-ci, ou même nous nous y refusions ? Une fois entrés dans cette voie, un pas de plus sera vite fait, et la lumière qui nous est offerte sera repoussée positivement, en pleine connaissance de cause. Et si notre profession nous impose de plus strictes obligations de vertu, si la fréquence des exercices spirituels et l'abondance des grâces spéciales

à un état plus excellent nous ont mis en présence de plus de lumières, nous tomberons plus bas que les autres. Prenons donc garde, et faisons notre salut avec crainte et tremblement[1].

O Jésus, quelle que soit notre dignité ou la perfection du genre de vie que nous avons embrassé, souvenez-vous que nous sommes des hommes, et daignez avoir pitié de nous. Vous savez de quelle boue nous avons été pétris[2], et que rien, sinon notre orgueil, n'égale notre bassesse : veillez sur nous, sur les dons et les grâces que vous avez déposés en nous. Faites que nous soyons humbles, défiants de nous-mêmes et attentifs à chercher dans votre cœur un refuge contre le péché.

MÉDITATION LIV.

COMMENT LA DROITURE ET LA GÉNÉROSITÉ DE CHAQUE AME DEVIENNENT POUR ELLE LA MESURE DES LUMIÈRES ET DES GRACES DIVINES.

Plusieurs crurent en lui ; mais quelques-uns allèrent trouver les pharisiens.

DMIRONS l'amour de Dieu s'étendant à toutes les âmes, parce qu'il les a toutes créées par une égale effusion de sa bonté. Cependant, parmi elles, plusieurs deviennent l'objet d'une spéciale prédilection, non seulement parce qu'il

[1] Cum metu et tremore vestram salutem operamini (PHILIPP. II, 12).

[2] Ipse cognovit figmentum nostrum.... Recordatus est quoniam pulvis sumus (Ps. CII, 14, 16).

les choisit à cet effet, mais parce qu'elles se donnent plus généreusement à lui. Puissions-nous mériter d'être comptés dans ce nombre ! Humilions-nous de ne nous en être pas encore rendus dignes malgré toutes les avances que nous a faites la charité divine.

Jésus aime tous les témoins de son miracle ; il souhaite ardemment que ce prodige soit pour eux tous le commencement de la foi et du salut. Mais, dans cette foule, il fait avec justice plusieurs distinctions, surtout parmi les âmes qui dès longtemps croyent en lui, et en vertu de leur foi se sont déjà données à lui.

Ce sont d'abord ses apôtres, qui après lui continueront son œuvre, et attireront toutes les nations à la connaissance et à l'amour de Dieu, C'est ensuite Marthe, si active, si généreuse, qui, avant que son frère ne fût ressuscité, a si hautement confessé sa foi et son amour. Ah ! si, en rendant grâce à son Père, Jésus a en vue le salut de tous ceux qui l'entourent, combien sa prière doit être plus ardente et plus efficace en faveur de ces âmes, privilégiées et dignes de l'être !

Cependant, il en est une plus digne encore de sa prédilection : c'est Madeleine. Purifiée dans sa foi et dans sa charité par l'excès de la douleur, plus affligée parce qu'elle est plus humble, plus calme parce qu'elle est plus aimante, et plus aimante pendant la durée de l'épreuve que dans le temps de la consolation, elle attire son Sauveur à prendre en elle ses complaisances après l'épreuve plus qu'il n'a fait avant et pendant, parce que seule elle sait aimer et comprendre le consolateur plus que la consolation. Dès lors, entre le cœur divin et celui de la sainte, a lieu cet échange secret de l'amour de l'Époux et de l'Épouse des saints Cantiques :

« Déjà l'hiver est passé, dit Jésus ; le froid a reculé et s'est enfui. Levez-vous, ô mon amie, et venez. J'ai

paru vous laisser seule à votre douleur; mais j'étais là, soutenant votre courage et vous enseignant l'art d'être fidèle à l'amour dans le froid et les ténèbres de cet hiver si rigoureux, mais si utile à votre âme. Il a commencé à reculer quand vous avez entendu Marthe vous dire en silence : « Le Maître est là, et il t'appelle. » Il s'est enfui quand vous êtes arrivée en ma présence. Alors, sous l'influence de mon amour, la terre desséchée de votre pauvre cœur s'est couverte de fleurs souriantes, qui me promettent des fruits délicieux. Levez-vous, ô ma bien-aimée; levez-vous de votre douleur et de votre humiliation, et venez à moi pour me soutenir de ces fleurs et m'étayer de ces fruits; car la voix de la colombe, la voix de l'esprit d'amour, a été entendue m'appelant au sacrifice, et j'ai besoin, moi aussi, d'être soutenu de votre amour et de vos consolations[1]. »

« O Jésus, répond Madeleine, lis très pur, candeur de la lumière éternelle, Époux des âmes, blanc de la pureté de Dieu et vermeil de l'infinie charité, Fils virginal de la Vierge sacrée, que votre voix est douce! Je languis d'amour, et les fleurs de la rédemption, qui apparaissent sur notre terre dans la résurrection de mon frère, augmentent ma flamme! Les fruits sanglants que vous m'annoncez ne me feront-ils pas, avec vous et comme vous, mourir de douleur et d'amour? Soutenez-moi de ces fleurs, étayez-moi de ces fruits, ô cœur inépuisable de tendresse.

« Vous aviez fui la persécution des Juifs, et vous êtes revenu vous jeter entre leurs mains. Pour sécher

[1] Jam hiems transiit, imber abiit et recessit. Surge, amica mea, et veni... Vox turturis audita est; flores apparuerunt in terra nostra; tempus putationis advenit... Fulcite me floribus, stipate me malis, qui amore langueo... Dilectus meus candidus et rubicundus (CANT. passim).

mes larmes, vous ne craignez pas d'affronter vos ennemis. Votre sang serait-il donc, aux yeux de votre charité, moins précieux que les larmes d'une femme, et votre vie de moindre prix que celle de Lazare? Ah! je le vois : quoique, en venant au secours de notre douleur, et en préparant à cette famille affligée une consolation surabondante, vous ayez révélé à tous les siècles futurs l'ineffable tendresse de votre cœur, ce n'est point assez; il semble que vous aimiez vos ennemis plus que vos amis, et vous ne pouvez consentir à les laisser à leur aveuglement sans essayer un effort suprême pour dessiller leurs yeux. Et ceux que vous aimiez ainsi seront cruels pour vous jusqu'à la fin! Le Père que vous venez de glorifier vous abandonnera sans défense à leurs coups! Nouveau mystère de votre cœur toujours plus désireux de révéler ses trésors! Ah! soutenez-moi des fleurs et des fruits de votre amour rédempteur, car je languis de mon impuissance à vous aimer assez. »

Combien le cœur de Madeleine doit plaire à Jésus! S'il est difficile à l'humaine faiblesse de l'aimer dignement dans les circonstances ordinaires de la vie, cela l'est bien plus quand les événements qui nous atteignent prennent des proportions excessives. Une extrême joie est moins aisée à accepter saintement qu'une douleur extrême : Madeleine a été supérieure à la joie de la résurrection de son frère aussi bien qu'au deuil déchirant de sa mort, parce qu'elle n'a point quitté les pieds de Jésus, et l'a aimé toujours davantage.

Puissions-nous comprendre combien sa fidélité l'a rendue sage et parfaite en toutes ses œuvres, et obtenir par son intercession la grâce de nous servir des douleurs et des joies de notre vie pour aimer toujours plus celui qui seul mérite d'être aimé!

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

SAINTE MADELEINE

DANS L'ÉVANGILE

LIVRE V.

LES ŒUVRES PARFAITES DE LA CHARITÉ.

RÉCIT ÉVANGÉLIQUE.

S. Jean, xii, 1-3 : Six jours avant la Pâque, Jésus vint à Béthanie, où était Lazare, le mort qu'il avait ressuscité. On lui fit là un banquet, dans la maison de Simon le lépreux. Marthe servait, et Lazare était un de ceux qui se trouvaient à table avec lui. Marie, ayant pris une livre d'huile d'épis de nard pur très précieuse, en oignit les pieds de Jésus, et les essuya avec ses cheveux.

S. Marc, xiv, 3 : Et, ayant rompu le vase, elle répandit l'huile sur sa tête.

S. Jean, xii, 3 : Et la maison fut remplie de l'odeur du parfum.

S. MATTHIEU, XXVI, 8 : Ce que voyant les disciples, ils furent indignés.

S. JEAN, XII, 4-6 : Alors un de ses disciples, Judas Iscariote, celui qui devait le trahir, dit : « Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents deniers, pour les donner aux pauvres? » Il dit cela, non qu'il se souciât des pauvres, mais parce qu'il était voleur, et, ayant la bourse, il dérobait ce qu'on y mettait. Mais Jésus dit :

S. MARC, XIV, 6-9 : « Laissez-la. Pourquoi lui faites-vous de la peine? C'est une bonne action qu'elle a faite à mon égard, car vous aurez toujours des pauvres avec vous, et toutes les fois que vous le voudrez vous pourrez leur faire du bien; mais, moi, vous ne m'aurez pas toujours. Cette femme a fait ce qu'elle a pu : elle a d'avance embaumé mon corps pour la sépulture. Et, je vous le dis en vérité, partout où sera prêché l'Évangile, dans le monde entier, on racontera aussi ce qu'elle a fait, pour glorifier sa mémoire. »

Le temps qui s'écoula entre la résurrection de Lazare et la Passion fut celui des derniers et suprêmes efforts de Jésus-Christ pour la conversion de Jérusalem. « Jérusalem, Jérusalem, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu n'as pas voulu[1] ! »

[1] Jerusalem, Jerusalem, quoties volui congregare filios tuos,

La parole du Seigneur, ses démonstrations, ses paraboles, la voix du ciel qui se fit entendre[1], rien ne touchait les Juifs; au contraire, l'hostilité et la haine croissaient à mesure qu'elles étaient montrées plus injustes et plus impies. Les amis de Jésus, dans la ville, n'osaient plus lui offrir, après les fatigues de son apostolat, un toit hospitalier; et le Sauveur du monde, doublement attristé par l'endurcissement de Jérusalem et la faiblesse des siens, devait tous les soirs reprendre le chemin de Béthanie, afin de trouver quelqu'un qui l'aimât assez pour ne pas se souvenir que le recevoir c'était encourir la haine et l'excommunication de la Synagogue.

Il n'est pas douteux que Marie-Madeleine ne fût au courant de tout. Non-seulement les récits des apôtres, les paroles du Seigneur, répétées, lui faisaient savoir que Jésus désirait ardemment être baptisé du baptême de son sang[2]; mais, selon toutes les apparences, les redoublements de la haine des Juifs, les déterminations infernales de la Synagogue, les efforts suprêmes du Sauveur pour la conversion de son peuple, devaient lui indiquer que les temps étaient proches. Elle le voyait davantage dans la contenance, dans le regard, dans la tristesse de Jésus. Il nous est permis de croire que le Seigneur parlait à Madeleine de ce qu'il faisait pour Jérusalem, et

quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, et noluisti (MATT. XXII, 37)!

[1] Venit ergo vox de cœlo : Et clarificavi, et iterum clarificabo (JOAN. XII, 28).

[2] Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usquedum perficiatur (LUC. XII, 50).

de ce que Jérusalem lui préparait en retour. Ne s'en entretenait-il pas avec ses apôtres? Pourquoi l'en aurait-il pas fait aussi avec ses amis de Béthanie? Son cœur était rempli de cette pensée unique, et sa bouche ne parlait-elle pas de l'abondance de son cœur[1]?

Nous allons plus loin. Jésus, qui n'avait point caché aux apôtres sa soif de souffrir, et qui, au moment de commencer ce combat sanglant de la passion, ne cacha pas à ceux qu'il aimait le plus sa tristesse et ses angoisses voulues, Jésus ne cacha point non plus à Madeleine, à l'âme qui, après sa mère, l'aimait le plus et le comprenait le mieux, ce qui se passait en lui, les tristesses, les angoisses dont il voulait que son cœur de chair fût abreuvé. Elle seule pouvait le comprendre, car les apôtres ne le comprenaient point[2]; elle seule, par l'habitude de la pénitence et de la contemplation, était arrivée à une intelligence des mystères divins suffisante pour honorer ces états de son âme, et leur rendre le culte qui leur était dû.

Or, Jésus voulait ressentir ce qu'aurait ressenti un pur homme, mais un homme dont la perfection naturelle n'est plus de ce monde depuis le péché d'Adam. Il voulait être pressé du désir de son baptême de sang, à cause de la gloire de Dieu et du salut des âmes; il voulait être accablé de tristesse et arriver, sans les fran-

[1] Ex abundantia cordis os loquitur (Luc. VI, 45).

[2] Et ipsi (Apostoli) nihil horum intellexerunt, et erat verbum istud absconditum ab eis, et non intelligebant quæ dicebantur (Luc. XVIII, 34).

chir, aux limites du découragement, à cause de l'ingratitude, de l'hostilité, de la haine de Jérusalem, qui ne devaient pas cesser de le poursuivre même après sa Passion, jusqu'à la fin des temps. Et il voulait que Marie-Madeleine vît tout cela. Il s'en entretenait avec elle... Oh! qui pourra raconter l'âme de Madeleine, et dire les sentiments de son cœur pendant ces entretiens, que les anges écoutaient étonnés et ravis?

Jésus le voulait ainsi pour beaucoup de raisons, toutes dignes de lui, dignes de son cœur dévoué. D'abord, il était homme, et jamais fils d'Adam ne posséda comme lui la plénitude de la nature humaine. Tout sentiment humain qui n'est pas imparfait devait se trouver en lui, mais avec quelque chose de plus noble, de plus élevé, de plus serein : les poètes antiques auraient dit « de plus divin. » N'est-il pas de l'homme de dire à ses amis le secret de son cœur, la grande pensée, le grand but de sa vie, d'en parler dans l'intimité, de laisser voir les espérances, les craintes, les joies, les douleurs qui le remplissent à l'occasion de cette œuvre, aimée et redoutée tout ensemble, qui est l'objet de sa vie? N'est-il pas de l'homme d'aimer à être compris au moins de ses amis, soutenu, encouragé par eux? O Madeleine, votre cœur était digne de remplir auprès de Jésus cette noble fonction, qui convient si bien à un cœur de femme tel que le vôtre! Le délassement et la consolation que Jésus venait chercher à Béthanie après les fatigues et les déboires de l'apostolat de Jérusalem, c'était surtout votre tendre cœur seul qui les lui donnait à son gré. Tandis que les compagnons de son labeur dormaient et

se reposaient[1], il trouvait dans votre fidélité, dans votre amour, dans l'attention émue que vous lui prêtiez, dans les rares paroles qu'il vous encourageait à dire, une céleste nourriture, un repos digne de lui, qui lui venait du ciel et de son Père en passant par votre cœur.

Une des formes du culte et de l'amour envers notre Dieu fait homme, très belle, très digne du Cœur de Jésus, en complète harmonie avec la vie parfaite des âmes contemplatives, c'est la réparation. Il est digne du Cœur sacré de permettre et de vouloir que ses amis, surtout ceux qui le connaissent le mieux, osent concevoir la sainte ambition de le consoler. Quelle condescendance de la part du Seigneur! Quel aiguillon pour l'âme aimante! Ah! Jésus se montre en cela vraiment l'Époux des âmes, et celle qui sait le consoler se montre véritablement son épouse, cette aide semblable à lui-même que Dieu donna dès le commencement au cœur de l'homme[2]. Cette forme si élevée, si privilégiée, de la charité, est née à Béthanie. Du cœur de Madeleine, elle s'est répandue dans toute l'Église, pour la consolation du Cœur de Jésus dans toute la durée des siècles, et pour l'accroissement et la perfection de l'esprit de sacrifice et de zèle au sein de l'Église.

Jésus ne pouvait pas oublier que Madeleine devait être au pied de la croix, avec Marie sa Mère, et au sépulcre, avec les saintes femmes. Il est un Époux de

[1] Dormite jam, et requiescite (Matth. XXVI, 45).

[2] Faciamus ei adjutorium simile sibi (Gen. II, 18).

sang[1]. Les privilégiés de son cœur ne sont pas invités aux délices mais aux douleurs de l'amour; sa charité, plus forte que la mort, sa jalousie, plus dure que l'enfer[2], les contraignent au sacrifice. Il ne les aimerait pas s'il ne les entraînait pas à sa suite jusqu'au Calvaire, jusqu'à la croix, jusqu'au sépulcre. Cependant, il a une immense compassion de ceux qu'il appelle à coopérer avec lui par les douleurs à la rédemption de âmes[3]; son cœur doit allier les exigences de la force aux douces précautions de la tendresse. La principale et la plus chère occupation de Jésus-Christ à Béthanie consistait à préparer Madeleine à l'épreuve suprême du Calvaire et du sépulcre : l'Évangile ne le dit point; mais ne serait-ce pas méconnaître son cœur que de ne le deviner pas? Il ne devait pas, il ne pouvait pas lui épargner cette épreuve, cette douleur incommensurable; l'amour de la sainte n'aurait pu supporter, non plus, d'en être privée. Il est impossible, Jésus mourant, de ne pas voir Marie-Madeleine au pied de la croix; il est encore plus impossible de deviner ce qu'elle serait devenue, si la volonté de Dieu l'avait éloignée du Calvaire. Le Sauveur se devait et lui devait de l'appeler, avec Marie, sa Mère, au pied de la croix : la force de l'amour l'y obligeait. Mais il devait à la tendresse de ce même

[1] Sponsus sanguinum (Exod. IV, 26).

[2] Fortis est ut mors dilectio, dura sicut infernus æmulatio (Cant. VIII, 6).

[3] Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi, pro corpore ejus quod est Ecclesia (Col. I, 24).

amour de rendre lentement, progressivement, son cœur capable d'une telle douleur ; autrement, ce cœur se serait brisé au contact de la croix, comme entre ses mains son vase d'albâtre. Ne comprenait-elle pas que Jésus, en la laissant lire dans le mystère de son cœur, voulait surtout la rendre capable de monter avec lui au Calvaire. Mais elle y lisait, et son cœur était fortifié. En contemplant la tristesse du Sauveur, en écoutant ses récits, en méditant ses prophéties dont l'accomplissement était si proche, surtout en osant murmurer une parole de consolation et d'encouragement à l'oreille du divin Maître, elle se trouvait préparée pour la douleur suprême, et capable d'être debout sur le Calvaire.

A Béthanie, la crainte des ennemis de Jésus et des excommunications de la Synagogue ne glaçait pas, comme à Jérusalem, le cœur des amis du Seigneur. Simon le lépreux l'invita à un festin. Ce Simon était-il parent de la sainte famille de Béthanie? Donnait-il cette fête pour célébrer la résurrection de Lazare? La présence à ce festin de tous les membres connus de cette famille, le souvenir spécial donné au grand miracle par l'Évangéliste, semblerait indiquer la vérité de cette double supposition, surtout de la seconde. Y avait-il quelque rapport entre le Simon de ce second festin et le Simon du premier, le Simon qui avait jugé si mal les actes que la contrition inspirait à Madeleine, et ceux que la miséricorde inspirait au Seigneur? Nous n'avons rien de bien certain à dire à cet égard, et notre opinion, si nous en avions une, importerait peu. Ce qui est certain, c'est que Simon le lépreux se montrait, par cet acte public,

digne tout ensemble de l'amitié de Jésus et de la parenté des saints de Béthanie.

Si son invitation avait pour but de célébrer la résurrection de Lazare, Madeleine ne pouvait pas manquer de saisir cette occasion de témoigner publiquement sa reconnaissance à son Maître bien-aimé, et de lui prouver, par un acte extérieur, quel accroissement son dernier bienfait avait donné à l'amour qu'elle lui avait exclusivement voué depuis longtemps. Ce qu'elle voyait ou apprenait tous les jours des dangers qui menaçaient Jésus, loin d'être un obstacle à sa reconnaissance, devait la rendre plus intense encore. Jésus, après avoir fui la persécution, pour rendre Lazare à sa famille, pour consoler Madeleine, était venu en quelque sorte se mettre entre les mains de ses persécuteurs.

Cependant, l'état nouveau de l'âme de Madeleine, et la grâce déjà ancienne de sa vocation à la vie contemplative, devaient l'un et l'autre contribuer à donner une forme spéciale à la manifestation publique de sa reconnaissance et de son amour.

Elle n'eut pas à réfléchir pour trouver un acte qui satisfît à toutes ces conditions ; elle eut la pensée de faire, à l'occasion de la résurrection de son frère, ce qu'elle avait fait lorsque Jésus la ressuscita spirituellement elle-même en lui remettant ses péchés. Un cœur demeure toujours semblable à lui-même, et les saints, lorsqu'ils sont arrivés, par leur sainteté même, tout près de Dieu, sont plus humbles encore qu'ils ne peuvent l'être au moment où, sortant de leurs péchés par un miracle de la grâce : ils sont sous l'impression vivante de leur ingra-

titude et la honte de leurs péchés. Elle voulut donc faire, à cette fête donnée à Jésus pendant les derniers jours de sa vie mortelle, ce qu'elle avait fait au commencement. Et cet acte spontané fut précisément ce qui convenait à son état contemplatif, aux circonstances où se trouvait le Seigneur, à l'état où l'aurore sanglante de la Passion mettait le cœur de Jésus et l'âme de son amante fidèle.

Saint Bonaventure, l'homme le plus fait et le mieux placé pour comprendre l'âme séraphique de son Père François d'Assise, écrit, au sujet des dispositions du Crucifié de l'Alverne, à la fin de sa vie, quelques mots qui sont peut-être l'une des lois de la sainteté et de l'amour, lesquels paraissent pourtant sans règle. « François se consumait du désir de revenir aux œuvres d'humilité du commencement de sa vie spirituelle ; il aurait voulu servir comme alors les lépreux, et ramener son corps brisé aux pratiques de pénitence par lesquelles il l'avait réduit en servitude. » Il y aurait à peine un mot à changer de nouveau, dans les paroles de saint Bonaventure, pour faire comprendre les dispositions qui inspiraient, à Madeleine, au seuil de la perfection, l'acte même qu'elle avait fait au premier instant de sa vie spirituelle.

Nous ne nous arrêtons pas à remarquer les traits qui distinguent la seconde onction de la première. Les principaux devront faire par la suite le sujet de nos méditations. Mais il en est un qu'il est bon de noter en passant. Marie-Madeleine fut blâmée, à la seconde, comme elle l'avait été à la première. C'est le sort

nécessaire et la salutaire épreuve de quiconque, par l'intelligence ou par le cœur, dépasse la commune mesure. On est blâmé parce qu'on n'est pas compris; on est blâmé parce que des âmes communes trouvent volontiers excessif ce qui est grand, ce qui les dépasse; ces esprits faibles craignent d'admirer, de peur d'être obligés d'imiter.

Marie fut donc blâmée à chaque onction, mais non par les mêmes personnes. A la première, le monde s'irrita, parce qu'elle le quittait pour Jésus; à la seconde, ce furent les amis de Jésus qui s'offensèrent du merveilleux élan du cœur de Madeleine, parce qu'ils étaient incapables de s'élever si haut dans l'amour, de descendre si profondément dans l'humilité, d'honorer avec cette magnificence le Dieu fait chair pour leur amour. Dans les deux circonstances, les contempteurs couvrirent leurs mauvaises dispositions d'un voile de vertu, l'honneur de Dieu ou le zèle des pauvres. Pauvre cœur humain, également misérable, également hypocrite, parce qu'il est toujours également égoïste et jaloux quand la grâce de Dieu ne l'élève pas au-dessus de lui-même! Jésus daigna défendre Madeleine dans les deux circonstances, moins sans doute pour elle-même, à qui le blâme des créatures pouvait à peine être une épreuve, que pour révéler à ses détracteurs, dans l'intérêt de leur salut, le fond vrai de leur âme. Sans doute, il avait en vue, également, de nous découvrir, à nous aussi, le vrai mobile de beaucoup de nos sentiments et de nos pensées, de beaucoup de nos appréciations et de nos actes.

MÉDITATION I.

COMBIEN IL NOUS IMPORTE DE VEILLER POUR NE PAS LAISSER PASSER SANS PROFIT POUR NOTRE AME LE MOMENT DE LA GRACE.

Six jours avant la Pâque...

En nous comblant continuellement de ses grâces et des bienfaits merveilleux de sa droite, Dieu nous laisse ignorer le moment où il nous accordera les principales; ou, si nous savons que la grâce que nous recevons est au nombre des plus précieuses, nous ne savons point combien il est important pour nous de la recevoir à ce moment. Il n'est pas en notre pouvoir de connaître les temps et les moments[1]; mais le Seigneur nous veut sans cesse attentifs à lui et à ses opérations dans notre âme : c'est pour cela qu'il nous avertit par deux fois d'être vigilants[2]. Adorons cette disposition de la Providence, qui est un si grand bienfait pour nous. Humilions-nous de ne l'avoir peut-être jamais comprise jusqu'ici, et surtout de n'avoir pas su en tirer le profit spirituel en vue duquel Dieu a ordonné ainsi sa conduite à notre égard.

L'âme sainte de Jésus n'est point sujette à nos igno-

[1] Non est vestrum nosse tempora vel momenta quæ Pater posuit in sua potestate (Act. I, 7)!

[2] Vigilate ergo, quia nescitis qua hora Dominus vester venturus sit (Matt. XXIV, 42). — Vigilate itaque, quia nescitis diem neque horam (Id. XXV, 13).

rances. Il connaît l'importance des moments que le Père a en son pouvoir. Il sait que six jours seulement le séparent de cette Pâque qui doit être pour lui le passage de la vie à la mort, et pour l'humanité le passage de la mort du péché à la vie de la grâce. Il veut se hâter de travailler pendant qu'il fait jour encore et que la nuit de sa passion et de sa mort approche.

C'est le moment de la grande activité de son apostolat. Les travaux apostoliques en Galilée et dans la Judée n'étaient que l'aurore de ses dernières et suprêmes prédications à Jérusalem, de ses derniers et suprêmes appels à la conversion de la ville, ingrate et pourtant chérie, qu'il a désiré préserver du plus grand des crimes et du plus grand des malheurs. Les paraboles les plus directes, les démonstrations les plus concluantes, les reproches même et les menaces, les polémiques les plus victorieuses, les larmes même, rien n'est épargné pour le salut de la ville des prophètes[1]. Mais, hélas! elle ne sait point, l'aveugle Jérusalem, ce que fait le Sauveur pour sa paix[2].

Après les prédications et les discours de Jésus, personne dans la cité ne lui offre l'hospitalité; ceux qui désireraient le faire n'osent pas l'en prier, par crainte des Juifs. Le Seigneur va, le soir, demander à Béthanie ce qu'il ne trouve point à Jérusalem.

Là, des dispositions toutes différentes l'attendent. Depuis la résurrection de Lazare, Béthanie lui est entièrement conquise; à des degrés sans doute différents, toute la population croit en lui, l'aime et le vénère. On

[1] Jerusalem, quæ occidis prophetas (MATT. XXIII, 37).

[2] Quia si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi! Nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis (LUC. XIX, 42).

n'ignore point l'hostilité qu'il rencontre à Jérusalem; mais, malgré l'influence naturelle des grandes villes sur les bourgs qui les environnent, la foi et l'amour persistent; que dis-je? Béthanie met une noble ostentation dans l'affirmation de sa foi et de son dévouement.

Cependant, à Béthanie non plus, on ne comprend pas toute l'importance du moment et de l'heure des divines visites. C'est que la foi et la charité habituelles ne suffisent point à donner aux âmes toute l'attention que méritent les opérations de Dieu, ni à leur révéler la grandeur et l'importance de ce qu'il daigne faire pour elles. Il y faut encore le recueillement, qui illumine les enseignements de la foi, le recueillement, qui rend l'amour clairvoyant.

Sainte Marie-Madeleine est assez recueillie pour comprendre toute la gravité du moment où se trouvent son Maître bien-aimé et, avec lui, toutes les âmes qu'il aime, toutes celles qui sont déjà ou qui doivent plus tard venir sur la terre. Peut-être ne sait-elle pas précisément qu'elle se trouve au sixième jour qui précède la mort de Jésus; mais son amour devine que le moment est solennel. Son recueillement aurait toujours suffi à lui faire comprendre le prix d'une visite de Jésus; sa reconnaissance ancienne et nouvelle, son amour toujours croissant lui aurait inspiré ce qu'il convenait de faire pour un tel hôte au milieu de telles circonstances. Mais il y a plus, et, après la parole du Seigneur, il ne nous est pas permis d'en douter, le cœur de Madeleine devine que les jours de son Maître bien-aimé sont désormais comptés, que sa mort et sa sépulture sont proches[1]! Quelles dispositions cette intuition de l'amour recueilli ne doit-elle pas établir dans l'âme de notre chère sainte

[1] Prævenit ungere corpus meum ad sepulturam (MARC. XIV, 8).

à l'égard de Jésus, à l'égard des visites de Jésus!

Ainsi, ô mon Dieu, à Jérusalem, où parmi un si grand nombre d'ennemis votre regard infaillible aperçoit aussi beaucoup d'âmes fidèles, et à Béthanie où tous les cœurs vous appartiennent, parmi ceux que vous avez comblés de vos bienfaits et de vos miracles, malgré vos avertissements tant de fois réitérés[1], votre cœur divin ne trouve qu'une âme, qu'une seule, qui comprenne la douloureuse gravité du moment et le sens complet de vos derniers efforts pour le salut de Jérusalem et du peuple! Une seule âme qui devine combien il importe de profiter de vos enseignements, qui sont presque déjà un testament! Une seule âme qui comprenne quel genre d'honneurs il convient de vous rendre à cette heure solennelle!

C'est que seule cette âme vous aime assez, parce qu'elle vous aime uniquement; seule elle se préoccupe assez de vous, parce qu'elle s'en préoccupe exclusivement.

Les autres peuvent vous aimer beaucoup, avoir le cœur rempli de reconnaissance, être même élevées par ces vertus au-dessus de toute crainte, jusqu'à l'esprit de sacrifice pour vous et pour votre cause; leur foi et leur charité manquent cependant encore de clairvoyance. Elles ne vous reçoivent pas, elles ne vous écoutent pas, elles ne vous honorent pas comme les circonstances le demandent.

C'est là une figure de ce qui ne cesse d'arriver parmi vos fidèles, surtout de ce qui arrive dans mon cœur misérable. Je ne comprends jamais la *gravité* de l'heure où vous me visitez, ni la grandeur de la grâce que vous me faites. Ce n'est point que je ne croie, ce n'est point que je ne désire vous aimer de tout mon cœur.

[1] Ecce ascendimus Jerosolymam, et Filius hominus tradetur (MATTH. XX, 18).

Mais mon âme s'occupe de tant de choses, mon esprit se répand sur tant d'objets différents, mon cœur se remplit de l'amour de tant de créatures qui n'ont qu'un rapport lointain avec vous ; je suis, en un mot, si dissipé ; je prête si peu d'attention à ce que votre miséricorde fait en moi, si peu d'attention surtout à vous, que les anges désirent contempler[1] ! Peut-être je me vante de ma clairvoyance au sujet des choses du temps, moi qui ne comprends rien, ou presque rien, à celles de l'éternité, qui ont pour objet le salut de mon âme. Et je ne sais pas même apercevoir combien, dans une âme qui s'est exclusivement consacrée à vous, ce manque de recueillement vous offense.

O Jésus, dessillez mes yeux ; faites-moi entrevoir votre beauté et votre bonté ; montrez-moi en même temps le néant et la vanité de tout ce qui n'est point vous ; ajoutez encore, à cette lumière que j'implore, une grâce puissante qui me détourne de tout ce qui est créé pour m'attacher à vous seul. Alors, mon âme recueillie, vous cherchant uniquement et de toutes ses puissances, comprendra sans doute le sens de vos opérations et ce qu'il y a de grand, de critique même, dans les heures que vous choisissez pour les accomplir en elle.

[1] In quem desiderant Angeli prospicere (I Petr. 12)

MÉDITATION II.

LE FILS DE DIEU, EN SE FAISANT HOMME, ET HOMME DE DOULEURS, S'EST CRÉÉ LE BESOIN ET ACQUIS LE DROIT D'ÊTRE CONSOLÉ PAR SES FIDÈLES.

Jésus vint à Béthanie, où était mort Lazare, qu'il avait ressuscité.

Que les dons et les miséricordes de Dieu soient sans repentance[1], cela ne suffit pas à satisfaire sa tendresse pour ses enfants. Les grâces qu'il leur a faites dans le passé sont la principale raison qui détermine sa bénignité à leur en accorder de nouvelles et de plus grandes; son cœur ne se lasse point d'aimer, parce que sa bonté est infinie, et qu'il est de la nature du souverain bien de s'épancher, de se communiquer[2]. Adorons cette disposition de la bonté de notre Dieu; remercions-le de nous avoir tant aimés; humilions-nous d'avoir si mal compris son amour; supplions-le de ne cesser point de répandre sur nous ses dons et sa miséricorde, malgré notre ingratitude et notre indignité.

Six jours avant la Pâque, Jésus vient à Béthanie. Son cœur est attiré vers cette bourgade par mille raisons infiniment dignes de lui; nous pouvons à peine en pénétrer quelques-unes. Avant tout, il y est attiré par

[1] Sine pœnitentia sunt dona et Dei vocatio (Rom. XI, 29).

[2] *Bonum est sui diffusivum.* C'est un axiome de la théologie scholastique, et cette diffusion de la bonté est l'acte même de l'amour. Peu d'hommes sont capables d'aimer, parce que peu sont assez bons dans le sens scholastique du mot.

ses bienfaits passés. Là, il a guéri Simon le lépreux et ressuscité Lazare; là, il a aimé à se reposer de ses travaux apostoliques, en acceptant l'hospitalité si généreuse que Marthe lui offrait dans sa maison, et l'hospitalité, plus généreuse encore, que Marie, assise à ses pieds, donnait dans son cœur à la parole du salut ; là, surtout, il a ressuscité et rendu à Dieu cette âme si chère ; et cette âme, recevant avec tant d'amour les visites de son médecin céleste, est arrivée à une vie si sainte, si entièrement consacrée à Dieu, si intelligente et si aimante des choses divines ! Enfin, c'est là que, à l'occasion de la résurrection de Lazare, tant d'autres âmes ont cru en lui. Son cœur a besoin, à cette heure solennelle, de faire encore plus de bien à Béthanie, et d'y donner la preuve d'un amour toujours plus généreux et plus dévoué.

Mais, si Jésus est attiré à Béthanie par tous ces motifs, il y est poussé en quelque sorte par l'ingratitude de Jérusalem. Certes, elle ne sera pas abandonnée, la cité ingrate, sinon lorsque son dernier crime aura rendu sa plaie inguérissable jusqu'à la fin des temps; en attendant, la ville du Temple et des Prophètes est, de la part du Sauveur, l'objet d'une sollicitude incompréhensible, surtout si l'on songe à l'opiniâtreté de son aveuglement et de sa haine contre lui.

Comme il sent cette obstination ! Comme son cœur en souffre ! Comme il a besoin de se reposer des efforts de sa miséricorde repoussée et de son amour dédaigné, en reportant cette même miséricorde et ce même amour sur des âmes plus fidèles et plus généreuses ! Celui qui daignera être réconforté pendant son agonie par un ange de Dieu[1], daigne être soutenu, dans sa lutte suprême

[1] Apparuit Angelus de cœlo confortans eum (Luc. XXII, 43).

contre l'ingratitude de Jérusalem, par la fidélité de Béthanie.

Cependant, une âme, entre toutes, repose à Béthanie son cœur aimant et fatigué. C'est Marie-Madeleine. Nul ne comprend comme elle son amour pour son peuple et sa douleur de se voir repoussé par lui ; nul ne sait lui offrir un culte de réparation qui tende aussi directement à le consoler. Quel autre, en effet, saurait trouver dans sa reconnaissance et dans son amour, des sentiments si parfaits? Quel autre aurait su deviner que Dieu a revêtu si entièrement notre humanité, qu'aucun des mouvements du cœur de l'homme ne lui est étranger? Pour comprendre à ce degré les désirs et les besoins du Cœur sacré, ce n'est pas assez que, en l'âme de Madeleine, l'amour pénitent soit sans cesse alimenté et rendu plus ardent par une vie toute séparée des soins et des sollicitudes d'ici-bas, et uniquement consacrée à la contemplation et à la prière, à l'étude humble et fervente du Verbe fait chair, il faut encore que le souvenir toujours présent de ses péchés et de son pardon, en creusant en elle des abîmes d'humilité, ait achevé de la remplir de la science des saints.

Elle voit les blessures saignantes que l'ingratitude a faites au cœur de Jésus, et son âme souffre avec le divin cœur blessé. Elle a pitié de l'amour méconnu, et cherche dans son propre cœur ce qu'elle pourrait faire, elle, pauvre et indigne créature, pour offrir quelque consolation et quelque encouragement à l'amour affligé et désolé. Elle cherche, et Dieu lui fait la grâce de le trouver. Mais elle ne pense point l'avoir trouvé, et se contente de faire avec ferveur, et sans retour sur elle-même, ce que l'Esprit-Saint inspire à son amour pour Jésus.

O Jésus, Jérusalem aveugle et obstinée existe tou-

jours pour vous. Vous êtes attiré par votre bonté à faire sans cesse des grâces nouvelles aux chrétiens, aux nations catholiques, à qui vous avez fait tant de grâces anciennes. L'ingratitude qui cherche à vous éloigner, ne parvient pas à décourager votre amour. Vous êtes là toujours, travaillant à éclairer les aveugles qui ne veulent point voir votre beauté de peur de devoir l'aimer, à guérir les sourds qui ne veulent pas entendre votre parole de peur d'être forcés de la mettre en pratique; vous êtes là, vous efforçant de ranimer, dans les peuples attiédis, dans les âmes affadies, la vie chrétienne qui semble plutôt mourante que languissante, et le désir des biens célestes qui paraît éteint. Oui, votre cœur sacré se heurte toujours aux douleurs dont Jérusalem vous abreuvait pendant les derniers jours de votre vie mortelle.

Mais où trouvez-vous Béthanie? Hélas! quand les peuples tombent dans les ténèbres, c'est que la lumière du monde ne brille plus; quand les âmes se corrompent, c'est que le sel de la terre s'affadit[1]. Je ne dirai point : « Sur la terre, il n'y a plus de Béthanie pour votre cœur, » car vous seul connaissez les âmes, vous seul sondez les reins et les cœurs. Mais, il n'est que trop vrai, ceux-là même qui vous appartiennent par état, paraissent maintenant tourner des regards d'envie vers les biens d'ici-bas, qu'ils avaient juré de mépriser pour votre amour. Il n'est que trop vrai, ceux que vous avez honorés jusqu'à les appeler à combattre pour votre cause, loin de résister jusqu'au sang en luttant contre le mal[2], se reposent, paraissent s'accoutumer à voir, sans dou-

[1] Vos estis sal terræ,.... vos estis lux mundi (Matth. V, 13, 14).

[2] Nondum usque ad sanguinem restitistis adversus peccatum repugnantes (Hebr. XII, 4) !

leur, triompher ce mal. Il n'est que trop vrai, beaucoup se disent et se croient vos amis et vos fidèles, dont la vie, les mœurs, la vanité ne diffèrent en rien de celles de vos ennemis les plus acharnés, si ce n'est peut-être en ce qu'ils ajoutent à tout le reste l'horrible hypocrisie d'une fréquentation des sacrements qui est pour vous le plus cruel des outrages.

Et, si vous ne trouvez pas Béthanie, où trouverez-vous Marie-Madeleine? Dans quelle solitude loin du monde, sur quelle montagne de myrrhe, sur quelle colline d'encens, votre cœur reçoit-il d'elle ce culte de réparation dont il daigne avoir besoin?

O mon âme, pourquoi t'arrêter à considérer ce qu'il ne t'est point permis de juger? Descends au fond de toi-même, regarde-toi, juge-toi. Tu as reçu des grâces suffisantes pour être obligée de donner à Jésus des consolations pareilles à celles qu'il puisait à Béthanie, dans le cœur de Madeleine. Comme elle, tu as été pardonnée, et pardonnée d'une ingratitude et d'une folie mille fois plus coupables; tu as reçu les douces visites de l'amour infini et de l'éternelle miséricorde. Comme elle, tu as été comblée de bienfaits et appelée au service de Jésus seul. De plus, le Seigneur, le Dieu des vertus a fait pour toi ce qu'il n'avait point fait pour elle : les portes du sanctuaire ont été ouvertes devant toi; tu as gravi les degrés de l'autel; tu as été associée au sacerdoce et à l'apostolat de ton Sauveur et de ton Rédempteur[1]. Voilà ce que Jésus a fait pour toi, voilà ce que tes péchés, ton aveuglement, ton obstination n'ont pu réussir à l'empêcher de faire.

Et maintenant, si, lorsque son cœur souffre des maux que lui ont causés ses ennemis, et des blessures plus

[1] Considerate apostolum et pontificem Jesum (Hebr. III, 1).

cruelles qu'il reçoit de ses enfants, il vient à toi afin d'être consolé dans sa douleur et d'être encouragé à continuer d'étendre les bras de son amour vers un peuple qui ne veut plus le croire et qui le contredit[1], que trouve-t-il en toi? O mon Dieu, le rouge de la honte et de la confusion couvre mon visage! Je n'ose plus aller au fond de mon cœur; j'ai peur de trouver que Jérusalem elle-même ne fut pas aussi rebelle et obstinée!... Loin de trouver en moi la consolation et la réparation que vous avez droit d'en attendre, après les grâces dont vous avez rempli ma vie, il n'y a pas une seule âme sur la terre qui vous afflige autant. Et malgré cela, j'ose encore jeter un regard autour de moi, et blâmer dans mon prochain les choses même dont je me rends coupable comme lui, avec moins d'excuses que lui!...

Sainte vraiment dévouée à Jésus, ô Marie-Madeleine, priez pour moi. Je ne mérite point d'être appelé votre dévot, puisque je vous ressemble si peu! Obtenez que le Seigneur, dont je ne cesse d'affliger le cœur divin, me pardonne à cause de vous, et me visite encore dans sa miséricorde; et faites que, plus fidèle à la grâce de mon Dieu, je sois enfin trouvé dévoué, comme vous l'avez été vous-même, et que le cœur de Jésus prenne en mon âme des consolations semblables à celles qu'il trouvait dans votre fidélité, à la fin de sa vie mortelle.

[1] Expandi manus meas tota die ad populum non credentem et contradicentem (Is. LXV, 2).

MÉDITATION III.

JÉSUS RÉITÈRE SES VISITES AUX AMES QU'IL A SAUVÉES, AFIN DE LES CONFIRMER DANS LA FOI ET DE LES AFFERMIR DANS LA VERTU.

Jésus vint à Béthanie, où était mort Lazare, qu'il avait ressuscité.

ADORONS Dieu, principe et providence de tout ce qui est : c'est lui qui nous a créés, qui nous conserve, et qui nous conduit à notre perfection. Il a fait toutes choses afin quelles soient et qu'elles arrivent à leur perfection. Dans l'ordre surnaturel, il est aussi le principe de tout bien, et la cause de la conservation et du perfectionnement des biens qu'il a produits ; sa grâce, qui crée en nous l'homme nouveau, lui fait atteindre la plénitude de l'homme parfait[1]. Quoique de lui nous vienne tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons, nous n'y pensons cependant pas, et nous vivons comme si nous pouvions nous suffire. Humilions-nous de l'erreur pratique dans laquelle nous avons vécu, et supplions la divine bonté de répandre encore sur nous ses biens, que nous n'avons pas su mettre à profit, et dont nous n'avons pas même été reconnaissants.

L'Évangéliste, ou plutôt le Saint-Esprit, ne veut pas nous laisser ignorer l'une des principales causes de la visite de Jésus à Béthanie. Lazare, qu'il avait ressus-

[1] In virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi (EPHES. IV, 13).

cité, habitait ce bourg. Peut-être Lazare ne pensait point que la toute-puissance qui lui avait miraculeusement rendu la vie, devait veiller pour la lui conserver. Mais Dieu n'attend pas que l'homme s'occupe de lui pour l'aimer et lui faire du bien. Il ne suffit pas qu'il nous aime une fois le premier pour que nous l'aimions ; il faut qu'il nous prévienne, pour chacun des actes de notre vie chrétienne, afin de nous les inspirer ; il faut qu'il nous accompagne et nous soutienne pendant que nous l'accomplissons[1]. Ensuite il daigne couronner nos mérites comme s'ils étaient nôtres ; mais toute notre force, comme notre intelligence, est venue de lui, et, en nous récompensant, il couronne en réalité ses propres dons en nous.

Jésus vient donc à Béthanie, comme un médecin ami à un convalescent, attiré par le désir de confirmer ce qu'il a fait en Lazare ; il vient aussi afin de confirmer et de fortifier, dans leur foi et leur charité naissantes, ceux qui ont cru en lui à l'occasion de la résurrection de Lazare.

Combien d'autres personnes, à Béthanie, n'ont-elles pas été comblées de ses bienfaits ! Simon le lépreux guéri, et plus tard converti ; Marthe arrachée d'abord aux sollicitudes et aux soucis des choses d'ici-bas, ensuite élevée au-dessus du trouble et de l'angoisse jusqu'à la perfection de la foi et la plénitude de la charité : tant d'autres merveilles de la grâce, ignorées de nous et accomplies en des âmes qu'il aime. Tous les biens nécessaires à ces âmes si chères, leur sont arrivés par ses précédentes visites. Toutes s'en rendent-elles

[1] Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos (I Joann. IV, 19). — Non quod sufficientes simus cogitare aliquid a nobis (II Cor. III, 5). — Operatur in vobis velle et perficere pro bona voluntate (Philipp. II, 13).

bien compte? Désirent-elles ardemment le revoir, afin de faire de nouveaux progrès dans les voies sacrées de l'amour?... Toujours est-il qu'il revient à elles, afin de les élever à l'intelligence de ce qu'il est en effet pour elles, et, par cette intelligence, à la parfaite charité. Dieu traite ainsi la plupart des âmes; il les conduit par degrés des ténèbres les plus profondes à la plus pure lumière, sans qu'elles se rendent compte toujours du but de ses divines visites, sans qu'elles aient conscience du progrès spirituel qui suit. Et le Seigneur, attendant patiemment que leurs yeux s'ouvrent à la vérité, se contente, pour continuer son œuvre, de ne les trouver pas entièrement infidèles.

Cependant, il y a des cœurs plus attentifs, auxquels le sens des visites mystérieuses du Seigneur n'échappe point. Heureuses les âmes qui reçoivent la grâce de Dieu avec autant de respect que de reconnaissance! Heureuses celles qui soupirent après les visites de leur Dieu! Elles méritent ainsi de les recevoir plus fréquentes, plus longues, plus intimes, plus efficaces. Toutes leurs puissances s'emploient avec un zèle et un soin jaloux à seconder l'action de la grâce de Dieu en elles. A quelles merveilles de sainteté, à quels miracles d'amour, à quelle lumière de vérité ne leur est-il pas donné de parvenir! Mais, surtout, comme la générosité de Dieu et son amour sont provoqués par de telles âmes! Quels échanges! Quelles communications! Quelles sublimes luttes de générosité s'établissent entre elles et le Dieu de leur cœur!

Notre chère sainte est de ce nombre : Jésus lui a fait plus de bien qu'à aucun autre de ses amis de Béthanie. Si les anciennes miséricordes et le désir de les consolider dans les âmes à qui il les a départies l'attire à Béthanie, nul autre, non pas même Lazare, qu'il a res-

suscité des morts, n'est pour son cœur un attrait aussi puissant que Madeleine, de qui il a chassé sept démons[1], et qu'il a ressuscitée de la mort du péché. Mais aussi nul ne désire comme elle les visites de Jésus ; nul n'en comprend aussi bien le prix ineffable. Elle veut connaître toujours plus son Dieu, afin de l'aimer davantage, et de le servir avec plus de perfection, et elle sait que seul, en venant à elle, Jésus peut lui révéler les trésors de beauté humaine et divine, cachés sous le voile de sa chair mortelle ; elle sait, de plus, que le temps où il lui sera donné d'entendre la douce voix du Sauveur et de contempler ses traits divins, est désormais bien court. Ah ! comme ses pensées lui font désirer avec ardeur l'arrivée de Jésus ! Lorsque Jésus est loin, le cœur de Madeleine soupire et l'appelle avec des accents semblables à ceux dont se sert l'Épouse des Saints cantiques[2]. Lorsque Jésus arrive, sa visite n'est jamais inattendue ; jamais elle ne surprend sans préparation le cœur de celle qui a choisi la meilleure part. Que doit-il en être maintenant, après la résurrection de Lazare, et six jours avant la Pâque où Jésus remontera vers son Père ?

O mon Dieu, qu'il serait nécessaire que j'eusse une intelligence et des dispositions pareilles ! Depuis longtemps je ne devrais plus être au nombre des âmes qui subissent vos miséricordes plutôt qu'elles ne les désirent, et qui sont poussées dans les voies du bien plutôt qu'elles n'y marchent. Que n'avez-vous point fait pour moi ! Cependant, après avoir bu tant de fois à la source des eaux vives et vivifiantes, je n'ai pas eu soif de nou-

[1] De qua ejecerat septem dæmonia (MARC. XVI, 9).

[2] Sonet vox tua in auribus meis, vox enim tua dulcis, et facies tua decora (CANT. II, 14).

veau[1]. Mon âme, après vous avoir connu, a trouvé encore à la créature des attraits suffisants pour vous oublier à cause d'elle ! Malheureux que je suis ! Ma froideur envers vous, ma négligence à l'égard de vos dons, l'absence de toute préparation en mon cœur, pour recevoir les visites de votre patiente bonté, que je ne désire pas, me rendent indigne de vos moindres bienfaits, des faveurs même que vous accordez aux plus misérables et aux plus endurcis. Je l'avoue à ma honte, je n'ai profité de rien ; j'ai abusé de tout. Que deviendrais-je si vous me traitiez selon mes mérites ? Mais, ô Dieu de bonté, daignez vous souvenir de vos anciennes miséricordes[2], et, pour vous exciter encore à m'avoir en pitié une fois de plus, daignez vous souvenir des bienfaits si nombreux et si admirables dont vous avez daigné me combler dans le passé. Ces biens sont à vous, ô mon Dieu ; ne souffrez pas que par ma faute ils se perdent en moi. Alors même que vos grâces seraient mortes en mon âme, vous êtes assez bon, assez puissant pour les ressusciter, assez miséricordieux pour me donner la volonté et le courage de les mettre enfin à profit.

O sainte bien-aimée en qui j'espère, daignez intercéder pour moi auprès de votre Jésus, qui doit aussi être mon Jésus[3]. Obtenez encore mon pardon de sa bonté, et apprenez-moi à profiter de ses visites et de ses bienfaits.

[1] Qui bibunt me adhuc sitient (Eccli. XXIV, 29).

[2] Ubi sunt misericordiæ tuæ antiquæ, Domine (Ps. LXXXVIII, 50) ?

[3] Vocabis nomen ejus Jesum ; ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum (Matth. I, 17).

MÉDITATION IV.

COMMENT, POUR NOUS OFFRIR SA GRACE, DIEU SE SERT DES ÉVÉNEMENTS EN APPARENCE LES PLUS INDIFFÉRENTS.

On lui fit là un banquet.

Nous avons déjà, depuis le commencement de ces méditations, admiré et adoré la providence de Dieu, qui se sert des faits les plus communs, les plus vulgaires, même au regard de l'homme, pour obtenir dans l'ordre du salut les résultats les plus désirables. Ne nous lassons pas d'adorer cette providence aussi aimante que sage, et de chercher à pénétrer ses voies. Parmi les grâces qui font les saints, ce n'est pas une des moins grandes que de savoir discerner l'action et le dessein de Dieu dans les événements ordinaires de la vie. Demandons-lui humblement et avec instance une grâce qui nous serait, à nous aussi, infiniment utile.

Que les habitants de Béthanie aient la pensée d'offrir un banquet à notre divin Maître, rien, semble-t-il, ne paraît moins digne de notre attention. Après le grand événement qui, peu de jours auparavant, a fait éclater à leurs yeux la gloire de Dieu et la mission de Notre-Seigneur, il est si naturel qu'ils pensent à l'honorer, qu'à peine pourrait-on imaginer une manifestation moins proportionnée à la grandeur du miracle qu'il vient d'accomplir. Cependant, le Saint-Esprit veut que nous méditions ce fait si vulgaire en apparence, et, afin que

notre attention s'y porte avec plus de zèle, il prend soin de nous en faire connaître les détails par celui des quatre évangélistes qui, dans le récit de la vie de Notre-Seigneur, s'attache le moins au point de vue historique.

C'est que ce repas doit donner occasion aux miséricordes de Dieu de se manifester de nouveau dans la conversion de plusieurs âmes, et lui fournir le moyen de faire entendre les plus salutaires leçons à tous les siècles à venir. Dans cette fête éclateront les vertus les plus sublimes. Les âmes généreuses y apprendront comment, au milieu de l'indifférence universelle et de l'insuffisant amour du grand nombre, elles peuvent rendre au Seigneur des hommages dignes de lui, et consoler son divin cœur en donnant à leur adoration et à leur amour le caractère de réparation si nécessaire à notre dévotion dans le temps présent, et si agréable à l'éternel amour, plus que jamais délaissé et méconnu. Mais que ne fera point connaître l'Esprit de Dieu a quiconque voudra méditer, avec une respectueuse piété, ses enseignements !

Le banquet offert au Seigneur est une manifestation et un hommage de Béthanie tout entière en l'honneur de Jésus, et en action de grâces de la résurrection de Lazare. La constitution de la famille juive, le devoir de se marier dans la même tribu, et souvent dans sa propre parenté, ont eu ce résultat, qu'il n'y a dans Béthanie qu'un petit nombre de familles, unies entre elles par les liens du sang[1]. Il n'y serait venu à l'idée de personne qu'un membre d'une famille puisse avoir des sentiments

[1] Le gouvernement civil du bourg appartenait sans aucun doute à son chef patriarcal. Ce chef était apparemment Simon le lépreux. C'est au moins ce qui explique que le banquet se fait dans sa maison.

différents de ceux du père de famille. Il y a donc la plus parfaite unanimité au sujet de notre divin Sauveur.

Cette manifestation publique, aux portes même de Jérusalem hostile, ne manque point de courage, et doit plaire pour cela même à celui qui en est l'objet. Cependant, six jours avant sa dernière Pâque sur la terre, un banquet n'est point peut-être ce qui convient le plus pour l'honorer, au milieu des tristesses et des larmes que lui causent les dispositions présentes, les crimes et les malheurs futurs de Jérusalem. La joie d'un festin n'est point non plus ce qui peut consoler le cœur affligé du Sauveur. Néanmoins, la foi, la reconnaissance et le courage de ceux qui l'invitent sont agréés de lui ; car il sait le peu que nous sommes, et, à cause de cela, il daigne avoir plus d'égard à ce qu'il y a de bon dans nos œuvres qu'à ce qui leur manque.

La présence de Marthe et de Marie à ce banquet, même au titre où elles y paraissent, sort tout à fait des mœurs et des coutumes de l'Orient. Rien, cependant, n'indique, dans le récit des trois évangélistes, que ce fait émeuve ou étonne. Dans une assemblée qui croit en Jésus-Christ, le titre d'amis de Jésus justifie suffisamment cette infraction aux traditions anciennes. Auprès de lui, les hommes oublient le soin jaloux avec lequel ils ont gardé jusque-là les privilèges de leur force et de leur autorité despotique ; les femmes oublient leur antique esclavage, la défiance et la séquestration qui pesaient sur elles. Au banquet de Béthanie, les distinctions injustes et offensantes commencent à tomber, et l'aurore de l'égalité dans la grâce, ou plutôt de l'unité de tous en Jésus-Christ, commence à se lever sur un monde dont la Rédemption est proche[1] : c'est comme le

[1] Levate capita vestra, quia appropinquat redemptio vestra.

germe et l'image de l'état futur de la famille et de la société chrétiennes. Il convient que l'affranchissement de la femme du joug que le premier péché avait fait peser sur elle, commence sous les yeux de Jésus, et par les deux femmes qui, après Marie sa Mère, lui ont témoigné le plus d'amour et de dévouement.

Suivant saint Matthieu, c'est dans la maison de Simon le lépreux que le banquet a été préparé, peut-être dans la même salle où avait eu lieu autrefois le festin célèbre par la conversion de Marie-Madeleine et la première onction des pieds du Seigneur. Il n'est guère possible de douter que Simon le pharisien et Simon le lépreux ne soient une seule et même personne. Nul n'a perdu le souvenir de ce qui s'est passé alors. Les sentiments de Simon à l'égard de notre divin Maître sont bien changés ; il croit maintenant en lui, et d'une foi sincère et agissante, d'une foi assez ardente pour aller jusqu'au sacrifice. En donnant ce témoignage public de son attachement à Jésus, il ne peut pas ignorer qu'il rompt avec la secte dont il a fait partie jusque-là, et que ses meilleurs amis d'hier vont devenir demain ses pires ennemis.

Cependant, il ne croit point faire quelque chose de grand, ou qui engage le Seigneur envers lui. Son humilité se souvient que ses actes, son attitude, ses pensées secrètes ont, en ce lieu même, offensé le Seigneur. Il sait bien que Jésus a répondu à ses offenses par le pardon et par des miséricordes plus grandes encore que celles dont il avait pu être comblé auparavant ; mais cette bonté même de Jésus envers lui, après

Non est Judæus neque græcus, non est servus neque liber, non est masculus neque fœmina. Omnes enim vos unum estis in Christo Jesu (Gal. III, 28).

ses fautes et son ingratitude, lui fait sentir davantage combien il s'était rendu coupable.

Tandis qu'il prie Notre-Seigneur d'honorer de nouveau sa maison de sa divine présence, de daigner lui accorder à lui-même la faveur inappréciable d'être une seconde fois son hôte, son cœur contrit et humilié donne à toute sa personne une contenance qui exprime clairement les sentiments qui l'animent : « Seigneur, je ne suis point digne de la faveur que je sollicite; je ne mérite pas que vous entriez dans ma maison[1]. Je vous y ai méconnu et offensé ! Cependant, ô fils bien-aimé de Dieu, je vous supplie d'y venir, à cause de ceux-ci, qui, dans leur foi et leur reconnaissance, veulent vous rendre publiquement les honneurs qui vous sont dûs. J'ose ajouter, en présence de celui qui est deux fois mon Sauveur, que si j'ai pu être ingrat et coupable après que vous aviez purifié mon corps de la lèpre, je ne veux plus, je ne peux plus, vous méconnaître après que vous avez guéri mon âme de la lèpre, plus redoutable, de l'incrédulité et de l'orgueil. »

O mon âme, admire de nouveau la Providence qui sait faire éclater tant de merveilles à l'occasion d'un événement aussi vulgaire qu'un banquet ou un festin. Mais ne te borne pas à une adoration ou à une admiration stérile. Partout, si tu le veux, tu verras briller la sagesse et l'amour de Dieu à ton égard ; toujours, si tu sais être humble et recueillie, tu pourras profiter des événements grands ou petits dont se compose la trame de ta vie inutile, pour connaître et aimer ton Dieu davantage, pour te connaître toi-même plus parfaitement, et t'humilier plus profondément dans la vue de tes folies et

[1] Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum (MATTH. VIII, 8).

de tes erreurs, de tes ingratitudes et de tes péchés. O Jésus, faites, dans l'excès de votre miséricorde pour un pauvre pécheur, que je sache enfin mettre à profit les leçons que vous daignez me donner dans votre Évangile.

MÉDITATION V.

COMMENT LA FOI ET LA CHARITÉ SANCTIFIENT LES ACTES ORDINAIRES DE LA VIE.

Et Marthe servait.

DORONS l'Esprit sanctificateur des âmes. Il est un en lui-même; mais ses dons et ses opérations sont divers[1]; et, comme il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste[2], il y a plusieurs voies pour y arriver. Remercions l'Esprit d'intelligence qui daigne nous faire comprendre cette vérité, et supplions-le de nous faire la grâce de nous en servir désormais pour ne mésestimer jamais les manières de servir Dieu différentes de la nôtre, et principalement celles dont le caractère nous paraît peu élevé; car, au service de Dieu, les moindres choses sont d'un prix inestimable, et les voies les plus humbles sont les plus sûres.

[1] Divisiones gratiarum sunt, unus autem Spiritus. Et divisiones ministrationum sunt, unus autem Dominus. Et divisiones operationum sunt, unus autem Deus, qui operatur omnia in omnibus (I Cor. XII, 4, 5, 6).

[2] In domo Patris mei mansiones multæ sunt (Joan. XIV, 2).

Contemplons Jésus-Christ prenant part au banquet que lui offrent la reconnaissance et la foi de Béthanie. Il est à la première place ; c'est à lui que sont offerts d'abord les mets les plus délicats. Cependant, ce ne sont pas de tels honneurs qui peuvent satisfaire sa divine ambition, ni de tels mets qui peuvent contenter les désirs de son cœur sacré. La gloire de son Père, et le salut des âmes, voilà ce dont il a faim et soif, voilà ce qu'il ambitionne, ce qu'il veut conquérir au prix même de sa vie[1]. Cependant, beaucoup de choses qui se passent autour de lui sont de nature à lui plaire et à le consoler.

Parmi ces choses, il est juste de compter, avec l'Évangéliste, le service de Marthe. Que d'admirables progrès cette chère hôtesse de Jésus a faits en peu de temps ! Le drame intime qui s'était déroulé dans son cœur pendant la maladie et la mort de son frère, et jusqu'au moment de la résurrection de Lazare, a pour jamais éclairé cette âme bienheureuse. Elle a su à quel trouble, à quelle anxiété, à quelles défaillances dans la foi et la confiance dont aucune circonstance ne peut nous dispenser envers Notre-Seigneur, à quels actes, à quelles paroles irréfléchies pouvait la porter l'excès de son activité naturelle. L'humble connaissance de soi, que la paix de la vie contemplative a longuement révélé à Madeleine, Marthe l'a apprise en quelques jours de douleur. Lorsque, à cette vue de l'état vrai de son âme, vint s'ajouter, par le miracle opéré en faveur de Lazare, la vision du cœur de Jésus, de ce cœur que ni les doutes, ni les imperfections, ni les défaillances, ni les péchés de ses créatures ne peuvent détourner de les aimer et de leur faire miséricorde, Marthe a lu d'un

[1] Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus (JOAN. IV, 34).

seul regard et compris pour toujours tout ce qui fait toute la science des saints. Elle s'est connue enfin ; elle a vu le défaut et la misère de ses qualités naturelles ; elle a connu le cœur de son Dieu et possédé la preuve du trésor de miséricorde et d'amour infinis, invincibles, qu'il renferme.

C'est ainsi que Dieu, suivant la diversité de ses desseins sur les âmes et le caractère de la sainteté où il les appelle, éclaire les unes en quelques instants au milieu des émotions les plus profondes et les plus douloureuses, tandis que d'autres, au contraire, reçoivent de sa bonté une lumière paisible et toujours croissante, que ni la joie ni la douleur n'est capable de leur faire perdre, parce que ni la douleur ni la joie ne peut les arracher à cette paix profonde qui résulte de leur union constante à Dieu et de la perfection de leur soumission à la divine volonté.

Le saint Évangile dit de Marthe simplement qu'elle sert, mais non point, comme autrefois, qu'elle se donne beaucoup de mouvement pour le service et qu'elle est en souci et dans le trouble à cause de beaucoup de choses. Elle n'en a plus qu'une en vue, servir Notre-Seigneur selon sa vocation spéciale, avec le soin, le respect, l'attention, le recueillement qui lui sont dus. Il ne dit pas davantage qu'elle s'arrête dans son service pour reprocher à d'autres de ne pas l'aider, ou de rendre des services différents du sien. Elle ne peut s'arrêter désormais dans le service de Jésus-Christ ; elle comprend trop le peu que vaut ce que nous pouvons faire pour lui, en comparaison de ce qu'il mérite. Elle ne peut pas davantage se souvenir d'autre chose que de Jésus même, ni souhaiter que ces pauvres services soient loués, trop heureuse qu'il lui soit permis de les rendre. Occupée de bien faire ce qu'elle fait pour Jésus, elle ne

voit point ce que font les autres, ou, si elle le voit, loin de le juger avec malveillance, elle pense que la seule chose qui ne soit point digne de son Dieu, est celle qu'elle fait elle-même.

O Marthe, ô digne sœur de Marie et digne hôtesse de Jésus, que votre fidélité aux grâces que vous avez reçues est admirable! Combien il me serait bon de devenir humble comme vous, et généreux comme vous l'êtes. Vous avez vu l'imperfection de votre vie antérieure, et, loin de vous décourager, vous vous êtes humiliée. Votre amour vous a appris ce qui plaît au Seigneur, et, loin de craindre de l'entreprendre, vous l'avez fait aussitôt. C'est pour cela qu'en peu de jours votre âme s'est trouvée toute transformée, et vos œuvres, sans être matériellement bien différentes de celles de votre vie passée, sont parfaites, parce que vous les accomplissez dans une charité simple, qui ne vous permet ni de vous regarder vous-même, ni de regarder autour de vous.

Cette simplicité me manque, et c'est la raison de mes fautes et de l'imperfection de mes bonnes œuvres. Au lieu de n'avoir que Jésus seul en vue, je me regarde moi-même, non pour voir mes défauts, mais pour trouver des prétextes à ma lâcheté ou des satisfactions à mon amour-propre. Je regarde aussi autour de moi, et mon regard est malveillant. Ce n'est pas un manque de charité, c'est un manque de justice, qui se cache dans cette malveillance; car où est la raison légitime de croire que les autres n'emploient pas au service de Dieu les dons qu'ils en ont reçus, avec autant et plus de fidélité que je puis le faire? Mais leurs dons ne sont pas les miens, et c'est pourquoi je les trouve blâmables. Malheureux que je suis! Je ne songe pas que rien n'est aussi propre à m'attirer les justes sévérités du jugement de

Dieu, que l'injuste sévérité de mes jugements sur les autres[1].

Cependant, ô mon Dieu, ni la lumière habituelle et douce, ni cette lumière aiguë qui s'impose à nous dans le déchirement de notre cœur, n'a manqué à ma vie. J'ai été, après les douleurs les plus vives, ce que j'étais après les méditations les plus calmes ; et les méditations, comme les douleurs, m'ont laissé à ma nature orgueilleuse et lâche ! Que suis-je, ô mon Dieu, et quel est ce malheureux pouvoir de résister à toutes les avances de votre miséricorde, à tous les assauts de votre grâce, que je sens en moi? Je devrais me faire horreur à moi-même ; je devrais craindre d'avoir trop mérité de vous faire horreur. Et cependant je me sens disposé toujours à me préférer à tout le monde, et à croire que vous me devez des égards. O misère profonde, et profonde corruption de ma nature ! Qui me délivrera de ce corps de mort, si la grâce de Dieu, par Jésus-Christ mon Seigneur, ne peut m'en débarrasser[2]?

Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, et faites-moi comprendre qu'il est temps de me mettre à l'œuvre, que votre grâce suffit à tout pour les cœurs fidèles, mais que, quelque abondante qu'elle soit, elle ne suffira jamais pour les âmes orgueilleuses, infidèles et lâches.

[1] Nolite judicare, ut non judicemini. In quo enim judicio judicaveritis, judicabimini, et in qua mensura mensi fueritis, remetietur vobis (MATTH. VII, 1).

[2] Quis me liberabit de corpore mortis hujus (ROM. VII, 24)?

MÉDITATION VI.

QUELLE ERREUR CE SERAIT POUR NOUS QUE DE CHERCHER NOTRE SANCTIFICATION HORS DES ŒUVRES DE NOTRE VOCATION.

Et Marthe servait.

ADMIRONS la sagesse que la grâce de Dieu communique aux cœurs fidèles et purs. La sagesse, en effet, comme tous les autres biens, nous vient de Dieu [1], et s'il ne la communique, notre vie s'écoulera dans les ténèbres et dans une folie spirituelle plus funeste que ne peut l'être la perte même de la raison. Demandons à Dieu de répandre par son Esprit cette sagesse en nos âmes, et de ne permettre point que nous nous laissions guider jamais par les lueurs trompeuses de notre esprit propre.

« Marthe servait. » Ce qu'elle fait, maintenant que sa fidélité aux grâces et aux lumières d'en haut l'a établie dans la perfection de la charité, c'est ce qu'elle faisait tandis qu'elle était encore imparfaite; mais ce qu'elle faisait autrefois avec les défauts de sa riche nature, elle le fait maintenant avec un cœur mort à lui-même, et vivant seulement à Jésus [2], qui lui donne le mouvement comme il lui a donné la vie surnaturelle.

[1] Dominus dat sapientiam (Prov. II, 64). — Omnis sapientia a Deo est, et cum illo fuit semper, et est ante sæcula (Eccli. I, 1).

[2] Vivo autem jam non ego, vivit vero in me Christus (Gal. II, 20). — Mortui enim estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo (Col. III, 3).

Marthe avait été créée avec un caractère et des dispositions qui la préparaient aux œuvres extérieures de la charité ; les grâces qu'elle avait reçues de son Créateur n'avaient point été et ne pouvaient pas être en contradiction avec les dons naturels qu'il lui avait départis. La volonté de Dieu à l'égard de Marthe, de sa vocation, des moyens de sanctification dont elle devait se servir, était si évidente, que Marthe songea moins à se demander ce que Dieu désirait d'elle qu'à suivre l'inclination de son cœur généreux. Elle le fit sans hésitation. Cependant, bien qu'aucune vocation ne soit plus propre à attirer sur une âme les miséricordes de Dieu que celle de pratiquer soi-même la miséricorde[1], ni cette vocation, ni aucune autre ne rend les âmes parfaites en un jour. Quand on n'apporterait avec soi dans la vie spirituelle que le poids du péché originel, et ce qu'on appelle le défaut de nos qualités, il y aurait déjà matière de longs combats à soutenir et d'incessants sacrifices à faire avant d'arriver à la sainteté.

Il importe de comprendre que rien ne nous dispense de ces luttes et de ces sacrifices, non pas même la grâce d'être au nombre des âmes privilégiées, des amis particuliers du sacré Cœur. Peut-être même ce privilège demande-t-il plus de luttes et des sacrifices plus complets à ceux qui en sont honorés. Marthe était de ces âmes préférées, et Notre-Seigneur ne voulait souffrir en elle aucune imperfection. De là, tantôt les leçons de la parole, tantôt celles de l'épreuve. Avec de telles âmes, ces dernières sont les plus efficaces. Il en fut ainsi pour Marthe.

Mais, lorsque la mort et la résurrection de Lazare

[1] Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur (MATTH. V, 7).

eurent achevé de l'établir dans la perfection vers laquelle elle était conduite depuis longtemps, la tentation ne lui vint pas de supposer que ses imperfections précédentes tinssent au caractère de sa vocation. Elle avait vu et apprécié la conduite si parfaite de sa sœur bien-aimée dans les mêmes circonstances, de cette Marie qui depuis si longtemps avait choisi la meilleure part. Elle aurait pu naturellement s'imaginer que, pour être parfaite comme sa sœur, il fallait vivre d'une vie semblable. Beaucoup d'autres, à sa place, l'auraient pensé sans doute. De la pensée au désir, du désir à l'action, ou du moins à la tentative, le chemin à parcourir n'est pas bien long. Beaucoup l'auraient parcouru sans même se douter qu'en agissant de la sorte ils faisaient retomber sur leur vocation ce qui était leur faute, et, sur la conduite providentielle de Dieu à leur égard, ce qui était le résultat naturel de leurs erreurs ou de leurs infidélités personnelles. Hélas! le plus grand nombre ne se résout pas facilement à s'accuser; il aime mieux manquer d'humilité; il aime mieux manquer de respect à Dieu même.

Marthe ne tomba pas dans cette illusion, aussi étrange qu'elle est funeste. Elle n'accusa point sa vocation; elle s'accusa elle-même. Elle ne songea point à sortir de la volonté de Dieu; elle pensa au contraire à se perfectionner dans l'accomplissement de cette volonté sainte. Il ne s'agit point, en effet, de changer le caractère de nos œuvres, mais de les sanctifier; il ne s'agit point de quitter la voie de Dieu, mais d'y marcher avec perfection. Beaucoup de leçons et d'exemples nous sont venus des saints, qui paraissent plus frappants et plus héroïques, et qui n'ont pas pour nous cette importance.

O Marthe, en nous donnant, au banquet de Béthanie, cette preuve de votre sagesse, vous avez éclairé pour

jamais toute l'Église d'une grande lumière. Vous serviez alors Jésus dans la salle du festin ; vous n'avez pas cessé de le servir depuis dans les âmes. Que d'erreurs vous dissipez ! Que d'encouragements vous donnez ! Puissions-nous, comme vous, être respectueux envers Dieu et les desseins de sa providence ; comme vous, être humbles et nous accuser nous-mêmes ! Notre paix intérieure et notre progrès spirituel trouveraient, à vous imiter, les plus grands avantages.

MÉDITATION VII.

COMBIEN IL IMPORTE DE CHERCHER, DANS LA COMPAGNIE DE DIEU, UN ACCROISSEMENT CONSTANT DE SES GRACES.

Lazare était un de ceux qui se trouvaient à table avec lui.

IEU, qui aime nécessairement sa propre gloire, se complaît dans la reconnaissance de ses créatures. La gratitude envers les bienfaits divins publie les miséricordes du Seigneur, et par conséquent le glorifie ; aussi est-il incliné à accorder de plus grands dons aux âmes qui se montrent reconnaissantes de ses premières faveurs. Examinons si nous avons aimé à témoigner à Dieu notre gratitude ; voyons si l'action de grâce a tenu dans notre vie spirituelle une place suffisante. Il est à craindre que cet examen ne nous donne point sujet d'être content de nous-même. Humilions-nous et demandons à Dieu de nous donner cet esprit de reconnaissance, qui serait aussi salutaire à notre âme qu'agréable à Sa divine Majesté.

Contemplons notre divin Sauveur au festin de Béthanie. Lazare est auprès de lui à table. Le miracle du Seigneur en faveur de son ami est la plus grande des merveilles visibles opérées en faveur d'un homme. Il convient que celui dont la vie est désormais un miracle toujours visible, toujours éclatant, soit auprès du thaumaturge qui l'a ressuscité ; il convient qu'il y soit tout ensemble comme le témoin et la preuve de la divine mission du Sauveur, et comme l'argument le plus propre à donner la foi aux âmes droites, et à confondre l'incrédulité des méchants. Il convient, enfin, qu'il soit le plus près de Jésus, afin de mieux marquer sa reconnaissance et la résolution où il est de consacrer à Jésus seul la vie que Jésus lui a rendue. Lazare est un *miraculé* vraiment reconnaissant : il n'attire sur lui l'attention de la foule que pour la faire remonter au Seigneur.

Mais qui pourrait exprimer toute la reconnaissance de cette âme envers Jésus ? Quel amour, et quelle action de grâce dans son amour ! Quel ardent désir de faire et de souffrir de grandes choses pour celui qui l'a honoré d'un privilège si merveilleux ! Quelle confusion de n'avoir pas eu encore l'occasion de lui sacrifier cette vie que Jésus lui a rendue ! Quelle espérance de devenir, à la place de Jésus, l'objet de la haine des Juifs, excitée par le banquet de Béthanie ! La possibilité, la probabilité même, que les Pharisiens chercheront, en le tuant, à faire disparaître la preuve la plus éclatante de la divinité de Jésus, le remplit d'une sainte allégresse [1].

D'autre part, sa consolation suprême est de voir qu'il sert de quelque chose à la gloire de son ami et de son

[1] Cogitaverunt autem principes sacerdotum ut et Lazarum interficerent, quia multi propter illum abibant ex Judæis, et credebant in Jesum (JOAN. XII, 10, 11).

Dieu; qu'un grand nombre de Juifs, à cause de lui, ont ouvert les yeux et reconnu leur Messie; que d'autres viennent tous les jours s'assurer de la vérité, et qu'après l'avoir vue, ils croient en Jésus-Christ. Cette pensée le jette dans de nouveaux élans de reconnaissance et d'amour. « Quoi! vous daignez vous servir de moi pour votre gloire et le triomphe de votre grâce dans le cœur d'un grand nombre de vos enfants! Quoi! vous daignez m'accorder la faveur que ma vie serve à faire briller votre divinité aux yeux jusqu'ici fermés à cette douce lumière! Ah! que ma vie et ma mort ne servent qu'à votre gloire et aux victoires de votre amour en ce monde et dans l'éternité! Ne permettez point qu'une seule parcelle de cette vie, qui vous appartient plus que toute autre, soit détournée par ma faute de cette fin uniquement légitime. »

Entre tous ceux qui sont assis avec lui à ce festin, Jésus ne voit cette perfection de sentiments que dans le cœur de Lazare. Tous les autres croient cependant; mais Lazare seul sait être reconnaissant à ce point. Sur l'aile de l'action de grâce, son âme approche du divin cœur plus que toutes les autres, et en reçoit plus abondamment les divines influences, non seulement parce que ses dispositions sont plus agréables au Seigneur, mais parce que la charité et la reconnaissance le tiennent plus près de la source de tout bien. Et puis, Jésus l'aime! Avec quelle complaisance son cœur divin épanche dans le cœur d'un tel ami les grâces les plus précieuses!

Il importe que notre âme recueille précieusement les leçons qui nous sont données par la conduite de Lazare. Qu'elle sache, avant tout, qu'après avoir reçu de Dieu, de son amour magnifique, la vie surnaturelle, il faut que, par d'incessantes communications avec ce même Dieu, cette vie surnaturelle grandisse et se perfectionne;

jamais elle ne ferait de progrès si elle refusait de remonter sans cesse par la reconnaissance et l'amour à celui qui est le principe unique et gratuit de sa vie même : qu'elle sache que, plus elle saura s'élever à lui, plus elle saura se tenir longuement auprès de lui, plus aussi elle recevra de lui l'abondance des grâces et des dons qui conduisent à la sainteté.

Mais qu'elle considère aussi que, si tout lui vient de son Dieu, ce Dieu daigne accepter d'elle quelque gloire et un magnifique témoignage. Oui, tu dois, ô mon âme, glorifier ton Dieu ; oui, tu dois le confesser d'une manière magnifique. Tu dois le glorifier en lui consacrant à lui seul tout ce que tu as reçu de lui, et tu dois lui rendre témoignage, en faisant briller aux yeux des hommes la lumière de tes bons exemples, et en les obligeant ainsi à glorifier Dieu, et à reconnaître qu'il est, lui, vraiment le principe de tes œuvres chrétiennes et de tes vertus [1].

Voilà ce que tu dois à Dieu. Et maintenant, à ses pieds, demande-toi si tu as payé ta dette. O Seigneur, quelle est ma confusion à cette pensée ! Hélas ! je n'ai pas besoin d'étudier longuement mon passé pour voir que mille fois, au lieu d'obliger les hommes à vous glorifier, j'ai été cause qu'ils ont blasphémé votre saint nom [2]. Ils ne trouvaient pas en moi les vertus qu'ils avaient droit d'y chercher. Ils voyaient mes œuvres en contradiciion avec ma foi. Ils constataient que mes paroles surnaturelles étaient une pure hypocrisie, sous laquelle je cachais des passions et une vie criminelles semblables à celles des impies. J'ai été cause qu'ils ont

[1] Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est (MATTH. V, 16).

[2] Nomen enim Dei blasphematur per vos inter gentes, sicut scriptum est (ROM. II, 24).

raillé les choses saintes, qu'ils ont insulté à la piété, qu'ils ont nié l'efficacité de votre grâce et la puissance de vos sacrements. C'est là la gloire qui vous a été rendue à mon occasion ; c'est ainsi que j'ai été le témoin fidèle de votre miséricorde, ô Dieu des vertus !

Et tout cela n'a eu lieu que par ma faute. Au lieu de revenir sans cesse retremper auprès de vous la vie que je tenais de vous, je l'ai répandue sur les créatures, je leur ai prodigué un amour qui vous était dû. Au lieu de ne vouloir vivre que pour vous seul, j'ai vécu pour moi-même. L'amour a été remplacé en moi par l'ingratitude, et la reconnaissance par l'égoïsme, l'action de grâces par la recherche de moi-même.

O mon Dieu, je le confesse en votre présence, prosterné la face contre terre, les yeux remplis de larmes, et le cœur brisé de regret. Ah ! donnez à mon humiliation un caractère qui vous plaise et qui m'attire votre pardon ; effacez mes fautes et mes crimes dans le sang de votre Fils ; détruisez en moi les dispositions mauvaises qui m'ont été si funeste. Il ne suffit pas d'effacer le passé ; il faut qne le reste de ma vie le répare. Créez en moi un cœur pur et reconnaissant ; renouvelez en mes entrailles un esprit droit et simple[1]. Faites par là, ô mon Dieu, que je ne m'éloigne plus de vous, qu'une charité et une reconnaissance semblables à celles de Lazare m'en rapprochant au contraire toujours davantage. Désormais, vivant en votre présence et pour vous seul, je vous glorifierai comme il est juste devant les hommes, et je vous rendrai un témoignage si éclatant par ma conversion, qu'ils seront obligés de croire en vous, eux aussi, et de vous servir fidèlement.

[1] Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis (Ps. L, 22).

MÉDITATION VIII.

SEULE L'AME ENTIÈREMENT DÉTACHÉE D'ELLE-MÊME EST SENSIBLE AUX SECRETS MOUVEMENTS DE LA GRACE.

Marie, ayant pris une livre d'huile d'épis de nard très précieuse...

L'Esprit de Dieu souffle où il veut; mais ceux qui entendent sa voix, ceux qui considèrent les œuvres que produisent sous son inspiration les âmes fidèles, ne savent pas toujours d'où il vient ni où il va[1]. Cependant, son souffle procède de l'amour, et il conduit les âmes qui se laissent guider par lui à la perfection de la charité; il ne se peut que l'Esprit-Saint opère d'une autre manière, étant lui-même l'Esprit d'amour. Adorons-le avec le respect le plus profond, et supplions-le de nous faire la grâce de diriger toujours nos désirs et nos œuvres vers ce qui est plus parfait et plus agréable à Dieu.

Notre divin Sauveur est au milieu de ses amis; il accepte avec complaisance le banquet qu'ils lui offrent, et agrée avec consolation les sentiments qui leur ont inspiré la pensée de le lui offrir. Cependant, ce n'est point un banquet qui conviendrait à la solennité des circonstances où il se trouve, à la divine gravité des pensées qui l'occupent. Aussi son cœur divin cherche-t-il, hors de la salle, une âme dont l'intelligence surnaturelle

[1] Spiritus ubi vult spirat, et vocem ejus audis; sed nescis unde veniat et quo vadat (Joan. III, 8).

et la pure charité[1] sachent trouver, pour l'honorer, des actes qui répondent mieux à l'état de son âme sainte, une âme qui sache donner à ses actes un caractère d'adoration qu'il est toujours nécessaire de donner à tout ce qui est fait pour lui. Il ne convenait point que Marie, sa Mère, parût à ce banquet; mais Marie-Madeleine n'était pas bien loin. Marthe et Lazare justifiaient d'avance, et appelaient en quelque sorte la présence de leur sœur. C'est elle que notre Maître bien-aimé attire auprès de lui, pour l'instruction et l'édification de tous les siècles à venir, et pour la consolation de son propre cœur; car il est donné à la créature de consoler le cœur de Dieu.

Marie n'ignore rien de ce qui touche le Seigneur Jésus. L'attitude haineuse de Jérusalem, la faiblesse des amis qui restent encore au Sauveur dans cette ville, lui causent la plus vive douleur; combien elle souhaiterait d'accompagner Jésus à Jérusalem, et de lui offrir le témoignage public de son adoration, de son amour et de son dévouement, comme une réparation de l'injustice et de la lâcheté des habitants de cette ville! Mais ce n'est point la volonté de Dieu, ce n'est point à des actions aussi éclatantes que l'appelle sa vocation à la vie cachée et contemplative. Elle doit offrir à Jésus, dans le secret[2], les œuvres de son amour réparateur.

A Béthanie, au contraire, Jésus est aimé, Madeleine connue de tous. Avec quelle consolation l'humble et fervente amie du Sauveur n'a-t-elle pas appris ce que la reconnaissance généreuse de son pays natal a résolu de faire pour le divin Maître! Quelle joie, surtout, de savoir que Marthe et Lazare sont au premier rang de

[1] Dilectio Dei honorabilis sapientia (Eccli. I, 14).
[2] Ora Patrem tuum in abscondito (Matth. VI, 6).

ceux qui opposent aux haines de Jérusalem l'acte public de foi et d'amour de Béthanie. Mais, elle-même, doit-elle prendre part à ce triomphe qui est fait à son Jésus?

Il convient peu, pense-t-elle, qu'une pauvre pécheresse paraisse en public. Elle ne l'a que trop occupé d'elle et de ses désordres autrefois; ce qui lui vaut le mieux maintenant, c'est d'être oubliée, méconnue, comptée pour rien. Mais il s'agit de Jésus, et non de la pauvre pécheresse et des créatures. Il s'agit de Jésus, de rendre en sa faveur un bon témoignage, afin que ceux qui veulent le méconnaître et le haïr le voient et soient confondus; il s'agit de proclamer ses œuvres divines, ses bienfaits, les miracles qui établissent sa mission, et de faire tout cela à la face d'un monde hostile. Or, quelle autre créature a reçu du Sauveur autant de bienfaits qu'elle-même? Son témoignage n'est-il pas plus glorieux pour Jésus et plus propre que tout autre, même que celui de Lazare, à lui attirer les cœurs impénitents en leur rendant l'espérance? La résurrection des âmes est une œuvre plus divine que celle des corps, puisqu'elle est la preuve d'une miséricorde plus grande.

La condescendance de Jésus, sa tendre bonté, sa douceur inépuisable feront qu'il daignera recevoir l'hommage de la pécheresse reconnaissante, comme il reçoit celui de la foi et de l'action de grâce de ses amis. Sans doute, il sait que cet hommage lui est rendu perpétuellement dans le secret du cœur de Marie. Mais, aujourd'hui, ce qui lui convient, c'est que les sentiments des cœurs fidèles éclatent publiquement. Quand la haine ne se déguise plus, il faut que l'amour se montre; quand les négations s'affichent, il faut que l'adoration se montre au grand jour. Le cœur aimant et affligé de Jésus sera consolé de l'insulte publique par l'adoration publique. Et quel témoignage peut autant le consoler que celui qui

est le plus apte à disposer les âmes à la pénitence et au salut?

Telles sont les pensées de Madeleine. Mais en même temps elle se sent attirée vers Jésus avec une suavité et une force irrésistibles. L'oubli d'elle-même, le désir de s'humilier en rappelant à tous son abjection passée, cette charité qui continuellement s'occupe de Jésus, qui lui fait rechercher toujours ce qui peut complaire davantage au cœur du divin Maître[1], tous ces beaux et purs mouvements de son âme se sont élevées en odeur de suavité jusqu'à lui. Notre-Seigneur veut que ces dispositions de la sainte soient connues, et remplissent à jamais l'Église de la bonne odeur de ses vertus. C'est le motif de l'action de sa grâce sur cette âme privilégiée.

Madeleine sent en elle-même comme l'invitation d'un amour très doux, mais irrésistible, comme un écho de la voix de l'Époux des saints Cantiques, disant : « Lève-toi, ô mon amie, lève-toi, et viens. » Son recueillement, la paix de son cœur, sa profonde humilité augmentent avec la force de cet attrait. Elle a une trop grande expérience des opérations divines dans son âme pour qu'il lui soit possible de se méprendre à ces signes : c'est la volonté de Dieu qu'elle vienne à ce banquet. Comme la charité de Madeleine l'inclinait à y venir rendre hommage à Jésus, la charité de Jésus pour elle l'invite maintenant à y paraître.

O Marie, que vous êtes admirable! Quelle correspondance entre le cœur de Jésus et le vôtre! Mais d'où vient que votre âme sent si aisément les impressions de la grâce, et se trouve si parfaitement disposée à leur obéir? Vous ne vous recherchez point vous-même : c'est pour cela que les fumées de l'amour-propre n'altèrent

[1] Quæ placita sunt ei facio semper (Joan. VIII, 29).

point la sérénité de votre intelligence ; c'est pour cela que vous êtes accessible aux mouvements désordonnés, aux pétulances de la nature. Vous recherchez la gloire de Dieu, vous aimez Jésus selon toute la pureté et toute l'ardeur de votre âme : c'est pour cela que votre âme, inclinée vers le bon plaisir divin, a d'avance comme l'intuition de ce qui est le plus agréable au Seigneur. Aussi, lorsque arrive le souffle de la grâce, lorsque la volonté de Dieu vous est connue, elle se porte avec une ardeur extrême à faire ce qui plaît davantage à Sa divine Majesté[1].

Aimer est tout le secret de l'excellence de vos dispositions et de la perfection de vos œuvres. Votre cœur appartient tout entier à Jésus seul : la charité, vous détachant de tout ce qui n'est pas votre Dieu, vous détache surtout de vous-même. Si nous voulions, nous nous apercevrions bien vite qu'il en a été ainsi, à des degrés inégaux, pour tous les saints. A quoi bon chercher? L'amour se ressemble toujours, et la voie de la perfection ne saurait être différente d'elle-même. Rien n'est facile à découvrir comme le secret de la perfection des saints : il se résume en cette maxime, qui est le premier et le plus grand des commandements : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton esprit, de toute ton âme et de toutes tes forces. » Aimer, nous renoncer, et nous oublier nous-mêmes dans cet amour qui nous possède tout entiers, c'est tout un.

O mon Dieu, daignez me donner enfin quelque part à cette science pratique des saints ! Depuis mon enfance, mon intelligence l'a connue ; mais je commence à m'incliner vers la tombe avant d'avoir commencé à pratiquer

[1] Ut probetis quæ sit voluntas Dei sancta, beneplacens et perfecta (Rom. XII, 4).

ce qu'elle m'enseigne. Les exemples ne m'ont pas manqué, non plus que la science; mais tout a été inutile jusqu'à présent pour moi. Je me suis aimé moi-même avec excès; comment aurais-je pu vous aimer? Hélas! j'ai eu beau voir la bassesse et l'abjection de ma vie, tandis que vous m'apparaissiez rayonnant de beauté et de sainteté; mon cœur charnel, incliné au mal[1], a préféré à votre beauté sa propre laideur, et à votre sainteté son infamie! En vain j'ai reconnu ce qui vous aurait été agréable; j'ai préféré opérer ce qui satisfaisait mon égoïsme. En vain le souffle puissant et doux de votre Esprit-Saint me poussait aux œuvres parfaites de la charité; mon égoïsme était le plus fort, et l'attachement pour moi-même me retenait loin de vous, tout occupé, ou à me laisser égarer par les mouvements subits de mon cœur trompé par l'illusion, ou à tarder, par lâcheté, d'obéir à l'impression de votre grâce.

C'est ainsi que j'ai vécu, aimant ce que j'aurais dû haïr, et ne sachant pas aimer ce qui était uniquement digne de tout amour! Et maintenant, je descends la pente de la vie! Trouverai-je, lorsque je décline, la force d'accomplir ce que je n'ai pas su faire lorsque mes forces montaient à leur apogée? Pourrai-je opérer, vieilli, désillusionné, découragé, ce que je n'ai point voulu accomplir jeune, enthousiaste et ardent? Oui, mon Dieu, je puis tout encore en celui qui me fortifie[2], et peut-être, maintenant que je n'ai plus rien à attendre de moi-même, plus aucun fond à faire sur mes qualités; à présent que je ne puis plus me confier qu'en vous seul, dans l'évidence de mon impuissance, suis-je plus près

[1] Videns autem Deus quod.... cuncta cogitatio cordis intenta esset ad malum omni tempore (GEN. VI, 5).

[2] Omnia possum in eo qui me confortat (PHILIPP. IV, 13).

de vous aimer véritablement et de tout mon cœur, que je n'avais jamais été !

Je serais, en effet, plus avancé dans votre amour, si j'apprenais enfin combien l'humilité vous est agréable, combien nécessaire est l'entier détachement de soi. O chère sainte, qui avez su comprendre, dès vos premiers pas dans les voies parfaites, que l'amour divin doit aller jusqu'à l'anéantissement de tout amour-propre, quels que puissent être son caractère et sa forme, ô chère sainte, apprenez-moi ce que vous avez si bien su vous-même, et obtenez-moi, par vos mérites, la grâce de mettre à profit les exemples de pure charité que vous m'avez donnés.

MÉDITATION IX.

LE PARFAIT DÉTACHEMENT DE SOI-MÊME EST UN ÉLÉMENT NÉCESSAIRE DE L'ADORATION PARFAITE.

Marie, ayant pris une livre d'huile d'epis de nard très précieuse...

DORONS la bonté infinie de Dieu. Elle a besoin de se répandre hors d'elle-même : c'est là le principe de l'amour ; et, parce que la bonté de Dieu est sans borne, elle ne se trouve satisfaite que lorsqu'elle se donne entièrement. C'est ce qu'elle a daigné faire, à l'égard de toute l'humanité, par l'Incarnation du Verbe ; c'est ce qu'elle fait pour tous les chrétiens par la communion du corps et du sang du Verbe incarné ; c'est ce qu'elle fera, à l'égard des élus,

pendant toute l'éternité, dans les splendeurs des saints[1], par la vision béatifique.

Dans les créatures, la bonté finie a besoin aussi de se donner, de se répandre hors d'elle-même. Les bons seuls savent aimer, et les parfaits peuvent seuls se donner sans réserve et dans l'entier sacrifice d'eux-mêmes. Il y a des degrés dans l'amour, parce qu'il y a des degrés dans la perfection de notre être, et des différences dans le caractère et l'abondance des grâces qui nous sont communiquées. Humilions-nous de ne pas aimer Dieu davantage, reconnaissant que la faiblesse de notre charité ne tient qu'au peu de zèle que nous avons mis jusqu'ici à travailler à notre perfection.

La perfection de sa foi et la générosité de son amour font sentir à Marie-Madeleine que Jésus n'est pas assez honoré à Béthanie. Lui donner la place d'honneur dans un banquet, est-ce assez pour Jésus, pour l'Envoyé du Père, pour le Sauveur du genre humain, pour le Verbe fait chair? Elle sent, d'une manière spéciale, que cela ne suffit pas pour réparer les offenses, les outrages, les haines que le cœur divin a essuyés à Jérusalem. Aux excès de la malice et de l'endurcissement, ne faut-il pas opposer des excès d'amour et de reconnaissance? Aux excès de l'aveuglement, ne faut-il pas répondre par des excès, s'ils sont possibles, de foi, et de clairvoyance dans la foi, du moins par des actes qui proclament la pureté et la perfection de la foi des amis du Seigneur par le caractère d'adoration dont ces actes seront revêtus? Jésus n'est pas seulement un roi que son peuple repousse[2]; c'est un Dieu que son peuple veut haïr. C'est parce qu'il est Dieu, et qu'il se dit Fils de Dieu.

[1] In splendoribus sanctorum (Ps. CIX, 3).

[2] Nolumus hunc regnare super nos (Luc. XIX, 14).

que son peuple veut le lapider maintenant[1] et qu'il voudra le crucifier plus tard. Est-ce assez le traiter en Dieu, que de proclamer dans l'action de grâces le souvenir de ses miracles? Est-ce assez le traiter en roi que de lui donner la première place dans un banquet public? Y a-t-il en tout cela quelque chose qu'on ne fût disposé à faire pour un prophète, qui ne serait ni le Dieu du ciel et de la terre, ni le roi d'Israël?

Ce n'est point qu'il y ait un blâme, dans la pensée de Madeleine, à l'égard de ceux qui ne savent pas mieux témoigner dans leurs œuvres la foi et la charité qui les animent. Elle les honore, au contraire, comme les amis de Jésus; elle les voit plus saints qu'elle ne pourrait l'être jamais, et très chers au cœur de son Maître, qui se repose avec complaisance au milieu d'eux. Elle ne considère, du reste, que la perfection des sentiments qui remplissent leur âme. Enfin, son amour pour Jésus est simple, et ne lui permet point de retour sur elle-même, ni de comparaison. Sans songer donc à s'élever au-dessus des autres, sans prétendre faire plus ou mieux que le dernier d'entre les amis de Dieu, uniquement parce qu'elle aime davantage, et que sa vie contemplative lui a fait mieux connaître Jésus et le cœur de Jésus, elle saura trouver, dans les inspirations d'une charité simple, ardente, généreuse comme son cœur, ce qui convient le mieux pour honorer la divinité et la royauté de Jésus, ce qui peut être en même temps le plus propre à consoler parfaitement le sacré cœur abreuvé d'amertume, et à réparer la surabondance de la haine et de l'aveuglement de Jérusalem, et l'insuffisance de la foi et de l'amour de Béthanie.

[1] Multa bona opera ostendi vobis ex Patre meo; propter quod eorum opus me lapidatis? Responderunt ei Judæi : De bono opere non lapidamus te, sed de blasphemia (Joan. X, 32, 33).

Elle n'a pas besoin de mettre en délibération ce qu'il serait le plus convenable de faire. Un instinct surnaturel la guide, elle qui sait s'abandonner tout entière au souffle du Saint-Esprit. Un souvenir, entre tous, vit en son âme, que ni son humilité, ni sa charité ne peut perdre un seul instant de vue ; ce souvenir alimente perpétuellement son adoration et son action de grâce : le souvenir du jour où elle a enfin connu Jésus, le souvenir du jour où Jésus lui a prodigué, à elle pauvre pécheresse, la miséricorde et le pardon ; le souvenir du jour où son cœur, qui se mourait avili dans l'amour des créatures, a enfin trouvé, en voyant Jésus, l'aliment qui lui donna la vie et la pureté. Si elle avait pu se relâcher dans la ferveur de son amour, si elle avait pu cesser de s'abîmer dans la profondeur de son humilité, si sa foi avait pu languir un instant, ce souvenir toujours présent aurait embrasé son âme de flammes plus pures et plus ardentes, l'aurait pénétrée d'une nouvelle et plus parfaite connaissance de son néant et de son abjection, et lui aurait arraché le cri de la foi la plus éclairée et plus vivante, l'acte d'adoration le plus fervent et le plus reconnaissant.

Eh bien ! ce souvenir, elle le portera publiquement aux pieds de Jésus ! Elle célèbrera ainsi, non la résurrection d'un mort, mais la résurrection d'une âme, due à la bonté, due à la divinité de Jésus. Elle ira dans la même salle où elle a reçu son pardon. Elle s'y prosternera aux pieds de Jésus, dans l'attitude même où elle était lorsque la voix de ce Maître lui fit entendre sa douce parole : « Vos péchés vous sont remis ! » Elle refera, aux pieds de Jésus, les œuvres de charité et d'humilité qu'elle a faites autrefois. A la face du ciel et de la terre, la conduite qu'elle tiendra proclamera la divinité de Jésus. Elle lui dira, dans le secret de son cœur : « O mon Dieu,

j'étais aussi à vos pieds quand je vous ai connu, et que j'ai trouvé dans cette connaissance le principe de vie et de salut dont j'avais besoin. J'étais ainsi lorsque j'ai senti que j'étais aimée de mon Dieu, quand j'ai compris que mon âme misérable ne goûtait la pureté de l'amour que parce que vous m'aimiez le premier. J'étais ainsi à vos pieds quand vous m'avez relevée de terre, quand vous m'avez arrachée au péché, et qu'en me mettant au nombre des prodiges les plus étonnants de votre miséricorde infinie, vous avez vous-même publié votre divinité et le but, véritablement digne de votre bonté, de la mission que vous êtes venu remplir sur la terre. »

Mais, en adorant le Sauveur, en rappelant à tous qu'il est venu, non pour les justes, mais pour les pécheurs [1], en enseignant pour jamais à tous les fidèles l'attitude qu'il leur convient de prendre, en qualité de créatures pécheresses et pardonnées, aux pieds du Dieu qui a payé leur rançon de son sang [2], Marie-Madeleine veut le traiter comme il est juste de traiter le roi des cieux, le chef du peuple de Dieu. Avec une magnificence digne de la générosité de son amour, avec ce sentiment vrai que rien n'est assez précieux quand il s'agit d'honorer le Roi immortel des siècles [3], elle choisit ce qui, dans l'estime des hommes, est d'un plus grand prix. Elle prend de l'huile d'épis de nard; elle en prend une grande quantité; elle en remplit un vase d'albâtre aussi précieux que le parfum; elle destine tout cela à être répandu aux pieds de Jésus. Le banquet offert au Sauveur ne valait pas à beaucoup près le nard qu'elle voulait jeter à

[1] Non enim veni vocare justos, sed peccatores (MATTH. IX, 13).

[2] Empti enim estis pretio magno (I COR. VI, 20).

[3] Regi autem sæculorum immortali, invisibili, soli Deo, honor et gloria in sæcula sæculorum (I TIM. I, 13).

ses pieds et l'albâtre qui, après avoir servi à honorer Jésus, devait être brisé.

Et cependant, elle ose à peine lui offrir de si magnifiques hommages, tant elle voit que rien n'est digne de Dieu, et que c'est de sa part une condescendance inappréciable de daigner agréer l'hommage et l'honneur qui lui sont rendus par ses créatures !...

O sagesse de l'amour ! O sagesse de l'humilité ! O sagesse que l'amour et l'humilité inspirent à la perfection de la foi !

MÉDITATION X.

L'AMOUR PUR, QUI NE PEUT S'ABSTENIR D'HONORER ET DE PARTAGER LES DOULEURS DE JÉSUS, EST ENCORE UN ÉLÉMENT NÉCESSAIRE DE L'ADORATION PARFAITE.

Marie, ayant pris une livre d'huile d'épis de nard très precieuse...

DORONS le Saint-Esprit, hôte divin de nos âmes. Il est la source inépuisable de notre charité, et le principe fécond de nos œuvres saintes. Il aide notre faiblesse, et, malgré notre incapacité et notre impuissance naturelle, il nous apprend à honorer Dieu comme il faut. Qu'une âme se livre à lui sans réserve, il l'élève aussitôt à une si grande perfection de foi et d'amour, que les œuvres qu'elle produit sous son souffle ardent, étonnent les âmes même généreuses. Hélas ! nous nous attardons dans les voies imparfaites, parce que nous n'avons jamais laissé le

Saint-Esprit entièrement maître de la direction de notre âme et de notre vie !

Les amis de Jésus à Béthanie, même Marthe et Lazare, ne devinent pas qu'un banquet offert à Jésus en ce moment, ne peut être qu'une médiocre consolation pour lui. Aucun d'eux ne pèse dans son cœur cette circonstance, signalée par l'Évangéliste au commencement de son récit, que six jours à peine séparent le Sauveur de la fête de Pâques. Cependant, peuvent-ils ignorer les prophétiques paroles [1], les douloureuses réflexions [2], par lesquelles Notre-Seigneur a cherché à préparer ses apôtres à cette Pâque, qui doit être, pour le ciel, la terre et l'enfer, un jour plus grand et plus redoutable que le jour même du jugement? Peuvent-ils ignorer l'attitude de plus en plus menaçante de Jérusalem et des Pharisiens? Et quand même ils ne comprendraient pas le grand événement, non pas probable, mais certain toujours, et de plus maintenant très proche, leur piété ne devrait-elle pas se souvenir que cet agneau qui va être immolé, ces pains sans levain qui vont être préparés, sont la figure d'une autre Pâque, et que celle-ci doit se célébrer par la manducation du pain céleste et par l'immolation de cet Agneau de Dieu venu pour ôter le péché du monde, et que Jean-Baptiste leur a désigné du doigt.

Hélas ! aucun d'eux ne pense ou ne veut penser à tout cela. L'homme est facilement indifférent à ce qui ne le touche point personnellement. Il n'aime pas à prévoir les malheurs, et, lors même qu'il les sait inévitables, il s'efforce de prolonger sa quiétude égoïste en se refusant

[1] Ecce ascendimus Jerosolymam, et Filius hominis tradetur (MATTH. XX, 18).

[2] Jerusalem, Jerusalem, quæ occidis prophetas, et lapidas eos qui mittuntur ad te (LUC. XIII, 34).

aux pensées qui la troubleraient. Son orgueil ne lui permet pas non plus de considérer ce qui peut manquer à ses œuvres et les rend insuffisantes et imparfaites; il aime mieux se complaire en lui-même, en ne regardant que ce qu'elles peuvent avoir de bon ou de grand.

Les amis de Jésus se livrent donc à la joie du festin, à l'enthousiasme de la manifestation qu'ils font à la gloire du divin Maître. Peut être trouvent-ils que leur acte ne manque ni de courage ni de grandeur, et se savent-ils gré d'en avoir conçu le dessein et assuré l'exécution. Ils seraient étonnés, scandalisés peut-être, si quelqu'un eût fait à haute voix des réflexions semblables à celles qui précèdent, et si on avait essayé de leur faire comprendre que leur joie, leur enthousiasme, six jours avant la passion, ne sont pas, pour le cœur de Jésus, la consolation la plus excellente, la plus capable de changer en joie céleste sa touchante et divine tristesse.

Madeleine, au contraire, dans la perfection de sa charité, comprend ce qui échappe aux apôtres et aux amis du Seigneur. Elle a recueilli les paroles de Jésus; elle les a méditées : elle sait ce que le Cœur divin doit souffrir, et souffre en effet de la haine présente de son peuple, les angoisses qu'il daigne ressentir pour les menaces de l'avenir, la douleur à laquelle il veut bien se livrer aux approches du grand crime de ses frères selon la chair. Elle ne craint point de troubler son repos en prévoyant des malheurs. Son amour, au contraire, ne saurait laisser un seul instant son âme sans sollicitudes à l'égard de Celui qu'elle aime. Mais maintenant ce n'est plus le temps des sollicitudes; c'est celui de l'imminence de la plus grande des catastrophes, du plus grand des crimes, et son Jésus doit en être la victime!

Elle le sait, elle ne peut l'oublier. Comment y aurait-il place en son cœur pour un sentiment de joie ou

d'enthousiasme? Son âme est associée aux douleurs et aux angoisses de Jésus. Elle voudrait que tous les amis de son Maître bien-aimé ne perdissent pas de vue son sacrifice prochain, sa divine immolation, l'ensevelissement de son corps; elle voudrait qu'un caractère de gravité triste, semblable à celui d'un repas de funérailles, régnât dans ce banquet, que la foi et la reconnaissance ont commencé dans la joie. Elle le voudrait, parce qu'elle sait que Jésus le voudrait aussi.

Dieu, qui a résolu de se servir d'elle pour inspirer à cette assemblée des sentiments plus en harmonie avec la solennelle gravité des événements qui se préparent, l'encourage secrètement par sa grâce à exécuter le dessein qu'elle a conçu. Il veut que son Fils goûte cette consolation avant de souffrir la passion; il veut, surtout, qu'il la reçoive du cœur de Madeleine, dont l'exemple inspirera dans l'avenir à tant d'âmes saintes des dispositions et des œuvres de réparation qui le consolent par avance des outrages de Jérusalem, et suppléent à l'imperfection de Béthanie.

De la pensée qu'elle avait eue d'abord, de répandre sur les pieds divins du Sauveur un parfum de grand prix, à celle d'une onction plus complète, qui serait la prophétie et la préparation de l'ensevelissement du corps sacré de Jésus, le chemin ne dut pas être long pour le cœur de Madeleine, tout pénétré du sentiment de la proximité de la passion. La grâce le lui fait franchir! Cependant, elle ne doit rien changer aux dispositions qu'elle a prises. Jamais elle n'a été si humiliée qu'en comprenant enfin ce que ses péchés vont coûter à son Dieu; mais comment s'humilier davantage? Jamais son amour n'a été pénétré d'une plus vive contrition; jamais sa contrition n'a brûlé de tant d'amour, qu'en voyant de quel prix son Jésus va payer la rédemption et le salut de son âme. Mais

comment témoigner mieux cet amour et cette contrition? Jamais sa reconnaissance n'a tant désiré se manifester par quelque sublime prodigalité, qu'en voyant Jésus entrer dans le sépulcre de la mort pour arracher son âme au tombeau du péché; mais où trouver un parfum plus riche pour prévenir l'ensevelissement du corps de son Rédempteur? La terre manque de ressources pour exprimer ce sentiment du ciel.

O Madeleine, entendez la voix de votre Bien-Aimé! Il vous appelle, il a hâte de vous voir répandre à ses pieds les doux parfums de votre cœur, plus précieux que ceux de votre vase d'albâtre. Jésus a besoin de votre amour pour se consoler de l'ingratitude des hommes; de la perfection de votre foi pour oublier l'imperfection de la foi du plus grand nombre; de la générosité de votre cœur pour souffrir moins de la parcimonie et des calculs des meilleurs. Votre présence auprès de lui sera comme le souffle tiède et embaumé du printemps; il chassera l'hiver des haines pharisaïques, et le froid d'un banquet où manque la perfection de l'intelligence et de l'amour. Hâtez-vous, levez-vous et venez!

MÉDITATION XI.

L'ADORATION PARFAITE TRANSFORME A LA RESSEMBLANCE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST LES AMES ET LES CORPS DE CEUX QUI AIMENT PUREMENT.

Marie, ayant pris une livre d'huile d'épis de nard très précieuse.

L'HABITUDE de converser avec Dieu, le contact divin, donne aux saints une beauté, une gloire tout intérieure[1], mais qui rayonne à travers les traits de leur visage. Adorons la sainteté de Dieu; c'est elle qui est le principe de toute sainteté créée, et par là-même la source de cette beauté surnaturelle qui, en transformant les âmes à la ressemblance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, communique à leur corps mêmes je ne sais quoi de céleste et de divin qui touche les cœurs et les élève à Dieu.

Lorsque Marie-Madeleine paraît dans la salle du banquet, portant à la main le vase d'albâtre, tous les regards se tournent vers elle. Beaucoup, sans doute, se souviennent de l'avoir vue une autre fois dans la même salle avec un vase semblable. Mais quel changement s'est opéré en elle! Alors comme à présent, elle n'a vu que Jésus, et c'est en cela seulement qu'elle est demeurée semblable à elle-même. En vain les peintres qui ont mieux aimé puiser leurs inspirations dans l'étude des modèles païens que dans la méditation de l'Évangile, ne

[1] Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus (PSALM. XLIX, 14).

cessent pas, depuis la Renaissance, de la représenter, à toutes les époques de sa vie, parée de riches vêtements, et ses beaux cheveux dénoués. Heureux lorsqu'ils s'arrêtent à ce non-sens, et que le paganisme qui les anime ne les conduit pas jusqu'à blesser les lois sacrées de la modestie chrétienne ! Il n'y a pas d'âme élevée qui ne réprouve et ne regrette cette manière de nous offrir le modèle de la pénitence et de la vie contemplative : ce n'est pas ce que notre âme sent et devine ; ce n'est point ce que voient les convives de Béthanie. Les traits de son visage amaigri par les austérités de la pénitence, sans avoir perdu de leur régularité, ont acquis une gravité calme et sereine qui impose la vénération et le respect ; ses beaux yeux, qui ont beaucoup pleuré et beaucoup regardé le ciel, paraissent contempler habituellement, avec une pureté infinie, l'objet d'un amour qui n'est point de ce monde ; ils ont comme un regard extatique, pur et brûlant à la fois. Toute sa beauté a pris un caractère céleste. Rien en elle n'attire l'attention ou le regard des hommes, et celui qui la voit élève instinctivement son cœur vers Dieu. Des vêtements de couleur sombre, tels qu'ils conviennent à une personne consacrée à Dieu, et qui le sert, loin du regard du monde, dans la pénitence, l'enveloppent entièrement. Mais sa beauté est encore mieux protégée par sa modestie et son humilité.

Dans l'assemblée des amis de Jésus, sa démarche ne peut paraître ni étrange ni hardie ; aucun murmure ne s'élève. Tous éprouvent je ne sais quel respect et quelle vénération en sa présence ; tous devinent qu'elle apporte à Jésus dans son cœur des parfums plus précieux que ceux que peut contenir le vase d'albâtre qu'elle porte sur son bras. Cependant, les regards qui s'arrêtent sur elle ne sont pas tous bienveillants. Peut-être la gravité

et la tristesse qui percent dans sa contenance paraissent-elles au moins intempestives à quelques-uns ; d'autres l'interprètent comme un blâme indirect de leur propre attitude. A sa vue, cependant, les sentiments et l'attitude des convives se transforment et s'élèvent. Pour elle, aujourd'hui comme autrefois, elle ne voit que Jésus ; de tous les regards arrêtés sur elle, elle ne sent que celui de Jésus, et ce regard divin l'encourage à faire l'acte de foi et d'adoration, l'œuvre de réparation et d'action de grâce, l'onction de pure charité et de piété funèbre pour laquelle elle est venue.

O mon Jésus, votre regard se repose avec une consolation divine sur les âmes trop rares dont la foi vive et l'ardente charité règlent avec une égale perfection les sentiments du cœur et l'attitude du corps. Rien, en effet, sur cette terre froide et désolée, n'est beau et digne de vous comme de telles âmes. Leur beauté est beauté du pur amour, du sacrifice, de la victoire ; elle ne résulte point de la proportion des parties, de l'éclat et de l'harmonie des couleurs ; leur beauté est la splendeur et le rayonnement de votre grâce et de leur fidélité ; elle est, elle mérite d'être un objet d'admiration pour les anges, de complaisance pour vous-même. Elle n'est telle que parce que ces âmes ne vivent plus de leur vie naturelle, mais que vous seul vivez en elles[1]. Vous pouvez contempler en elles votre propre beauté. Oh ! combien il est juste que vous les regardiez avec une complaisance divine !

Entre toutes, peu ont mérité aussi parfaitement que notre chère sainte, cette divine complaisance ! Quel triomphe de votre grâce, que la beauté actuelle de Madeleine !

[1] Vivo autem, jam non ego : vivit vero in me Christus (Gal. II, 20).

Et comme il est raisonnable que ce que vous avez fait de plus beau soit aussi ce qui élève le mieux les âmes vers vous !

Après ces pensées, j'ose à peine, Seigneur, faire un retour sur moi-même. O mon Dieu, quelle est la gravité, quelle est la modestie, quelle est la vertu qui se manifeste dans mon extérieur? Cependant, il y a de longues années que je porte des habits de couleur sombre, et que je fais profession de vivre dans la pénitence, loin des regards du monde. Hélas ! la pénitence, je n'en ai connu que le nom, et les regards du monde, peut-être, en les fuyant en apparence, les ai-je recherchés en réalité. Si je tiens avec les mondains le langage des mondains, ce n'est pas que je cherche à me faire tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ, c'est que ma bouche parle de la triste abondance de mon cœur[1]. Et les mondains avec qui je me suis entretenu me quittent aussi mondains qu'ils étaient venus; ni mon extérieur, ni ma conservation ne les a élevés vers vous. Peut-être ils louent mon savoir vivre, et je me réjouis de leurs louanges sans songer que, si je plais encore aux hommes, je ne suis plus le serviteur de Jésus-Christ[2] !

Hélas ! je n'ai pas assez pleuré, je n'ai pas assez élevé mes yeux remplis de larmes vers votre ciel, ô mon Dieu ! Je n'ai pas assez recherché votre conversation ; je me suis trop plu au milieu des créatures; j'ai trop regardé les choses d'en bas[3] ! C'est pour cela que, sous un habit d'humilité, je suis resté orgueilleux; sous

[1] Omnium me servum feci, ut plures lucrifacerem, et factus sum Judæis tanquam Judæus, ut Judæos lucrarer (I Cor. IX, 19, 20). — Ex abundantia cordis os loquitur (Matth. XII, 34).

[2] Si adhuc hominibus placerem, Christi servus non essem (Gal. I, 10).

[3] Oculos suos statuerunt declinare in terram (Psalm. XVI, 11).

l'apparence d'un religieux, j'ai conservé un cœur mondain; vivant de la vie des serviteurs de Dieu, j'ai trouvé le moyen de plaire aux hommes et de déplaire à ce Dieu à qui je m'étais consacré!... Seigneur! du fond de l'abîme de ma misère, que je reconnais maintenant, j'ai crié vers vous; Seigneur, exaucez ma prière[1]. Ne tenez pas compte des lâchetés et des iniquités de ma vie, inutilement passée à votre service; mais souvenez-vous du prix surabondant que vous avez payé pour le rachat de mon âme; souvenez-vous aussi, en ma faveur, des mérites de sainte Marie-Madeleine, et de la dévotion que je me suis efforcé d'acquérir pour elle. Et, à cause d'elle, à cause de vous-même, Seigneur, donnez-moi de régler mon cœur suivant la perfection de l'état où vous avez daigné m'appeler, et faites que ce cœur, enfin réglé, donne à mes paroles, à mon attitude, à mes œuvres cette perfection chrétienne qui élève vers vous seul la pensée de tous ceux qui seront les témoins de ma vie.

[1] De pro undis clamavi ad te, Domine; Domine, exaudi vocem meam (Ps. CXXIX, 1).

MÉDITATION XII.

COMMENT L'ESPRIT-SAINT DÉVOILE LES MYSTÈRES DE LA FOI AUX AMES QUI AIMENT PUREMENT.

Elle oignit les pieds de Jésus et les essuya avec ses cheveux.

ADORONS l'Esprit de sanctification, dont notre âme est le temple[1]. C'est lui qui attire au bien parfait ; c'est lui qui donne la grâce de vouloir et d'accomplir les œuvres saintes, selon la bonne volonté[2] et l'obéissance qu'il trouve en nous. Il a une plus grande part que nous-mêmes aux actes de notre vie surnaturelle : après avoir inspiré la volonté du bien, il soutient l'âme qui l'opère, opérant lui-même en elle et avec elle. Son concours la perfectionne par l'œuvre même qu'elle accomplit ; ensuite il la récompense et couronne ses dons en elle, en lui donnant des inspirations plus élevées, un courage plus héroïque, une plus grande facilité de comprendre et de faire ce qui plaît à Dieu.

Hélas ! peut-être avons-nous bien des fois contristé l'Esprit sanctificateur par notre lâcheté, par notre désobéissance ; peut-être n'avons-nous jamais su aller à Dieu à qui il voulait nous conduire, retenus que nous étions par la préoccupation et l'affection des créatures.

[1] Nescitis quia templum Dei estis, et Spiritus, sanctus habitat in vobis (1 Cor. III, 16) ?

[2] Dat velle et perficere pro bona voluntate (Philipp. II, 13).

Humilions-nous et demandons pardon au Saint-Esprit de nos fautes ; supplions-le de n'y avoir pas égard et de nous conduire, même malgré nous, à Jésus que nous voulons aimer et servir de tout notre cœur.

Comme il lui est aisé de mener aux pieds de Jésus l'humble et fervente Madeleine ! Avec quelle joie il habite et opère en cette âme purifiée et pénitente ! L'habitude d'obéir promptement et généreusement au souffle de l'Esprit divin, l'a établie dans une admirable perfection de bonne volonté ; sa continuelle et exclusive attention à Dieu la rend sensible au moindre mouvement de l'Esprit-Saint, au moindre souffle de sa grâce en elle. Aussi, qui pourrait dire la perfection de ses sentiments, tandis que, recueillie, les yeux baissés, elle s'approche de Jésus !

Elle se prosterne aux pieds du divin Maître dans la même attitude que le jour de sa conversion ; et, en silence, désirant que son acte et elle-même passent inaperçus, elle commence à oindre les pieds du Seigneur. Mais son silence même et la préparation de son cœur, l'oreille de Jésus les entend[1]. Ils lui disent :

« O mon Bien-Aimé, j'étais ainsi à vos pieds, couverte de péchés, lorsque mon âme a été justifiée par l'onction de votre miséricorde, par l'effusion de votre bonté ! Alors vous m'avez ointe d'une huile d'allégresse[2], tandis que vous daigniez permettre à la pauvre pécheresse de laver vos pieds de ses larmes, et de les oindre des parfums de son cœur contrit et de son vase brisé. Mais je ne savais pas alors ce que vous devait coûter le baiser de réconciliation et de paix que vous me donniez. Maintenant je le sais, et je sais que bientôt vous paierez

[1] Præparationem cordis eorum audivit auris tua (Ps. X, 13).
[2] Unxit te Deus, Deus tuus, oleo lætitiæ (Ps. XLIV, 8).

ma dette à la justice infinie. Mon cœur se brise à cette pensée!... O Jésus, pour sauver la brebis perdue de la maison d'Israël[1], il faut donc que vous donniez votre sang, et vous voulez le donner pour tous avec une générosité divine! Mais qui est moins digne que moi, d'un amour si prodigue? Quel autre cœur pourrait être un vase moins capable de recevoir l'effusion de votre inépuisable charité? Et vous n'avez égard à rien qu'à votre tendre compassion pour mon âme : vous ajoutez pour elle, parce qu'elle est plus indigne, à l'abondance de votre rédemption[2]!... Mon Dieu, je sais maintenant toutes ces choses ; je suis à vos pieds la veille, presque, de votre mort, et je ne meurs pas!...

« J'ose répandre sur vos pieds sacrés ce parfum, que je vous supplie d'accepter en prévision de votre sépulture; c'est là ce que je peux faire pour vous récompenser de vouloir briser le vase de votre corps sacré afin de répandre sur mon âme l'huile parfumée de votre précieux sang! Quel échange : l'huile d'une plante que les bêtes de la terre foulent aux pieds, pour votre sang précieux! Voilà comment il est possible aux créatures, que vous aimez jusqu'à mourir, de répondre à votre amour : vous offrir quelque chose à peine au dessus du néant, en retour de ce sang divin dont une seule goutte a plus de prix que la multitude presque infinie des créatures visibles et invisibles! Permettez que ce pauvre et inutile parfum soit répandu sur vos pieds sacrés, non plus seulement comme le témoignage de ma reconnaissance pour le pardon que vous avez daigné m'accorder, non plus seulement comme le sym-

[1] Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt domus Israel (Matth. XV, 24).

[2] Copiosa apud eum redemptio (Ps. CXXIX, 7).

bole de mon adoration et de mon amour pour mon Dieu, mais surtout comme l'hommage dû à mon rédempteur prêt à goûter la mort et la sépulture pour mon salut. Je le répands à vos pieds, qui sont comme la figure de votre humanité, puisque c'est votre humanité qui va souffrir et mourir pour moi ; je le répands à vos pieds, aussi, parce que je suis indigne, moi pauvre pécheresse, de lever plus haut mes yeux. Que dis-je ? je ne suis pas digne de contempler ces pieds, qui se sont meurtris en poursuivant mon âme coupable, et qui vont être fixés sur la croix parce que les miens ont marché dans la voie du péché. »

Tandis qu'elle oint les pieds du Seigneur, Marie, au milieu de sentiments si vifs, si véhéments de son âme, éprouve une suavité qui lui fait comprendre que ce qu'elle ose faire est approuvé du Seigneur. Cette conviction la confond : tout est si peu pour Jésus ! Et cependant elle se sent encouragée à continuer son œuvre de piété. Quoiqu'elle ne pleure point, quoique les sanglots ne soulèvent point sa poitrine, qu'aucun mouvement ne se produise, et qu'elle paraisse presque immobile, ses cheveux se sont déroulés, (peut-être les anges, ses frères, les ont dénoués), et retombent comme un voile long et épais jusqu'à terre. Elle les prend à flots dans ses mains, et commence à essuyer les pieds du Seigneur.

« O Jésus, j'avais ainsi essuyé vos pieds lavés de mes larmes, au jour où j'ai entendu votre voix si douce faire résonner à mon oreille la divine parole du pardon. Alors, je ne savais pas, comme aujourd'hui, ni combien grande était l'audace qui me le faisait faire, ni combien grande votre condescendance, qui daignait le souffrir. Mais je voulais vous témoigner par cet acte que tout mon être vous était à jamais consacré, et que l'ornement de ma

tête ne me paraissait pas trop précieux pour essuyer la boue de vos pieds. Vous avez souffert ce que je faisais, à cause de votre bonté et aussi, sans doute, à cause du sentiment qui me l'inspirait. Aujourd'hui, je fais la même chose : je sens que vous le voulez. O Jésus, s'il y avait un tissu plus précieux à ma portée, je m'en servirais avec plus de consolation pour ce noble et saint usage ; mais les œuvres de la main de l'homme n'ont pas le prix des œuvres de la main de Dieu : ces cheveux, que vous avez faits, sont moins indignes d'essuyer vos pieds, parce que vous les avez faits... Hélas ! il convient trop, pour un motif bien différent, qu'ils servent à cette préparation de votre sépulture. Ces cheveux ont été une source et une occasion de péchés ; qu'ils servent au moins maintenant à rendre quelque service au corps sacré qui va expier les péchés qu'ils ont fait commettre ! »

C'est ainsi que le cœur de Madeleine parle au cœur de Jésus, tandis que ses mains répandent sur les pieds divins une huile précieuse, et les essuient à l'aide d'un voile plus précieux encore...

MÉDITATION XIII.

L'ESPRIT-SAINT CONDUIT AVEC UNE SAGESSE PARFAITE LES AMES QUI SE LAISSENT GUIDER PAR SON SOUFFLE.

Elle oignit les pieds de Jésus et les essuya avec ses cheveux.

CEPENDANT, Madeleine ne pleure point dans cette seconde onction comme dans la première, et ne baise pas les pieds sacrés de son Sauveur.

Elle ne pleure point! Les saints ont, au plus haut degré, le sentiment des convenances : quelque part qu'ils soient, et quelque différentes que soient leurs pensées des pensées de ceux qui les entourent, leur attitude n'a jamais rien qui heurte, rien qui détonne, pour ainsi dire, dans l'ensemble des circonstances où ils se trouvent. Répandre des larmes au milieu de la joie d'un banquet, Madeleine pouvait le faire lorsqu'elle essayait ses premiers pas dans la voie parfaite, où elle devait marcher ensuite si rapidement; mais elle ne le peut plus maintenant. La charité ne lui permet point de troubler la joie des autres! Que si elle a pour mission de transformer cette joie en gravité sereine et recueillie, elle sait le faire insensiblement, et élever les âmes par degrés, sans les heurter jamais! Ce qu'elle fait extérieurement entre à merveille dans la circonstance du banquet, et cependant elle en changera bientôt le caractère. Les saints, sous le souffle de la grâce, paraissent quelquefois des-

cendre jusqu'à nous ; mais c'est pour nous faire monter jusqu'à eux.

Une autre cause, plus élevée encore, ne lui permet pas de pleurer : sa charité envers Jésus-Christ, incomparablement plus forte que sa charité envers le prochain. Il y a, pour certaines âmes, des douleurs encore plus profondes que la source cachée des larmes. Il y a des déchirements de cœur qu'aucun signe extérieur ne manifeste, parce que rien, dans l'expression des sentiments humains, n'est suffisant à les manifester. La douleur de Madeleine, en pensant qu'elle prédit et prépare la sépulture du Sauveur, est brûlante ; dès le premier moment, elle a tari et desséché la source des larmes et des sanglots. Si les convives, à travers le voile magnifique de ses cheveux, pouvaient apercevoir son visage, la pâleur de la mort qu'ils y observeraient les glacerait d'épouvante. Si ses yeux avaient pleuré, ils auraient versé des larmes de sang. Mais les hommes ne doivent point voir encore le mystère d'une douleur qu'ils ne sont pas en état de comprendre ; c'est pour cela que les anges cachent le visage de la sainte sous le voile de ses cheveux.

Mais ce que les hommes ne peuvent point voir, Jésus le contemple avec une tendresse et une compassion infinies. Il oublie, pour ainsi dire, les causes divines de sa propre tristesse, en voyant l'immense douleur de ce cœur si aimant. Il la soutient d'une grâce merveilleuse, afin qu'elle puisse encore demeurer à ses pieds et vivre !...

Et cependant, Madeleine, qui ne pleure point, ne baise pas non plus, comme dans la première onction, les pieds du divin Maître. A mesure qu'elle marche dans les voies du pur amour, le culte de la nature divine de Jésus-Christ a pris le pas, en elle, sur le culte de sa nature humaine. Son amour, en s'embrasant, s'imprègne de

jour en jour d'un sentiment de respect et d'adoration qu'elle ne pouvait pas avoir à ce degré au premier moment. Lorsque nous essayons nos pas dans la voie surnaturelle, nous marchons autant sous l'impulsion de notre caractère que sous le souffle de la grâce, ou plutôt, ces deux principes de notre activité se mêlent et s'enchevêtrent dans chacun de nos actes, de telle manière qu'il est souvent difficile de déterminer lequel des deux a donné l'impulsion définitive, ou marqué de son cachet l'œuvre que nous avons faite ; mais le temps, la douleur et la prière opèrent dans l'âme. Au bout de quelque temps, si nous sommes fidèles, nos œuvres deviendront peut-être moins consolantes pour nous-mêmes, mais plus pures aux yeux de Jésus, et plus agréables à Sa divine Majesté, parce qu'elles seront plus exemptes de toute recherche personnelle.

Ce n'est point, cependant, le seul respect de la divinité qui ne permet point à Marie-Madeleine de baiser les pieds du Seigneur ; ce n'est pas, non plus, avec ce respect, la profonde humilité dont son âme est remplie, et qui aurait presque craint de souiller par le contact de ses lèvres la pureté de Jésus. Ce qui retient plus efficacement encore cette explosion de son amour, c'est son amour même, qui en elle a toujours dominé les autres sentiments. Elle aurait craint de trouver, en baisant les pieds de Jésus, un adoucissement à sa douleur, une sorte de consolation. Elle n'en a pas besoin, d'ailleurs : son amour est assez fort pour souffrir sans mesure. Ah! si elle pouvait espérer qu'en baisant les pieds de Jésus, son âme trouverait une nouvelle source de douleurs dans une union plus intime et plus étroite avec le cœur de Jésus, dans une conformité plus parfaite avec les sentiments dont ce cœur divin est rempli, avec quelle ardeur n'embrasserait-elle pas les pieds divins! Mais elle

sait qu'au contact de Jésus ses lèvres boiraient à longs traits la douceur d'une consolation ineffable, et Jésus se prépare à souffrir pour elle la mort et l'ensevelissement!

O Madeleine, quelle délicatesse dans votre charité, plus encore dans votre charité envers Dieu que dans votre charité envers le prochain! Comme elle vous fait trouver promptement et ingénieusement ce qui convient le mieux au cœur de Jésus et aux dispositions du prochain! Vous n'oubliez que vous-même, et vous ne vous en souvenez que pour vous immoler davantage et vous refuser toute consolation. Ah! que l'Esprit-Saint conduit bien les âmes qui se livrent sans réserve au souffle consumant de sa grâce! Combien je serais heureux, si j'avais une véritable intelligence des choses que j'essaie de décrire! Combien je serais heureux, si je savais les pratiquer!

O Madeleine, par les mérites que vous vous êtes acquis en vous refusant d'arroser de vos larmes les pieds de votre Jésus; par la douleur et l'amour qui vous ont empêchée de couvrir de vos baisers ces pieds divins, obtenez-moi la grâce de mieux comprendre votre cœur, et de m'efforcer, pendant ma vie entière, d'imiter la générosité de votre amour envers Notre-Seigneur Jésus-Christ.

MÉDITATION XIV.

L'ESPRIT-SAINT INTRODUIT DE PLUS EN PLUS LE PARFAIT ADORATEUR DANS LA CONNAISSANCE ET LE CULTE DES MYSTÈRES DU CHRIST.

Elle oignit les pieds de Jésus et les essuya avec ses cheveux.

DIEU, qui connaît de loin les cœurs superbes et les âmes enflées d'elle-mêmes [1], s'incline au contraire vers les petits et les humbles, pour les regarder avec amour et leur communiquer de près les trésors de sa grâce. Adorons cette disposition divine, qui prend sa source dans l'amour de Dieu pour la vérité. Sans doute, notre orgueil a éloigné mille fois de nous les effusions de sa grande bonté; humilions-nous maintenant de notre orgueil, et demandons instamment à Dieu de faire, par sa grâce, que nous ne méritions plus jamais qu'il s'éloigne de nous.

Jésus contemple avec une complaisance divine Marie-Madeleine prosternée à ses pieds. Il voit ses œuvres, et il en est touché. Mais, ce qui le touche incomparablement davantage, c'est l'amour humble, fervent, généreux, brûlant du désir de le consoler, qu'il voit dans le cœur de notre chère sainte. Il se plaît à contempler l'excès de charité qui oblige Madeleine à refouler les larmes dont ses yeux sont remplis, l'abnégation d'elle-même et la générosité qui lui défendent de baiser les pieds de

[1] Deus humilia respicit, et alta a longe cognoscit (Ps. CXXXVII, 6).

son Seigneur bien-aimé, afin de partager sans consolations les tristesses, les douleurs, les amertumes dont elle le sait abreuvé. Il admire ces merveilles de sa propre grâce dans cette âme, qu'il a faite si belle et si élevée. Il lui laisse tout le temps d'achever l'onction des pieds, et d'acquérir tout le mérite que lui valent les admirables dispositions de son cœur.

Mais il sent comme une hâte ineffable de combler de ses grâces un tel cœur, et de répondre à tant d'amour par des effusions nouvelles de sa bonté, et des faveurs plus grandes que celles dont il a pu la combler jusqu'alors.

Il lui fait sentir, d'abord, combien il approuve ce qu'elle vient de faire. La sainte reçoit une impression lumineuse et profonde, qui lui fait connaître qu'elle a réussi à donner au sacré cœur de Jésus la consolation qu'elle voulait ; que son Maître bien-aimé connaît et accepte tous les sentiments qui la guident ; qu'il daigne recevoir, en prévision de sa sépulture prochaine, l'onction de ses pieds divins ; que l'acte qu'elle vient d'accomplir est la réparation acceptée des haines que Jésus a trouvées à Jérusalem, et le supplément qui convenait à l'insuffisance des vertus qui l'accueillent à Béthanie.

Une voix très douce, qu'elle a appris à reconnaître sans avoir besoin de l'entendre, lui dit au fond de l'âme : « Vous avez touché mon cœur, ô ma sœur et mon épouse ; vous avez touché mon cœur d'un seul de vos regards, d'une seule des pensées qui vous ont conduite à mes pieds, d'un seul des cheveux de votre cou. Vous êtes mon épouse, vous qui savez si bien devenir mon aide, vous qui savez deviner toujours mon cœur, et qui avez trouvé le secret de le consoler.

« Mais ce culte d'adoration que vous venez de rendre à mon humanité sainte, cette foi en l'œuvre de la Rédemption, que vous venez de manifester avec tant

d'excellence, ne me suffisent pas. Levez-vous, ô mon amie, et venez. Ne craignez pas : ma main gauche sera sous votre tête, et ma droite vous soutiendra. Venez. Il faut qu'après avoir rappelé à la foi trop faible de mes amis ces divins mystères, vous leur enseigniez aussi que je n'ai pris un corps et je ne répandrai mon sang qu'afin d'élever l'homme grossier et charnel à l'amour de l'invisible beauté de son Dieu. Dieu ne s'est abaissé jusqu'à l'homme que pour donner à l'homme la puissance de s'élever jusqu'à Dieu [1]. Venez. Ne demeurez pas à mes pieds, qui sont comme le symbole de ma nature humaine; approchez-vous de ma tête, qui est le symbole de ma divinité. Que mes amis apprennent de vous comment il faut honorer celui qui est Dieu et homme tout ensemble; que mes amis apprennent de vous que ce n'est pas à ce qu'ils voient de moi que leurs hommages et leur cœur doivent s'arrêter; mais que ce qu'ils font pour l'homme qu'ils aiment n'est qu'une préparation de ce qu'ils doivent faire pour remplir le dessein miséricordieux du Dieu qui les a aimés d'un amour éternel.

« O ma sœur, votre humilité a trompé mes amis. Déjà ils ne prennent plus garde à votre présence et à vos œuvres. Je veux qu'ils y fassent attention. Je veux qu'à votre occasion, le cœur de chacun se manifeste ; je veux, à cause de vous et pour votre gloire, trouver dans votre œuvre l'occasion d'instruire mes amis qui sont ici, et ceux de tous les siècles. Je veux vous glorifier vous-même pour tous les jours du temps et pour tous les siècles de l'éternité. Levez-vous donc, ô mon amie, et venez faire pour ma tête ce que votre foi et votre amour vous inspireront, à vous qui avez su trouver dans

[1] Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri (JOANN. I, 2).

votre foi et dans votre amour ce qu'il était convenable de faire pour mes pieds.

« Plus tard, le Saint-Esprit fera aussi comprendre aux âmes qui me sont chères, que, si vous avez fait l'onction de ma tête en prévision de ma sépulture, aussi bien que celle des pieds, c'est que le grand mystère de la Rédemption, que vous annoncez, que vous célébrez de la sorte, n'a pas pour objet unique le salut des hommes, mais que son but principal est la gloire de Dieu, la satisfaction due à sa justice et à sa sainteté; que la charité qui me conduira bientôt au Calvaire, et qui m'élèvera sur la croix, est encore plus l'amour de mon Père céleste que la compassion de mes frères les hommes, et que, mourant dans un martyre qu'aucune intelligence créée ne comprendra jamais entièrement, ce sera du ciel plus que de la terre que je serai la victime, quoique mon cœur trouve uniquement dans le zèle des intérêts de mon Père le courage d'endurer ce qu'il est nécessaire que je souffre pour mes frères. Levez-vous, ô mon amie, levez-vous, et faites ce que mon cœur vous commande. Levez-vous, et venez. »

Marie-Madeleine sent au-dedans d'elle-même les impressions que nous avons essayé de traduire. A la paix, à l'humilité que produisent en son âme les touches de cette grâce, elle connaît la main et l'action de son Dieu. Son âme est dans une joie pleine d'une sainte confusion ; elle admire que le Seigneur ne se laisse pas vaincre en générosité, et qu'il lui fasse trouver, dans le sentiment de son approbation, une consolation plus grande et plus pure que celle qu'elle aurait pu goûter en baisant ses pieds divins. Elle s'étonne que Jésus veuille se servir d'elle pour faire du bien à ceux qui, à ses yeux, valent bien mieux qu'elle-même. Elle est confuse en pensant que Jésus veut qu'elle approche plus

près de lui, et qu'elle, qui n'est point digne d'être à ses pieds, oigne aussi sa tête divine. Elle est confuse, aussi, à la pensée qu'elle va, encore une fois, attirer l'attention de ceux qui sont dans la salle du banquet. Mais, au milieu des sentiments qui remplissent son âme, la pensée ne lui vient pas qu'il soit possible de résister au nouvel appel que Jésus vient de lui faire entendre au fond de son âme. Qu'est-ce donc qu'aimer, si ce n'est obéir? Qu'est-ce donc qu'adorer, si ce n'est se soumettre? Qu'est-ce donc que l'humilité et la reconnaissance, si ce n'est la disposition prochaine à une obéissance parfaite?

O Madeleine, l'amour vous fait sans cesse vous oublier vous-même. Vous ne tenez aucun compte de ce qui vous touche; vous ne pensez qu'à l'objet divin de votre amour, et vous ne tenez compte que de sa volonté! Ah! que nous vous ressemblons peu! Après beaucoup d'années passées au service du Seigneur, nous sommes bien loin de tenir compte à ce point des touches secrètes de la grâce. Elles se sont à peine fait sentir, que nous avons vu d'un regard le sacrifice qu'elles imposeraient à notre paresse, à notre sensualité, à notre orgueil, si nous venions à leur obéir. Nous calculons, aussi, rapidement quelles impressions notre obéissance ferait aux hommes, et quel dommage elle apporterait à nos intérêts. Bientôt, ces visions, que nous procure notre attachement à nous-mêmes, sont plus senties que ne l'est l'action de la grâce. Alors, si l'impression de la grâce ne s'efface pas rapidement, nous appelons à notre aide, pour nous dispenser d'obéir, les arguments de la prudence charnelle. Quelques instants encore, et nous sommes affermis dans la désobéissance au point de nous persuader que nous rendons ainsi véritablement gloire à Dieu, et que, si quelque âme plus généreuse ne nous imite pas, elle est sans aucune sagesse, et attire

par son imprudence des malheurs qui nous paraissent irréparables.

Hélas! c'est que nous n'aimons que nous-mêmes; c'est que nous n'adorons que nous-mêmes; c'est que nous n'avons ni humilité, ni reconnaissance, ni zèle à l'égard de Dieu, que nous ne savons ni aimer ni adorer! Il en est ainsi après beaucoup d'années que nous avons cru passer au service de Dieu; et c'est peu de temps après sa conversion que notre sainte bien-aimée montre ces sentiments et ces œuvres parfaites qui nous confondent! Oh! quand donc l'amour de Dieu triomphera-t-il de notre amour propre? Quand donc la charité sera-t-elle assez ardente pour nous arracher à la préoccupation de nous-mêmes, et nous faire envisager uniquement, en toutes choses, la volonté de notre Dieu et les intérêts de sa gloire?

MÉDITATION XV.

L'ESPRIT AMÈNE LE PARFAIT ADORATEUR A L'ENTIER SACRIFICE DE SOI-MÊME ET DE TOUS LES INTÉRÊTS ET AFFECTIONS HUMAINS.

Et, ayant rompu le vase, elle répandit l'huile sur sa tête.

L'ESPRIT-SAINT aide notre infirmité, et supplée à notre impuissance dans toutes nos œuvres surnaturelles; mais c'est surtout lorsque nous devons nous mettre en rapport ou en contact immédiat avec Dieu, que nous avons besoin de son assistance. Implorons-la dans les sentiments de la

plus profonde adoration et du plus ardent désir de l'obtenir. Humilions-nous de n'avoir pas assez senti jusqu'à présent ce besoin de son puissant secours, et demandons-lui pardon de n'avoir pas même songé à l'implorer suivant nos nécessités et suivant la sainteté des œuvres que nous étions appelés à accomplir.

Marie-Madeleine, jusque-là prosternée aux pieds de Jésus, se relève. Son âme est remplie de l'Esprit-Saint, parce qu'elle est remplie de sa divine charité. Elle rejette ses cheveux sous son voile. Son visage, ranimé par la consolation qu'elle éprouve en sentant son acte favorablement accueilli par le Seigneur, prend une expression d'adoration et d'humilité, de recueillement profond et de douce sérénité, qui la rend semblable à un ange du ciel. Sa taille élevée, qui domine tous les convives, attire l'attention sur cette expression céleste de sa figure.

Comme tous les convives, Notre-Seigneur, suivant l'usage du temps, repose, pendant le banquet, sur une sorte de couche, ou de lit. Madeleine doit faire quelque pas pour approcher de la tête du Sauveur. Jamais prêtre nouvellement consacré, touchant pour la première fois le corps et le sang de Jésus-Christ dont il vient de faire sur l'autel le sacrifice mystique, n'a senti son être pénétré d'un respect aussi profond, d'une adoration aussi fervente et aussi tendre, d'un tremblement sacré aussi semblable au tremblement des anges devant la majesté de Dieu, que ne le sont le respect, l'adoration le saint tremblement de Madeleine en approchant de la tête de Jésus. Mais l'attention qu'elle doit à ce qu'elle va faire, loin d'en être troublée, est excitée au contraire par la force et la perfection des dispositions de son âme.

Il ne faut pas essayer d'exprimer ce que le cœur de

Madeleine dit à Jésus; il ne faut pas même songer à dépeindre l'harmonie et la majesté de ses mouvements, si pleins d'humilité et de ferveur. Il y a de ces choses que l'âme peut entrevoir dans une méditation fervente, mais que la plume ou le pinceau sont également impuissants à exprimer. L'art n'a pour objet que d'élever sur son aile les cœurs vers Dieu; mais par quel moyen exprimer ce qui est la fin de toutes choses, l'acte même par lequel, sur l'aile de la charité, on arrive au contact de Dieu? L'âme recueillie et fervente seule peut l'entrevoir, parce qu'elle le fait, elle aussi.

Marie-Madeleine brise le vase d'albâtre qui contient l'huile d'épi de nard qu'elle veut répandre sur la tête de Jésus. Ce vase précieux est si fragile, qu'il ne résiste point à une pression un peu forte de la main. Il n'y a donc rien dans cet acte qui ne soit pas en harmonie avec la gravité, en quelque sorte sacerdotale, de son attitude et de ses mouvements.

Elle brise le vase, parce que son cœur ne veut point que ce qui va servir à Jésus, et dans une semblable circonstance, puisse jamais être employé à un usage ou vulgaire ou profane; parce qu'elle veut que tout le parfum précieux que son cœur a consacré à Jésus, tout, jusqu'à la dernière goutte, serve en effet à l'onction de Jésus : ce qui est offert et donné à Dieu doit être offert et donné sans la moindre réserve. Elle brise le vase, parce qu'elle veut symboliser tout ensemble la contrition de sa vie passée et la résolution de sa vie future. Son cœur, brisé par la contrition du passé, n'a pas été plus capable de garder l'amour coupable des créatures, que ce vase brisé n'est désormais capable de contenir la liqueur qu'il contenait auparavant. Son cœur, déchiré par la douleur à ce banquet, qu'elle sait être l'adieu de Jésus à ses amis dans le monde, ne sera pas plus capable de goûter désor-

mais sur la terre une joie, une consolation qui ne vienne pas de Jésus crucifié, que ce vase brisé n'est capable de contenir à jamais une huile, une essence, un parfum quel qu'il soit.

O mon âme, arrête-toi et considère le spectacle que tu as sous les yeux, et puis descends en toi-même : considère longuement aussi ton état et tes œuvres. Tu as été consacrée au service de Dieu ; que dis-je? tu as été consacrée au service d'un Dieu mort à cause du péché des hommes, et crucifié par le monde, son ennemi. Regarde bien : une fois consacrée, as-tu eu peur de servir à tout usage profane? As-tu craint toute chose mondaine ; t'es-tu souvenue de la parole du grand apôtre : « Si je plaisais encore aux hommes, je ne serais plus le serviteur de Jésus-Christ ! » Hélas ! cette première question me fait trembler. Non, je n'ai été ni mort, ni crucifié au monde. Malheur à moi ! Quand mon Dieu était scandale pour les Juifs et folie pour les Gentils, j'ai cherché, à ma honte, j'ai obtenu l'estime et l'applaudissement de ceux qui se raillaient de mon Dieu, de mon Dieu à qui je suis consacré... Et ce n'est pas que je voulusse me faire tout à tous pour gagner tout le monde à Jésus-Christ ; c'était que je me donnais des mœurs et des coutumes qui pouvaient faire rougir les anges de honte, mais qui étaient au goût du monde, parce qu'elles ne portaient plus aucune trace du signe de la croix de mon Dieu.

Allons plus loin. Le don que tu as fait de toi-même à Dieu, qu'il a daigné accepter, a-t-il été sans aucune réserve? Considère attentivement ce qu'il t'importe de savoir. Si tes vœux ont confirmé ce don, tu n'as pu être infidèle sans offenser le Dieu à qui tu as juré d'appartenir tout entier ! Qu'as-tu fait? N'as-tu rien réservé du don de ta volonté, offerte à Dieu par le vœu

d'obéissance? N'as-tu rien réservé du don de ton cœur, que tu as fait à Dieu par le vœu de chasteté? N'as-tu rien réservé des biens, des agréments, des commodités de ce monde, que tu as foulés aux pieds par le vœu de pauvreté? T'es-tu consumée sur l'autel du divin vouloir comme un holocauste pur et d'agréable odeur? O mon Dieu, je n'ose pas pousser à bout cet examen redoutable!... Moi, moi misérable, mort à toute volonté propre, et n'aimant, ne désirant ne cherchant que votre volonté! Moi, moi misérable, mort à toute affection terrestre et m'élevant au-dessus des anges et des archanges pour ne me reposer qu'en vous seul! Moi, moi misérable, foulant aux pieds tout ce qui peut servir à flatter ma lâcheté ou ma sensualité. pour n'avoir plus d'autres richesses que votre pauvreté, ô Jésus crucifié et nu!

Ah! vous qui d'un regard illuminez les ténèbres de ma vie, vous savez ce qu'il en est, ô mon Dieu! Vous savez que, vingt fois repenti de mes égarements, je suis toujours revenu à mon vomissement. Vous savez qu'après avoir essuyé les larmes que je versais au souvenir de vos douleurs, je trouvais du charme au sourire du monde et des créatures, et j'oubliais votre passion dans la recherche des consolations fausses et vides que j'espérais trouver en elles! Vous savez que, vivant ainsi, j'ai retrouvé le péché après avoir renoncé au péché, et je n'ai point trouvé Dieu après m'être consacré à lui seul.

Que ceux qui ne vous connaissent pas vous offensent, ô mon Dieu, vous le supportez avec patience; mais que l'offense vous vienne de vos amis, de ceux à qui vous n'avez rien caché des merveilles de votre bonté et des richesses de votre amour; que ceux qui vous ont vu et qui ont goûté votre douceur trouvent encore quelque charme à ce qui n'est point vous, à ce qui les éloigne de vous! Ah! votre cœur en est mortellement blessé.

Et cependant j'ai fait à votre cœur cette blessure, non pas une fois, mais cent fois, mais mille fois dans ma vie !...

O Jésus, ne vous souvenez point des outrages que votre cœur a endurés à cause de moi ; mais souvenez-vous des consolations qu'il a reçues de Marie-Madeleine. La perfection de son cœur et de ses œuvres, qui m'accuse et qui me confond, soutient cependant mon espérance. A cause d'elle, ayez pitié de moi ; à cause de ses mérites, pardonnez à mes péchés ; à cause de son amour, effacez de votre mémoire le souvenir de mon ingratitude ! Puisse enfin mon cœur, par l'intercession de Madeleine, se briser à vos pieds, de contrition et de regret, et arriver, au moins maintenant, à n'être plus capable de conserver affection à rien de ce qui vous déplaît, ni de recevoir encouragement ou consolation de ce qui n'est point mon Jésus, et mon Jésus crucifié.

MÉDITATION XVI.

CONSOLATION QUE CE CULTE OFFRE AU CŒUR DE JÉSUS.

Et, ayant rompu le vase, elle répandit l'huile sur sa tête.

L'Esprit-Saint, auteur principal des Écritures, est vérité et charité. Non seulement toutes les paroles qu'il a dictées aux saints prophètes sont vraies, mais les faits qu'il leur inspire de raconter, et tous les détails de ces faits, sont pleins d'enseignements salutaires. Cependant, pour

goûter la manne cachée dans les saints livres, il faut que l'Esprit qui les a dictées éclaire celui qui les étudie. Seuls les cœurs purs et droits, dociles aux enseignements de l'Église[1], les âmes recueillies, qui se plaisent, à l'exemple de Marie[2], à conserver toutes ces paroles pour les repasser dans leur cœur, recevront de l'Esprit de Dieu le don précieux de l'intelligence[3]. L'avons-nous désiré? L'avons-nous demandé humblement et avec instances? Avons-nous recherché les dispositions de pureté, de docilité, de recueillement qui l'attirent?

Marie-Madeleine verse le parfum de son vase brisé sur la tête de Jésus, qui repose sur sa couche. Il semble à peine utile que l'Évangéliste marque ce détail : tout homme un peu instruit sait bien comment on célébrait un festin à cet époque. Cependant rien de ce qu'inspire l'Esprit de Dieu ne saurait être superflu. Ce détail, qui paraît insignifiant aux esprits frivoles, ne l'est point pour Madeleine. Elle l'oint en prévision de sa prochaine sépulture, et l'attitude du Seigneur à la table représente si vivement son attitude prochaine dans le sépulcre!...

« O Jésus! ô source de vie, vous serez bientôt ainsi étendu sur la froide pierre du tombeau! Et ce sera votre amour pour nous qui vous aura ôté la vie! Vos amis, alors, ne vous entoureront plus; vos yeux ne me regarderont plus avec cette bonté qui est la vôtre, et votre sourire si doux n'éclairera plus votre visage sacré... Hélas! vos amis eux-mêmes ne pensent pas que bientôt ils seront dans la tristesse, tandis que le monde

[1] Et erunt omnes docibiles Dei (Joan. VI, 45).

[2] Maria conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo (Luc. II, 19).

[3] Requiescet super eum Spiritus sapientiæ et intellectus (Is. XI, 2).

impie et méchant se réjouira[1]. Mais vous, ô Jésus, vous ne perdez pas un instant de vue ce baptême de sang dont vous devez être baptisé, et votre cœur est haletant de désir et de douleur jusqu'à ce qu'il s'accomplisse[2]...

« En prenant cette attitude pour ce banquet, vous ne pensiez pas seulement à vous conformer aux mœurs des hommes d'à-présent, vous pensiez aussi à moi, pauvre pécheresse. Vous pensiez que, si vous ne vous incliniez pas ainsi, je ne pourrais pas oindre votre divine tête pour la sépulture. O Dieu, si vous ne daigniez nous aimer le premier, qui aurait l'audace de vous aimer[3]? Si vous ne vous abaissiez jusqu'à la plus petite de vos créatures, comment aurait-elle la hardiesse de s'approcher de vous? En conçût-elle la pensée, comment pourrait-elle l'exécuter? Si, enfin, vous ne lui faisiez connaître de quelle manière vous voulez être honoré d'elle, comment oserait-elle vous toucher? Comment ne craindrait-elle pas de vous offrir un parfum misérable et vil, à vous le roi du ciel et de la terre?

« Ah! soyez béni, ô Dieu, qui vous êtes humilié et anéanti jusqu'à devenir notre frère[4]; vous qui allez vous faire obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix; vous qui, presqu'au moment de mourir pour moi,

[1] Mundus autem gaudebit, vos vero contristabimini (Joan. XVI, 20). — Mundus totus in maligno positus est (Joan. V, 19).

[2] Baptismo autem habeo baptizari, et quomodo coarctor usquedum perficiatur (Luc. XII, 50).

[3] Quoniam Deus prior dilexit nos, nos ergo diligamus Deum (1 Joan. IV, 19). — Quis est qui ascendit, nisi qui descendit primum ad inferiores partes terræ (Ephes. IV, 9)?

[4] Ite, nuntiate fratribus meis ut... (Matth. XXVIII, 10). — Quos præcivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui, ut sit ipse primogenitus in multis fratribus (Rom. VIII, 29).

songez à me consoler en daignant me permettre de vous offrir ce parfum en témoignage de votre mort prochaine vous qui, m'ayant tout donné, daignez cependant recevoir de ma main et tenir pour agréable cette offrande de ma pauvreté et de mon amour. Ah! que l'amour brise un autre vase plus précieux, et que mon âme, exhalée à vos pieds, vous soit un parfum plus agréable que celui que je verse sur votre tête sacrée! »

Ce sont bien là les leçons que l'Esprit-Saint a voulu nous donner par ces paroles : « Elle répandit le parfum sur la tête de Jésus couché. » Si Dieu ne s'abaissait jusqu'à nous par la révélation qu'il nous fait de lui-même, que connaîtrions-nous de lui, dans l'état misérable où le péché d'Adam nous a réduits? S'il ne nous avait montré l'excès de son amour pour nos âmes, et s'il n'avait daigné ajouter le commandement de l'aimer; s'il ne s'était abaissé jusqu'à mendier notre cœur, jusqu'à nous crier de la croix : « J'ai soif de votre amour, » qui aurait osé l'aimer? Entre tous les hommes, qui aurait oublié à ce point le sentiment profond de notre déchéance et du poids de colère divine qui écrase notre nature corrompue? S'il ne nous avait lui-même marqué par quel culte il faut que la créature coupable et pardonnée témoigne de sa religion, qui aurait osé en inventer un, et se serait trouvé assez insensé pour croire son invention digne de Dieu et agréable à Sa divine Majesté!

Mais, s'il est vrai que Dieu t'a aimée le premier, ô mon âme, comment peux-tu ne pas te consumer d'amour pour lui seul? Comment peux-tu associer dans ton cœur l'amour du Dieu trois fois saint et l'amour des créatures qui t'éloignent de la sainteté et de la charité? Mais, si Dieu t'a fait connaître quel culte tu lui dois, et ce qu'il daigne accepter de toi, comment ne t'appliques-tu pas exclusivement à le rendre avec une perfection entière,

et à lui donner avec une extrême joie ce qu'il daigne recevoir de tes mains? Surtout, s'il est vrai qu'il ait daigné te faire raconter par son propre Fils, devenu ton frère, ce qu'est ce Dieu que sur la terre nul n'a vu, et dont la vision doit être au ciel la béatitude de ton éternité, comment n'es-tu pas tout entière à écouter l'enseignement de Jésus-Christ? Comment peux-tu te distraire d'entendre la parole de Dieu pour prêter l'oreille à la parole de l'homme? Comment peux-tu délaisser la science de l'éternité que t'enseigne le Verbe de Dieu, pour approfondir les sciences vaines et présomptueuses qu'enseigne la parole trompeuse de l'homme?

Oh! si quelque chose peut faire comprendre la profondeur de la chute de l'homme dans le mal, et l'immensité de sa misère, c'est bien la conduite qu'il tient à l'égard de la parole de Dieu écrite, et surtout du saint Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Hélas! tout, même le roman le plus ridiculement absurde, est plus intéressant pour nous que la vie et la passion de notre divin Maître! Nous sommes préoccupés de savoir si nous avons encore l'estime d'une créature, et l'amour de Dieu pour nous accumule ses flots très doux et très impétueux à l'entrée de notre cœur, que nous ne consentons pas à lui ouvrir. Nous ne voudrions pas manquer aux usages de la politesse mondaine, et les rites sacrés du culte divin, leur caractère auguste, leur sens élevé et mystérieux ne nous occupent point!

Seigneur, ayez pitié de nous! Il ne nous est plus possible de ne pas nous sentir au fond de l'abîme, et, du fond de cet abîme, de ne pas pousser un cri de détresse vers vous. Souvenez-vous que nous étions tels lorsque vous avez entrepris de nous arracher à l'empire du démon et de la mort! Vous nous avez aimés alors; aimez nous encore maintenant, en ne nous laissant pas

dans cet abîme de folie et d'ingratitude : sa profondeur même invoque l'abîme de votre miséricorde et de votre amour. Vous pouvez, par un miracle de votre droite, nous rendre semblables à Madeleine ; vous pouvez faire que, comme elle, nous ne soyons plus attentifs qu'à vous seul. Ah ! faites ce miracle ; opérez cette merveille ; ouvrez nos yeux, afin qu'ils ne voient plus même la vanité, et qu'ils ne s'appliquent plus qu'à contempler les merveilles de votre loi[1] !

MÉDITATION XVII.

LES ADORATEURS PARFAITS SONT LES COLLABORATEURS DE JÉSUS POUR LE CULTE DE DIEU ET LE SALUT DES HOMMES.

Et la maison fut remplie de l'odeur du parfum.

DORONS la providence et la miséricorde de notre Dieu dans le mystère de la communion des saints. Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort[2]. Mais Dieu ne s'est pas contenté que la vie et la grâce entrassent également dans le monde par un seul homme en qui tous sont justifiés ; il a voulu, de plus, que ceux dont la vie se conformerait à celle du seul Sauveur

[1] Averte oculos meos ne videant vanitatem (Ps. CXVIII, 37). — Revela oculos meos, et considerabo mirabilia de lege tua (Ib. 18).

[2] Per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit, et per peccatum mors.... multo magis gratia Dei et donum in gratia unius hominis Jesu Christi in plures abundavit (Rom. V, 12, 45).

Jésus-Christ, eussent par là même le pouvoir de faire couler plus large et plus abondante, dans tout le corps de l'Église, la grâce de salut et de sanctification. Et cela, non pas seulement par influence morale des bons exemples de leur vie, mais d'une manière en quelque sorte physique, analogue, selon saint Paul, à l'influence salutaire qu'exerce sur tout un corps, vivant d'une vie unique, l'accroissement de la force et de la santé dans un seul de ses membres. D'une certaine manière, nous sommes aussi rachetés par le sang des martyrs[1], et sanctifiés par les vertus des saints, puisque chaque apôtre, chaque martyr, chaque vierge, chaque pénitent ajoute à ce qui manque à la passion de Jésus-Christ pour son corps, qui est l'Église[2].

Peut-être n'avons-nous jamais remercié Dieu de ce que, par cette merveille de la communion des saints, sa grâce, sa miséricorde et son amour nous sont communiqués par tant d'admirables canaux sans même que nous y pensions. Cependant, si par les seuls mérites de Jésus-Christ la grâce a surabondé là où le péché avait abondé[3], qu'est-ce donc lorsque, aux mérites de ce

[1] Sicut enim in uno corpore multa membra habemns, omnia autem membra non eumdem actum habent; ita multi unum corpus sumus in Christo, singuli autem alter alterius membra (Rom. XII, 4, 5). — Pro invicem sollicita sunt membra. Et si quid patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra; sive gloriatur unum membrum, congaudent omnia membra. Vos autem estis corpus Christi, et membra de membro (1 Cor. XIII, 25, 26, 27).

[2] Gaudeo in passionibus pro vobis, et adimpleo ea quæ desunt passionum Christi, in carne mea, pro corpore ejus, quod est Ecclesia (Coloss. I, 24).

[3] Ubi autem abundavit delictum, superabundavit gratia, ut, sicut regnavit peccatum in mortem, ita et gratia regnet per justitiam in vitam æternam, per Jesum Christum Dominum nostrum (Rom. V, 20, 21).

divin Maître, viennent s'ajouter les mérites de sa sainte Mère et de tous les saints? Hélas! plusieurs sont tentés contre la bonté et contre la justice de Dieu à cause de la propagation du péché originel dans toute la descendance d'Adam; leurs tentations se changeraient en hymme d'action de grâces, s'ils considéraient avec un esprit respectueux et attentif la merveille de la communion des saints, s'ajoutant à la merveille de notre Rédemption. Mais ce que le manque d'attention et d'humilité nous empêche de voir maintenant, l'évidence nous le montrera plus tard, et la miséricorde et la bonté de Dieu triompheront aisément lorsque nous les jugerons en connaissance de cause.

La maison de Simon est remplie tout entière de l'odeur du parfum que Madeleine a versé sur les pieds et sur la tête du Seigneur. L'huile d'épi de nard était le parfum le plus précieux que connût l'antiquité. Son prix était comparable à celui même des diamants et des pierres précieuses. Un tel parfum, répandu avec une munificence vraiment digne du Roi à qui il était offert, devait remplir la salle du banquet et toute la maison de son odeur délicieuse. Mais le temps qui passe, l'air qui se renouvelle, emportent sur leurs ailes rapides cette odeur qui frappe les sens, quelque suave et pénétrante qu'elle puisse être.

Une autre maison, la maison de Dieu, la sainte Église de Jésus-Christ, ne perdra jamais, elle, l'odeur du parfum de Madeleine. Aussi longtemps que durera le monde, aussi longtemps qu'il y aura sur la terre une âme élevée, généreuse, remplie d'amour pour Jésus-Christ, cette âme sera pénétrée du parfum répandu royalement par Madeleine sur les pieds et sur la tête du Sauveur. Cette âme félicitera la sainte d'avoir su trouver dans son amour ce baume qui célébrait et prévenait l'ensevelissement du

Seigneur, d'avoir su trouver, pour le cœur du divin Maître, une consolation qui le fortifiât en quelque sorte pour son agonie et pour sa mort. Mais elle ne se contentera pas de féliciter Madeleine : elle se sentira portée à l'imiter ; elle voudra, elle aussi, faire quelque chose pour Jésus, qui soit digne de Jésus et digne de l'amour et de la reconnaissance qui sont dus à Jésus. Tandis qu'elle sera dans ces pensées salutaires, dans ces désirs sacrés, Dieu lui fera connaître les aspirations du cœur de Jésus, surtout son besoin si humain d'être consolé de l'ingratitude des pécheurs et de l'indifférence découragée des justes. En même temps, Dieu lui montrera Jésus-Christ à honorer royalement dans un pauvre tabernacle, ou à secourir miséricordieusement dans une âme abandonnée, ou à consoler pieusement dans le Père commun des fidèles. Cette âme fera ce que Dieu désire d'elle, et l'huile précieuse répandue par Madeleine remplira encore une fois de son parfum toute la maison de Dieu.

Une autre maison est encore remplie de l'odeur du baume précieux de Madeleine : c'est le sacré Cœur de Jésus. Il est embaumé, non pas tant de l'odeur de l'huile répandue, que du doux parfum de la charité, qui, du cœur de Madeleine, s'élève jusqu'à lui. Il daigne avoir besoin, lui qui n'a besoin de rien ni de personne, il daigne avoir besoin que de tels sentiments, partis du cœur d'une de ses créatures, montent jusqu'à lui ! Le cœur de Jésus est le cœur d'un homme où brûle sans doute l'amour de Dieu ; mais c'est le cœur d'un homme ! Les ingratitudes, les haines, l'indifférence, le mélange étrange d'amour de Dieu et d'amour-propre ont beau être prévus, ce cœur si parfait ne les sent pas moins vivement. Au moment de fouler le pressoir de la justice divine, il cherche quelqu'un, et toutes les nations ne peuvent lui fournir un

homme qui l'aide à le fouler avec lui[1]. Mais, ce que le courage de l'homme ne sait pas comprendre ou ne veut pas faire, l'amour d'une femme, le cœur d'une pauvre pécheresse convertie l'a compris et veut le faire... Pour Jésus, l'acte de Madeleine est comme le souffle d'air pur et parfumé au milieu des miasmes, comme un rayon de douce lumière au milieu des ténèbres, comme un encouragement précieux au milieu des visions désolantes, comme le résumé présent des merveilles de sainteté que produira à jamais dans l'Église la source de sanctification et de salut qu'il va ouvrir.

O Madeleine, tous ceux qui aiment Jésus vous loueront à jamais d'avoir su faire auprès de lui, mieux qu'eux-mêmes, ce qu'ils auraient voulu faire comme vous. Tous vous loueront à jamais d'avoir su fortifier le cœur de leur Dieu abreuvé de dégoûts et d'amertumes, d'avoir su le consoler dans ses nombreuses afflictions. Ceux qui aiment Jésus parce qu'ils le connaissent, ceux qui ont compris qu'aucun sentiment humain n'est étranger à son divin cœur, ceux-là, sachant combien réelle a été la consolation que vous lui avez apportée d'un cœur si grand et si délicat, vous loueront à jamais d'avoir su représenter si admirablement, à cette heure solennelle, toute la sainte Église auprès de Jésus !

Mais, ô chère sainte, votre cœur, aussi, a été rempli de l'odeur précieuse de votre bonne œuvre ! Peut-on donner à Jésus sans que Jésus ne donne à son tour, non pas en roi seulement, mais en Dieu ? Peut-on consoler le cœur de Jésus sans être consolé par lui, non pas seulement en ami dévoué, mais en époux rempli de tendresse

[1] Sustinui qui simul contristaretur, et non fuit, et qui consolaretur, et non inveni (Ps. LXVIII, 21). — Torcular calvavi solus, et de gentibus non est vir mecum (Is. LXIII, 3).

et d'amour? Peut-on réconforter le cœur de Jésus sans recevoir de lui, en retour, au centuple, la force et le courage? Vous avez besoin, vous aussi, de consolation; vous avez besoin, vous aussi, de courage; vous avez besoin d'être soutenue dans le présent; dans peu de jours, vous devrez avoir besoin de l'être bien plus encore. Ah! si votre cœur rayonnait jusqu'au cœur de Jésus, le cœur de Jésus, qui voyait vos mérites et vos nécessités présentes et futures, rayonnait bien plus encore sur le vôtre. Quels parfums du ciel ont rempli votre âme, pour les parfums de la terre que vous avez versés aux pieds de votre Seigneur! Le cœur de Jésus ne contient pas de trésor qu'il ne veuille répandre sur vous. Et, comme vous avez brisé votre vase d'albâtre, afin que tout votre parfum, jusqu'à la dernière goutte, pût être donné à Jésus, il brisera bientôt le vase sacré de son humanité sainte, afin que tout son sang, jusqu'à la dernière goutte, vous soit donné, afin que toutes les richesses de son cœur et tous les trésors de sa grâce vous soient communiqués, afin qu'il n'y ait rien en Jésus qui ne soit à Madeleine.

MÉDITATION XVIII.

COMBIEN NOUS SOMMES PEU APTES A COMPRENDRE CE QU'EST L'ADORATION PURE, QUAND NOTRE DÉTACHEMENT DE NOUS-MÊMES EST IMPARFAIT.

Ce que voyant les disciples, ils furent indignés.

ADMIRONS la longanimité de Dieu. Non seulement il ne se lasse pas de supporter la malice, l'inintelligence, la dureté de cœur des hommes ; mais il se sert de leurs fautes mêmes comme d'une occasion de les corriger. Ne pensons pas que les impies seuls exercent sa patience. Personne ne l'a plus exercée que nous-mêmes, et elle n'a pu réussir encore à nous conduire à la pénitence [1].

Ce que Madeleine vient de faire, ne plaît pas à tous les membres de cette assemblée, composée pourtant d'amis de Jésus : les hommes s'irritent souvent des choses mêmes qui plaisent le plus à Dieu. C'est, du reste, la destinée des meilleurs par l'intelligence et l'élévation du cœur, surtout des meilleurs par la perfection et la sainteté de vie, de n'être pas approuvés par le vulgaire, qui ne saurait les comprendre. Que de fois, déjà, nous avons rencontré cette leçon dans les faits évangéliques relatifs à notre chère sainte : elle nous apparaît à peu près partout ou incomprise ou blâmée ! C'est qu'elle songe exclusive-

[1] An divitias bonitatis ejus, et patientiæ, et longanimitatis contemnis? Ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit (Rom. II, 4)?

ment à la gloire de Dieu. Le monde sent instinctivement cette disposition, et la déteste ; or, il étend parfois son empire jusqu'auprès du trône même du Dieu Sauveur. Il importe de savoir ces vérités, afin de ne point nous troubler de la désapprobation que nous pourrons rencontrer quelquefois même auprès des amis de Dieu. Du reste, il est utile à notre perfection qu'il en soit ainsi : notre âme apprendra à se contenter de l'approbation de Dieu et de notre conscience, et à ne plus faire le rêve inutile de satisfaire tout ensemble les exigences de Dieu et celles des hommes.

Lorsqu'on lit attentivement le récit des trois évangélistes qui parlent de cette belle œuvre de Madeleine, il n'est guère possible de douter que, dans la salle du banquet, le nombre de ceux qui blâment la sainte ne soit considérable. Un d'eux est nommé et dévoilé; plusieurs sont indiqués, et le Seigneur ne répond pas à un seul. Peut-être, s'il n'y avait que celui-là, le Seigneur ne dirait rien. La haine de Judas serait un honneur de plus pour Madeleine : il suffirait de livrer à sa propre conscience le traître que la suite de sa vie rendra l'objet de l'horreur du genre humain. Mais ce sont au moins quelques disciples qui supportent avec une indignation à peine contenue la sainte prodigalité de Madeleine. Ils parlent entre eux, et tournent vers elle un visage et des regards courroucés. C'est une sorte d'émeute, que la présence du Seigneur a peine à retenir. Ils invoquent entre eux les droits et les besoins des pauvres, oubliant les droits et les besoins de Dieu! Judas, seul peut-être, exprime hautement cette pensée.

Mais une pensée commune ne vient pas toujours d'un fond identique. La plupart des disciples ne blâment Madeleine que parce qu'ils ont trop bien compris le sens de son acte : il leur parait comme un reproche à leur

conduite. On peut être très bon, et cependant se sentir un moment irrité contre ce qui est excellent. La tentation, au moins, ne manque pas de venir, si nous avons nous-mêmes le devoir d'être excellents, et si ceux qui se montrent meilleurs que nous, par l'approbation qu'ils reçoivent de Dieu et des hommes, blessent notre amour propre. La jalousie est un mal à la fois très grand et très vulgaire : il est si difficile de mourir à soi-même et de n'aimer que la gloire de Dieu! Depuis Caïn, qui tua Abel parce qu'il était agréable à Dieu, lui et son sacrifice, jusqu'aux disciples qui s'indignent contre Madeleine, qu'ils sentent approuvée de Jésus parce qu'elle sait mieux qu'eux l'honorer dans les circonstances où il se trouve, et consoler son divin cœur mieux qu'ils ne savent le faire, que de formes différentes, que de nuances diverses la jalousie sait revêtir dans le triste cœur des descendants d'Adam!

A leurs yeux, ce n'est jamais la jalousie pourtant; ils ont l'art funeste de se tromper eux-mêmes, afin de pouvoir donner satisfaction aux mauvais penchants de leur cœur. Ils ne sont pas jaloux, ils sont incapables de l'être. Ce qui les remplit d'ennui, c'est précisément la charité qui les anime. Ils prennent la défense des pauvres qu'on oublie, si ceux dont la perfection les mortifie ont rendu à Dieu un culte magnifique; mais ils se montreront pleins de zèle pour le culte de Dieu oublié, si les pauvres ont été traités royalement. Ils ne voient pas ce qui fait la beauté et la grandeur de l'acte qu'ils veulent blâmer, ou plutôt ils s'appliquent à ne pas le voir; mais ils sont si vivement frappés de l'absence, dans cet acte, de ce qu'on n'a pas même songé à y mettre puisqu'il ne le comportait naturellement pas, que leur conscience leur fait un devoir de le dire à haute voix, et de corriger celui qui est coupable d'être trop parfait.

Ah! s'ils voulaient voir la vérité, comme cela leur serait facile! L'absence de toute paix et la présence des passions tumultueuses dans leur âme, suffiraient déjà à leur montrer que le sentiment qui les anime les a vite conduits loin, bien loin, du Dieu de paix. S'ils daignaient écouter leurs propres paroles, se rendre compte du désordre de leurs mouvements et du manque absolu de modération dans le ton de leur voix et dans leurs gestes, le doute ne leur serait plus possible. Il ne l'est point pour les spectateurs attentifs et désintéressés. Mais eux, emportés par l'ardeur de leur passion, et se laissant aller en même temps à cet instinct d'amour-propre raffiné qui les porte à déguiser leur jalousie sous les apparences d'un saint zèle, ne prêtent aucune attention à ce qui frappe les spectateurs. Ils ne trompent ni Dieu, ni les hommes, qu'ils voudraient tromper, et ils réussissent à se tromper eux-mêmes, qu'ils ne peuvent pas cependant tromper entièrement.

S'ils avaient pu trouver, dans les délicatesses de leur cœur et dans la perfection de leur foi et de leur charité, un acte semblable à celui de Madeleine, ils n'eussent rien repris à la noble prodigalité, à la sainte munificence de notre chère sainte. Mais elle a su se montrer, dans un seul acte, plus aimante, plus généreuse, plus magnifique qu'eux tous dans la composition et la splendeur de leur banquet : « ils frémissent. » Ils sentent, maintenant, que le banquet était hors de saison, qu'ils n'ont rien compris à la situation du Seigneur, et qu'ils ne l'ont pas comprise uniquement parce qu'ils ont manqué de foi en sa parole, d'amour et de clairvoyance dans leur amour pour lui : « ils frémissent! » Pauvres amis de Jésus! que leur importe que le cœur de leur divin Maître ait été consolé par Madeleine! Le leur a été blessé dans son amour-propre : « ils frémissent. »

Nous ne pensons pas que tous les amis de Jésus présents au banquet, se fussent laissés aller à ces sentiments. Simon, et Marthe, et Lazare, plusieurs apôtres sans doute, approuvent celle que Jésus aime et dont il daigne agréer le service et l'hommage. Ce sont les plus jeunes disciples, les plus impétueux de caractère, ceux qui ont moins travaillé à se renoncer, à mourir à eux-mêmes, qui se laissent aller à cette indignation jalouse. Ils sont pourtant au nombre des amis de Jésus ; ils sont auprès du trône du Dieu fait chair, et les sentiments les plus mauvais de la nature pervertie, les sentiments qui paraissent plus dignes de l'enfer que de la terre, ont rempli leur cœur, et cela en présence même de Jésus!

Hélas! quel lieu sur la terre, quelle compagnie ici-bas me garantira de semblables sentiments ! Les disciples les ont éprouvés, les ont exprimés, en présence du Sauveur! Malheureux amour-propre, malheureuse soif de l'approbation et des louanges, quel cœur ne peux-tu pas entraîner! A quel moment ne peux-tu pas l'entraver! Ah! ne cessons pas de veiller et de prier, car l'esprit de jalousie est prompt à nous attaquer, et la chair est bien faible quand il s'agit de lui résister [1]. Veillons et prions, de peur de succomber à cette tentation subtile et funeste.

[1] Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma (MATTH. XXVI, 47; MARC. XIV, 38).

MÉDITATION XIX.

COMMENT, DE L'ADORATION IMPARFAITE, ON PEUT TOMBER DANS LA HAINE DE DIEU ET DE SON CULTE.

Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum ?

JUDAS, sans doute, a excité le mouvement de jalousie qui s'est produit dans le cœur de quelques disciples ; la formule hypocrite de zèle dont ils se sont servis pour cacher leur mauvais sentiment, c'est le traître qui l'a fournie. Il se voit comme obligé de dire à haute voix ce qu'il a eu l'habileté de faire murmurer aux autres. Du reste, ce rôle de chef de l'opposition à Jésus-Christ et aux honneurs rendus à Jésus-Christ, n'était point fait pour déplaire à Judas.

Au fond de toute passion indomptée, se cache, à quelque degré, la haine de Dieu. L'objet de la passion indomptée est devenu l'idole du cœur vaincu ; l'idole exige pour elle seule les honneurs divins, et considère le Dieu vivant et véritable comme un rival, qu'elle hait et qu'elle voudrait anéantir. Saint Paul, parlant de certaines passions, les nomme « la soumission aux idoles. » Elle ne va pas sans la révolte contre Dieu, ni cette révolte, devenue permanente, ne va pas sans la haine de Dieu, qui la réprouve et la condamnera. Judas est un vrai juif : le veau d'or est son Dieu. Loin de réprimer son inclination, il a sacrifié depuis longtemps à cette idole sa conscience d'homme et de disciple de Jésus-Christ ; il en est venu à aimer l'or plus que son Maître

et que son Dieu, à haïr même et a être disposé à trahir son Maître et son Dieu pour l'amour de l'or. L'acte de Madeleine jette l'idole de Judas aux pieds de Jésus. Nouveau motif de haïr Jésus et Madeleine ; l'honneur et l'amour de son idole lui en font un devoir religieux. Écoutons le :

« A quoi bon cette perte ? »

Consoler le cœur de Dieu n'est rien à ses yeux ; annoncer le mystère de la Rédemption, embaumer le corps sacré du Rédempteur pour sa prochaine sépulture, chercher à réparer les outrages que le Sauveur et Roi d'Israël a reçus de son peuple, montrer une foi plus vive, un amour plus tendre et plus rempli de sollicitudes pour le Seigneur, à quoi bon tout cela ? Ce qui est consacré à l'honneur de Dieu est appelé, non pas une profusion blâmable, mais une perte sèche. Traiter royalement Celui qui n'est pas roi seulement mais Dieu, c'est une perte. Donner un parfum précieux à Celui qui donnera son sang très précieux, c'est une perte. Témoigner de l'amour à Celui qui mourra par amour, montrer par ses œuvres que l'on comprend son cœur, que l'on entre dans ses vues, l'encourager en quelque sorte, par la reconnaissance qui lui est montrée, à pousser à bout l'œuvre difficile de la rédemption du genre humain, pure perte que cela ! C'est le sentiment de Judas. C'est la vue évidente de la sagesse de Judas.

Ce n'est pas que Judas pense que rien n'est dû à Dieu, mais peu doit lui suffire. D'ailleurs, Jésus-Christ est-il Dieu ? Il n'est pas, en tout cas, le Dieu de son cœur ! Le moment viendra où il estimera Jésus un prix dix fois moindre qu'il n'estime maintenant le parfum que Madeleine a jeté royalement aux pieds de Jésus. Le bon sens permet-il de sacrifier ce qui vaut plus à ce qui vaut moins ? A quoi bon cette perte ? Dieu

doit être honoré, sans doute, mais non pas avec cette prodigalité. L'or, l'argent, les choses vraiment précieuses dans l'opinion des hommes sages, trouveront aisément un meilleur usage que celui d'être offerts à Dieu. Nous en priver pour le Dieu qui, non content de nous les avoir données, se donne lui-même, quelle folie ! Dieu n'a besoin de rien ; il ne veut que la pure adoration du cœur et de l'esprit : c'est une perte que rien ne justifie, que de lui donner autre chose, cette chose fût-elle le signe nécessaire que l'adoration est véritablement dans le cœur de celui qui la donne !

Du reste, Judas ne veut pas vous priver de satisfaire vos goûts généreux, vos habitudes de prodigalité. Il faut bien qu'il y ait des prodigues, pour que les avares prospèrent : chaque sentiment est bien à sa place. Soyez donc prodigues : vous avez les pauvres pour recevoir vos dons ; vous les déposerez dans ma bourse, dans ma banque, et moi je distribuerai vos dons avec sagesse. Le Dieu qui seul mérite vos dons est le dieu que j'adore. Au fond, Judas penserait volontiers que c'est une impiété de les prodiguer au Dieu véritable, et que c'est à lui-même que Madeleine fait tort en jetant son parfum aux pieds de Jésus, au lieu d'en jeter le prix dans sa bourse, à lui, Judas.

Peut-être les paroles du traître suffisent à faire comprendre aux disciples jaloux dans quel abîme ils sont tombés. Ils le connaissent, sans doute ; ils doivent avoir vu plus d'une fois la qualité de sa sollicitude à l'égard des pauvres, et la tendresse avec laquelle il leur prodiguait ses bienfaits. Mais, assurément, toute l'humilité de Madeleine ne parvient pas à leur faire penser que les réflexions du traître soient justes, et qu'elle ait mal fait de témoigner à Jésus son amour et son adoration, sa foi et son espérance comme elle l'a fait.

Elle garde le silence. Sa contenance est d'une extrême humilité. Ses yeux demeurent paisiblement baissés ; mais elle ne paraît pas éprouver la moindre crainte des murmures indignés qu'elle entend, ni la moindre honte des reproches qui lui sont adressés. Toute son âme est tournée vers Jésus, comme une fleur vers le soleil, et elle élève vers lui le parfum de cette prière :

« O Jésus, je suis la plus vile et la plus misérable de toutes les créatures. Les hommes ne sauront jamais trouver assez de blâme, assez de mépris pour moi et pour mes œuvres ; car j'ai eu le malheur de vous offenser et de vivre longtemps dans le péché, loin de votre amour. Cependant, en cette circonstance, je crois que si je mérite d'être blâmée, ce n'est point parce que j'ai fait trop pour vous, mais parce que je n'ai pas fait assez. Vous le savez, mon cœur eût voulu faire davantage, si cela eût été en mon pouvoir. Ah ! ce n'est pas un parfum contenu dans un vase que j'aurais voulu répandre à vos pieds : tous les parfums de la terre sont indignes de vous. Mais j'aurais voulu remplir mon cœur des parfums du ciel, de tout l'amour de vos anges et de vos saints, afin de le briser par la douleur de vous avoir offensé, ce cœur coupable, et de vous en offrir, en mourant à vos pieds, tout le divin parfum. Et vous êtes tel, ô vous qu'admirent le soleil et la lune, vous, dont les anges désirent contempler la face [1], que ce même parfum eût été indigne de vous. Mais vous daignez condescendre à l'impuissance de vos pauvres créatures ; vous daignez être satisfait lorsqu'elles vous offrent, dans la générosité et l'humilité de leur cœur, ce qu'il leur est possible de vous offrir. Vous avez accepté des rois de l'Orient l'or,

[1] Quem sol et luna mirantur (Offic. S. Agnetis). — In quem desiderant Angeli prospicere (I Petr. I, 12).

l'encens et la myrrhe. J'ai espéré que vous accepteriez de ma main coupable ce parfum, quelque indigne qu'il soit de vous, mais qui est ce que j'ai pu trouver de plus précieux.

» O Roi immortel des siècles, Roi du ciel et de la terre, une partie de vos sujets vous repoussent et ne veulent pas que vous régniez sur eux ; moi, j'ai essayé de reconnaître votre royauté et de l'exalter, en jetant à vos pieds, ô Roi divin, ce dont les rois de la terre parfument leur tête. Mais vous êtes Dieu, le Dieu créateur de nos âmes, hélas ! le Dieu méconnu du peuple qui vous a attendu tant de siècles : si j'avais pu vous offrir, en signe de mon adoration, un sacrifice plus riche et plus digne de Votre Majesté sainte, avec quelle joie je l'aurais offert !

» Enfin, vous êtes le Rédempteur d'Israël, et le rachat de votre peuple doit se faire à grand prix, au prix de votre précieux sang, et c'est bientôt que le mystère de votre mort et de notre vie va s'accomplir. Hélas ! vos amis mêmes semblent l'oublier... O Jésus, divin athlète, au moment où va commencer votre duel contre le péché et l'enfer, y a-t-il une huile assez précieuse pour oindre le corps qui va souffrir et mourir pour la rédemption de nos âmes. J'aurais voulu vous oindre d'une huile d'allégresse, vous couronner d'une huile de vie et d'immortalité ; mais je sais que j'embaume votre corps pour la sépulture !... Ah ! pour Celui qui va mourir pour moi, qui répandra son sang pour moi, y a-t-il un parfum d'un prix assez élevé ? Est-il permis d'en réserver une seule goutte ?

» Vous, ô mon Jésus, pardonnez-moi de n'avoir pas su faire davantage, et daignez agréer moins encore ce que j'ai fait que ce que j'aurais voulu faire, moins encore ce que j'aurais voulu faire que ce que vous méritez, ô

mon Dieu, ô mon Roi, ô mon Rédempteur Jésus! Mon cœur me dit que les pauvres, que nul n'avait aimés, n'avait évangélisés avant vous, ne perdront rien à ce que vous soyez aimé vous-même, et que ce qui aura été donné pour l'honneur de votre culte n'empêchera pas de soulager les misères de ceux qui souffrent. Ceux qui se seront donnés à vous, ô source unique de l'amour véritable, sauront donner aux pauvres non seulement leurs biens, mais leur personne et leur vie. »

MÉDITATION XX.

LA CHARITÉ DIVINE PREND LA DÉFENSE DES PARFAITS ADORATEURS CONTRE LES IMPARFAITS, ET DE CEUX-CI CONTRE EUX-MÊMES. SEUL L'ENDURCISSEMENT NE PROFITE PAS DE SA CONDESCENDANCE.

Laissez-la. Pourquoi lui faites-vous de la peine?

La bonté de Dieu envers ses créatures est telle, que non seulement il fait tourner tous les événements au profit de ceux qui l'aiment [1], mais qu'il se sert des fautes mêmes et des péchés de ceux qui ne l'aiment pas, pour les éclairer, les faire rentrer en eux-mêmes et les rendre bons. Avec quelle douceur il produit les actes de cette bonté inépuisable! Avec quelle patience et quelle persévérance!

[1] Scimus autem quoniam diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum, iis qui secundum propositum vocati sunt sancti (Rom. VIII, 28).

Adorons cette divine bonté, et humilions-nous de n'avoir pas su en reconnaître la manifestation dans les différents évènements de notre vie. Hélas! comme Dieu est méconnu même des siens! Et cependant personne n'est père comme lui[1]!

Contemplons notre divin Maître pendant la scène de violence et d'hypocrisie dont Marie-Madeleine est l'objet. Son visage grave et majestueux ne perd rien de son calme divin. A peine aperçoit-on comme un léger nuage de tristesse et de compassion passer un instant sur lui; mais il se fond au rayonnement de sa bonté, comme une nuée légère aux ardeurs du soleil. Aucune indignation ne paraît, aucun air de reproche ou de réprimande. Au moment de parler, au moment de venger Madeleine, de révéler le fond du cœur du traître hypocrite et perfide, et d'éclairer les disciples imparfaits et violents, ce n'est pas seulement la gravité du Maître qui enseigne avec une autorité divine qui paraît en lui; ce n'est pas même l'ami qui excuse et qui pardonne parce qu'il aime et qu'il est dévoué; c'est le Père, dont rien n'est capable d'épuiser la tendresse, et qui d'un seul coup d'œil a vu, dans sa tendresse même, ce qu'il est plus à propos de faire ou de dire pour que chacun de ses enfants, dans l'état où il se trouve, en retire tout le bien qui est possible.

A la première onction, il n'avait pas permis que la pensée de Simon sur l'acte de Madeleine se fît jour. Peut-être avait-il vu qu'à peine convertie, la pauvre pécheresse se serait troublée outre mesure, ou n'aurait pas encore su sanctifier cette épreuve à la plus grande gloire de Dieu. En prenant sa défense contre une pensée qui n'avait pas été exprimée, Jésus lui apprit qu'il est

[1] Nemo tam pater (TERTULLIANUS).

impossible de plaire en même temps à Dieu et au monde, et que, si elle voulait vivre pieusement unie à lui, elle devait se préparer à souffrir persécution [1]; mais son cœur divin faisait arriver jusqu'à celui de Madeleine cette leçon austère, enveloppée en quelque sorte dans la consolation que lui donnait cette preuve de charité pour son âme à peine convertie.

Maintenant, préparée par la fidélité à la grâce de sa vocation, par la perfection avec laquelle elle a supporté l'épreuve de la mort et de la résurrection de Lazare, Madeleine saura glorifier Dieu au milieu de la tribulation, et, tandis que les hommes seront injustes envers elle, il convient que son Dieu ne la prive pas de la béatitude suprême : « Vous serez bienheureux lorsque les hommes vous persécuteront, vous maudiront, inventeront contre vous toutes sortes de calomnies, à cause de moi ; vous serez bienheureux lorsque les hommes vous haïront, vous rejetteront, se moqueront de vous, et que votre nom même sera exécré à cause du Fils de l'homme. Réjouissez-vous alors et tressaillez d'allégresse, car c'est ainsi qu'ont été traités les prophètes qui furent avant vous. » Que le blâme se produise maintenant, et qu'il se produise de la manière qui pourra être le plus sensible au cœur de Madeleine, ce n'est pas elle qui est blâmée, mais ce qu'elle fait pour Jésus : on aurait trouvé bon qu'elle le fît pour d'autres, pour les pauvres. Si encore cette appréciation, plus offensante pour son Seigneur que pour elle, venait des ennemis de Jésus ! Mais ce sont ses propres disciples, et c'est au moins un de ses apôtres, qui jugent ainsi !

Cette épreuve ne vient qu'afin que l'âme sainte se

[1] Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur (II Tim. III, 12).

sanctifie encore, et que le cœur rempli de la charité de Dieu s'élargisse pour se remplir d'une charité plus grande. Madeleine demeure humble et silencieuse sous le coup de l'injure et de l'injustice ; elle souffre seulement de l'outrage fait à son Dieu, et c'est pour ceux qui ont le malheur de faire cet outrage. Pour elle, heureuse d'être blâmée, méprisée, presque menacée, à cause de Jésus, il lui semble entendre au fond de son âme un écho de la huitième béatitude, et elle a sous les yeux Celui qui, s'étant anéanti pour l'amour des hommes, reçoit maintenant un avant-goût de la récompense que lui réservent ses frères pour son anéantissement et son amour, et qui bientôt, à Gethsémani, à Jérusalem, sur le Calvaire, recevra sa récompense tout entière.

O Jésus, comme il est vrai que vos paroles consolent et fortifient ! Mais votre exemple et votre croix sont véritablement ce bois qui, jeté dans les eaux amères de la tribulation, change leur amertume en douceur[1], et leur donne la vertu de faire aimer cette tribulation qui transforme nos âmes à votre ressemblance. Cependant, vous ne vous contenterez pas des paroles que vous avez dites autrefois et des exemples que vous donnerez bientôt; vous parlerez dès à présent, afin que la beauté de l'acte de Madeleine apparaisse à tous les yeux, afin que celle qui a voulu vous consoler soit consolée, que celle qui a souffert l'injustice des hommes en silence goûte dans la joie la justice de Dieu. Son cœur, dont la charité n'a pas été ébranlée par la tribulation, s'enflamme d'une charité plus grande, en voyant combien vous daignez l'aimer, combien vous prenez soin d'elle, et comment vous consentez à agréer ce que vous lui avez inspiré de faire pour vous.

[1] Ostendit ei lignum, quod cum missus est in aquas, in dulcedinem versæ sunt (Exod. XV, 25).

Cependant, la tendre sollicitude de Jésus ne s'arrête pas à la seule Madeleine, qui a su lui témoigner si magnifiquement son amour; il s'occupe avec un soin égal de ceux qui ont blessé son cœur et celui de Madeleine. Sa réponse à leur violence sera si pleine de douceur, sa réponse à leur hypocrisie sera si pleine de vérité, sa réponse à la jalousie et à l'avarice qui se cachent, dévoilera tant de charité, que celui-là seul qui est déjà endurci pourra l'entendre sans être touché, sans vouloir reconnaître la vérité, et sans se convertir.

Jésus répond et reprend avec une douceur ineffable. Il parle comme s'il ne voyait pas le fond des cœurs, comme s'il ne connaissait pas les mauvais sentiments qui ont inspiré l'espèce d'émeute dont Madeleine est victime, évitant ainsi de faire à l'amour-propre des coupables une blessure qui aurait pu être inguérissable. « Pourquoi, dit-il, affligez-vous cette femme? Laissez-la. Elle a fait à mon égard une bonne œuvre. Vous aurez toujours les pauvres avec vous; vous pourrez, lorsque vous le voudrez, leur faire du bien; mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. En répandant ce parfum sur mon corps, elle l'a embaumé pour ma prochaine sépulture. Je vous le dis en vérité, partout où sera prêché cet évangile, dans le monde entier, ce qu'elle vient de faire sera célébré à sa louange.

« Vous demandiez, ô mes amis, pourquoi cette munificence que vous appeliez une perte. Eh bien! ce qu'elle a dans le cœur, et qui l'a poussée à cette royale profusion qui vous blesse, je le dirai pour elle. Elle sait, comme vous le savez vous-mêmes, que mon temps est proche, et que je vais mourir. Vous avez voulu l'oublier; elle a voulu s'en souvenir. La charité et la préoccupation exclusive de soi ne se ressemblent point dans leurs œuvres. Sa charité a donc essayé de me consoler de

l'affliction que me cause votre oubli, au sujet de l'œuvre capitale de ma mission ici-bas. Voilà pourquoi cette perte. Vous dites : « Cette perte ! » Moi, je dis que c'est une bonne œuvre.

Vous le comprenez, vous aussi, maintenant que vous savez qu'il n'est pas sur la terre un pauvre aussi dépourvu des choses nécessaires, que je le suis, moi, de l'affection des âmes dont je suis venu mendier la charité. Son œuvre, que je proclame bonne, le monde entier la proclame telle, et ce sera par vos soins apostoliques que la louange de Madeleine sera à jamais célébrée sur la terre rachetée. Vous avez parlé des pauvres ; vous saurez que ce n'est point l'amour qui m'est témoigné qui éteint la compassion pour eux. Mes amis, vous avez cru faire beaucoup pour moi, en m'offrant ce banquet ; mais vous avez oublié les circonstances où nous sommes : mon heure est proche. Elle s'en est souvenue ; c'est pourquoi son œuvre, qui répond aux besoins de l'heure présente et à l'état de mon cœur, m'a été agréable, et sera célébrée à jamais. Maintenant, élevez votre cœur à son exemple et avec elle ; oubliez les choses d'ici-bas pour vous souvenir de l'œuvre de votre rédemption, qui est prochaine, et songer au prix dont j'achèterai vos âmes. »

Ainsi, sans aucune amertume, sans aucun reproche, sans ombre de personnalité, le Seigneur éclaire les âmes un instant égarées, et le prétexte même qui a servi à leur égarement lui sert à les mettre au pied de cette croix qui est la source de la vraie lumière et le principe de toute force, de toute charité, de toute patience et de tout sacrifice.

O Jésus, combien votre amour des âmes, combien votre désir de leur salut se montre clairement à nous dans cette circonstance ! Quelle leçon ! Jamais nous

n'avons su rien faire de semblable, nous qui paraissons toujours prêts au combat, nous qui, sans lire dans les âmes, prétendons révéler les plus secrètes intentions, et qui avons toujours l'art funeste de les faire paraître répréhensibles. Nous sommes violents, malins, injustes, et nous prétendons que c'est la règle de la vérité et le zèle de la gloire de Dieu qui nous animent; que nous aimons notre prochain, et qu'il n'est pas de sacrifice que nous ne soyons prêts à faire pour son bien spirituel, pour son salut. Ah! que nous vous ressemblons peu! Ah! que nous oublions aisément les enseignements de votre Apôtre! La charité, suivant lui, est bénigne, patiente, ne pense pas le mal, ne se réjouit point de la faute de son prochain, se réjouit de ses vertus; elle supporte tout, croit tout, endure tout[1]! Hélas! nous n'avons aucune des qualités de la charité, et nous pensons avoir la charité même. O mon Jésus, qu'elle nous paraît belle pourtant dans votre divin cœur, au banquet de Béthanie! Qu'elle nous paraît belle et digne d'être imitée. Je voudrais savoir faire ce que je vous vois faire, ô vous qui avez voulu être notre modèle; mais comment celui qui est vil et méchant imitera-t-il celui qui est la sainteté et la bonté, à moins que vous ne remplissiez mon misérable cœur de l'abondance de votre grâce, et que je la sente si puissante en moi, que je puisse m'écrier : « Je puis tout en celui qui me fortifie[2]? »

[1] Charitas patiens est, benigna est. Charitas non æmulatur, non agit perperam, non inflatur, non est ambitiosa,... non cogitat malum, non gaudet super iniquitate, congaudet autem veritati. Omnia suffert, omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet (I Cor. XIII, 4-7).

[2] Omnia possum in eo qui me confortat (Philipp. IV, 13).

MÉDITATION XXI.

L'ADORATION DE JÉSUS COMPREND NON SEULEMENT LE CULTE DE SA DIVINITÉ, MAIS INDIVISIBLEMENT CELUI DE SON HUMANITÉ ET LES HONNEURS DUS A SON ÉGLISE.

C'est une bonne action qu'elle a faite à mon égard.

TOUTE œuvre, tout enseignement de Dieu doit avoir pour résultat final une plus grande connaissance de Dieu même ; car, d'une part, Dieu s'est donné pour fin à toutes ses œuvres[1], et, d'un autre côté, la vie éternelle est la connaissance de Dieu et de celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ son Fils[2]. Nous ne pensons pas assez à tirer, nous aussi, des œuvres et des paroles divines, ce fruit qui est un fruit de vie croissante ; humilions-nous-en. Quel autre but, en effet, assigner à notre activité, que le but que Dieu assigne à ses œuvres ? Nous ne cherchons peut-être pas autre chose positivement ; mais, en fait, nous nous laissons aller au courant de notre dissipation, et tout nous est bon pourvu qu'il éloigne de nous la pensée de Dieu. Lui, cependant, ne se lasse pas, et il revient sans cesse, et de toute manière cherche à se manifester à nous plus parfaitement et à nous faire comprendre quelqu'un de ses mystères adorables.

[1] Universa propter semetipsum operatus est Dominus (PROV. XVI, 4).

[2] Hæc est vita æterna ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum (JOAN. XVII, 3).

Jésus déclare que l'action de Madeleine à son égard est une bonne œuvre. En effet, tout y est excellent. Offrir au cœur de Jésus abreuvé d'amertumes, une réparation pour l'ingratitude des uns et la froideur des autres ; le faire dans des sentiments si parfaits de foi et d'amour, qu'il en soit vraiment consolé. Employer à son honneur ce qu'il y a de plus précieux, afin de manifester la foi, l'adoration, le respect, la reconnaissance qui sont dus à sa divinité et à sa royauté ; le faire de telle manière, en de telles circonstances, que cet acte soit en même temps la célébration anticipée du mystère de la Rédemption. Mériter par tout cela que le divin Maître, en prenant la défense de celle qui a fait cette bonne œuvre, nous fasse mieux connaître à quel point il est homme, et quelles sont les délicatesses de son cœur sacré, oui c'est une œuvre bonne, sainte, digne d'être approuvée de Dieu et des hommes.

Grâces à cette bonne œuvre, nous savons comme il faut servir notre Dieu, et ce qui lui est agréable. Notre Dieu, sans cesser d'être Dieu, s'est fait homme. Il est un homme parfait, aucun des légitimes sentiments du cœur humain ne lui est étranger. Il souffre comme nous, quoique d'une manière plus vive et plus profonde, à cause de la perfection de son humanité ; et ce qui nous serait à nous-même une consolation dans nos douleurs, une joie raisonnable, sera pour lui également une joie et une consolation. Comment aurions-nous deviné, sans cela, ce qui peut être offert à Dieu ? Nous le savons maintenant, et, le parfum que nous offririons à un roi, offrons-le au Verbe fait chair, avec d'autres sentiments : il sera agréé, et la maison de Dieu tout entière sera embaumée de notre offrande.

O mon Dieu, nous ne saurions pas combien il est vrai que vous nous avez créés à votre image et à votre

ressemblance, si vous n'aviez uni l'humanité à la divinité dans la personne de votre Verbe, et si vous ne nous aviez appris, à ce banquet de Béthanie, que votre divinité tient pour une bonne œuvre faite à son égard, ce qui est fait de manière à convenir aux sentiments humains de votre Fils devenu notre frère. Hélas! les hommes ne savent pas s'habituer à cette condescendance, à cette *humanisation* de Dieu. Ils cherchent ce qui peut convenir à la Majesté divine; ils hésitent; ils craignent de se tromper... O mes frères, soyons simples, puisque Dieu est notre frère rempli de bénignité[1]. Allons à notre frère Dieu comme nous irions à un homme que nous aimerions. Ne craignons pas de nous tromper : son cœur, sauf l'imperfection et le péché, est semblable au nôtre; il suffira de nous souvenir de ce qu'il est et de ce que nous sommes, et de mêler à tout ce que l'amour nous dictera, un peu de sincère humilité et un sentiment vrai d'adoration.

Ce n'est pas assez que le Seigneur, à propos de l'œuvre de Madeleine, dont il nous révèle ainsi tout le sens et la beauté, nous fasse mieux connaître sa personne sacrée et combien il est facile de lui plaire; il faut qu'il nous enseigne aussi ce qu'est son corps mystique, l'Église, dont il sera à jamais le chef, l'âme et la vie. Nous ne connaîtrions pas assez ce qu'est Jésus, si nous ne savions ce qu'est l'Église, son épouse[2].

« Vous aurez toujours les pauvres avec vous; moi, vous ne m'aurez pas toujours. Lorsque la terre sera privée de la présence sensible de son Rédempteur, le sacrifice par lequel il aura ôté le péché du monde sera

[1] Cum autem benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei (Tit. III, 4).

[2] Et erunt duo in carne una (Matth. XIX, 5).

perpétué de deux manières : d'une manière mystique dans son corps réel, par le saint sacrifice de la messe ; d'une manière réelle dans son corps mystique, l'Église, par l'humiliation, la douleur, l'effusion du sang. La pauvreté sera la forme principale de cette perpétuité du sacrifice du Sauveur dans son corps mystique ; vous aurez par conséquent toujours des pauvres avec vous. Et lorsque vous le voudrez, vous pourrez leur faire du bien. »

Ils ont paru craindre que les sacrifices d'argent, pour honorer Jésus-Christ, ne s'accomplissent qu'au détriment des pauvres ! Ils n'ont pas compris la parole du Seigneur : « Tout ce que vous avez fait au moindre de mes frères en mon nom, c'est à moi-même que vous l'avez fait. » Jésus la leur rappelle[1] : « Vous les aurez toujours avec vous, et vous pourrez toujours leur faire du bien, et, tout ce que vous aurez fait pour eux, je le tiendrai fait à moi-même. Vous n'êtes pas les seuls à les aimer ; je les aime plus que vous ne pouvez, et je ne suis pas embarrassé de faire retomber sur eux, en pluie d'abondance et de bénédiction, ce que vous aurez fait pour moi. Vous êtes impuissants à soulager toutes les misères ; il est bon, dans leur intérêt, que je sois sollicité à intervenir en leur faveur. »

Du reste, le cœur de l'homme est ainsi fait : qu'il accomplisse un pur sacrifice, qu'il triomphe pour cela de son attachement aux biens terrestres, et il est prédisposé à faire un autre sacrifice et à triompher de nouveau de son avarice continuelle. Non, l'ennemi du pauvre n'est pas le sacrifice de prix offert à Dieu ; c'est le sacrifice de prix offert à nos propres passions. Ce qui diminue le patrimoine des pauvres, l'aumône sacrée,

[1] Quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis (MATTH. XXV, 40).

ce n'est pas la splendeur du culte divin, mais les profusions de la vanité : on n'a plus de miséricorde quand on est orgueilleux, quand on se laisse aller aux excès de la luxure, quand, selon l'énergique expression de l'Apôtre, on a fait un Dieu de son ventre; mais celui qui est prodigue pour Dieu, le sera pour son prochain. Il n'est pas même possible qu'il ne le soit pas, car la charité qui fait battre son cœur le fait battre également pour Dieu et pour le prochain : elle ne serait pas si elle n'avait ce double mouvement; elle ne serait pas non plus si elle ne s'élevait sur la ruine de l'amour de soi, de l'égoïsme, qui est le seul obstacle à l'amour de Dieu et à l'amour des hommes.

Oui, c'est une bonne œuvre que celle à l'occasion de laquelle nous avons appris à mieux connaître le cœur de notre Dieu et le mystère de sa vie dans son corps mystique, qui est l'Église. O Marie-Madeleine, vous avez fait cette bonne œuvre, et vous nous avez mérité cet enseignement. Ah! faites que nous en profitions; faites que l'amour nous fasse marcher sur vos traces, et nous inspire, à l'égard de Jésus réellement présent dans son Eucharistie, de magnifiques manifestations de notre adoration, de notre reconnaissance, de notre charité. Ce sera le meilleur moyen pour qu'il nous inspire aussi une tendre et respectueuse compassion envers les pauvres. La charité envers le prochain, s'avivant ainsi à sa source vraie, prendra ce caractère de respect qui est dû aux âmes prédestinées à perpétuer visiblement, ici-bas, le sacrifice de notre salut. Alors, non seulement nous ferons l'aumône, mais, à l'exemple de Paul, nous prierons, nous ferons prier, pour que les offrandes de notre charité soient agréées des saints qui, souffrant à cause de nos péchés, nous font une aumône spirituelle d'un prix incomparablement supérieur aux prix des aumônes

matérielles, même les plus larges, que nous pouvons leur faire nous-mêmes [1].

MÉDITATION XXII.

DU CONCOURS QUE L'ADORATION PARFAITE PRÊTE AUX ŒUVRES DIVINES DE LA RÉDEMPTION.

Elle a d'avance embaumé mon corps pour la sépulture.

« Elle a fait ce qu'elle a pu. L'Esprit-Saint, qui l'anime, lui a donné le sentiment que rien ne saurait être trop précieux pour le mystère qu'elle allait célébrer. Elle a cherché ce qu'elle pourrait trouver de plus estimé. Elle a ajouté à la valeur matérielle de son parfum, le prix inestimable de son amour et de son humilité. Elle est venue ainsi oindre mon corps pour ma sépulture.

« Mon Père m'avait oint de l'huile de l'allégresse au-dessus de tous mes compagnons [2] ; elle m'a oint de l'huile de la douleur au-dessus de tous mes amis.

« Mon Père m'avait choisi de toute éternité, afin que, victime de sa justice et de sa miséricorde, je réconcilie le ciel avec la terre, et l'Esprit-Saint m'a oint au jour de mon baptême pour le sacrifice. Jean-Baptiste m'a

[1] Obsecro... ut adjuvetis me in orationibus vestris ad Deum, ut... obsequii mei oblatio accepta fiat in Jerusalem sanctis (Rom. XV, 30, 31).

[2] Unxit te Deus, Deus tuus, oleo lætitiæ præ consortibus tuis (Ps. XLIV, 8).

indiqué, de son doigt prophétique, comme la victime choisie du péché et de la malice des hommes, afin que je réconcilie la terre avec le ciel, et Madeleine m'a oint, dans ce banquet, pour le sacrifice et la sépulture.

« Il s'agit d'une alliance entre le Dieu que les séraphins proclament trois fois saint, et la créature trois fois coupable par sa triple concupiscence ; d'une réconciliation qui satisfasse la miséricorde sans léser la justice, qui glorifie la sainteté de Dieu aussi bien que son besoin d'avoir pitié sans cesse et de pardonner. L'alliance se contracte sur une victime ; la réconciliation se fait dans un sacrifice.

« Or, pour l'alliance, les deux parties qui contractent étendent leurs mains sur la victime ; et, avant que le sacrifice soit offert, celui pour qui il s'offre impose ses mains sur la victime qui lui est substituée, comme pour la charger de ses péchés, pour lesquels elle va être immolée. La divinité a étendu ses mains sur moi lorsque, à mon baptême, l'Esprit-Saint a plané sur ma tête pour l'onction ; maintenant, l'humanité, à son tour, étend sur moi ses mains par l'onction de Madeleine. L'humble pécheresse, figure de tout le genre humain déchu, a imposé sa main sur la victime qui lui est substituée, et qui va, à sa place, expier le péché du monde et effacer dans son sang la cédule de la dette des hommes à la justice et à la sainteté de Dieu.

« C'était à celle que je n'appellerai jamais d'un autre nom que celui de ma Mère, c'était à Marie à faire cette onction symbolique qui me voue à la mort rédemptrice et à la sépulture, figure du baptême et de la vie supérieure que l'humanité puisera dans ma mort. Il eût été cruel que cette fonction appartînt à ma Mère bien-aimée. C'est assez que, comme le Père vous a tant aimé qu'il a donné son Fils pour vous, ma Mère vous ait tant

aimé, qu'elle ait, elle aussi, donné son Fils pour vous. Mais ce n'est pas mon Père, c'est le Saint-Esprit, qui m'a oint pour le sacrifice ; ce n'est pas ma Mère qui a dû m'oindre au nom de l'humanité pour la sépulture. Au pied de la croix, la fonction de ma Mère est toute différente, plus élevée, et digne d'elle ; elle sera l'aide que Dieu m'a donnée semblable à moi, pour opérer avec moi l'œuvre de la Rédemption. C'est une autre qui étend la main sur moi, comme sur la victime de la nouvelle alliance que la créature pécheresse contracte avec Dieu, qui la pardonne ; c'est une autre qui impose les mains sur moi comme pour me charger du péché du monde, que mon sang peut seul ôter. Et cette autre, après avoir connu le péché et être ainsi devenue une figure plus parfaite de l'humanité coupable, cette autre est, après ma Mère, la fille d'Adam qui m'a le plus aimé, et qui a trouvé dans son amour la science la plus parfaite des mystères divins qu'elle est chargée de célébrer.

« Trouvez-vous, maintenant, que l'huile d'épi de nard dont elle m'a oint, ait été mal employée ? Comme elle, je pense que cette huile n'a été assez précieuse que parce qu'il n'a pas été possible de trouver un parfum de plus grand prix. Mais de quel prix est le cœur de Madeleine, qui a prévenu, par cette onction, mon ensevelissement ! De quel prix est sa foi, son amour, sa reconnaissance, son humilité ! Car elle a su ce qu'elle faisait ; elle a connu et partagé toute la douleur du mystère divin où mon cœur l'a trouvée digne de jouer un si grand rôle. »

MÉDITATION XXIII.

DIEU VEUT QUE LE PARFAIT ADORATEUR GOUTE ICI-BAS QUELQUE RÉCOMPENSE DE SA VERTU, MÊME DANS L'ESTIME DES HOMMES.

Partout où sera prêché l'Évangile, dans le monde entier, on racontera aussi ce qu'elle a fait, pour glorifier sa mémoire.

Il n'a point convenu à la divine Providence que le bien ne reçût jamais de récompense ici-bas, et qu'il fallût attendre l'autre vie pour voir avec évidence que tout ce qui n'est point l'amour et le service de Dieu est vanité et affliction d'esprit. C'est pourquoi notre Maître bien-aimé nous avertit que celui qui aura quitté pour l'amour de lui son père, sa mère, ses frères, ses sœurs ou ses biens, aura avec la vie éternelle dans l'avenir, le centuple dès la vie présente[1], et que, si nous cherchons de tout notre cœur le royaume de Dieu et sa justice, tout le reste nous sera donné par surcroît[2]. Au contraire, que le monde se réjouira tandis que les disciples du Seigneur seront dans l'affliction, mais que la joie du monde se changera en désespoir, pendant que la tristesse des dis-

[1] Et omnis qui reliquerit domum, aut fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit (MATTH. XIX, 29).

[2] Quærite ergo primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis (MATTH. VI, 33).

ciples sera changée en allégresse[1]. Cependant, nous sommes aussi avertis qu'en cherchant à plaire à Dieu, nous ne saurions plaire aux hommes[2], et que celui qui voudra pieusement vivre en Jésus-Christ, souffrira persécution. En sorte que nous ne devons pas attendre une récompense ici-bas pour chacune de nos bonnes œuvres ; nous ne devons pas même nous étonner si plusieurs de celles qui nous paraîtront les meilleures, deviennent pour nous un motif d'affliction ou de persécution, quoique, dans l'ensemble, il demeure vrai que le mal est plus fréquemment châtié, et le bien plus fréquemment récompensé dès cette vie. Écoutons la voix de Jésus : « Prenez courage, petit troupeau, car votre Père vous a donné le royaume du temps et celui de l'éternité. Vous souffrirez oppression de la part du monde ; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde[3]. »

Notre divin Maître annonce que, partout où son Évangile sera prêché dans le monde entier, ce que Madeleine vient de faire sera célébré à sa louange. Si l'approbation du Fils de Dieu ne suffit pas pour convaincre le traître hypocrite, l'approbation des hommes s'ajoutera pour Madeleine à celle de Jésus. L'Esprit de Dieu a prononcé sur Judas[4], et le Fils de Dieu a prononcé sur Madeleine. Les deux sentences divines ont été l'une et l'autre confirmées par le genre humain.

La justice se lève sur les hommes et sur leurs œuvres

[1] Mundus autem gaudebit, vos autem contristabimini, sed tristitia vestra vertetur in gaudium (Joan. XVI, 20).

[2] Si adhuc hominibus placerem, Christi servus non essem (Gal. I, 10).

[3] Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum (Luc. XII, 32). — In mundo pressuram habebitis ; sed confidite, ego vici mundum (Joan. XVI, 33).

[4] Fur erat (Joan. XII, 6).

même avant le jour du jugement. Les passions, les erreurs, les mensonges, tous ces tristes fruits du péché d'Adam meurent ; la vertu, fille de Dieu, demeure éternellement. Le cœur de l'homme est ainsi fait, qu'il ne se laisse tromper que par ses propres erreurs et ses propres vices. Il juge, comme s'il était sans tache lui-même, le crime ou l'illusion de son prochain.

Méprisez le monde pour vous attacher à Dieu seul : le monde s'en irritera un moment ; mais il vous applaudira ensuite, et sa louange seule demeurera. Méprisez Dieu pour plaire au monde : le monde vous sourira un moment peut-être, et vous méprisera ensuite pour jamais. Madeleine serait oubliée aujourd'hui, malgré le bruit que firent un instant sa beauté et ses fautes, si elle n'avait méprisé le monde. En s'attachant à Jésus, elle put un moment irriter le monde ; mais l'humanité ne peut plus désormais oublier sa conversion et ses œuvres saintes. Ce qui est au monde est caduc comme lui ; mais Jésus-Christ est la vie, Jésus-Christ est le roi en qui tout est vivant[1].

Voilà donc le nom de Madeleine inséparablement uni à celui de Jésus-Christ. Après le nom de Marie, Mère de Jésus, aucun autre ne viendra plus aisément sur les lèvres du chrétien fidèle, que celui de la pauvre pécheresse convertie. Les années passeront, et les siècles s'écouleront, emportant dans leur cours les choses périssables, effaçant même leur souvenir de la mémoire des hommes ; mais le nom de Madeleine restera étroitement uni au nom de Jésus, et, partout où l'Évangile du salut sera annoncé, les amis de Jésus répèteront avec amour le nom de Madeleine, ravivant et étendant le souvenir

[1] Regem cui omnia vivunt, venite, adoremus (LITURG.).

des œuvres saintes que l'amour a inspirées pour Jésus au cœur de Madeleine.

Peu de chrétiens réfléchissent qu'il y a dans ces paroles du Seigneur une prophétie, et, dans les louanges qu'ils donnent à Madeleine, son incessant accomplissement. Peu songent qu'il y a là une démonstration suffisante de la divine mission de Jésus-Christ, et que, semblable au parfum qu'elle répandit, le nom de Madeleine annonce à jamais le mystère de la Rédemption et le prouve. Mais qu'importe que les enfants des hommes se refusent à comprendre les œuvres de Dieu ! Celles-ci n'en sont pas moins éclatantes et justifiées en elles-mêmes[1].

O Madeleine, Jésus vous a aimée ! Il vous a aimée, après sa sainte Mère, au-dessus de toutes les femmes[2]. L'Église, son épouse fidèle, ne peut avoir d'autres sentiments ; c'est pourquoi elle chante vos louanges, célèbre vos vertus, exalte vos œuvres, exalte surtout cette dernière onction, si sainte et si mystérieuse. Après la louange de Jésus, la louange des chrétiens de tous les siècles vous est acquise. Pour elle, pas n'est besoin de penser qu'elle doit accomplir une prophétie de son divin Époux ; elle l'accomplit sans qu'elle y songe : le chrétien n'a pas besoin de songer qu'il doit accomplir une parole de Jésus, il l'accomplit sans y penser. Là où est l'esprit de Jésus, là est l'amour de Madeleine. Là où est comprise l'œuvre de Jésus, là est l'intelligence de la fonction que Madeleine a remplie comme au nom et de la part de tous les pauvres pécheurs.

Pauvre et misérable pécheur que je suis ! Être vil, sans générosité et sans amour ! Si jamais une âme fut

[1] Judicia Domini vera, justificata in semetipsa (Ps. XVIII, 10).
[2] Elegit eam Deus, et præelegit eam (Liturg.).

indigne de faire quelque chose à la louange de Marie-Madeleine, c'est bien moi. Et cependant, ô sainte, vous avez daigné me faire cette faveur. Ah ! que je vous sois reconnaissant, au moins de cette grâce, que vous m'avez obtenue. Dans la profondeur de ma misère, je considère comme un signe de la miséricorde de mon Dieu sur moi, d'avoir été appelé à écrire ces pauvres lignes, où je bégaie votre nom, où je contribue pour ma part à réaliser la prophétie de votre Jésus, qui est aussi le mien : « Partout où cet Évangile sera prêché, dans l'univers entier, ce que celle-ci vient de faire pour moi sera célébré à sa gloire. » Ce signe de miséricorde, ô chère sainte, je sens que je vous le dois. Faites qu'il ne soit pas rendu vain par mes péchés. Dans la lumière de Jésus, où vous vivez de la vie éternelle, vous voyez par quelle voie de déchirement passe mon âme. Je ne demande qu'une chose : que l'amour de Dieu s'élève dans mon cœur sur la ruine de tout le reste. Je sens et je crois que Dieu ne renverse en nous toutes les vanités que pour nous remplir de lui-même. Ajoutez, ô sainte, à la grâce que vous m'avez déjà obtenue, celle-ci, plus grande encore, que je n'aie pas le malheur, par mon infidélité, d'empêcher la réalisation de ce dessein de Dieu.

MÉDITATION XXIV.

MÊME SUJET.

Partout où sera prêché l'Évangile, dans le monde entier, on racontera aussi ce qu'elle a fait, pour glorifier sa mémoire.

MARIE-MADELEINE ne songeait point que le Seigneur élèverait la voix en sa faveur. Elle s'estime si peu de chose, et les œuvres que produit sa charité lui paraissent si peu dignes de celui à qui elle les offre, que, loin d'avoir la pensée qu'il daignera prendre sa défense, elle s'étonne que notre divin Maître ne la repousse pas. Cependant, il l'a justifiée déjà dans une circonstance semblable et en plusieurs autres rencontres; mais, chaque fois, l'humilité de Madeleine en a été également surprise. Du reste, si elle désire entendre la douce voix de Jésus et rassasier son âme de la parole du Maître, c'est uniquement parce que cette parole aimée, en lui apportant l'expression des pensées et des sentiments de Jésus, l'unit plus étroitement à son Dieu.

Lorsque cette voix du Fils de l'homme s'élève, dominant dès le premier mot tout le tumulte, et imposant par sa gravité, par son autorité, le silence et le respect, le cœur de Madeleine est ravi. Jamais son âme n'a été aussi bien préparée à l'entendre; jamais ses dispositions n'ont été aussi parfaites; jamais la terre féconde de son cœur n'a été aussi bien préparée pour recueillir cette rosée céleste. Si elle avait pu écouter l'harmonie des

mondes, qui, semblables à une armée rangée en bataille, parcourent avec joie, dans les espaces incommensurables, la route que le doigt de Dieu leur a tracée ; si elle avait entendu l'hosanna brûlant d'amour que les milices angéliques chantent devant le trône du Tout-Puissant, son âme n'aurait pas goûté un ravissement comparable à celui qu'elle éprouve lorsque Jésus commence à parler.

Mais que devient-elle en comprenant le sens des paroles du Sauveur? C'est pour elle que Jésus parle; c'est pour arrêter le flot de l'injure qui monte menaçant contre elle ; c'est pour faire ressortir, devant les invités et devant tous les siècles, la bonté de son œuvre. « O Jésus ! la parole qui se répand de vos lèvres avec tant de grâce[1] pour ma défense, n'est-elle pas une huile plus précieuse mille fois que l'huile d'épi de nard que j'ai versée à vos pieds? O mon Seigneur, ce que j'ai fait, moi votre créature, moi la pauvre pécheresse que vous avez aimée quand je ne vous aimais pas, je le devais, car vous êtes mon Sauveur et mon Dieu. Mais vous, que devez-vous donc à la créature coupable? Vous ne me devez que l'enfer, et voici que, non content de me prodiguer le sang de vos veines et, à cause de ce sang très précieux, le pardon de mes crimes, vous me prodiguez la consolation de vous voir attentif à mes épreuves, à mes tribulations, et toujours prêt à consoler mon cœur quand le monde l'afflige ! »

Cependant, son âme, ravie, continue d'écouter Jésus. Pauvre Madeleine ! Sans doute, vous savez quel instinct du Saint-Esprit vous a conduite aux pieds de votre Dieu ; vous savez tout le sens de cette dernière onction que vous avez faite à son corps sacré ; mais, sans doute aussi, votre amour veut essayer d'espérer encore, car

[1] Diffusa est gratia in labiis tuis (Psal. XLIV, 3).

l'amour espère contre toute espérance! Vaguement peut-être, il y a, au fond de votre cœur, je ne sais quelle voix qui vous dit : « Ils n'auront pas le courage de porter leur main cruelle sur le Fils de Marie! Ou au moins ce ne sera pas encore! » D'ailleurs, l'âme même la plus sainte n'est pas toujours également unie à Dieu; par instants, les sentiments naturels reprennent, ou essaient de reprendre le dessus. Enfin, notre pauvre nature humaine, destinée de Dieu à être enseignée, adhère avec une nouvelle certitude à la vérité même connue, lorsque une autorité sainte et aimée nous l'affirme.

O Madeleine, la parole de votre Jésus doit pénétrer votre cœur comme un glaive acéré et tranchant des deux côtés[1], lorsque vous entendez sa voix, si pleine de calme et de charité, dire que votre onction est la dernière préparation à l'ensevelissement prochain de son corps! Cependant, la douceur qu'elle apporte à votre âme n'a point cessé.

Mystère divin! Ici-bas, l'extrémité de notre joie est occupée par le deuil[2], la myrrhe se mêle à l'encens; mais c'est surtout pour les amis de Jésus, c'est surtout pour les opérations que Jésus fait dans l'âme des siens, qu'il en est ainsi. Notre Époux est lui-même couvert de sang sur la croix : il faut que notre âme lui soit semblable, que notre cœur soit crucifié avec lui[3]. Madeleine n'aurait pas voulu ne point sentir le déchirement que le glaive des paroles de Jésus-Christ faisait à son âme. Jésus allait bientôt mourir et descendre au tombeau :

[1] Vivus est enim sermo Dei, et efficax, et penetrabilior omni gladio ancipiti, et pertingens usque ad divisionem animæ et spiritus (Hebr. IV, 10).

[2] Extrema gaudii luctus occupat (Prov. XIV, 13).

[3] Christo confixus sum cruci (Gal. II, 19).

« Que mon cœur, pensait-elle, meure avec lui, et qu'en attendant il soit enseveli dans la douleur ! »

Quelle joie naturelle peut lui apporter le reste du discours de Jésus, l'annonce de sa gloire immortelle dans toute l'Église ? Qu'importe, à celle dont le cœur est uniquement rempli de Jésus, la place qu'elle occupera ou qu'elle n'occupera pas dans la mémoire des hommes ? Il y a longtemps que Madeleine a laissé les récompenses vaines aux âmes vaines. Cependant, c'est une joie toute surnaturelle pour son cœur d'apprendre que son nom vivra dans les cœurs chrétiens, noyé pour ainsi dire dans la lumière du nom de Jésus ; et que le souvenir de son œuvre, approuvée par le Seigneur, sera une exhortation puissante à toutes les âmes fidèles de faire à l'égard de Jésus des œuvres semblables.

Elle a été, en cette œuvre, doublement agréable au cœur de Jésus, d'abord par l'œuvre elle-même, par les sentiments qui la lui ont inspirée et qui l'ont animée pendant qu'elle l'accomplissait, ensuite parce que cette œuvre et l'espèce de tumulte passionné qu'elle a excité, ont servi d'occasion au Seigneur pour établir les siens dans les dispositions où ils auraient dû être à son égard. Jésus veut que ces deux services, qu'il a daigné recevoir d'elle à Béthanie, elle ait la consolation de les lui rendre à jamais partout où sera prêché son Évangile. Que peut désirer de mieux celle qui aime si ardemment son Dieu, celle qui désire si vivement qu'il soit glorifié comme il peut l'être, c'est-à-dire de cette gloire qui consiste à attirer les âmes afin de leur donner la vie éternelle ?

O Jésus, en repassant, dans mon cœur froid et lâche, les paroles que vous avez prononcées à Béthanie, il me semble comprendre quelque chose de l'immense charité et de la divine délicatesse dont elles étaient remplies. Celles même qui percèrent d'un glaive de douleur l'âme

de Madeleine, étaient aussi délicates, aussi bonnes, et plus remplies de tendresse que les autres; car, dans votre pensée, la douleur présente préparait Madeleine à la douleur future, et le déchirement de Béthanie la rendait capable d'être, quelques jours après, assez forte pour assister, sans expirer, au drame sanglant du Calvaire. Il me semble comprendre ces choses, et mon cœur, si froid, s'émeut!

Quels devaient être les sentiments de Madeleine en entendant sortir vivants, de votre bouche même, ces oracles que nous ne pouvons que lire! Écrits, ils ne sont point cette parole qui pénétrait son cœur avec un accent que le monde n'a plus entendu. Vous seul avez vu, au banquet de Béthanie, tout ce que cette âme, à qui les nôtres ressemblent si peu, a produit, sous ce divin souffle, de pures flammes d'amour, de reconnaissance, d'adoration, de soumission à la volonté divine. Les anges chantent sans doute au ciel ce que vous vîtes alors sur la terre; mais les hommes ne l'exprimeront jamais.

MÉDITATION XXV.

COMMENT LE CŒUR DE JÉSUS DAIGNE CHERCHER CONSOLATION AUPRÈS DU PARFAIT ADORATEUR, ET ACCROÎTRE INCESSAMMENT EN LUI LA CHARITÉ.

Béthanie.

Du banquet de Béthanie à la Pâque, pendant ces six jours d'efforts suprêmes, où Jésus ne négligea rien pour toucher la ville endurcie, et où il se plut à convaincre, au moins, ceux

qui ne voulaient pas se convertir, le divin Maître revint tous les soirs à peu près, se reposer à Béthanie des fatigues et des douleurs de son amer apostolat de Jérusalem. C'était, sans aucun doute, dans la maison de Marthe et de Marie qu'il prenait un repos si chèrement acheté.

Le repos de Jésus, c'était, avant tout et par-dessus tout, la prière[1]. Dieu seul peut reposer du commerce des hommes ; l'amour éternel seul peut reposer de l'inépuisable ingratitude et de l'inguérissable aveuglement. Mais, après le cœur de Dieu, c'est encore un repos que la vue et le contact d'une âme fidèle.

Jésus est homme. Pour la consolation de ceux qui doivent à jamais continuer son œuvre, il veut sentir les tortures que souffre un cœur brûlant de charité devant l'invincible obstination des pécheurs ; il veut connaître l'amertume d'un cœur aimant qui ne rencontre que la haine ; il veut savoir par expérience l'agonie du bienfaiteur dévoué en face de l'ingratitude persistante et acharnée dans la haine ; il veut mesurer, en l'éprouvant lui-même, l'étouffement d'une âme généreuse sur qui pèse le poids d'une patrie vaincue, et croulante parce qu'elle ne veut pas renoncer aux crimes qui la perdent. Il veut sentir tout cela comme nul cœur d'apôtre, nulle âme ardente et dévouée ne le sentit jamais, ou plutôt comme n'ont pu le sentir toutes les âmes et tous les cœurs humains ensemble : il l'a voulu sentir surtout pendant ces six jours qui précèdent la Pâque de notre salut.

Lorsque son cœur avait lutté et souffert tout le jour à Jérusalem, et que, le soir venu, pas une demeure de la ville coupable n'ouvrait devant lui une porte hospitalière, son cœur n'en pouvait plus ; il avait besoin de se

[1] Erat pernoctans in eratione Dei (Luc. VI, 12).

refaire pour le combat et les douleurs du lendemain ; il avait besoin, il daignait avoir besoin d'être consolé et fortifié par la vue et la parole d'un cœur fidèle. A Gethsémani, il aura besoin d'être fortifié par un ange[1]. L'ange de Dieu à Béthanie, auprès du cœur de Jésus, pour le fortifier dans le suprême et inutile effort de sa miséricorde envers Jérusalem obstinée à périr, c'est Marie-Madeleine.

Elle écoute le récit des luttes et des amertumes de la journée ; elle écoute, elle souffre, elle pleure aux pieds de Jésus : c'était assez. Si elle ose adresser quelques paroles au divin Maître, son cœur sait trouver celles qui conviennent au cœur de Jésus. Elles n'expriment point d'indignation envers les méchants, mais une immense compassion, moins grande cependant que son amour pour Jésus. Elle dit que l'amour éternel demeurera victorieux de la haine. Elle ajoute peut-être : « Sont-ils aussi cruels que je l'ai été moi-même ? Et votre amour a triomphé de ma malice ! » Jésus daigne se sentir consolé ; les larmes et les paroles de Madeleine l'encouragent et le fortifient pour les luttes et les angoisses du lendemain. Mais la pure charité qui remplit l'âme de Madeleine, croît et se fortifie en proportion de la part qu'elle prend aux douleurs de Jésus.

Le divin Maître lui répond : « Oui, l'amour demeurera vainqueur ; mais il ne peut l'être que par le sacrifice. Les paroles ne suffisent pas ; il faut du sang. Quand je serai élevé en croix, j'attirerai tout à moi. Ce calice d'humiliation et de douleur que je dois boire, ce baptême de feu et de sang dont je dois être baptisé, ah ! comme mon cœur se sent pressé, jusqu'à ce qu'il s'accomplisse ! »

[1] Apparuit autem illi Angelus de cœlo confortans cum (Luc. XXII, 43).

Le divin Maître revient volontiers à ces pensées du triomphe final de son amour par la croix. Il voit l'impression que cette vision désormais prochaine de la croix, fait sur le cœur de Madeleine ; mais sa charité même le force à ne pas la lui épargner. Il veut la préparer à supporter le spectacle de la passion, fortifier son âme dans ce but. D'abord, en lui parlant de la croix, il parle surtout du triomphe de l'amour éternel par la croix, du salut des âmes, de la gloire de Dieu par la croix. Il présente pour ainsi dire à Madeleine la croix toute rayonnante de sa gloire. C'est un arbre épineux, mais dont les fruits délicieux cachent les épines. A mesure qu'il parle, les rayons de la croix s'éteignent les uns après les autres ; les fruits disparaissent et les épines se montrent.

Jésus apporte à Béthanie beaucoup plus qu'il ne vient y chercher ; cela même qu'il y vient chercher, il n'en a pas besoin. Mais comment Madeleine soutiendra-t-elle le mystère de la passion et de la croix, s'il ne la fortifie pas? Elle le comprend ; elle est reconnaissante de ce que Jésus daigne lui faire part de ses douleurs, et recevoir les consolations qu'elle peut lui offrir ; elle est reconnaissante de ce que Jésus daigne s'occuper de préparer et fortifier son cœur, et de le rendre capable de se trouver, avec Marie, au pied de la croix.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME ET DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE IV.

LA DOULEUR.

Récit de saint Jean 1

Béthanie, village de Marie et de Marthe, sa sœur.

MÉDITATION I. En se retirant, Jésus laisse aux âmes qui ont accueilli sa visite, une charité plus ardente et mieux ordonnée 13

" II. En se retirant, Jésus laisse aux âmes qui ont accueilli sa visite, le désir de partager sa croix 16

Marie est celle qui oignit les pieds du Seigneur,... et le malade était son frère.

" III. Même prévue et désirée, la croix produit toujours une surprise qui peut la rendre funeste à l'âme peu attentive à se tenir en présence de Dieu 20

" IV. La croix apporte avec elle ses incertitudes et un sentiment de notre impuissance dangereux pour les âmes dépourvues d'amour de Dieu et d'humilité 23

" V. La simplicité et la confiance en Dieu remédient à l'incertitude où nous jette une douleur excessive au sujet de la conduite qu'il désire de nous 28

Marie est celle qui oignit de parfum les pieds du Seigneur, et les essuya de ses cheveux.

" VI. Les services rendus à Dieu ne nous exemptent pas de la loi de la douleur, parce que

nous ne sommes jamais que de pauvres pécheurs 31

Les sœurs envoyèrent dire à Jésus : « Celui que vous aimez est malade. »

MÉDITATION VII. L'homme sage voit toujours les maux qui l'affligent, procéder de la volonté de Dieu ; il adore celle-ci, et ne veut chercher qu'en elle consolation et espérance. 35

" VIII. Pour savoir bien prier, il faut avoir choisi la meilleure part 39

" IX. La pureté et la simplicité, filles du recueillement, sont la source de la confiance dans la prière. 46

Cette maladie ne va pas à la mort, mais à la gloire de Dieu.

" X. Le Seigneur aime à répondre à nos prières par la grâce des vertus qui préparent le bonheur éternel, plutôt que par des consolations temporelles. . . 49

" XI. Pour être tout entière à l'opération divine, l'âme contemplative ne laisse pas d'être tout entière à la douleur dont Dieu l'afflige, et cette douleur la sanctifie . 52

Or, Jésus aimait Marthe, et Marie sa sœur, et Lazare.

" XII. Le Verbe fait homme a voulu éprouver le sentiment humain de l'amitié et s'en servir pour la sanctification de ses amis. 56

" XIII. L'amitié de Jésus implique une plus intime union de ses amis avec lui sur la croix 63

" XIV. Pour rendre les douleurs de ses amis plus semblables aux siennes, Jésus veut paraître fermer l'oreille à leurs prières ; c'est alors qu'il les assiste avec plus d'amour 67

" XV. L'épreuve de la maladie et de la mort de Lazare complète pour Marthe l'enseignement de Jésus : « Vous êtes troublée à propos de beaucoup de choses, alors qu'une seule est nécessaire » 70

MÉDITATION XVI. La maladie et la mort de Lazare fournissent à la grâce l'occasion d'élever sainte Madeleine à la pureté la plus haute 74

" XVII. La maladie, la mort et la résurrection de Lazare étaient son éminente préparation au sacerdoce 78

Lazare est mort...

" XVIII. Au moyen des épreuves de cette vie, Jésus fait partager son agonie aux âmes qui lui sont chères 82

Jésus resta deux jours encore au lieu où il était.

" XIX. Jésus nous apprend à régler l'exercice de notre charité envers le prochain par l'obéissance à la volonté de Dieu. 86

Jésus dit à ses disciples : « Retournons en Judée. » Étant arrivé, il trouva que Lazare était depuis quatre jours dans le sépulcre.

" XX. Jésus, chargé, en tant qu'homme, du gouvernement du monde, nous demande la même obéissance . . . 90

Beaucoup de Juifs étaient venus auprès de Marthe et de Marie pour les consoler.

" XXI. La douleur fait mieux sentir le vide des consolations humaines et le besoin que nous avons de Dieu 96

" XXII. Combien il nous importe de croire que tous les évènements, même de l'ordre naturel, sont disposés par la Providence dans l'intérêt de notre salut 99

Dès que Marthe eut appris que Jésus arrivait, elle alla au devant de lui.

" XXIII. Pour nous attirer à lui, Jésus se sert non-seulement de nos vertus surnaturelles, mais de nos imperfections, de nos défauts et de nos fautes . . 102

Pour Marie, elle se tenait assise à la maison.

" XXIV. Quand une âme est parfaitement charitable et humble, Jésus, à son tour, se sent attiré vers elle 104

Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort; mais je sais qu'encore à présent, tout ce que vous demanderez à Dieu, il vous l'accordera.

MÉDITATION XXV. L'imperfection de notre foi et de notre prière ne détourne pas de nous la bonté divine, quand notre droiture et notre bonne volonté sont entières 107

" XXVI. La simplicité et la sincérité, filles de la droiture, rendent encore agréable à Dieu une prière imparfaite. . . 110

Votre frère ressuscitera.

" XXVII. Comment nos tentations se déguisent parfois sous l'apparence des vertus les plus élevées 113

Je sais qu'il ressuscitera au dernier jour.

" XXVIII. Bonté de Jésus en face de l'imperfection de notre confiance en lui . . 117

Je suis la résurrection et la vie; celui qui croira en moi, vivra.

" XXIX. Bienveillante et douce adresse de Jésus pour accroître la foi et la confiance dans les âmes sincères . . 120

" XXX. Le Verbe est la vie de Dieu, des anges et des hommes, et, par son incarnation, il est la résurrection des âmes, de l'humanité et de la nature . . 124

Croyez-vous cela ?

" XXXI. La parole de Dieu ne nous révèle pas seulement le mystère de la grandeur divine, mais celui de notre profonde misère. 131

Oui, Seigneur, je crois dès longtemps...

" XXXII. La plénitude de la foi entraîne celle de l'adoration et de la confiance . 134

Ayant ainsi parlé, Marthe alla, et appela Marie secrètement.

" XXXIII. La foi et la charité, arrivées à un degré parfait, élèvent nos qualités naturelles à une perfection semblable,

tout en laissant à chaque âme son caractère spécial 137

Marie se tenait assise à la maison.

MÉDITATION XXXIV. Comment Dieu soutient ses amis dans leurs épreuves, et fait que celles-ci ne les privent point de la paix du cœur 140

Le Maître est là, et il t'appelle.

" XXXV. Comment Jésus attire à lui l'âme qui veut résolument lui appartenir . . 144

Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort.

" XXXVI. Comment nous devons, du milieu de nos épreuves, rendre justice à la bonté divine 147

" XXXVII. Pour rendre à Dieu pleinement justice, il faut reconnaître que c'est surtout en nous affligeant qu'il use d'une bonté plus paternelle . . . 149

" XXXVIII. Nous devons adorer les desseins et les voies de Dieu alors même que nous les comprenons moins . . . 156

Voyant pleurer Madeleine et les Juifs qui l'accompagnaient, Jésus frémit en son esprit, et se laissa aller à son émotion.

" XXXIX. Un des buts pour lesquels le Fils de Dieu s'est incarné, a été de se soumettre à toutes nos douleurs, afin de nous apprendre à souffrir avec vertu 160

Où l'avez-vous mis ? — Seigneur, venez et voyez.

" XL. Douceur des moyens employés par la Providence pour conduire l'homme à ses fins 163

Et Jésus pleura.

" XLI. Les larmes de Jésus sur Jérusalem et sur Lazare nous montrent les sentiments humains du patriotisme et de l'amitié élevés dans son cœur à une perfection divine 166

Voyez comme il l'aimait !... Ne pouvait-il pas, lui qui a ouvert les yeux d'un aveugle-né, faire que celui-ci ne mourût point ?

MÉDITATION XLII. Persévérance de Dieu en son zèle pour les âmes, alors même qu'elles apprécient moins ses œuvres et ses miséricordes les plus éclatantes . . 171

Jésus se rendit au sépulcre, et là, frémissant en lui-même...

" XLIII. La douleur de Jésus, à la vue de nos péchés et de leurs conséquences, doit servir de modèle à notre contrition. 177

Seigneur, il doit répandre une odeur insupportable, car il est depuis quatre jours dans le tombeau.

" XLIV. Sans le recueillement, la foi la plus vive n'éclaire qu'imparfaitement l'âme, parce qu'elle ne l'habitue pas à vivre exclusivement de la volonté de Dieu 180

Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez vous verrez la gloire de Dieu ?

" XLV. Dieu supporte patiemment les erreurs et les fautes où nous sommes entraînés par notre infirmité, et il en prend occasion de faire surabonder sa miséricorde 184

Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé,... à cause de cette foule qui croira que vous m'avez envoyé.

" XLVI. De l'exemple d'humilité que Jésus nous donne en recherchant la gloire de son Père à l'exclusion de la sienne propre 188

" XLVII. De l'exemple de reconnaissance que nous donne Jésus remerciant son Père 191

Père, je sais que vous m'exaucerez toujours ; mais j'ai dit cela à cause de cette foule qui m'entoure, afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé.

" XLVIII. Combien Notre Seigneur Jésus-Christ tient à ce que notre foi soit éclairée et ferme au sujet de sa personne sa-

crée, parce qu'il est le médiateur de notre salut. 197

Ayant dit cela, Jésus cria d'une voix forte : « Lazare, sors. »

MÉDITATION XLIX. En déployant plus de puissance pour vaincre le péché et la mort que pour créer tous les êtres de la nature, Dieu nous montre avec quelle énergie nous devons nous-mêmes combattre le péché 203

" L. De l'exemple de pureté que Jésus nous donne en commandant à la mort, soit devant le sépulcre de Lazare, soit devant le Calvaire 206

Et le mort sortit... Jésus dit : « Déliez-le, et laissez-le aller. »

" LI. Jésus commet à ses apôtres le soin de délivrer Lazare des liens funéraires, afin de nous inviter à l'obéissance et à la confiance en son Église . . . 214

" LII. Comment, après tous ses bienfaits, Dieu nous laisse la liberté de nos affections 219

Plusieurs crurent en lui; mais quelques-uns allèrent trouver les pharisiens.

" LIII. Comment la foi devient impossible, même à la suite des plus grands miracles, pour les âmes sans droiture. 224

" LIV. Comment la droiture et la générosité de chaque âme deviennent pour elle la mesure des lumières et des grâces divines 227

LIVRE V.

LES ŒUVRES PARFAITES DE LA CHARITÉ.

Récit évangélique 231

Six jours avant la Pâque.

MÉDITATION I. Combien il nous importe de veiller pour ne pas laisser passer sans profit pour notre âme, le moment de la grâce . . 242

Jésus vint à Béthanie, où était mort Lazare, qu'il avait ressuscité.

" II. Le Fils de Dieu, en se faisant homme, et homme de douleurs, s'est créé le besoin et acquis le droit d'être consolé par ses fidèles 247

" III. Jésus réitère ses visites aux âmes qu'il a sauvées, afin de les confirmer dans la foi et de les affermir dans la vertu . . 253

On lui fit là un banquet.

" IV. Comment, pour nous offrir sa grâce, Dieu se sert des événements en apparence les plus indifférents 258

Et Marthe servait.

" V. Comment la foi et la charité sanctifient les actes ordinaires de la vie 263

" VI. Quelle erreur ce serait pour nous que de chercher notre sanctification hors des œuvres de notre vocation 268

Lazare était un de ceux qui se trouvaient à table avec lui.

" VII. Combien il importe de chercher, dans la compagnie de Dieu, un accroissement constant de ses grâces 271

Marie, ayant pris une livre d'huile d'épis de nard très précieuse...

" VIII. Seule, l'âme entièrement détachée d'elle-même est sensible aux secrets mouvements de la grâce 276

MÉDITATION IX. Le parfait détachement de soi-même est un élément nécessaire de l'adoration parfaite. 282

" X. L'amour pur, qui ne peut s'abstenir d'honorer et de partager les douleurs de Jésus, est encore un élément nécessaire de l'adoration parfaite 287

" XI. L'adoration parfaite transforme à la ressemblance de Notre-Seigneur Jésus-Christ les âmes et les corps de ceux qui aiment purement. 292

Elle oignit les pieds de Jésus et les essuya avec ses cheveux.

" XII. Comment l'Esprit-Saint dévoile les mystères de la foi aux âmes qui aiment purement 297

" XIII. L'Esprit-Saint conduit avec une sagesse parfaite, les âmes qui se laissent guider par son souffle 302

" XIV. L'Esprit-Saint introduit de plus en plus le parfait adorateur dans la connaissance et le culte des mystères du Christ. 306

Et, ayant rompu le vase, elle répandit l'huile sur sa tête.

" XV. L'Esprit amène le parfait adorateur à l'entier sacrifice de soi-même et de tous les intérêts et affections humains. . . . 311

" XVI. Consolation que ce culte offre au cœur de Jésus 316

Et la maison fut remplie de l'odeur du parfum.

" XVII. Les adorateurs parfaits sont les collaborateurs de Jésus pour le culte de Dieu et le salut des hommes. 321

Ce que voyant les disciples, ils furent indignés.

" XVIII. Combien nous sommes peu aptes à comprendre ce qu'est l'adoration pure, quand notre détachement de nous-mêmes est imparfait 327

Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum?

" XIX. Comment, de l'adoration imparfaite, on

peut tomber dans la haine de Dieu et de son culte 332

Laissez-la. Pourquoi lui faites-vous de la peine ?

MÉDITATION XX. La charité divine prend la défense des parfaits adorateurs contre les imparfaits et de ceux-ci contre eux-mêmes ; seul l'endurcissement ne profite pas de sa condescendance 337

C'est une bonne action qu'elle a faite à mon égard.

XXI. L'adoration de Jésus comprend non seulement le culte de sa divinité, mais indivisiblement celui de son humanité et les honneurs dus à son Église. . . . 344

Elle a d'avance embaumé mon corps pour la sépulture.

" XXII. Du concours que l'adoration parfaite prête aux œuvres divines de la Rédemption. 349

Partout où sera prêché l'Évangile, dans le monde entier, on racontera aussi ce qu'elle a fait, pour glorifier sa mémoire.

" XXIII. Dieu veut que le parfait adorateur goûte ici-bas quelque récompense de sa vertu, même dans l'estime des hommes. . . 352

" XXIV. Même sujet 357

Béthanie.

" XXV. Comment le cœur de Jésus daigne chercher consolation auprès du parfait adorateur, et accroître incessamment en lui la charité 361

Tournai, typ. Casterman.

Date Due

Demco 293-5

DATE DUE

BS2485
E9x
vol.2

STACKS BS2485.E91 vol. 2
Exupere de Prats de Mollo,
Sainte Madeleine dans l'evangile
3 5282 00166 9616